

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*



Tome LXXVI - Année 1985

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil Général de la Gironde*

Tome LXXVI
Année 1985

*Photo de couverture : Plan du Bassin d'Arcachon, 1772,
par CLAVAUX (Archives de la Société Archéologique de
Bordeaux). Catalogue de l'exposition du centenaire de la
S.A.B. 1973, p. 97-99 avec reproduction du cartouche
(cl. détail A.L.-S.).*

1, place Bardineau, Bordeaux
1986

C PER/236
PIERRE PARIS
- 99471 -
Bordeaux III
- CENTRE -
INVENTAIRE

□ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises, ni les analyses et synthèses développées par les auteurs des Mémoires insérés dans le Bulletin.

□ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents, sans son autorisation écrite.



In Memoriam
Rose BERCÉ (1907-1985)

« La dernière lettre de Grangeneuve ». Tel était le titre de la communication faite le 23 février 1985 par Mme Bercé au Groupe Jules-Delpit et nous étions loin de nous douter que ce serait la dernière. Le texte en a été perdu, malheureusement, mais ceux qui l'ont écoutée se souviennent qu'elle était, comme toujours, très vivante et très nourrie, c'est-à-dire excellente.

Les obsèques de Catherine-Rose Bercé ont été célébrées le 27 juillet 1985 à Sainte-Clotilde du Bouscat, sa paroisse. Elle était née en juillet 1907 à Arbis, près du château de Benauges qui était associé à beaucoup de ses souvenirs. Elle était la fille de Ferdinand Anglade, juge de paix à Pellegrue, puis à Monségur. La guerre et la vie à la campagne l'empêchèrent de faire des études. Elle passa enfance et jeunesse à Mesterieux, près de Monségur, dans une maison familiale, au lieu-dit Les Abrants. Elle épousa en 1930 Fernand Bercé et l'accompagna dans sa carrière d'employé de banque à Angoulême, Rochefort-sur-Mer, puis Paris. Elle s'est toujours intéressée à l'histoire provinciale, aux parlers locaux, aussi bien au patois charentais qu'au gascon et au gavache de l'Entre-Deux-Mers. Elle savait raconter et, pour cela, écouter les conversations des rues et des marchés. Ses œuvres de piété l'amenaient à bavarder familièrement et elle était avide des confidences et des souvenirs. Elle avait appris, en s'amusant, des techniques de caractérologie, comme les lignes de la main, l'écriture, les traits du visage, etc., et elle réussissait assez souvent à deviner des petites

vérités plus ou moins secrètes sur les uns ou les autres. Elle avait consigné son expérience dans un traité, *La connaissance du caractère par la physionomie*, Paris, Bussière, 1965, 168 p., réédité en 1984. Elle avait composé aussi un recueil de poèmes en vers et prose, *Mes autrefois*, sous le pseudonyme de Catherine Desabrant (simple transcription du toponyme de son enfance), Bordeaux, 1981, 100 p. Elle consacrait beaucoup de son temps à organiser bénévolement des visites de quartiers ou de monuments pour des groupes de loisirs de retraités ou pour des associations charitables.

Et puis il y avait notre Société archéologique, où elle était entrée le 14 décembre 1975 et où elle trouva tout de suite sa place au sein du Groupe Jules-Delpit. Mais comme elle était la modestie même, elle ne fit que peu de communications et publia encore moins. C'est infiniment dommage : ce qu'elle a su tirer du simple livre de comptes d'un grand-oncle pour les années 1816-1836 est un petit chef-d'œuvre de finesse et d'observation. Il n'est donc pas surprenant que son fils, Yves-Marie Bercé, archiviste-paléographe, ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur à l'Université de Reims, ait été très tôt attiré, et avec la fortune que l'on sait, par l'histoire des mentalités populaires. C'est à lui que je dois l'essentiel de ce petit hommage rendu à sa mère que nul d'entre nous, certainement, n'oubliera.

J.P. A.

CHRONIQUE D'ARCHÉOLOGIE BORDELAISE 1985

par Dany BARRAUD * et Marie-Agnès GAIDON *

1985 aura été à nouveau une année relativement calme pour l'archéologie bordelaise. Peu de chantiers mobilisèrent l'activité des fouilleurs, ce qui a permis d'avancer les publications des chantiers précédents.

28, PLACE GAMBETTA

En janvier, les travaux de réfection à l'intérieur de la Direction régionale de la Culture (installation d'un ascenseur) ont provoqué une fouille de sauvetage dans une des caves de l'immeuble. De nombreux niveaux d'occupation augustéenne ont pu être mis en évidence, notamment des niveaux d'effondrement d'une maison en torchis ou pisé. Fragments d'amphore Pascual I, sigillée, céramique savonneuse ou saintongeaise et quelques éléments de céramique commune plus ancienne complètent nos connaissances sur l'occupation de ce secteur de Bordeaux (voir chronique 1984, S.A.B., tome LXXV, p. 7).

RUE DES FRÈRES-BONIE

La poursuite des travaux d'environnement (voir chronique 1984, S.A.B., p. 75) a permis de compléter le plan des thermes découverts en 1984. Plusieurs nouvelles salles sont venues s'ajouter à celles aperçues précédemment : une salle froide avec baignoire, une piscine au fond réalisé en *opus spicatum*, et une galerie de circulation. Un état plus ancien a pu être dégagé avec un système de chauffage. La construction du dernier état est à placer probablement dans la première moitié du II^e siècle. A l'autre extrémité de la rue, côté cours d'Albret, les fouilles se sont attachées à lever le plan d'une *domus* du second siècle. Toutefois, des éléments d'une occupation antérieure sont à signaler : à l'angle de la rue des Frères-Bonie et de la rue Dufau, un habitat du milieu du I^{er} siècle après

J.-C. avec des sols de tuileau, cloisons en bois et murs de torchis. C'est sous ces sols de tuileau que fut découvert un dépôt monétaire (fig. 2 et 3) et une pointe d'amphore Pascual I portant une marque ; les restes probables d'un atelier de tabletterie du I^{er} siècle près du cours d'Albret (il s'agissait d'une fosse aménagée avec des planches en bois). A l'intérieur, une centaine de parties osseuses de corne de bœuf, découpées et tailladées.

Entre ces deux secteurs, habitats privés et thermes publics, subsista pendant toute l'Antiquité une zone marécageuse bordant le lit du ruisseau du Peugue. Les différents aménagements de celui-ci ne semblent pas avoir été suffisants pour drainer ce secteur de la ville. Des petits niveaux d'inondation apparaissaient, régulièrement au-dessus des structures d'habitats du I^{er} siècle, indiquant l'aspect sporadique et aléatoire de l'implantation humaine dans ce quartier de la cité.

La fin de l'année 1985 n'a vu aucune intervention archéologique majeure. Hormis la pose d'un transformateur E.D.F. rue Porte-Dijéaux et une petite intervention rue de Lalande, le service archéologique municipal a surtout préparé les grands chantiers prévus pour 1986.

89, RUE PORTE-DIJEUX

Au début du mois de novembre, un transformateur E.D.F., placé à plus de 3 m de profondeur sous le niveau actuel de la rue, a été installé au pied de l'immeuble abritant la librairie Mollat. La position topographique de la rue Porte-Dijéaux paraît cette intervention de nombreux espoirs archéologiques.

* Conservateur des fouilles. Direction des Antiquités d'Aquitaine.

** Archéologue municipal de la Ville de Bordeaux.

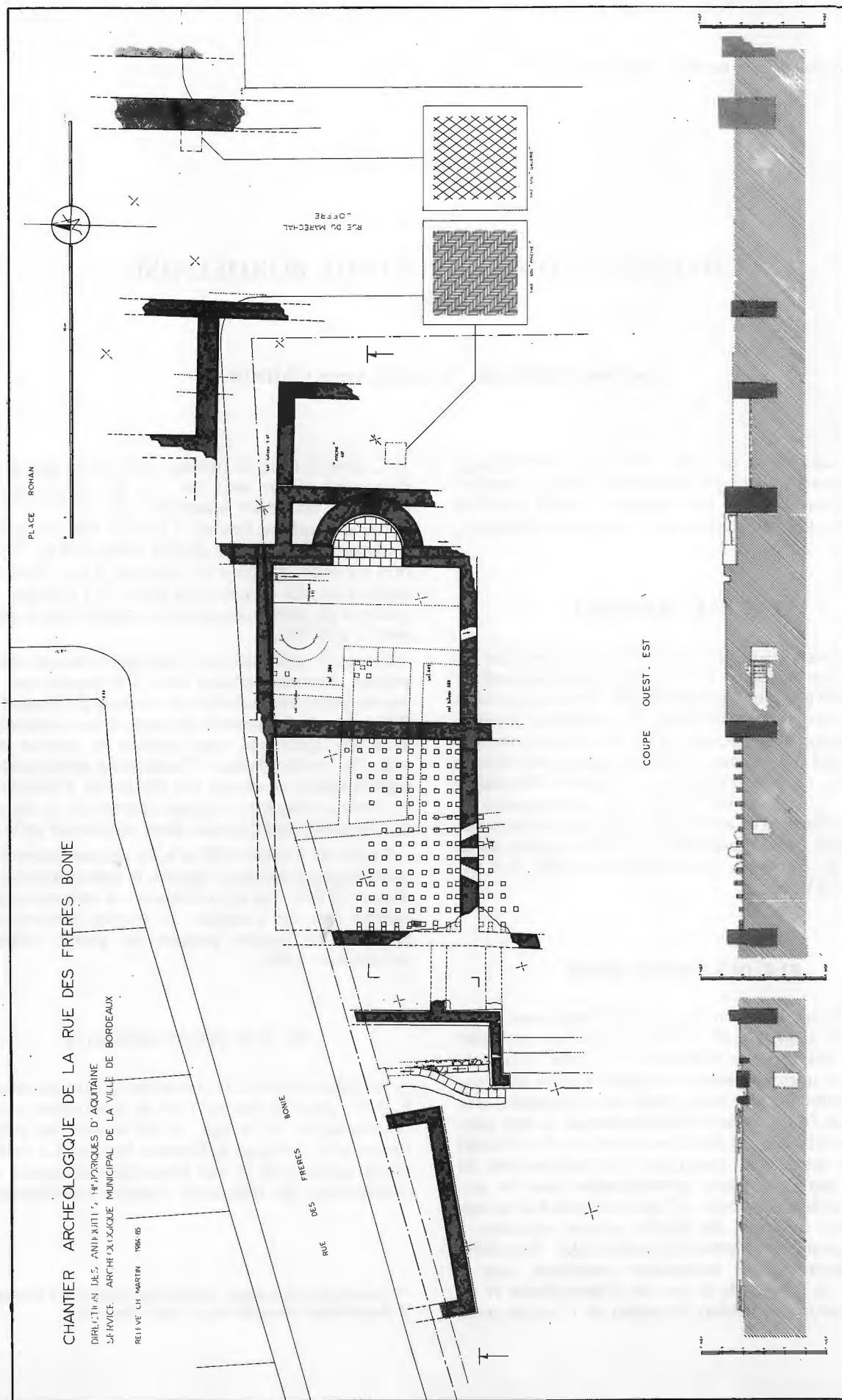


FIG. 1. — Plan général et profil du secteur des thermes (relevés et dessins de C. Martin). En gris, les structures découvertes et fouillées. En encadré, *opus spicatum* de la piscine et carrelage de la galerie.



FIG. 2 et 3. — Ensemble monétaire découvert dans un petit vase sous un sol de tuileau. Il s'agit de quatre monnaies de Claude. Frappe identique. (Clichés D.A.H.A.). Revers, allégorie : Minerve casquée, 41-45 ap. J.-C.

Nous avons relevé une coupe stratigraphique de la rue et noté différents indices qui serviront à la réalisation de la carte archéologique de Bordeaux. La stratigraphie indique les points suivants :

— Les niveaux modernes sont perturbés par des canalisations récentes.

— La tranchée de fondation de l'immeuble « Mollat » descend jusqu'à 3,40 m de profondeur, recoupant ainsi tous les niveaux médiévaux. L'excavation a été arrêtée sur un sol de chaux, mis au jour en fond de fouille. Celui-ci était percé de deux fosses ou « trous de poteaux » de 50 à 60 cm de diamètre, alignés sur l'axe est-ouest et distants l'un de l'autre de 80 cm. Ce sol n'a pas pu être mis en relation avec une structure car la fouille, extrêmement limitée, n'a pas permis d'autres observations. Le matériel recueilli est avant tout d'époque romaine : sigillée, quelques tessons d'amphore commune et d'estampée ainsi qu'un fragment de plat à engobe rouge du début du 1^{er} siècle.

Ce sol est à rattacher vraisemblablement à un habitat antérieur à l'époque médiévale, ou romain ? (Il n'a pas été possible de voir si le matériel romain était en place ou résiduel).

Aucune trace du Décumanus antique n'a été repérée dans cette coupe. Une telle opération de surveillance, même si elle se limite à un relevé de terrain, s'avère toutefois intéressante pour préciser la densité et la profondeur des niveaux archéologiques, en comparaison avec ceux identifiés et étudiés dans ce même secteur, sur l'emplacement de l'immeuble La France, par D. Barraud.

42, RUE DE LALANDE Foyer d'aide sociale

Le 4 décembre, des ouvriers de la Ville de Bordeaux, chargés d'améliorer les branchements électriques du foyer, ont découvert des ossements humains dans une des caves. Il s'agissait d'une sépulture d'adulte, en connexion anatomique, inhumée dans un cercueil de bois cloué, comme en témoignaient des traces de bois décomposé et des clous disposés sur le pourtour de la sépulture. Les rapides sondages effectués dans le sol de la cave et les quelques tessons recueillis autour du cercueil permettent de penser que la sépulture date du 18^e siècle. Une monnaie, bien conservée : un Louis XVI, a même été retrouvée à proximité.

Cette sépulture est probablement à mettre en liaison avec la nécropole du couvent de l'Annonciade, situé non loin, rue Magendie, lequel fut remplacé par la maison de la Miséricorde au 19^e siècle. Les travaux n'étant pas de nature à perturber directement ou irrémédiablement le sous-sol archéologique, nous n'avons pas entrepris de fouille systématique de la cave.

Si l'année 1985 n'a pas été très riche en importants chantiers archéologiques, l'année 1986 se présente, d'ores et déjà, sous de meilleurs auspices. Outre des travaux d'assainissements, prévus rue du Pas-Saint-Georges, rue du Loup et rue du Cerf-Volant, plusieurs projets de parkings souterrains privés sont à l'étude : rue du Palais-Gallien, rue Ségulier et rue Georges-Mandel.

Les travaux prévus sur le site de l'ancien immeuble Parunis, cours Victor-Hugo, devraient également débiter dans le courant du premier trimestre 1986. Ils dureront trois mois. Les recherches préalables, effectuées aux Archives, ont été fructueuses. Le terrain qu'occupait l'immeuble Parunis se situe sur une partie de l'ancien couvent des Carmes de Bordeaux. De nombreuses caves, construites sous l'immeuble à plus de 3,50 m de profondeur, réduisent la surface de fouille. De ce fait, celle-ci sera limitée à trois zones d'intervention, isolées les unes des autres :

— La zone I, rue Canihac, devrait permettre de sonder les communs du couvent.

— La première travée de l'église, à partir de la façade occidentale et une chapelle, placée sur le cours Victor-Hugo (anciens fossés de la ville du XII^e siècle) seront fouillées en zone II, placée à l'angle du cours Victor-Hugo et de la rue Honoré-Tessier.

— Enfin, la zone III, rue Honoré-Tessier, se situe sur l'angle nord-ouest du grand cloître du couvent.

Ainsi, nous pourrions étudier les différents bâtiments du couvent mais aussi toute occupation antérieure au XIII^e siècle, où il fut fondé.

Une conduite forcée devrait être installée à la mi-86, rue Caudéran-Naujac. Elle fait l'objet d'une convention archéologique.

Malheureusement, si les chantiers archéologiques se profilent en grand nombre, les moyens humains sont encore loin d'être suffisants et les moyens financiers et techniques, bien qu'en très nette amélioration, restent cependant en dessous de ce qu'il conviendrait d'obtenir pour passer d'une archéologie « d'urgence » en zone urbaine à une archéologie de prudence, telle que devrait être l'archéologie urbaine.

LE LITTORAL GASCON DANS L'ANTIQUITÉ : LE SITE DE LAMOTHE DE BIGANOS EN GIRONDE

par Annie LESCA-SEIGNE

Les plages océanes « reculent ». Ce phénomène, aux conséquences graves pour l'aménagement touristique des stations balnéaires, est capital pour les archéologues. Au niveau administratif, des sauvetages seraient à programmer régulièrement ; au niveau de l'interprétation, les fouilleurs doivent avoir une vision globale de leur gisement grâce à une formation de géologie et de pédologie approfondie.

« Le milieu littoral a connu des aspects divers et rapidement changeants sous l'influence de la transgression flandrienne qui est caractérisée, sur les rives de l'Atlantique, par l'alternance d'oscillations positives et négatives du niveau de la mer¹ ». La connaissance de ces phénomènes de transgressions et de régressions qui se sont succédé de l'Antiquité jusqu'au « Petit Âge de Glace » est bien un préalable indispensable à toute recherche archéologique sur le littoral médocain et landais ; la quasi-absence de relief du plateau landais rend les franges littorales particulièrement sensibles aux moindres fluctuations du niveau marin jusqu'à l'intérieur des terres, comme le prouve l'abondance des « milieux humides » en Aquitaine². Il ne saurait donc être question d'aborder l'étude de la pseudo-capitale des Boïens sur les bords du bassin d'Arcachon, ou d'évoquer l'existence d'un port antique à Lamothe de Biganos avant d'avoir recherché la ligne de côte antique, en confrontant les données cartographiques aux observations sur le terrain, là où affleurent les paléosols (fig. 1).

Dans le pertuis charentais, l'impact des fluctuations du niveau marin sur l'évolution de l'habitat antique et protohistorique en liaison avec l'exploitation du sel marin avant colmatage des baies a été bien mis en évidence par un géographe-archéologue, M. Gabet³.

Actuellement, des équipes interdisciplinaires ont été mises en place pour étudier l'évolution de l'occupation du sol sur le littoral atlantique mais aussi méditerranéen. Ce n'est pas un hasard si le Congrès international de géographie, qui s'est tenu à Paris en 1984, a choisi comme responsable de l'excursion sur la côte océane M. Paskoff, qui est le co-auteur d'un article sur les déplacements de la ligne de rivage antique à Carthage⁴.

I. — CARTOGRAPHIE ANTIQUE

A quoi ressemblait le littoral gascon dans l'Antiquité ? Nous disposons de deux sources d'information, l'une littéraire, l'autre scientifique.

Une compilation critique de tous les *textes antiques* relatifs à la géographie de l'Aquitaine a été effectuée par un chercheur venu d'une discipline voisine. Il y a une quinzaine d'années, un ingénieur-topographe de l'Institut géographique national, spécialiste de photo-interprétation, H. Pineau, a proposé une restitution des anciens rivages de la Gaule⁵. La région du bassin d'Arcachon et la flèche moderne du Cap-Ferret ont plus particulièrement retenu son attention lors du colloque international de cartographie archéologique et historique qui s'est tenu à Tours en 1972⁶.

D'après Pineau, les trois estuaires navigables de fleuves antiques positionnés du sud au nord par Ptolémée sur le littoral gascon, l'*Aturis*, le *Sigmas* et le *Garynas* correspondraient à l'Adour (avant son détournement vers Bayonne⁷, au courant de Mimizan (et non à la Leyre) et à la Gironde au nord de Soulac

B.S.A.B. = Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux.
B.S.H.A.A. = Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon.

1. La Préhistoire Française, C.N.R.S. 1976, IX^e Congrès de l'U.I.S.P.P. de Nice, t. 2, p. 6.

2. Intérêt écologique et fragilité des zones humides dans les Landes de Gascogne. G.E.R.E.A., Université de Bordeaux I, 1986.

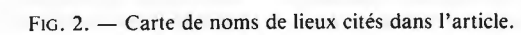
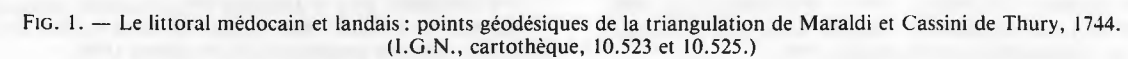
3. GABET (C.), Les variations du littoral d'Aunis et de Saintonge, in : Bull. Soc. Géographique de Rochefort, 1959.

4. Livret-guide « La côte atlantique du Bassin d'Arcachon à l'estuaire de la Gironde : l'impact des aménagements sur son évolution », 1984, PASKOFF (R.) et al. C.R. Acad. Sc. Paris, t. 300-II-13, 1985, p. 613-618.

5. PINEAU (H.), La côte atlantique de la Bidassoa à Quiberon dans l'antiquité, Sevpen, 1970.

6. PINEAU (H.), Les documents anciens et modernes appliqués à l'étude des variations de rivage : textes, cartes et photographies aériennes, Centre de Recherches A. Piganiol, Tours, 1972.

7. KLINGEBIEL (A.) et LEGIGAN (Ph.), Histoire géologique des divagations de l'Adour, Bull. Société Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, Actes du congrès des 28-29 octobre 1978.



(à hauteur de l'ancienne île d'Antros⁸). Quant à la *Pointe Curiane*, elle serait localisable à hauteur de Lège et de la maison forestière du Crohot : elle correspondrait à un promontoire disparu, orienté sud-nord, un Cap-Ferret inversé en quelque sorte, à l'arrière duquel se serait étalé un plan d'eau qui n'a pas laissé beaucoup de traces dans les textes (fig. 2) !

Géologues⁹, géographes¹⁰ et océanographes¹¹ sont dorénavant en mesure d'énoncer des *hypothèses scientifiquement établies*, sur l'évolution de la topographie des lacs médocains et landais¹² qui vont dans le même sens. Ils proposent une courbe détaillée des fluctuations du niveau marin le long du littoral gascon de la préhistoire à nos jours¹³, qui confirme l'existence d'un bas-niveau augustéen à moins 1,50 mètre¹⁴.

Pour concrétiser ces théories et les diffuser auprès du grand public, l'architecte J. Seigne a conçu et réalisé des maquettes hydrographiques au 100.000^e d'après les blocs-diagrammes de F. Manaud¹⁵. Une échelle différente a été adoptée pour les courbes de niveau ; le relief ainsi accentué facilite la lecture des métamorphoses du littoral. Ces maquettes servent également de fond de carte à l'inventaire des sites protohistoriques, gallo-romains et médiévaux menacés par les travaux d'aménagement de la Côte d'Argent. L'initiative de ce recensement comportant les références cadastrales de chaque site revient à M. Gauthier, alors directeur des Antiquités historiques. Depuis 1980, Mme A. Collier dirige à la D.A.H.A. un Service d'inventaire archéologique¹⁶ et regroupe les informations recueillies dans chaque canton par des vacataires locaux afin de répondre rapidement et avec efficacité aux enquêtes de la Direction départementale de l'équipement au moment de l'établissement du Plan d'occupation du sol de chaque commune. Dans le cadre des activités du C.R.O.S. à l'Université de Bordeaux III et dans une optique différente, le Pr B. Marquette a orienté ses étudiants de maîtrise vers des enquêtes comparables. C'est ainsi que pour la région du bassin d'Arcachon, Ph. Jato y Doncel a soutenu un T.E.R. sur l'occupation du sol et le peuplement du Pays de Buch, et collabore à nos publications¹⁷. Des exposi-

8. ALLARD (A.), DUBREUILH (J.) et MARIONNAUD (J.-M.), Contribution de la méthode historique à la résolution d'un problème de géologie récente : exemple du Bas-Médoc, extrait du *Bulletin du B.R.G.M.*, 2^e série-1, 1974, p. 1-14.

9. FROIDEFOND (J.-M.), *Evolution morphologique récente de la Dune du Pilat*, thèse de 3^e cycle, Bordeaux II, 1970.

10. MANAUD (F.), *Evolution morphologique récente du Bassin d'Arcachon*, thèse de 3^e cycle, Bordeaux III, 1971.

11. BOUCHET (J.-M.), *Etude océanographique des chenaux du Bassin d'Arcachon*, thèse Bordeaux II, avec carte en couleur 1968.

12. *Op. cit.*, « 2 ».

13. LABOURG (P.-J.), Le lac d'Arcachon?, *B.S.H.A.A.*, n° 24, p. 11-15.

14. TERS (M.), Les lignes de rivage holocène le long de la côte atlantique française, *op. cit.*, « 1 », p. 27-30.

15. « Le Bassin d'Arcachon — 3.000 ans d'histoire », *B.S.H.A.A.*, n° 36.

16. *Id.*, p. 54-55.

17. JATOY DONCEL (Ph.), Occupation du sol à Biganos, in : *Biganos-Archives du sol*, Bordeaux, 1981.

tions itinérantes font régulièrement le point sur nos recherches¹⁸.

Le littoral arcachonnais : hommes et rivages

Il y a 7 000 ans environ (fig. 3), de Soulac à Bayonne, des fleuves côtiers s'ouvraient sur l'Océan à trois ou quatre kilomètres à l'ouest du rivage actuel par de larges golfes caractérisés par un agencement de bancs et de chenaux¹⁹. Un outillage lithique difficile à dater a été recueilli par les préhistoriens au hasard du creusement de ports modernes tout le long de la côte orientale du Bassin à Arès, Andernos, Taussat²⁰. Des découvertes sporadiques ont également lieu dans les « crasats » du sud-bassin ou de l'île aux Oiseaux.

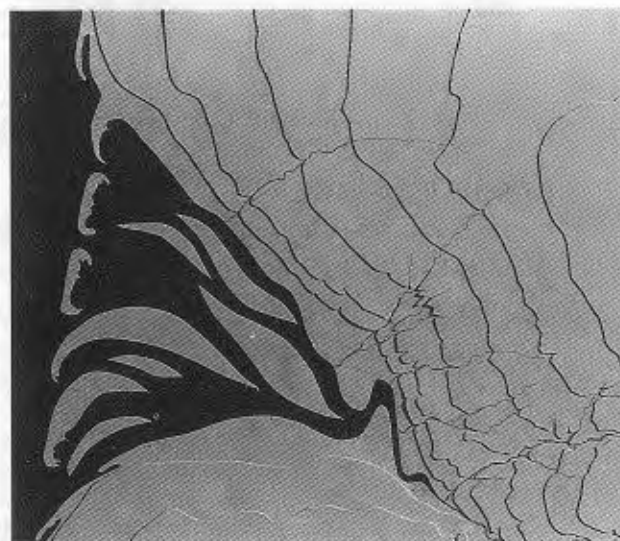


FIG. 3. — Maquette oro-hydrographique du bassin d'Arcachon il y a 7 000 ans.

A la plage du Pilat, un paléosol tourbeux continu de près d'un mètre d'épaisseur surmontant le socle aliotique du triangle landais est le dernier témoin d'une forêt préhistorique contemporaine ensevelie il y a environ 4 000 ans. Après les grandes marées, des souches fossilisées en place sont dégagées par l'érosion marine et resurgissent comme de fantomatiques silhouettes. Au nord de la « Corniche », la ligne de rivage ayant été bétonnée il y a une trentaine d'années, un pérêt maintient artificiellement son tracé d'alors et empêche toute observation géologique.

La seconde maquette (fig. 4) présente le Bassin et le futur lac de Cazaux il y a 2 400 ans, après une régression spectaculaire du niveau marin, à l'époque où les

18. Biganos-Archives du sol, 1981. — « Le Bassin d'Arcachon — 3.000 ans d'histoire », 1983. — « La Dune du Pilat », 1985. — « Le littoral gascon antique », 1987.

19. *Op. cit.*, « 15 », p. 3.

20. FERRIER, Notes complémentaires sur les stations préhistoriques connues ou inédites du Bassin d'Arcachon, *Bull. Soc. Recherche préhistorique, Les Eyziès*, 26, p. 1-26.

« dunes littorales se sont édifiées en bordure des côtes à partir des plages exondées lors d'épisodes climatiques particulièrement secs »²¹.

Au Pilat toujours, entre 2 m et 10 m au-dessus du niveau de la plage, on peut observer plusieurs affleurements noirâtres de sables humiques chargés de matière organique, à flanc de dune. Une flore a donc réussi à

21. *Op. cit.*, « 14 », p. 30.

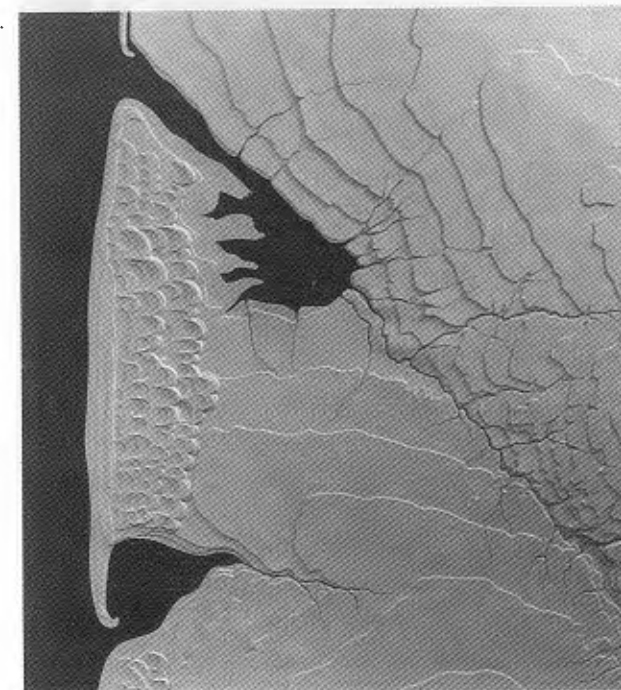
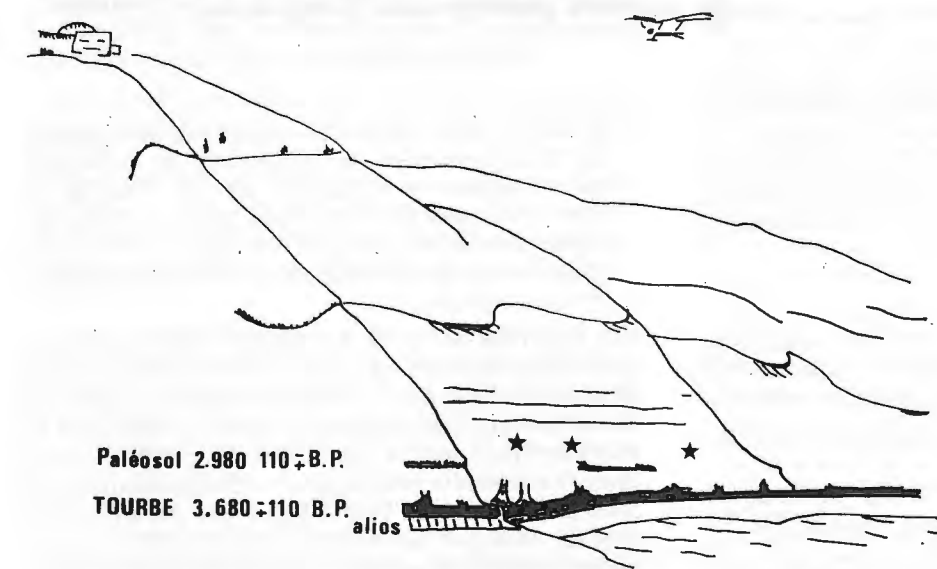
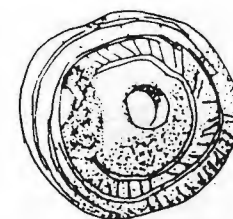


FIG. 4. — Maquette du bassin et du lac de Cazaux il y a 2 400 ans.



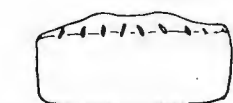
★sable carbonisé + céramique protohistorique



Fusaioles et petit vase en terre cuite du VII^e siècle avant notre ère.



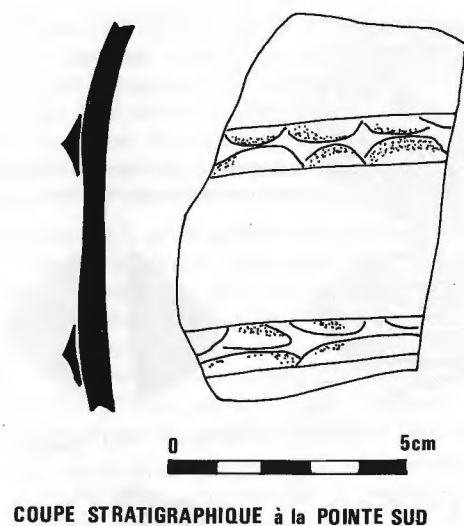
J. Seigne



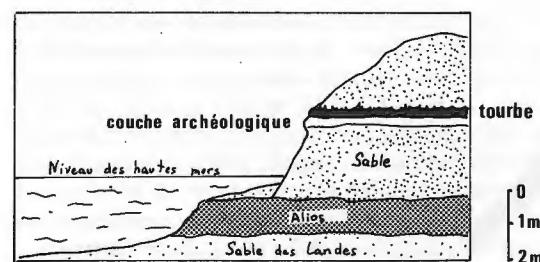
286041
A. L-S.

FIG. 5.
Radiographie
de la Dune du Pilat-La Teste
à la hauteur des blockhaus
de la « Corniche ».

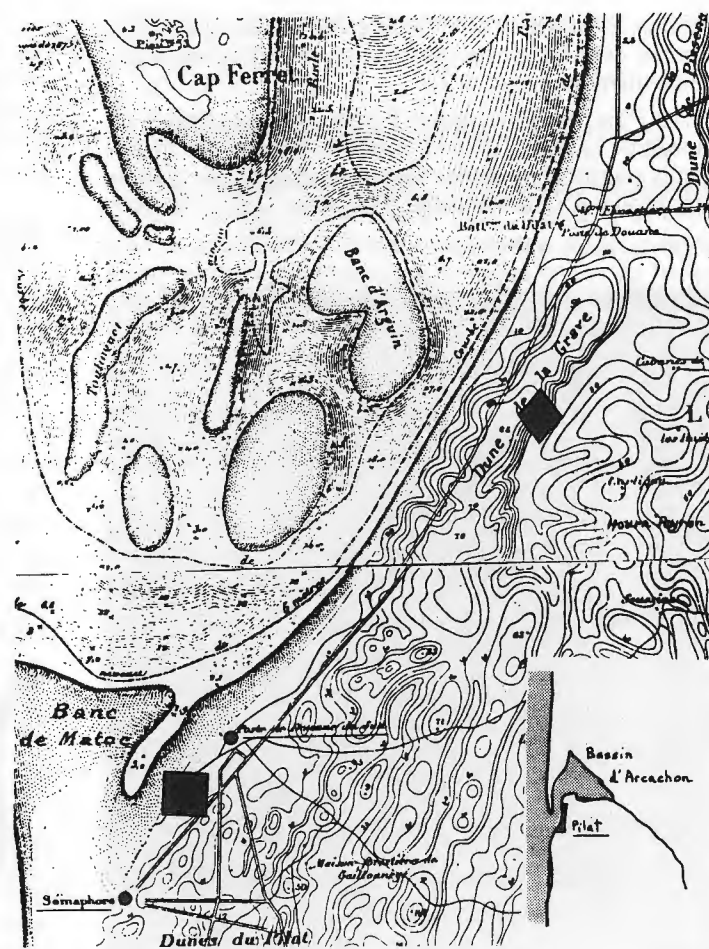
Les gisements archéologiques étudiés depuis quatre ans affleurent à 8-10 mètres d'altitude quand les grandes marées viennent saper l'aliot et les tourbes de la plage.



COUPE STRATIGRAPHIQUE à la POINTE SUD



d'après E. DUREGNE, station robenhausienne d'Arcachon, 1897



■ découvertes du XIX^e siècle (carte de 1875)
◆ gisements protohistoriques (rivage actuel)

FIG. 6. — Pointe sud : à trois reprises, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, de la céramique protohistorique et gallo-romaine a été découverte à l'entrée du Bassin dans cette zone sujette à une alternance de spectaculaires ensablements puis d'érosion : d'abord par un douanier, Duluc, puis par deux membres de la Société scientifique d'Arcachon, MM. Fillioux et Durègne. Un fragment de vase à double décor de cordon pincé est attribuable au bronze moyen.

se reconstituer naturellement dans les lettes de l'époque, à l'abri des entassements dunaires littoraux (l'étymologie de « pilat » est « la pile » : le tas de sable) :

- le « paléosol 2 » a été daté au Carbone 14 de 2.980 ± 110 B.P. 22 ;
- des foyers du début du premier âge du fer ayant livré de la céramique d'habitat (fig. 5) ont été datés de 2.670 ± 60 B.P. 23 ;

22. FROIDEFOND (J.-M.), Histoire géologique de la grande dune du Pilat, B.S.H.A.A., n° 36, p. 17-22.

23. DAUTANT (A.), JACQUES (Ph.), LESCA-SEIGNE (A.) et SEIGNE (J.), Découvertes protohistoriques récentes près d'Arcachon, Bull. de la S.P.F., 1983, t. 80-6, p. 188-192.

— et un « outillage tout à fait comparable aux poteries du Gulp présentées aux membres de la Société archéologique de Bordeaux par M. Trial le 11 novembre 1929 a été recueilli à la pointe Sud » au siècle dernier 24 ; il en reste quelques tessons attribuables au Bronze-Moyen au Musée-Aquarium d'Arcachon (fig. 6).

À l'intérieur des terres, les vestiges d'une occupation humaine au premier âge du fer sont concentrés le long de la rivière de la Leyre. De nombreuses nécropoles à incinération ont été fouillées au début du siècle par le maire de Mios, dans sa commune et les communes voisines. Le contexte pédologique d'ensevelissement de ces sépultures devrait être l'objet d'une attention particulière de la part des fouilleurs afin d'établir d'éventuelles concordances avec l'édification des « dunes anciennes » littorales 25.

24. C.R. de la séance du 11.10.1929, Bull. S.A.B., p. XL.

25. DAUTANT (A.) et al., Occupation protohistorique du littoral, B.S.H.A.A., n° 43, p. 16-29.



Fig. 7. — Maquette du Bassin il y a environ 700 ans.

Quatre siècles plus tard, c'est à 10 kilomètres et plus, à l'est des massifs dunaires, en amont des estuaires de la Leyre, de la Gourgue ou du *Sigmanus* que s'implanteront les étapes de *Boii*, *Losa* et *Segosa* le long de la voie romaine littorale 26, retrouvant le tracé d'une ancienne voie protohistorique 27.

La troisième maquette (fig. 7) donne une image des rivages arcachonnais il y a 700 ans qui nous est plus familière : le plan d'eau de Cazaux est séparé de l'Océan par plusieurs kilomètres de dunes, le Bassin fonctionne comme un delta de marée, mais le chenal du Teychan n'a pas encore isolé l'île aux Oiseaux, qui demeure pour quelques siècles la « presqu'île de La Teste ».

L'occupation du *pagus bogiensi* médiéval est mal connue. Les ouvrages de terre (mottes féodales ?) se trouvaient en zone inondable sur les bords de la petite *Mer de Buch*. Le « château » de La Teste à l'emplacement du marché actuel, le « Castéra » de Lamothe en bordure de l'Eyga, le « Truc du Moulin » dans le Domaine de l'Escalopier à Audenge, la motte de Certes, etc. ont rarement bénéficié du respect dû aux monuments historiques. De plus, la topographie de

26. SOUM (M.), A propos de la voie romaine Bordeaux-Lamothe-Dax, B.S.H.A.A., n° 24, p. 16-22.

27. NICOLAI, Le chemin du littoral de Bayonne à la pointe de Grave, in : La géographie, LXIV-6, 1935, p. 377-396.

cet avant-pays marécageux a été profondément modifiée par les travaux de drainage et d'endiguement des XVIII^e et XIX^e siècles.

L'histoire des déplacements d'habitat provoqués non seulement par la remontée des eaux mais aussi par la progression des sables démontre que la nature n'a pas été non plus très clémente pour les vestiges médiévaux. Les toponymes sont éloquentes : Gleyze-Vieille au Porge, la Dune du Castéra à Lège, la Dune de l'Eglise et la Lette du Grand Baron à La Teste, par exemple. Le Musée de Mimizan vient d'ailleurs de réaliser une maquette topographique très évocatrice du « bourg-vieux » abandonnant le ruisseau de Notre-Dame et son abbaye et fuyant à l'est 28.

Des recherches en archives, sur le terrain et des enquêtes de mémoire collective (vieilles légendes de « bécuts ») devraient nous amener très prochainement à préciser nos connaissances pour cette période. À la lumière des cartes anciennes, une prospection systématique des rives des lacs et du Bassin est en cours : la découverte récente d'un ouvrage de terre ennoyé dans le lac de Biscarrosse, par une équipe de plongeurs du Centre d'essais des Landes 29, démontre son efficacité.

A l'abri du promontoire Curian, le Pays de Buch gallo-romain

Nous avons provisoirement utilisé la seconde maquette pour cartographier l'occupation humaine pendant les premiers siècles de notre ère, quitte à modifier le fond de carte au fur et à mesure de nos recherches. Les archéologues ne sont pas parvenus à un accord ni pour positionner l'exutoire antique des baies médocaines et landaises, ni pour dater leur fermeture.

Pour certains, l'exutoire maritime du lac de Cazaux-Sanguinet par exemple se trouvait à hauteur de la maison forestière de La Salie où a été trouvée « une couche de limon fluvial » 30 ; pour d'autres, la limite communale à hauteur du Trencat représenterait l'ancienne embouchure de la Gourgue ; l'observation de la progression continue du Cap-Ferret depuis trois siècles, ou des aléas de l'Adour 31 donnent par analogie une idée de la mobilité de ces anciens « boucauts ».

Plus tangibles sont les résultats des recherches effectuées dans les Landes par R. Arambourou et Mlle Beyrie 32 : à Saint-Girons, Vielle et Moliets, des tertres sont constitués d'amas coquilliers stratifiés qui

28. BARRAU (S.) et al., Notice sur Mimizan, 1986. — JATO Y DONCEL (Ph.), Déplacements d'habitats en pays de Buch, article à paraître.

29. ROBIN (G.), A la motte de chez nous, in : Revue du Centre d'essais des Landes de Biscarrosse-Air, n° 36, mars 1986, p. 27-30.

30. RICHIR (Cl.) et al., Exploration subaquatique d'établissements gallo-romains de résiniers à Sanguinet, Revue Historique de Bordeaux, 1974, p. 14.

31. Op. cit., « 7 ».

32. ARAMBOUROU (R.), L'amas coquillier de Moliets, Bull. Société de Borda, 1958-1, p. 3-7.

ont livré de la céramique gallo-romaine bien datable (des niveaux du II^e siècle et postérieurs) conservée et présentée au Musée départemental d'Arthous. Ils prouvent que la marée apportant huîtres et coquillages se faisait encore sentir dans ces baies au Bas-Empire. Ce type de prospection pourrait être généralisé.

Nous avons reporté sur ce fond de carte (fig. 8) les sites antiques connus autour du Bassin — numérotés de 1 à 12 — ainsi que les indices toponymiques d'une présence humaine, en faisant appel à la théorie de G. Séguy et du philologue allemand G. Rohlf s³³ : « le suffixe -os si largement représenté dans la toponymie gasconne a constitué le procédé aquitain de dériver le nom d'un domaine du nom d'un propriétaire à l'instar du latin -anus et du gaulois -akos ».

1. ANDERNOS-Front de Mer : bâtiment public ou sanctuaire du Haut-Empire (sigillée, monnaies) remanié en basilique chrétienne (céramique estampée). Mobilier exposé à la Maison David-Andernos. BRAEMER (F.), L'ornementation des établissements ruraux de l'Aquitaine Méridionale pendant le Haut-Empire et la Basse-Antiquité, *Actes du 104^e Congrès national des Sociétés savantes*, p. 103-146.
2. LA TESTE-Lède de la Seuve : habitat aux I^{er}-II^e siècles (tegulae, sigillée, mortiers), activité artisanale aux V^e-VI^e siècles : jarres à brai, céramique commune mérovingienne (fig. 9). Ph. JACQUES, in : *B.S.H.A.A.*, n° 26, p. 32 à 34.
3. LA TESTE-Côte océane : habitat ? (marque de sigillée du milieu du I^{er} siècle). A. DAUTANT et al, in : *B.S.H.A.A.*, n° 33, p. 26 à 31.
4. SANGUINET-Conche : deux habitats occupés du I^{er} siècle avant J.-C. au III^e siècle après avec structures en bois, fanum, et voie romaine (céramique d'importation et monnaies). *Bulletins de liaison du C.R.E.S.S.* et exposition du matériel.
5. AUDENGE-Maignan : artisanat de la poix ? (III^e siècle ?). P. BARRAU - F. THIERRY, in : *B.S.H.A.A.*, n° 23, p. 10 à 14.
6. AUDENGE-La Vignotte : habitat rural et nécropole à incinération, marques sur sigillée publiées par C. Julian (fig. 10). Dr B. PEYNEAU, *Découvertes archéologiques en pays de Buch*, II, p. 167-169. D'après F. Thierry, la densité des vestiges en aval de ce ruisseau vers le bourg moderne fait penser à un vicus.
7. BIGANOS-Comprian : présence gallo-romaine (?), céramique commune recueillie en creusant une piscine ! (fig. 10).
8. CROIX D'HINS : « mansio » le long de la voie (?). JOUANNET, *Statistiques de la Gironde*, t. I.
9. BIGANOS-Lamothe : habitat et nécropoles du I^{er} siècle avant J.-C. au VII^e siècle après Fanum, bâtiments, etc. Réoccupation au Moyen Âge. Dr B. PEYNEAU, *op. cit.* Exposition du matériel au Musée-Aquarium d'Arcachon.
10. MIOS-Le Bourg : « villa » et nécropole (céramique, mosaïques, sarcophages). Dr B. PEYNEAU, *op. cit.*, p. 214-225.

33. ROHFLS (G.), *Le gascon, études de philologie pyrénéenne*, 1970, p. 30.

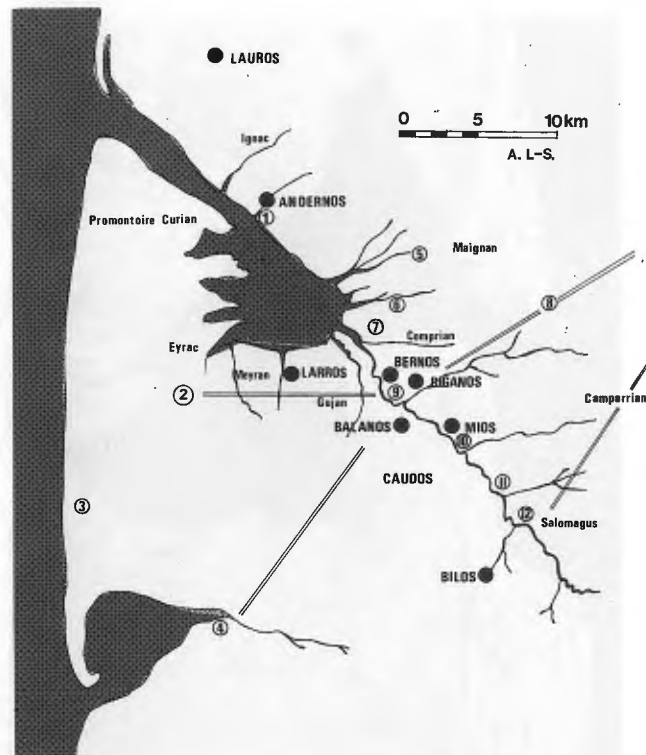


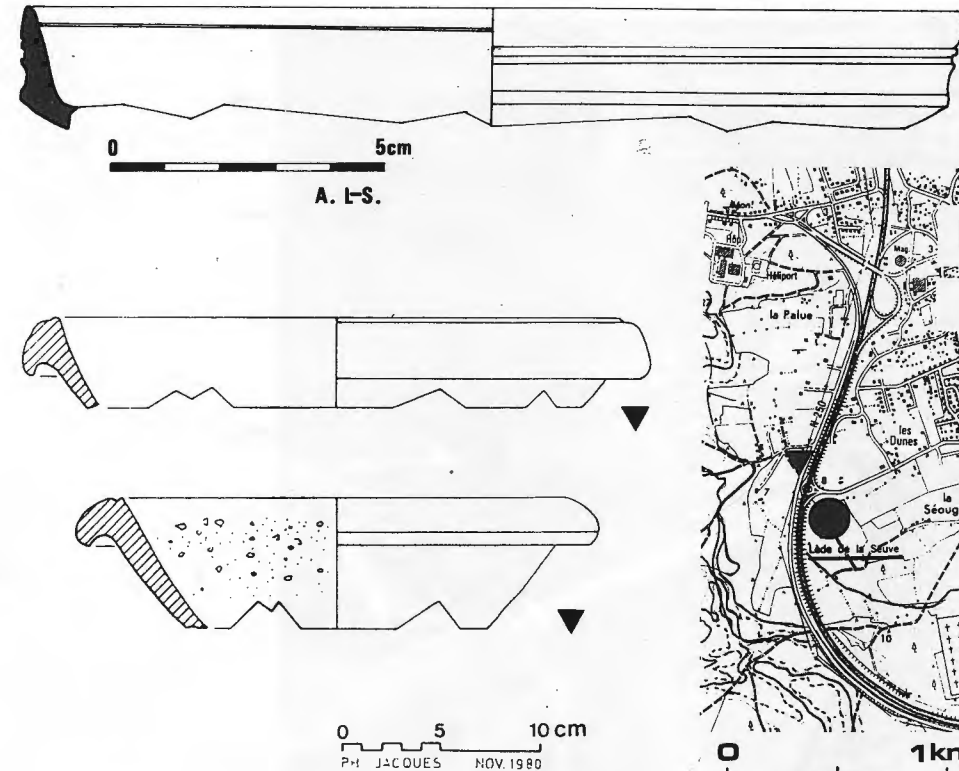
FIG. 8. — Carte du Pays de Buch gallo-romain : indices toponymiques et découvertes archéologiques. La topographie restituée est hypothétique.

11. MIOS-Le Truc du Bourdiou : réoccupation d'une nécropole protohistorique aux V^e-VI^e siècles (céramique estampée). J.-M. MORMONNE, *B.S.H.A.A.*
12. SALLES-Le Bourg : Salomagus ? (amphores, mosaïques, fours de potiers). A. LESCA-SEIGNE, *B.S.H.A.A.*, n° 36, p. 35-36.

(Cet inventaire a été réalisé en collaboration avec Philippe Jacques.)

La plupart des sites sont connus par des ramassages de surface ou des découvertes fortuites insuffisantes pour définir la nature et la durée d'occupation de ces habitats gallo-romains. Rares sont les communes comme Andernos ou Sanguinet qui se sont dotées d'un musée municipal exposant la céramique ou les monnaies recueillies en fouille. Il faudra encore plusieurs années de recherches avant de pouvoir parler de la *civitas boiorum* ou des activités forestières des *piceos boios*³⁴. Nous nous contenterons dans un premier temps de faire le point sur Lamothe qui occupe une position privilégiée, stratégique mais fragile. En plein cœur du delta de l'Eyre, le site a connu pendant les premiers siècles de notre ère les avantages et les inconvénients des fluctuations du niveau marin et des changements apportés au réseau hydrographique par les poussées dunaires littorales. Son sous-sol a donc conservé l'écho fossilisé de ces événements géo-morphologiques qui ont façonné le pays de Buch dans l'Antiquité.

34. Editorial de J. RAGOT, Président de la S.H.A.A., in : *Le Mois scientifique bordelais*, janvier 1983.



● LOTISSEMENT en bordure de la voie directe ("Bila Seouba"?)

FIG 9. — Présence romaine à La Teste ? A une marque sur sigillée (VIBIUS) trouvée sur le littoral à la Pointe Sud, s'ajoute ce col de Drag. 15/17 provenant de la « Lède de la Seuve ». Les mortiers ont été recueillis dans un champ voisin à « La Vigne » et publiés par l'inventeur du site, Philippe Jacques, avec céramique commune.

II. — LAMOTHE GALLO-ROMAIN

Situation

Livré aux marécages depuis deux siècles à la suite de l'échec de divers travaux de drainage, l'ancien hameau de Lamothe se trouvait rive droite de la Leyre sur un plateau argileux où abondent les sources. La rivière le contourne en un vaste méandre de 500 mètres de large après avoir reçu les eaux du Lacanau de Mios. Il occupe une position privilégiée au carrefour de l'unique voie de pénétration naturelle drainant le nord du massif landais, et de plusieurs routes terrestres dont la vocation, religieuse, commerciale ou autre, a pu varier au fil des siècles. Citons par exemple :

- en provenance du Médoc, le « chemin du port de By à Lugos » ;
- en direction de La Séoube (La Teste) via Camps (Gujan), la « levée de César » ;
- ou ce « camin de la sau » reliant les salines (?) du delta de l'Eyre au Langonnais via Le Barp où il porte le joli nom de « chemin des cerises » en sou-



venir des fruits que les bouviers de Langoiran transportaient à l'aller — indication précieuse et non anecdotique sur les débuts de la saison du sel sur le Bassin.

Actuellement, la motte féodale du Castéra³⁵ est le seul vestige archéologique visible trahissant l'importance de cet ancien nœud de communication (fig. 11).

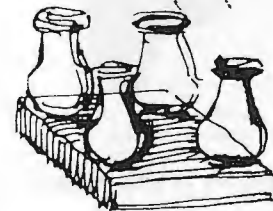
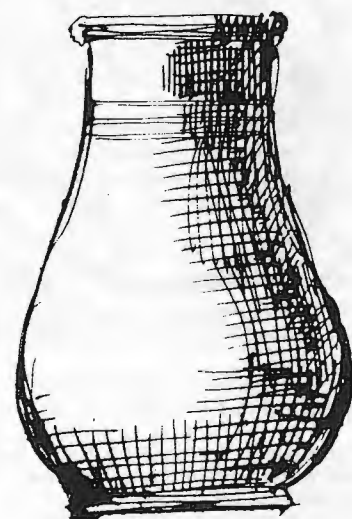
Historique des recherches

Une première série de découvertes avait eu lieu au « Bois de Lamothe » (fig. 12) au début du XIX^e siècle : pendant les travaux d'aménagement de la route départementale Bordeaux-La Teste en 1826, puis de la voie ferrée qui lui est parallèle, ou lors de l'arasement partiel du Castéra. D'innombrables tombes de toute époque furent alors détruites. Les sépultures faisaient partie de *trois ensembles funéraires* superposés et parfois imbriqués :

35. LEO DROUYN, *Guyenne militaire*, t. I, p. XC.

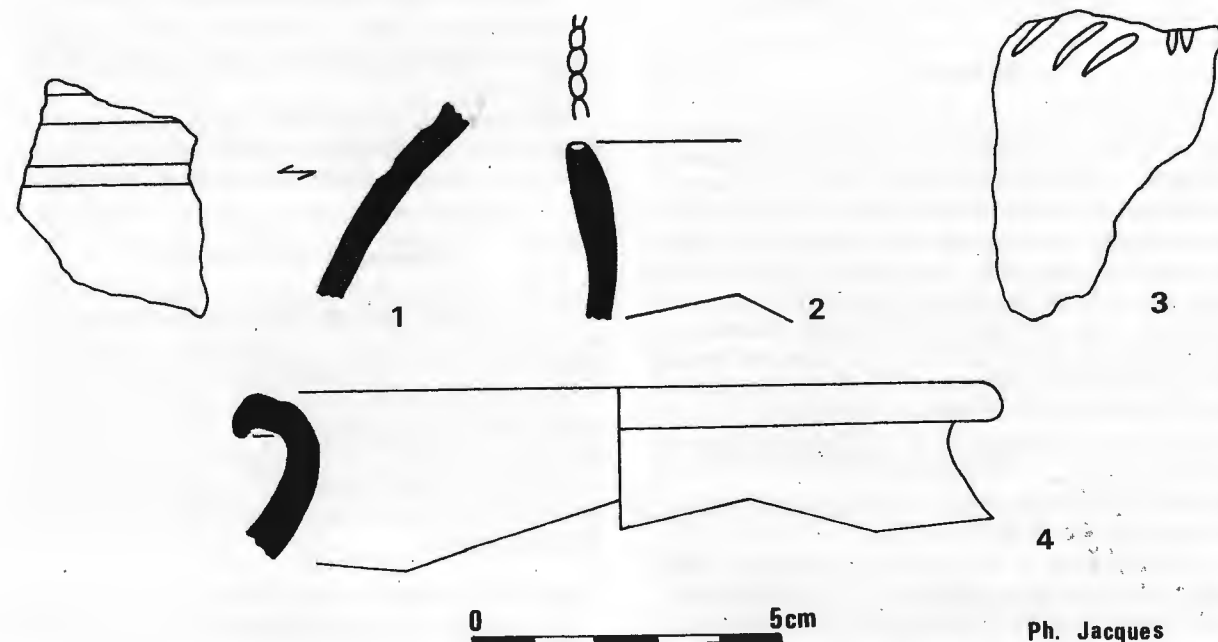
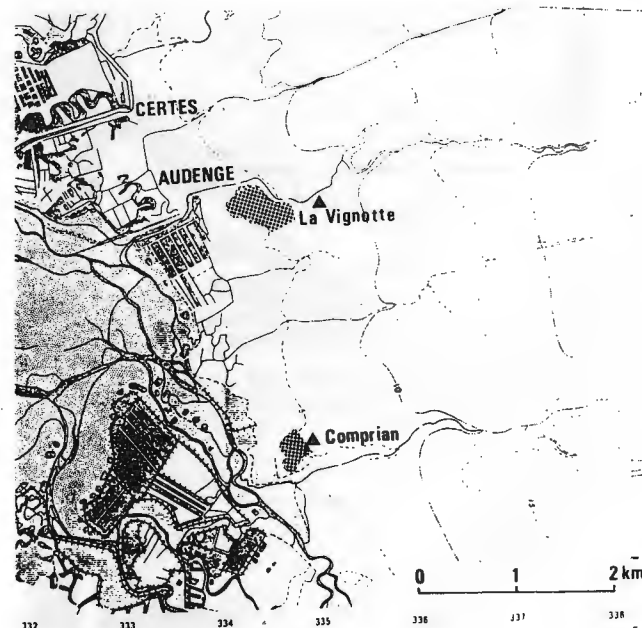
FIG. 10. — Découvertes archéologiques à Audenge (en haut) et Biganos (en bas). « Près de l'Eglise d'Audenge au lieu-dit "La Vignotte", M. Dumur, préposé des douanes, a trouvé à environ 0,50 m de profondeur une quantité considérable de petits pots noirs posés quatre par quatre, un sur chaque angle d'un carreau de même couleur d'environ 0,10 m de côté ; il a recueilli au même endroit divers pots et vases en terre cuite, les uns en terre rouge, les autres en terre noire et un buste aussi en terre cuite de grandeur naturelle coiffé d'un casque, la face ornée de favoris ; une assiette en verre et des fioles. On a trouvé des monnaies d'or du bas-empire, en creusant un marais à sangsues dans un bas-fond nommé Martet, c'est à moins d'un kilomètre de La Vignotte mais un cours d'eau sépare les deux endroits. » (E. BRAQUEHAYE, Archives municipales de Bordeaux, Ms. 599, Dessin E. Braquehaye.)

Fragments de vases gallo-romains (1,2) et médiévaux (3,4) mis au jour à l'emplacement de l'ancien prieuré de Comprian.



E. BRAQUEHAYE, 1875
(A. M. Bdx Ms. 599)

■ La Vignotte
■ Comprian



Ph. Jacques

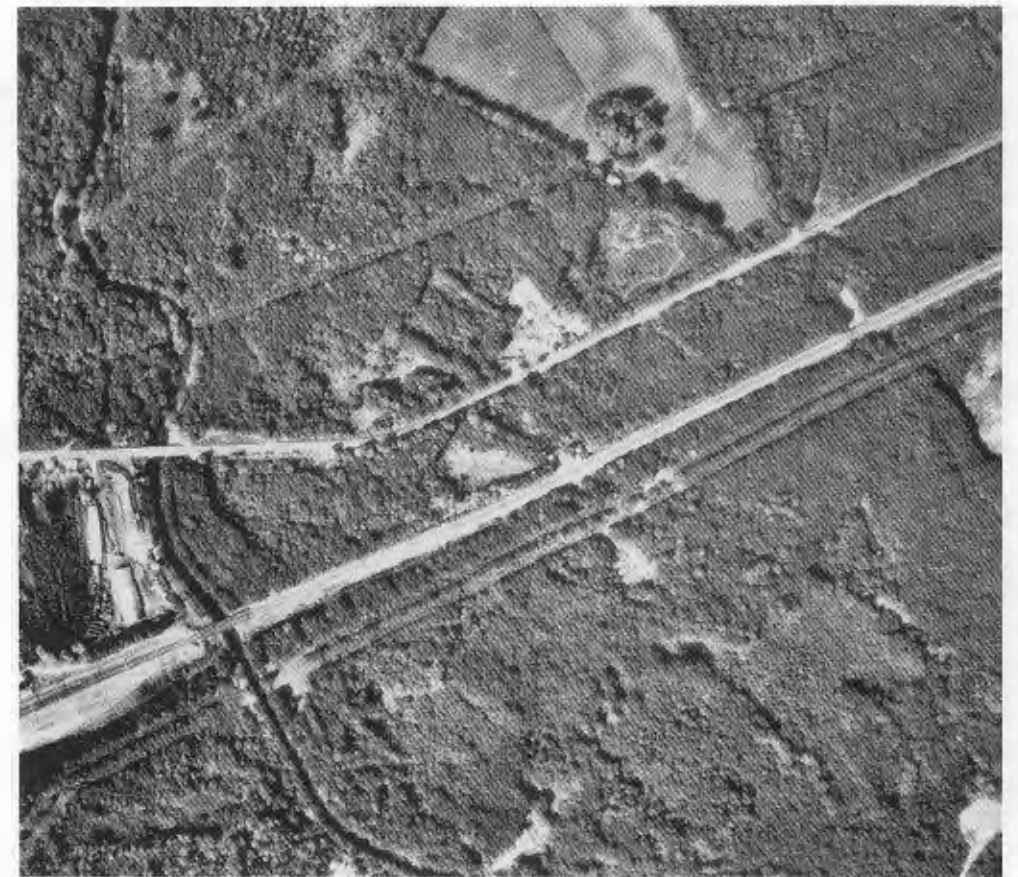
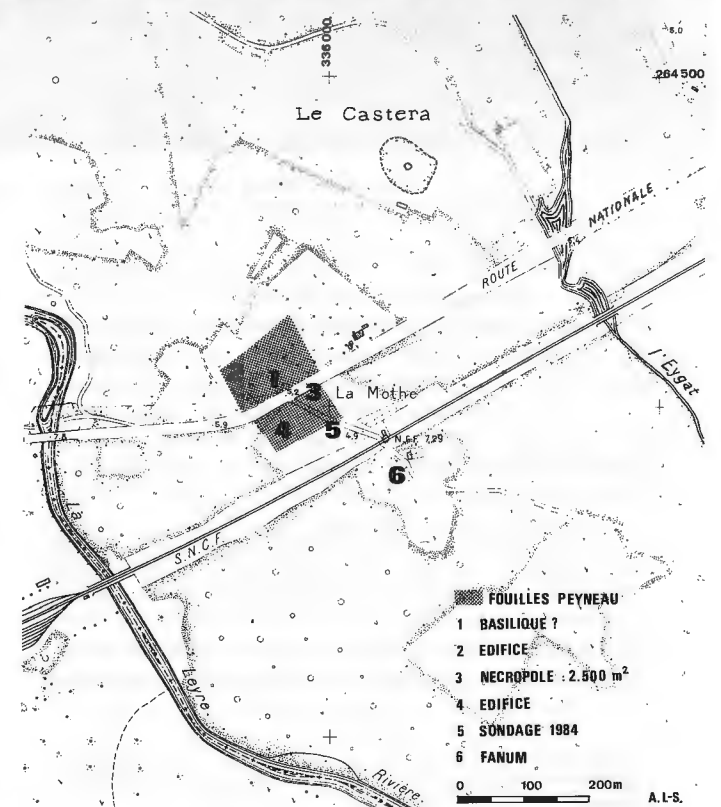


FIG. 11.
Photo aérienne
du « Bois de Lamothe ».
(I.G.N., 1979.)

FIG. 12. — Lamothe :
plan de situation des vestiges gallo-romains.



- un cimetière médiéval et moderne entourant les ruines de l'église saint-Jean ;
- une nécropole mérovingienne qui livra des sarcophages, des scramasax en fer et des plaques-boucles en bronze ;
- une pile funéraire et des tumulus romains abritant des urnes cinéraires « à mi-pente, face à la voie romaine ».

Hormis un dossier-photo des fouilles de Domengine, de la Société archéologique de Bordeaux, conservé aux Archives municipales, il n'en reste plus rien, ni matériel, ni positionnement précis.

La voie romaine attestée par l'Itinéraire d'Antonin en provenance de *Burdigala* est portée sur les cartes



FIG 13. — CLAVOUX, Plan du bassin d'Arcachon, 1772 (Archives de la Société archéologique de Bordeaux. Catalogue de l'exposition du centenaire de la S.A.B. 1973, p. 97-99 avec reproduction de cartouche. (cl. détail A.L.-S.).

pour les dernières fois en 1772, relevée par le géomètre Clavaux comme *chemin des Romains* (fig. 13) et en 1786 sur la carte de Belleyme comme *ancienne levée* (fig. 14). Sur le terrain, on perd sa trace à Biganos après le lieu-dit *Aux Speyreyres*, on ignore le ou les points de passage à la Leyre, le lien avec l'embranchement vers La Teste, et on retrouve le tronçon *Boii-Losa* vers Sainginet à hauteur de la voie directe à l'ouest de *Balanos* 36.

Il existe une abondante littérature concernant l'identification de Lamothe avec le chef-lieu administratif de la *civitas boiorum*; mais aucune inscription, aucun monument caractéristique n'y a été retrouvé jusqu'à présent in situ. Rappelons à titre de mémoire l'hypothèse de l'érudit Jouannet 37 qui proposait de placer la

36. SOUM (M.), *B.S.H.A.A.* n° 24, p. 16-22 avec bibliographie complète.

station routière de *Boii* entre Biganos et *Les Argenteires* au pied du Pujaut Mongrand.

Les fouilles du Dr Peyneau, de 1913 à 1917

La démarche intellectuelle de cet archéologue amateur est exemplaire à une époque qui comptait plus de collectionneurs que de publications!

Lors de la démolition d'une maison de Mios, il découvrit en réemploi des blocs de calcaire portant des restes de béton romain et des moellons de petit appareil. Une enquête pour retrouver leur provenance le conduisit aux « carrières de Lamothe ». Il pressentit alors que ces soi-disant carrières fournissant de la

37. JOUANNET, *Statistiques du département de la Gironde*, 1837, t. I, p. 214-223. — VIEILLARD-TROIEKOUROFF, L'emplacement de l'ancienne cité des Boii déterminé par le tracé des routes romaines, 104^e congrès national des sociétés savantes, Bordeaux, 1979, p. 157-164.

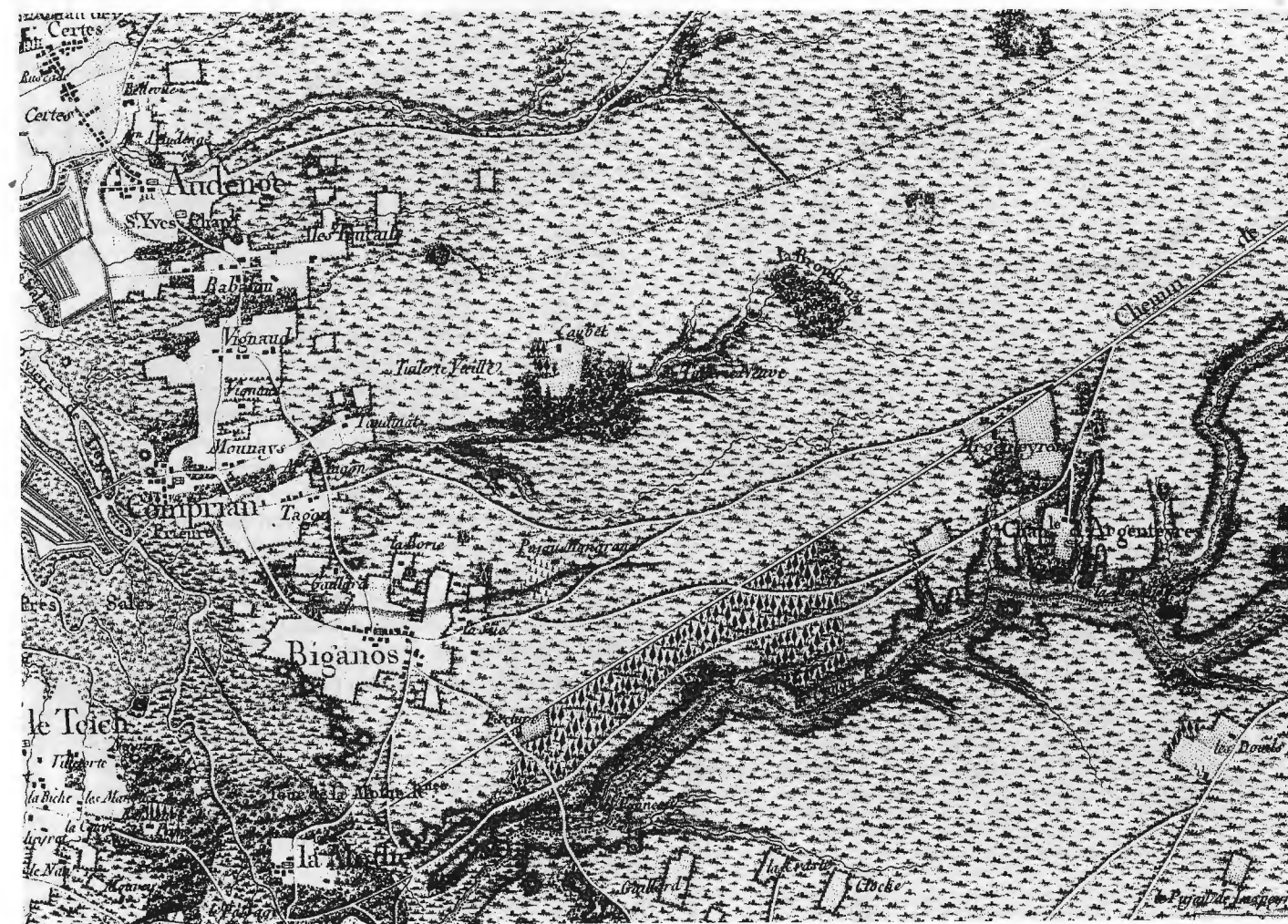


FIG 14. — BELLEYME, Carte de Guyenne 1786 (cl. détail Guy Réal, Institut de Biologie Marine d'Arcachon).

Pierre en abondance correspondaient à des bâtiments gallo-romains ruinés. En quatre étés de fouilles de chaque côté de la route départementale, il dégagait les fondations de plusieurs édifices « du Bas-Empire ». Malgré la superposition, complexe, de nombreux niveaux d'occupation, il tenta même, dans sa publication de 1926, de faire un historique de la « capitale des boiens », en reprenant la tradition orale : « *Trois fois désertée* » dit la légende de Lamothe comme pour de nombreux habitats désertés du littoral gascon.

Au vu de ses récoltes monétaires (ses métayers passaient « toutes les terres au crible »), il proposa un véritable tableau généalogique des boiens puis des bougès qui se succédèrent à Lamothe. Il faut naturellement lire ses conclusions avec circonspection; toute extrapolation argent-économie est à exclure lorsqu'on n'est pas numismate et qu'on n'a pas une vision globale et régionale de la frappe et de la circulation monétaire à une époque donnée. Il est par exemple hasardeux d'interpréter la rareté ou l'absence de monnayage perdu sous le règne d'un empereur comme une preuve d'abandon d'un site. De plus, la vision du

fouilleur était faussée par l'autorité avec laquelle Camille Jullian enseignait alors l'histoire de l'Aquitaine romaine.

Voici les trois étapes de l'occupation humaine de Lamothe d'après les conclusions du Dr Peyneau, étayées ou nuancées par l'étude de la céramique conservée au Musée-Aquarium d'Arcachon.

1. *Après la Conquête*, les indigènes abandonnent l'oppidum du Truc du Bourdiou (Stratère d'or éduen du type de Chenôves) et émigrent à Lamothe (pièce consulaire) où ils vivent à peu près dans les mêmes conditions matérielles pendant plus d'un siècle. Ils incinèrent leurs morts : fosses rituelles (fig. 15).

Au II^e siècle, urbanisation: construction de bâtiments en pierre avec enduits peints, colonnades, égouts (57 monnaies du Haut-Empire). La pile funéraire signalée par Jouannet à 20 mètres de la voie romaine, et le sanctuaire fouillé par l'équipe Perez-Greiner-Mormonne datent probablement de cette époque.

« Eclipse » à la fin du II^e siècle.

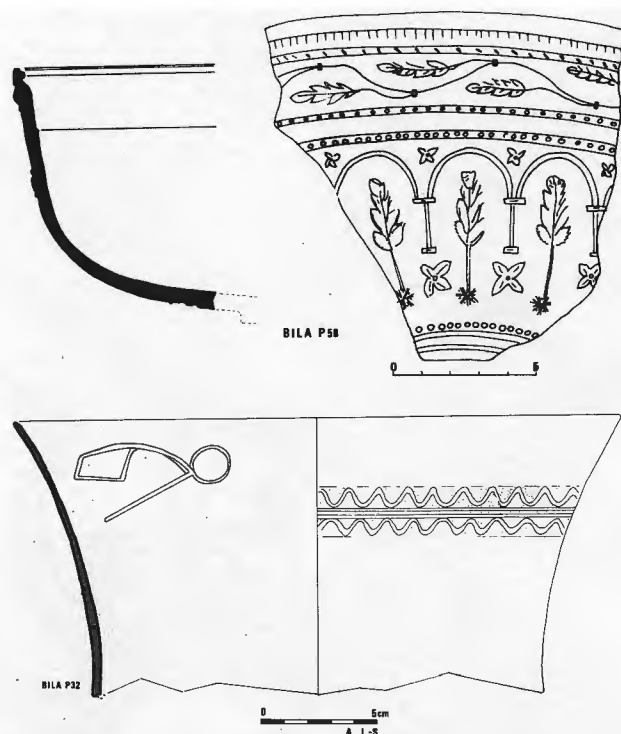


FIG. 15. — « Nécropole à incinération » du 1^{er} siècle de notre ère : Dans quatre fosses de 1,50 m de profondeur, alignées d'est en ouest « comme le long d'une voie », dépôt comprenant un vase balustre augustéen saintongeais (forme 294-295 du répertoire typologique de Santrot), plusieurs vases en céramique commune tournée, un vase en sigillée, etc., ainsi qu'un dépôt alimentaire (ossements, coquillages), le tout probablement clos par une grande dalle en calcaire, puis recouvert de matériaux de construction.

— Vase décoré en sigillée trouvé dans une des fosses, avec perforation au bas du rinceau ondulé (Drag. 29).

— Vase ouvert de même pâte que les vases-balustre, trouvé à proximité. Décor lissé ondulé sur la paroi externe et fibule sur la paroi interne.

2. *Réoccupation aux III^e-IV^e siècles.* Une campagne de reconstruction serait contemporaine de l'introduction du christianisme (150 monnaies du Bas-Empire presque exclusivement dans des tombes à inhumation). L'extension de la ville se fait vers le nord de la route actuelle, en comblant des marécages, en entassant des déblais de démolition provenant de monuments ruinés : ce détail est souvent cité pour confirmer l'hypothèse de M. Provost³⁸ datant les effets perceptibles d'une lente remontée des eaux de la fin du II^e siècle. Un fragment de colonne historiée et une épingle en bronze à tête d'oiseau proviennent des remblais servant de soubassement à la pseudo-basilique et à son cimetière à inhumation (fig. 16 à 18). « Abandon » à la fin du IV^e siècle.

Mais la découverte, postérieure à la publication de ses fouilles, d'une monnaie de Zénon frappée proba-

38. PROVOST (M.), L'homme et les fluctuations climatiques en Gaule dans la deuxième moitié du second siècle après J.-C., *Revue Archéologique*, 1984-1, p. 71-78.

blement à Arles en 475³⁹ lui fit écrire : « Il serait à désirer que cette découverte fortuite engageât quelque amateur ou une société à effectuer à Lamothe des recherches qui seraient de nature à ajouter une page de plus à l'histoire du pays de Buch pendant la période si ténébreuse du Haut Moyen Age ». Il faudrait pour cela mieux connaître la culture matérielle des Aquitains du V^e au VIII^e siècle, en particulier l'évolution de la céramique commune mérovingienne, après les changements consécutifs au déplacement du prétoire des Gaules, de Bordeaux à Arles⁴⁰.

3. *Lamothe médiéval.* L'église saint-Jean, son cimetière et la paroisse *Sanctus Johannes de la Mota* sont mentionnés dès le début du XIII^e siècle et seraient, d'après Peyneau, une création du XI^e siècle. On ignore si la motte du *Castéra* est liée à la « présence anglaise » comme le veut la tradition locale. D'après le nombre des oboles à Charon recueillies dans les tombes, le fouilleur pensait que l'« optimum de fréquentation » du cimetière se situait très tardivement, sous le règne de Louis XIII : ceci concorde avec un optimum économique et démographique pour le pays de Buch tout entier, comme le confirme par exemple l'étude en cours des habitats forestiers du paléosol III, sur la Dune du Pilat, par Philippe Jacques.

L'implantation d'un lieu de culte médiéval à Lamothe a donc réoccupé un site antique dont les vestiges sont enfouis sur deux mètres de profondeur. Le même phénomène a été observé à l'occasion de travaux anciens ou récents à Andernos, Comprian, Biganos, Mios, Salles, etc. D'après le Dr Peyneau, l'originalité de Lamothe résidait dans l'ancienneté de sa création.

Un niveau « gaulois » à Lamothe ?

A deux mètres de profondeur, il mentionne l'existence d'un niveau d'habitat « gaulois » caractérisé par du mobilier et des structures : il a recueilli des outils en pierre destinés à broyer le grain (meules et broyeurs avec percuteurs) et des pesons pyramidaux dans des fosses à remplissage détritique jouxtant des cases protohistoriques (cendres, charbons de bois, poteries cassées et ossements calcinés).

Il pensait que la céramique était pré-romaine, par analogie avec le remplissage des fosses de l'âge du bronze qu'il avait fouillées à Mios au Truc du Bourdiou⁴¹ tout en comprenant qu'elle n'était pas aussi ancienne ; le fouilleur avait une culture suffisante, acquise en fréquentant musées allemands et français, en lisant la bible de l'époque, le *Manuel* de Déchelette et en participant aux séances de la Société archéologique de Bordeaux pour discerner les analogies et les différences entre ces deux types de céramique montés

39. NONY (D.) et LESCA-SEIGNE (A.), Sur deux monnaies d'or antiques découvertes près d'Arcachon, *Bull. S.F. Numismatique*, octobre 1983, p. 383-384.

40. CHASTAGNOL (A.), Le diocèse civil d'Aquitaine au Bas-Empire, *Bull. S.N. des Antiquaires de France*, séance du 28.10.1970.

41. ROUSSOT-LARROQUE (J.), Protohistoire de la Grande Lande, actes du Colloque de Sabres, 27-29 novembre 1981, p. 97-125.

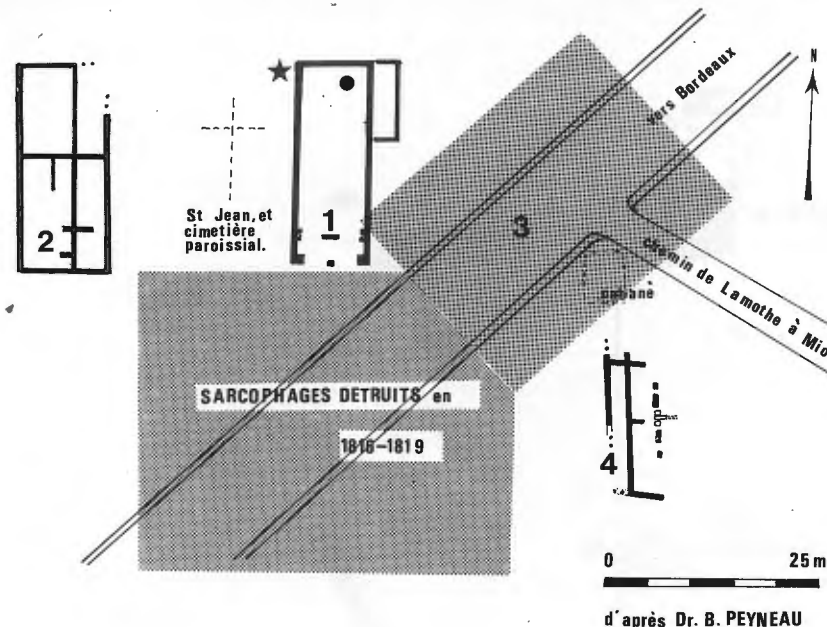


FIG. 16. — Plan des structures dégagées par le Dr Peyneau entre 1913 et 1917 :

1. Bâtiment à plan rectangulaire interprété à tort comme basilique chrétienne précoce.

2. « Maison privée » dont les fondations ont été exhaussées à deux reprises de 40 cm. Trois sols d'occupation ont été identifiés avec trois niveaux d'incendie (d'après le fouilleur le plus ancien serait datable de la fin du I^{er} siècle de notre ère, le plus récent de la fin du III^e siècle au vu de ses récoltes monétaires). L'abondance du mobilier archéologique recueilli aurait permis des observations stratigraphiques.

3. Nécropole mérovingienne détruite par les travaux routiers (plaque-boucle du VII^e siècle du type 64 de P. Périn, conservée au Musée-Aquarium d'Arcachon).

4. Edifice dont les fondations, reposant à — 1,85 m de profondeur, étaient recouvertes de tuiles à rebord à 60 cm du sol naturel. En avant, plusieurs massifs de maçonnerie ; canalisation centrale dans celui du milieu qui reposait sur une aire de pierre sèche de 2 m de large et 2 m de profondeur : le fouilleur y voyait un départ d'aqueduc.

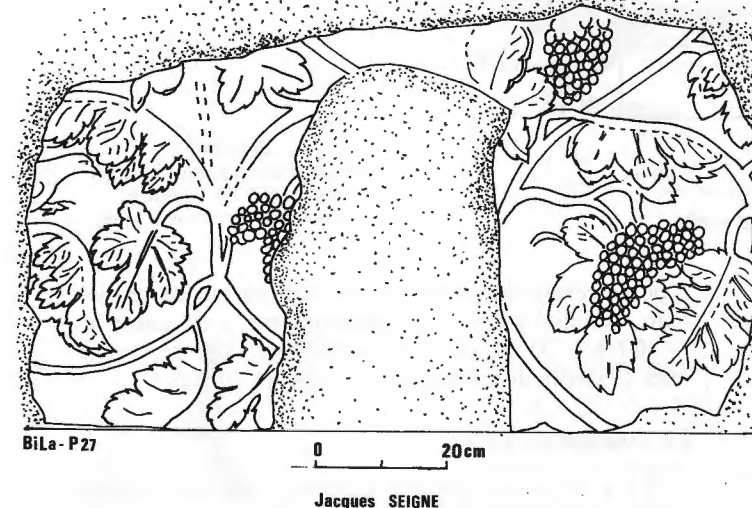
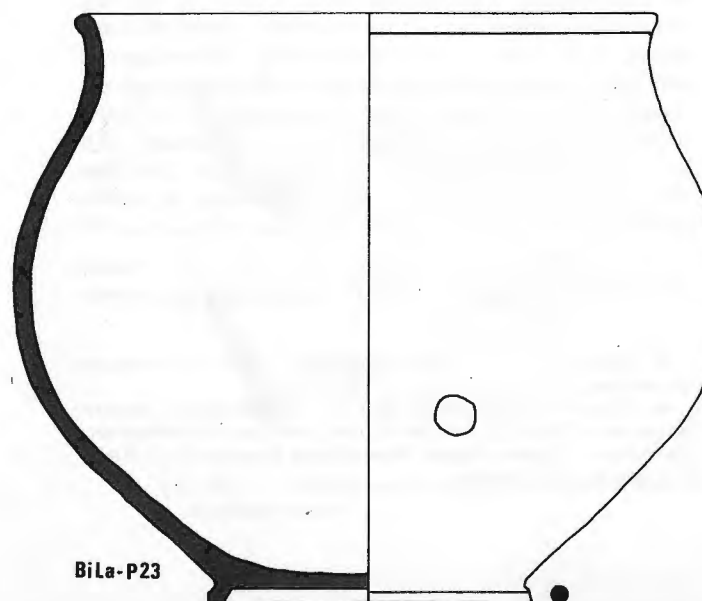


FIG. 17. — Dans le niveau de démolition de 1,50 m d'épaisseur servant de remblai « pour gagner sur les marécages » et de soubassement à la pseudo-basilique, le Dr Peyneau a recueilli cette épingle de bronze à tête d'oiseau (exemplaire connu au Musée de Naples) et ce fragment de colonne historiée en calcaire de 55 cm de diamètre. Une colonne trouvée à Périgueux ainsi que des piliers trouvés à Bordeaux, dont un tout récemment à Saint-Christoly, portent un décor comparable de rinceaux de vignes, daté du III^e siècle.



0 1 2 3 cm
A. L.-S.

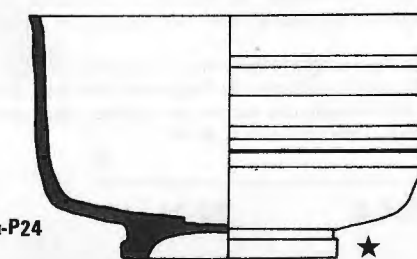


FIG. 18. — Vases trouvés dans les ruines de la « basilique » :

— Vase globulaire à pied annulaire, avec perforation à mi-panse (forme 221 du répertoire typologique de Santrot) ;

— Petite tasse moulée à pâte rose et couverte métalléscente trouvée à 60 cm de profondeur, contre les fondations.

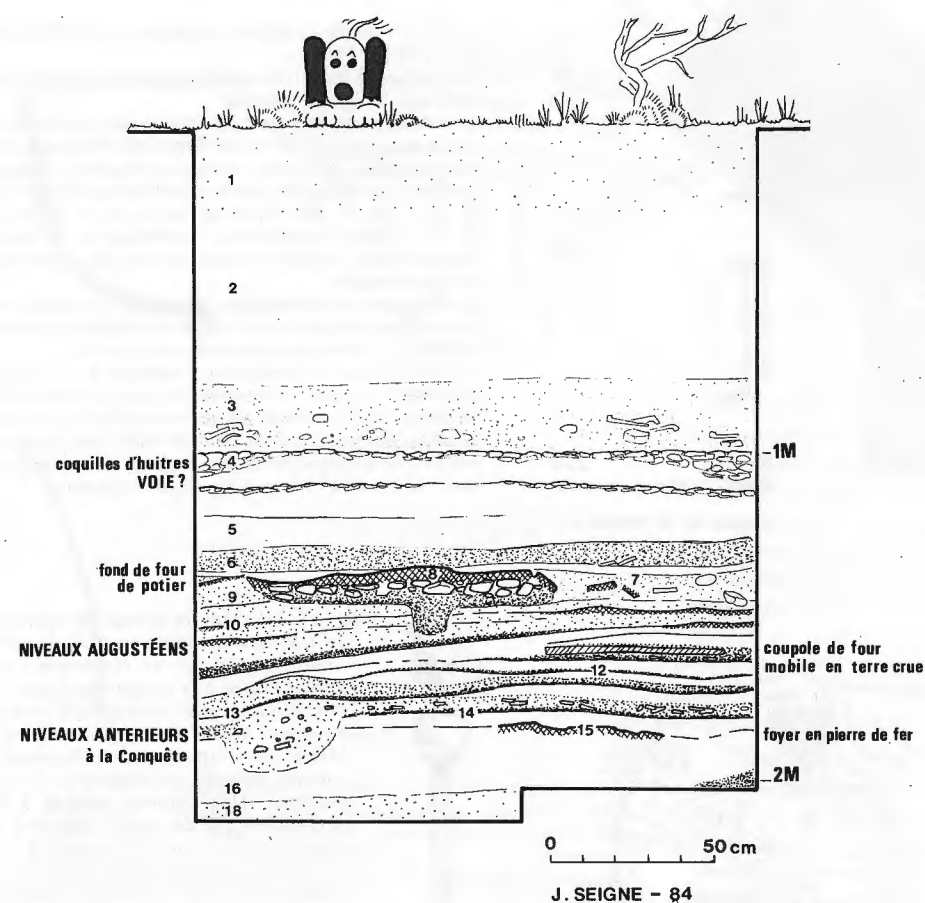


FIG. 19.
Sondage stratigraphique de 1984 :
Coupe NW-SE parallèle
au chemin de Lamothe à Mios.

sans l'aide du tour et cuits à basse température. Les fragments conservés à l'Aquarium d'Arcachon ne sont pas datables.

Quant aux « cabanes », d'environ deux mètres de diamètre, elles avaient été détruites par un incendie. Elles étaient reconnaissables à leurs toits formés de joncs et de roseaux qui s'étaient admirablement conservés en se carbonisant après leur effondrement. Georges Bouchon a rencontré les restes d'une cabane analogue à 8,30 mètres au-dessous du sol actuel dans la couche archéologique la plus profonde sur laquelle on a établi les fondations du Magasin des « Dames de France »⁴². Cette découverte est à rapprocher des *niveaux pré-romains* récemment étudiés à Bordeaux lors du sauvetage des allées Tourny ou de la rue Porte-Dijeaux par D. Barraud⁴³. L'habitat protohistorique ennoyé de l'Estey du Large situé à environ 1 km en aval du *fanum* de Losa sur la rive gauche du lit sublacustre de la Gourgue à Sanguinet⁴⁴ a livré le même

type de céramique commune ; l'occupation de ce plateau, délimité par des ouvrages de bois, a été datée de -100 à -35 par dendrochronologie, par référence avec l'échelle de croissance des chênes suisses⁴⁵.

Le sondage de 1984

Il y a deux ans, plusieurs poteaux en béton furent implantés à deux mètres de profondeur sans contrôle archéologique entre la route départementale et la voie ferrée le long du chemin de Lamothe à Mios (cf. fig. 12). Les déblais ayant livré de la céramique « protohistorique », nous avons pensé qu'il serait intéressant de vérifier l'existence d'un habitat du deuxième âge du fer à cet endroit, dans le cadre des recherches entreprises en Aquitaine sous l'impulsion d'A. Dautant. En accord avec le propriétaire du terrain et la Direction des Antiquités historiques, un petit sondage de vérification fut effectué à proximité d'un de ces poteaux⁴⁶.

A un mètre de profondeur (fig. 19), une couche compacte et homogène d'huîtres plates du genre *ostrea*

42. BOUCHON (G.), Livre du cinquantenaire de la S.A.B., 1925, p. 57.

43. BARRAUD (D.), Les niveaux préromains de Bordeaux, communication au Colloque de la D.R.A.H. sur l'âge du fer aquitain, juin 1985.

44. Catalogue de l'exposition. *Archéologie des lacs et des rivières*, Annecy, 1984 : MAURIN (B.), Le lac de Sanguinet dans les Landes : bathymétrie, in : *Archéologie des lacs et des rivières*, catalogue de l'exposition, Annecy, 1984, p. 16 et p. 46-47.

45. BILLAMBOZ (A.), Dendrochronologie : science ou technique de datation, *Bull. S.P.F.*, 84-4, p. 112-113.

46. Chez M^{lle} Labache, route des Lacs, Facture-Biganos. Autorisation de la D.R.A.H., n° 84-32. Ont participé aux recherches : Ph. Jacques, Laurent Magne, Marie-Pierre Navarro, J.-C. Riehl, J. Seigne et J.-P. Zanatta.

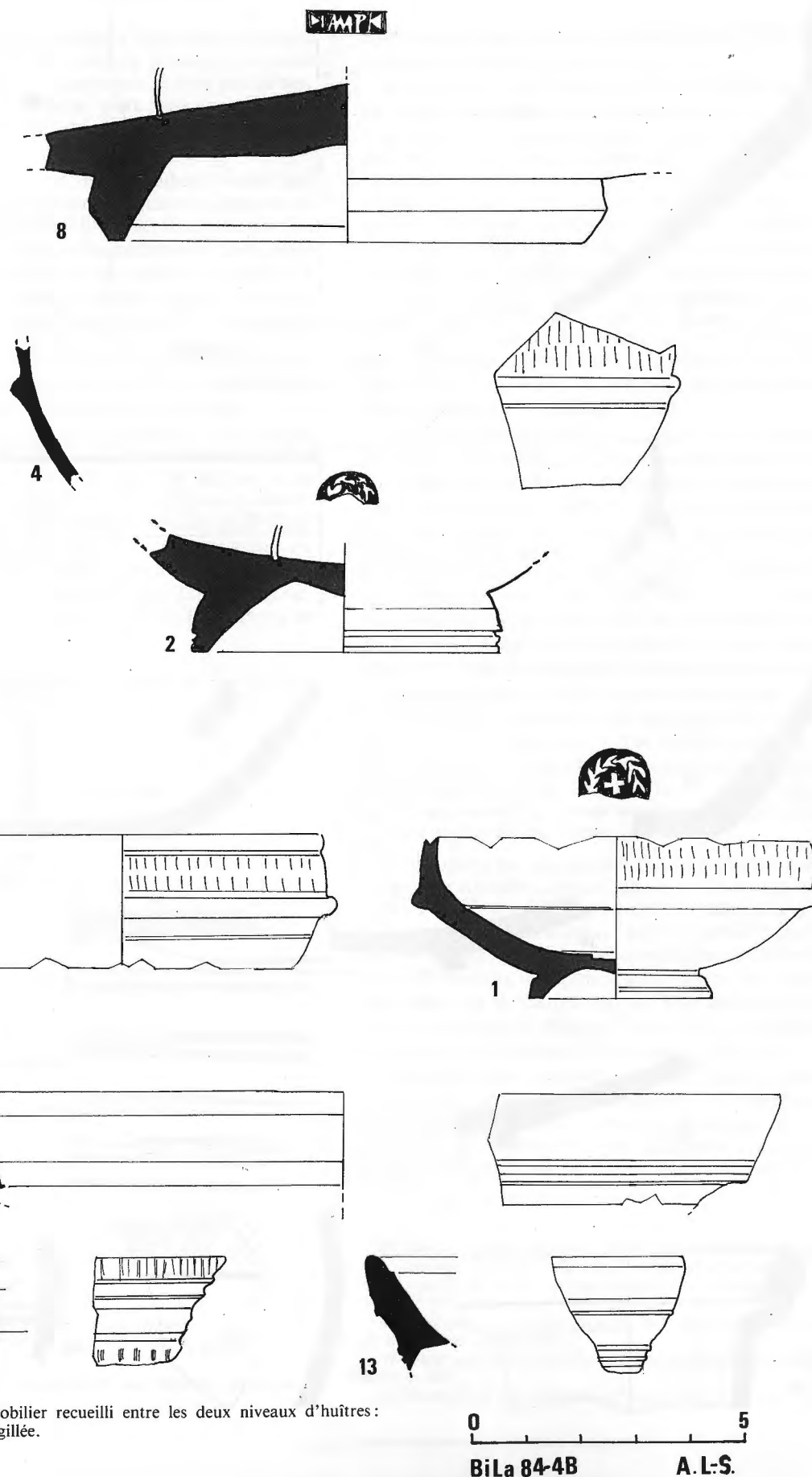


FIG. 20. — Mobilier recueilli entre les deux niveaux d'huîtres :
céramique sigillée.

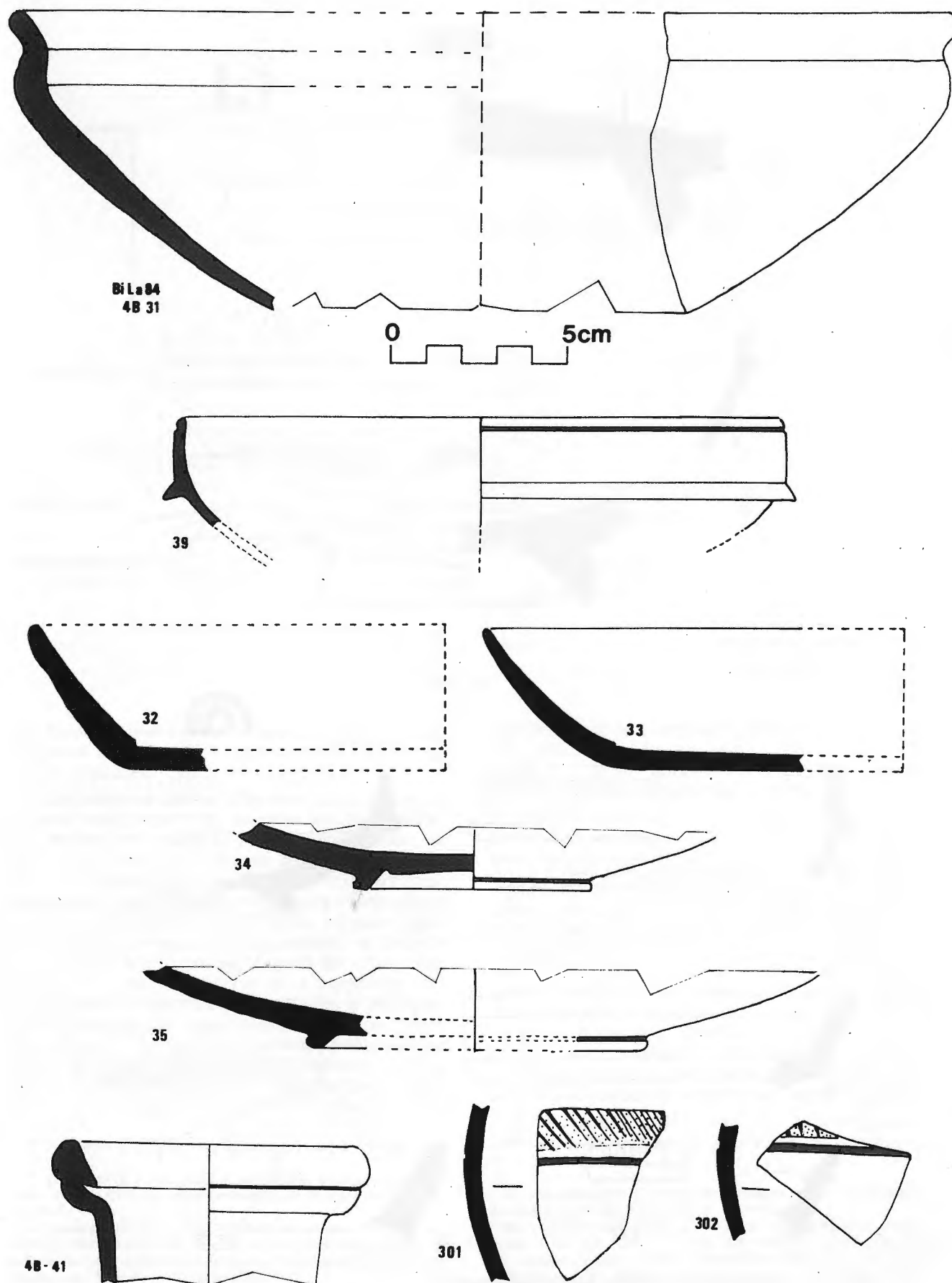


FIG. 21. — Céramique commune tournée du même niveau.

edulis qui avait servi à niveler et assainir le terrain pour un sol ou une voie, scellait plusieurs niveaux d'occupation antérieurs superposés et non perturbés. Une *séquence stratigraphique* a été mise en évidence : les niveaux sont datables du 1^{er} siècle avant et après J.-C.

Le mobilier recueilli est très abondant : métal (en cours de restauration), céramique (classée, dessins en cours), faune (étudiée par M^{lle} S. Krausz) et charbon de bois. A titre d'exemple, nous présentons deux planches de céramique sigillée (trois marques attestées à Montans) et de céramique commune (coupes et assiettes à engobe rouge) provenant de la couche 4B sous-jacente aux coquilles d'huîtres (fig. 20-21). Quand toute la céramique aura été étudiée, nous serons en mesure de suivre l'évolution de la céramique commune locale utilisée pendant deux siècles autour du Bassin : certaines formes perdurent sans évolution, d'autres au contraire pourront fournir de bons indices chronologiques. Les importations de vaisselle de luxe sont variées et confirment l'efficacité des courants commerciaux entre *Burdigala* et *Aquae Tarbellicae* via le littoral. Provenant des niveaux augustéens, nous avons pu reconstituer par exemple une cruche à engobe blanche peinte, probablement de Montans (fig. 22), deux gobelets d'A.C.O. signés (étude M.-H. et J. Santrot) et

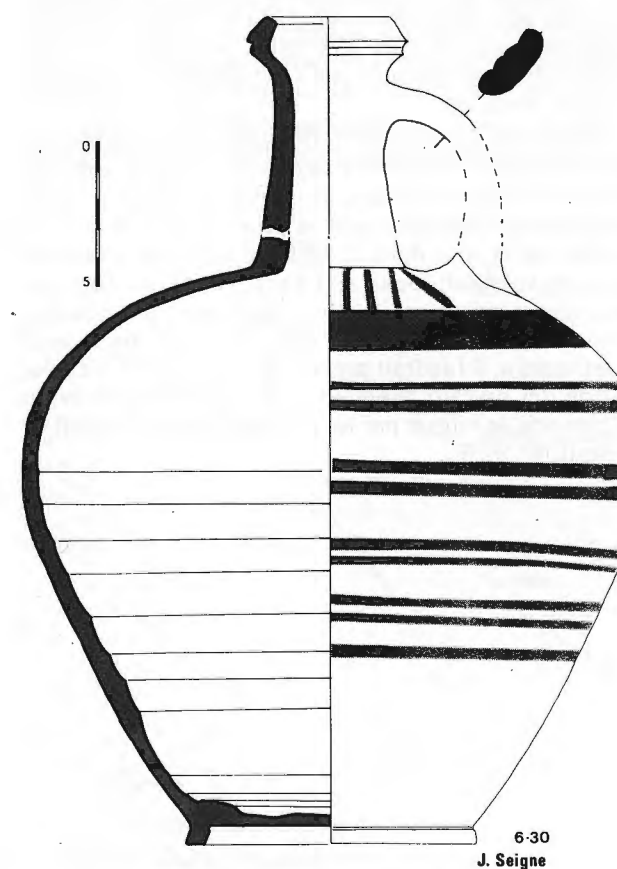


FIG. 22. — Céramique d'importation des niveaux augustéens : cruche peinte.

une lampe à huile à aileron atrophié (fig. 23) avec un tesson de campanienne tardive.

Du *matériel métallique en fer* a été abandonné avec ces vases brisés dans chacun des niveaux ; il est révélateur des activités quotidiennes et de l'artisanat local : des outils agricoles, en particulier une serpette de vigneron⁴⁷, des armes (umbo de bouclier) et plusieurs fibules, toujours en fer, jusque dans les niveaux augustéens et tibériens. Le nombre des artefacts en fer, et l'absence d'objets en bronze donne à penser qu'il pourrait s'agir de réalisations indigènes par des forgerons locaux exploitant le minerai de fer que l'on peut extraire de la garluche landaise dite « pierre de fer ». De plus, l'abondance des fibules ne serait pas étrangère à la proximité d'un lieu de culte d'après M^{me} I. Fauduet⁴⁸, or le *fanum* est à moins de 500 mètres de l'emplacement du sondage.

Les *structures* mises au jour étaient trop limitées en superficie à cause du caractère exigu du sondage, pour être identifiables avec certitude. Deux plaques-foyers ont été dégagées à 1,40 m et 1,85 m au-dessous du sol moderne ; toutes les deux avaient été soigneusement isolées par un lit de sable. La plus récente (en « 8 » sur la coupe) était calée par des fragments d'amphores ; la plus ancienne (en « 15 ») consistait en un véritable béton de pierres de fer et de galets calcinés. L'étude des scories formant le remplissage des fosses jouxtant ces foyers nous permettra de préciser leur destination.

D'autres éléments sont encore plus énigmatiques : nous avons pu reconstituer la base crénelée d'une coupole hémisphérique en terre crue de 80 cm de diamètre, qui rappelle les « fours » des cases protohistoriques méditerranéennes de l'île à Martigues⁴⁹, servant probablement pour la conservation ou la préparation d'aliments fumés ou carbonisés.

Nous avons pu positionner stratigraphiquement les urnes non tournées portant un décor dit « en grain de café » ; les vases dont la lèvre et la base du col sont incisées d'une succession de petites cupules régulières sont comparables à ceux découverts par le D^r Peyneau dans ses niveaux « gaulois », et à l'Estey du Large par les plongeurs de Sanguinet. Ils sont caractéristiques des couches numérotées « 12 » et « 14 » et datables de la seconde moitié du 1^{er} siècle avant notre ère.

Le principe de ce type de décor en creux, « fréquent à La Tène finale avec prolongement possible en milieu gallo-romain précoce » a été identifié par R. Perichon, ou M. Perrin⁵⁰ : « les différents types d'incisions semblent souvent caractériser un faciès local »

47. Des serpettes à vendanger ont été trouvées en Lot-et-Garonne et en Gironde, permettant de dater l'introduction de la culture de la vigne : catalogue de l'exposition *Bordeaux — 2.000 ans d'histoire*, 1971, n° 73.

48. FAUDUET (I.) et LESCA-SEIGNE (A.), *Les fibules de Lamothe de Biganos*, en préparation.

49. Catalogue de l'exposition *Le quartier de l'île à Martigues*, 1984, p. 234.

50. *Dossiers de l'Archéologie*, n° 6, p. 115-116.

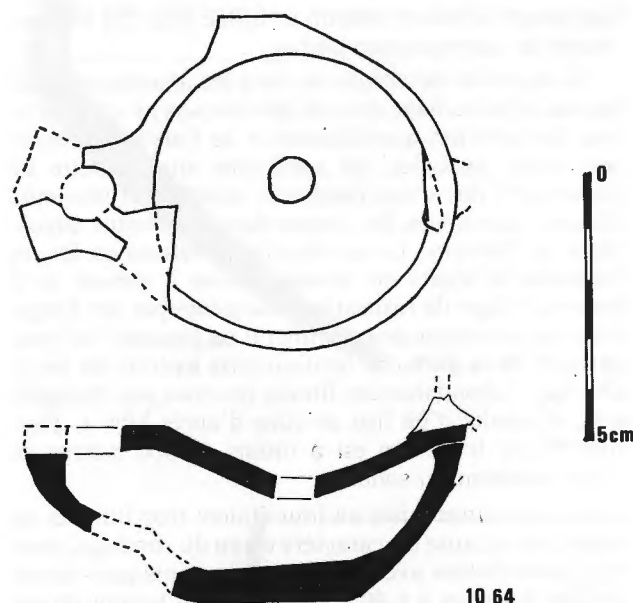


FIG. 23. — Lampe à huile de type delphiniforme à pâte grise et engobe noir.

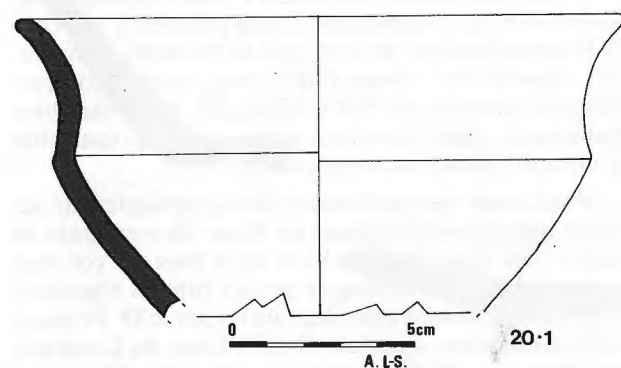


FIG. 24. — Coupe non tournée du deuxième âge du fer.

géographiquement réduit et d'autre part évoluent très sensiblement dans des phases chronologiquement relativement courtes », ce qui en ferait d'ailleurs un excellent fossile directeur pour les prospections de surface ! Il en a été également trouvé à Biganos-Comprian (sauvetage Ph. Jacques et A. Lesca-Seigne) et près de Portets à l'Isle-saint-Georges (information orale R. Boudet-O. Coussillan) ; mais il est encore trop tôt pour parler d'un faciès boien ou pour définir sa diffusion en pays de Buch et Born au sud-ouest de Bordeaux.

La quasi-absence de céramique d'importation dans les niveaux profonds du sondage à l'exclusion de quelques fragments d'amphores, dont un col de Dressel IA, en rend la datation hasardeuse. Les formes de vases sont peu variées, les coupes carénées forment la majeure partie de la vaisselle de table (fig. 24). La mise au jour d'un trou de poteau et d'un mur en négatif laisse entrevoir d'intéressantes perspectives pour une exploration de ces *niveaux antérieurs à la conquête*. De plus situés à hauteur de la nappe phréatique, des structures d'habitat et du mobilier en matière périssable ont pu s'y conserver en milieu humide.

Le sondage effectué par notre équipe sur le site de Lamothe partiellement exploré au début du siècle nous permet donc de confirmer le caractère indigène de l'habitat gallo-romain. Il sera intéressant de mettre en parallèle son développement avec celui d'autres habitats peu romanisés connus sur le littoral landais et médocain pour vérifier les critères historiques, économiques et géographiques dont dépendent leur création ou leur abandon.

Au niveau administratif, nous espérons que ce sondage aura mis en évidence la quantité et la qualité des vestiges encore en place. Il conviendrait de prendre des mesures efficaces pour la protection et la conservation de ce site dans le cadre d'un programme de mise en valeur du delta de l'Eyre. A défaut, face aux menaces pesant sur les rives du bassin d'Arcachon transformées peu à peu en « dortoirs-terrains de jeux à estivants », il faudrait prévoir un programme d'exploration des niveaux antiques et protohistoriques avant d'être pris de vitesse par les projets d'aménagement en gestation !

OCCUPATION DU SOL ANTIQUE DES BASSINS DE L'ESCOUACH ET DE LA GAMAGE

par Sylvie FARAVEL

Les bassins de l'Escouach et de la Gamage, petits affluents de rive gauche de la Dordogne, se situent dans l'est du département de la Gironde et dans le nord de l'Entre-Deux-Mers bazadais (fig. 1). Nous avons choisi d'étudier ce petit pays ¹ car il se présentait comme le cadre idéal pour la conduite d'une sorte de sondage dans l'histoire de l'occupation du sol et du peuplement de l'Entre-Deux-Mers ². Il constitue, en effet, un secteur géographiquement bien défini, dont l'approche du paysage antique se trouvait facilitée par l'abondance des données archéologiques recensées.

Les bassins de l'Escouach et de la Gamage drainent quinze communes rurales appartenant à l'ancien dio-

cèse de Bazas et dépendant actuellement des cantons de Pujols, Sauveterre et Pellegrue (fig. 2). Ils forment un pays assez nettement individualisé, limité : au nord, par la Dordogne qui décrit un large méandre entre Flaujagues et Saint-Vincent-de-Pertignas ; au sud, par la ligne de séparation des eaux des bassins-versants de la Dordogne et de la Garonne ; à l'est et à l'ouest par les bassins de la Durèze et de l'Engranne. Au XVIII^e siècle, une auréole forestière, moins nette de nos jours, soulignait ces limites ³. Ce pays est partagé entre une plaine alluviale particulièrement large à cet endroit et le plateau sédimentaire de l'Entre-Deux-Mers qui occupe les deux tiers de l'espace défini (fig. 3). La plaine alluviale s'étale sur près de 15 km d'est en ouest et atteint jusqu'à 5 km de profondeur du nord au sud. Depuis les rives de la Dordogne on passe, de manière insensible ou par un talus net, d'une basse terrasse inondable (7 à 8 m N.G.F.) à une basse terrasse non inondable (10 à 12 m N.G.F.), tandis que des lambeaux de moyenne terrasse (20 à 30 m N.G.F.) subsistent à Mouliets-et-Villemartin et à Flaujagues. L'économie actuelle de la vallée est liée à la composition de ses sols. Le limon argilo-sableux de surface permet une polyculture fondée sur la vigne, les céréales et l'élevage, tandis que le substrat de grave est largement exploité au détriment du paysage et des sites archéologiques, les implantations de carrières d'extraction de granulat provoquant bien souvent leur découverte et leur destruction. La Dordogne, limite de notre zone d'étude, ne constitue pas une frontière puisqu'un gué (le gué du Pas-de-Rauzan à Mouliets-

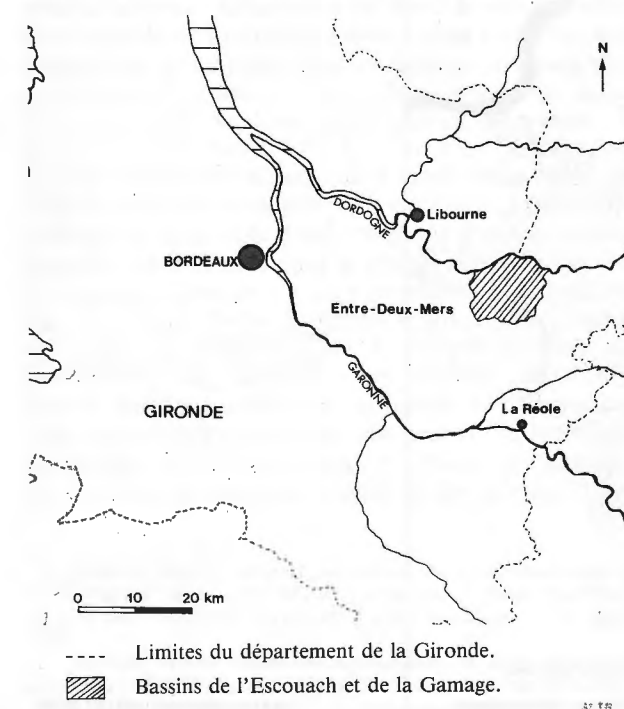


FIG. 1. — Localisation des bassins de l'Escouach et de la Gamage.

1. Cet article reprend en partie notre T.E.R. : FARAVEL (Sylvie), *L'occupation du sol et le peuplement dans les bassins de l'Escouach et de la Gamage, du néolithique à la fin du moyen âge*, Université de Bordeaux III, T.E.R. soutenu en 1984 sous la direction des professeurs J.-B. Marquette et J.-P. Bost.

2. Nous espérons répondre ainsi un peu aux souhaits formulés par P. RÉGALDO-SAINT-BLANCARD dans : « Aperçu sur le paysage antique de l'Entre-Deux-Mers et sa permanence », *B.M.S.A.B.*, t. LXXIV, 1983, p. 93-101.

3. Cf. Carte de la Guyenne par DE BELLEYME, feuille n° 28.

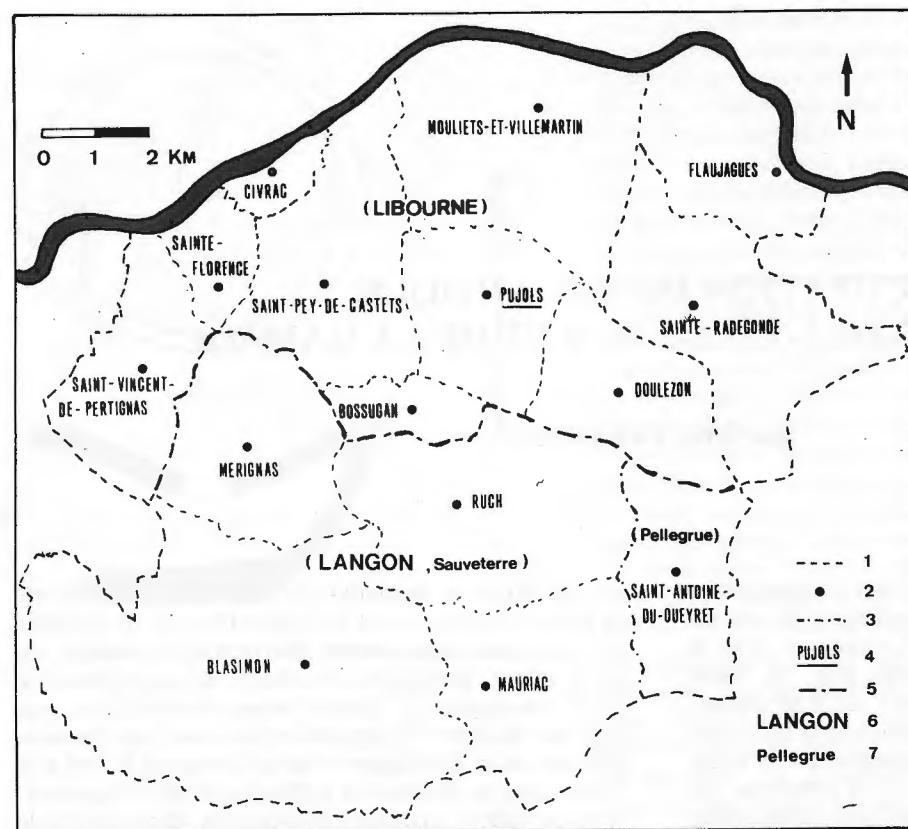


FIG. 2.
Carte administrative contemporaine
des bassins de l'Escouach
et de la Gamage.

1. Limite communale;
2. Chef-lieu de commune;
3. Limite cantonale;
4. Chef-lieu de canton;
5. Limite d'arrondissement;
6. Chef-lieu d'arrondissement;
7. Canton.

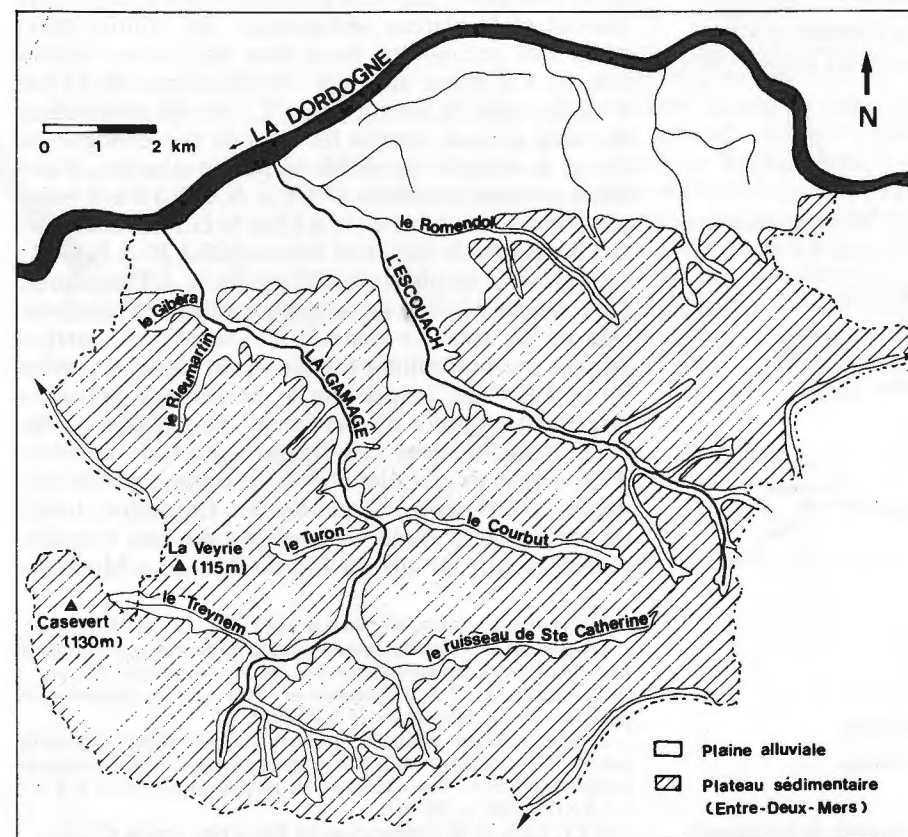


FIG. 3.
Topographie et hydrographie
des bassins de l'Escouach
et de la Gamage.

et-Villemartin) permettait de la franchir bien avant l'implantation de bacs puis de ponts à la fin du siècle dernier. Elle représentait, en outre, un axe de communication virtuel dont l'utilisation se trouvait facilitée par l'influence de la marée, sensible jusqu'à Pessac-sur-Dordogne en amont de Flaujacgues. A la vallée s'oppose naturellement le plateau sédimentaire dont l'altitude moyenne est de 80 à 90 m N.G.F. hormis certains points hauts comme Casevert (130 m) ou La Veyrie (115 m) dans la commune de Blasimon. Le plateau sédimentaire est ici marqué par l'effacement progressif du calcaire à astéries au profit de la molasse de l'Agenais. Ainsi, dans le bassin de la Gamage, le calcaire à astéries donne un relief tabulaire aux falaises parfois abruptes, tandis que dans le bassin de l'Escouach la molasse de l'Agenais tend à recouvrir le calcaire à astéries, donnant un relief doux et vallonné. Le plateau est bien drainé par de nombreux ruisseaux qui ont servi de repère dans le paysage et ont fréquemment été utilisés au Moyen Age comme limites paroissiales ou seigneuriales. La vigne apparaît comme la culture prédominante du plateau. La forêt ne subsiste plus qu'à l'état de lambeaux sur les rebords de plateaux exposés au nord ou au nord-ouest, à l'exception du sud de Mauriac où existent encore d'importants espaces boisés.

Pour connaître l'occupation du sol antique — antique compris dans un sens très large puisque notre étude débute au néolithique — nous disposons d'une source quasi exclusive: l'archéologie. Un inventaire aussi exhaustif que possible des découvertes archéologiques tant anciennes que récentes s'imposait. Si aucun travail de synthèse n'avait encore été réalisé, nous disposions néanmoins de nombreuses données. Une sorte de préinventaire a tout d'abord été constitué d'après les principales sources bibliographiques disponibles sur le nord de l'Entre-Deux-Mers et certaines séries des Archives départementales de la Gironde. A la fin du XIX^e siècle, Léo Drouyn s'est intéressé le premier à l'histoire du nord de l'Entre-Deux-Mers. Sa connaissance des hommes et du terrain lui a permis de collecter un ensemble d'informations d'ordre archéologique (entre autres) dont le sérieux est indiscutable. Il a consacré dans ses *Variétés girondines*⁴, complétées par ses *Notes Archéologiques*⁵, une monographie historique et archéologique à chaque paroisse de l'archiprêtré de Jugazan. Les travaux de l'abbé Labrie, quoique centrés sur le bassin de l'Engranne, n'en constituent pas moins une source de référence précieuse⁶. Enfin, les comptes rendus des séances, les registres de correspondance et les albums de la

4. DROUYN (Léo), *Variétés girondines ou essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, 3 vol., Bordeaux, 1878, 1883, 1886.

5. DROUYN (Léo), *Notes Archéologiques*, 4 vol., manuscrit déposé aux Archives municipales de Bordeaux, cote Ms 289 à 292.

6. LABRIE (Abbé J.), « Les Gallo-romains au centre de l'Entre-Deux-Mers », *B.M.S.A.B.*, t. XXX, 1908, p. 116-144 et t. XXXI, 1909, p. 106-146.

Commission des Monuments historiques de la Gironde — active au siècle dernier — conservés dans la série T des Archives départementales de la Gironde, nous ont fourni quelques éléments nouveaux sur des découvertes perdues et sur des sites actuellement détruits.

Mais comment considérer ces observations anciennes? Il ne s'agissait ni de les accepter en bloc, ni de les rejeter en masse. Nous avons tenté de faire un choix, le moins subjectif possible, en ne conservant que les informations qui précisaient la localisation du site et détaillaient sa nature et son mobilier. Les mentions vagues ou visiblement erronées ont été systématiquement écartées. Lorsqu'il s'agissait d'un site susceptible d'être encore visible, une vérification a été faite sur le terrain.

L'établissement définitif de notre inventaire s'est fait à partir de l'état actuel des découvertes. La bibliographie récente concernant le secteur étudié est beaucoup moins abondante que celle du début de ce siècle ou de la fin du siècle passé. Elle se résume à des mentions ou, plus rarement, à des articles dans les revues locales⁷ ou nationales⁸. Aussi l'élaboration de cet inventaire aurait-elle été impossible sans l'aide et les connaissances de M. Michel Sireix, archéologue amateur. En trente années de recherches, il a découvert ou redécouvert la majorité des sites présentés ici. Son intervention sur des sites aujourd'hui bien souvent détruits a permis d'en conserver la connaissance. Je tiens donc à le remercier ici tout particulièrement de m'avoir livré sans réserve le bilan de ses recherches.

Cette méthode a, bien sûr, ses limites. En effet, l'inventaire ainsi dressé ne peut être que lacunaire, il ne présente qu'un état des découvertes: des sites restent à découvrir et d'autres ont disparu sans que leur découverte ait été signalée. Outil indispensable pour la connaissance de l'occupation du sol antique, l'inventaire archéologique ne peut pas prétendre permettre de reconstituer exactement un paysage. Il nous en donne simplement une image susceptible d'être modifiée par toute nouvelle découverte majeure. Seule l'ancienneté et la régularité des prospections menées dans l'ensemble des bassins de l'Escouach et de la Gamage nous garantit en partie contre ce risque. Autre handicap, la rareté des publications. Celle-ci s'explique essentiellement par les circonstances des découvertes. L'occupation du sol contemporaine fait subir au paysage de lourdes modifications. Le remembrement, les défrichements, suivis de labours profonds pour la plantation d'un vignoble en expansion, et l'implantation de carrières d'extraction de granulats dans la vallée sont facteurs de destruction archéologique rapide. Ceci explique le nombre de sites connus mais aujourd'hui la faible proportion de fouilles effectuées dans de bonnes conditions et le manque de

7. Essentiellement la *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, les *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, et la *Revue Historique de Bordeaux*.

8. Essentiellement *Gallia*, *Gallia Préhistoire* et le *Bulletin de la Société Préhistorique française*.

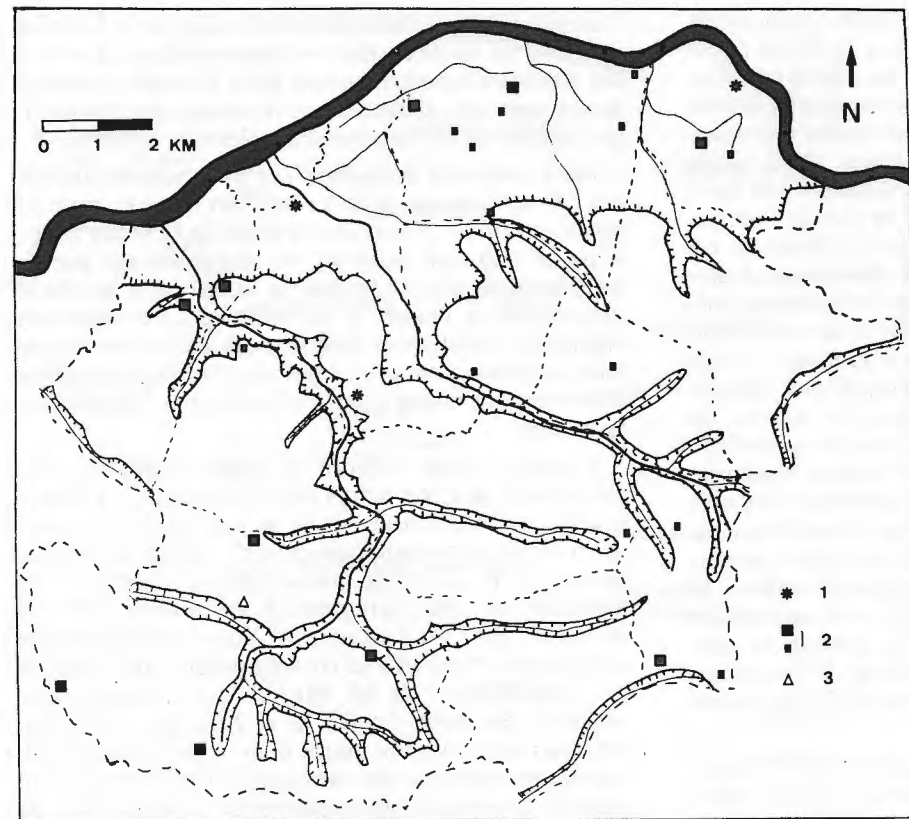


FIG. 4.
Le néolithique
dans les bassins de l'Escouach
et de la Gamage.

1. Station néolithique;
2. Industrie lithique;
3. Ruisseau souterrain.

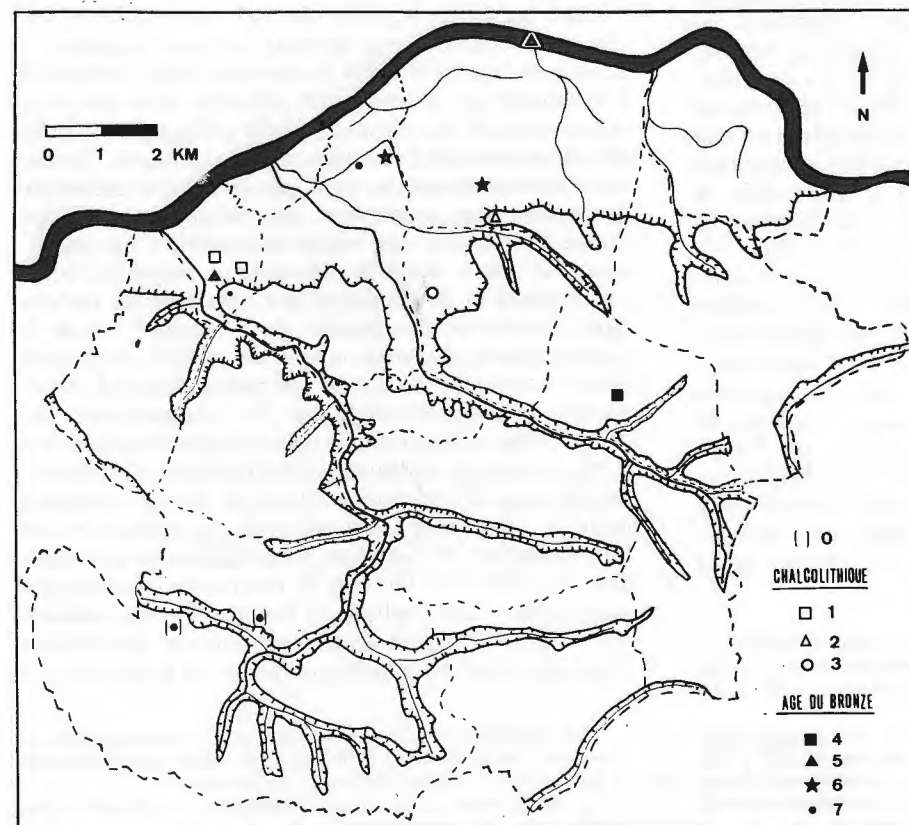


FIG. 5.
Le chalcolithique et l'âge du bronze
dans les bassins de l'Escouach
et de la Gamage.

0. Ruisseau souterrain;
1. Habitat;
2. Hache en cuivre;
3. Poignard en silex;
4. Lambeau de niveau d'occupation;
5. Hache en bronze;
6. Dépôt;
7. Céramique.

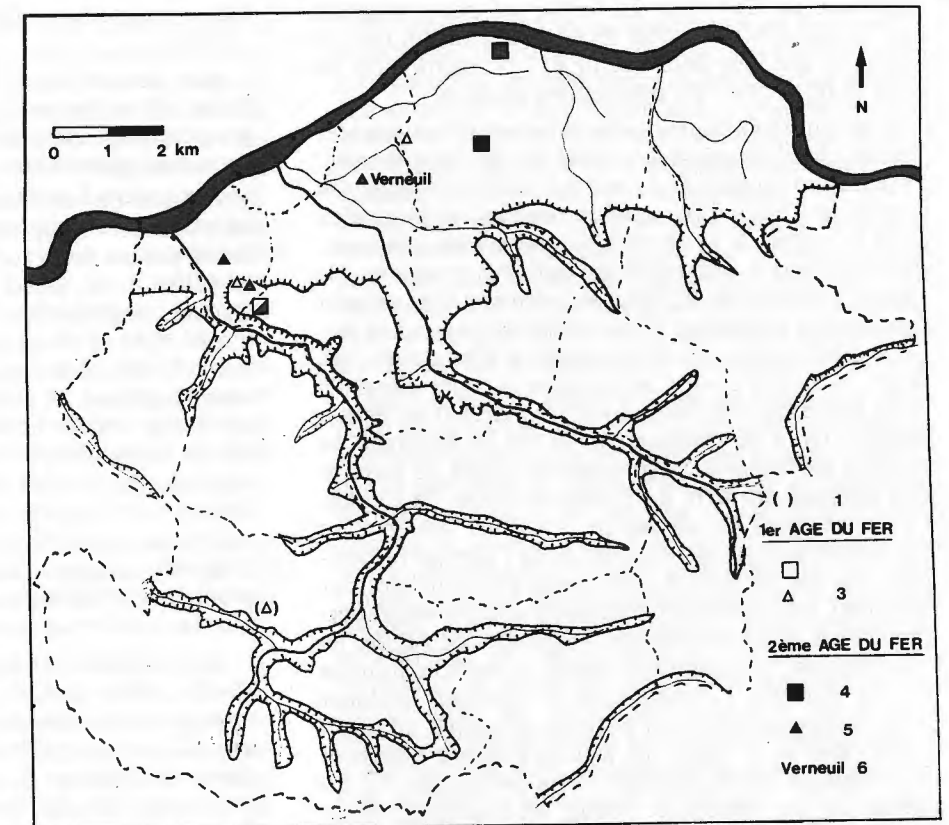


FIG. 6.
Les âges du fer
dans les bassins de l'Escouach
et de la Gamage.

1. Ruisseau souterrain;
- 1er âge du fer:
2. Habitat;
3. Céramique;
- 2ème âge du fer:
4. Habitat;
5. Céramique;
6. Toponyme celtique.

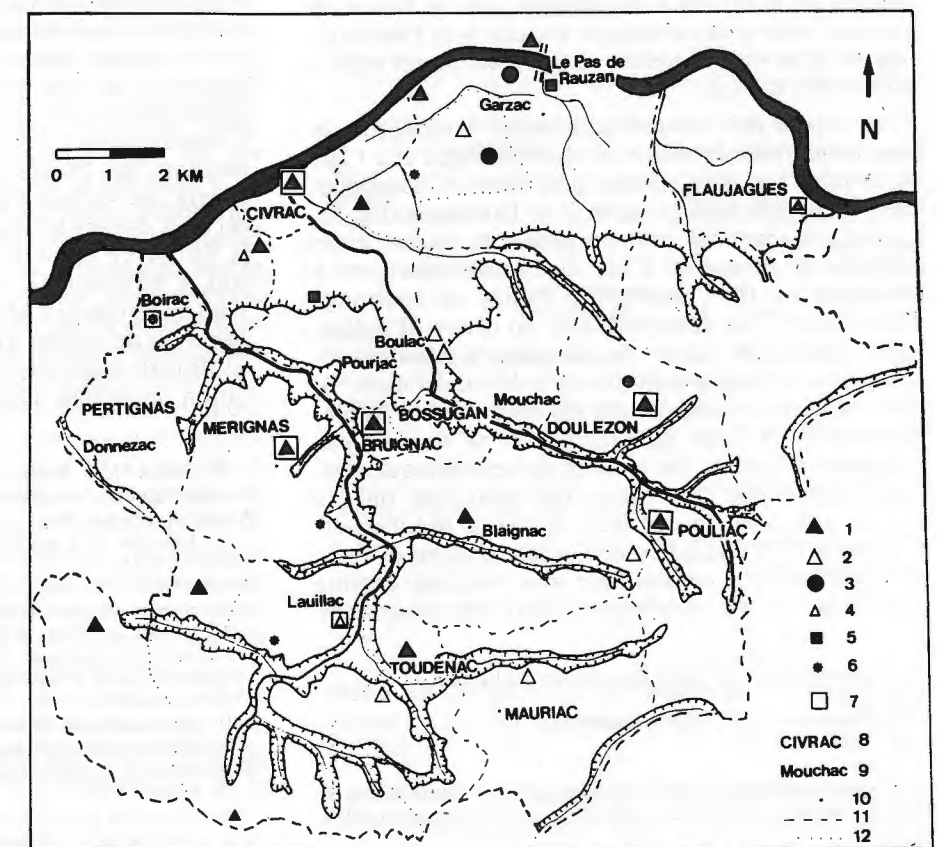


FIG. 7.
L'occupation du sol gallo-romain
dans les bassins de l'Escouach
et de la Gamage d'après
d'après l'archéologie et la toponymie.

1. Substructions et mobilier;
2. Substructions sans mobilier;
3. Tegulae et mobilier;
4. Structures annexes;
5. Sépultures;
6. Indice isolé;
7. Toponyme gallo-romain sur site;
8. Toponyme gallo-romain (nom de paroisse);
9. Toponyme gallo-romain (lieu-dit);
10. Centre communal actuel;
11. Limites communales actuelles;
12. Anciennes limites paroissiales.

publications. Ces réserves faites, on peut proposer une cartographie des sites archéologiques qui permet d'obtenir une idée de la densité de l'occupation du sol et de la répartition du peuplement antique.

C'est au néolithique que peut vraiment commencer l'étude de l'occupation du sol et du peuplement : l'homme commence à se fixer et à cultiver la terre. On trouve des traces d'occupation néolithique aussi bien dans la vallée de la Dordogne que sur les plateaux, mais toujours à proximité des matières premières : le silex et l'argile (fig. 4). Pour la première fois, on peut constater la formation d'un habitat structuré. Les stations néolithiques de Chantereyne à Flaujagues, des Graves à Saint-Pey-de-Castets (dans la plaine alluviale) et de Bruignac à Bossugan (sur le plateau) en témoignent⁹. On a pu observer sur le site de Bruignac un système de fossés et la présence de restes de torchis. Ces habitats ont livré les premières traces de céramique et attestent les débuts de la culture des céréales (meule découverte aux Graves) et de l'élevage (à Bruignac ont été découverts des restes d'ovicapridés par exemple). La chasse reste cependant une activité importante ainsi qu'en témoignent les pointes de flèches en silex figurant fréquemment parmi le matériel lithique de ces stations. Certains sites de hauteur semblent avoir été choisis pour leur position défensive, en particulier celui de la Pointe-de-Murlet à Sainte-Florence, site d'éperon barré, semble-t-il, au néolithique¹⁰. En dehors de ces principaux points, on rencontre, disséminés dans la plaine et un peu moins sur le plateau, les témoins de la présence néolithique sous la forme de quelques tessons de céramique associés à de l'industrie lithique. Ces sites semblent traduire un aspect encore mobile de l'habitat.

Au regard de l'intense occupation néolithique, le peuplement semble réduit au chalcolithique et à l'âge du bronze. Les sites connus sont rares et essentiellement implantés dans la vallée de la Dordogne (fig. 5). Le seul réel témoin d'une occupation du plateau est le lambeau de niveau de l'âge du bronze découvert à Doulezon en 1972, lors de la fouille de sauvetage d'une villa¹¹. Au chalcolithique, en dehors d'indices isolés (hache en cuivre de Mouliets à Mouliets-et-Villemartin et poignard en silex de la Motte à Pujols¹²), deux habitats arténaciens ont été découverts à Sainte-Florence¹³. A l'âge du bronze, on ne connaît pas d'habitat. Pourtant, les témoins de cette époque existent. Deux dépôts du bronze final atlantique ont été mis au jour à la fin du siècle dernier à Mouliets-et-Villemartin et à Saint-Pey-de-Castets¹⁴. Il est difficile d'interpréter cette constatation avec certitude comme une récession du peuplement, mais on observe le

même phénomène dans tout l'Entre-Deux-Mers et au-delà.

Aux âges du fer, si les sites connus sont peu nombreux, l'habitat est bien représenté (fig. 6). Il est généralement implanté dans la plaine alluviale ou à proximité immédiate sur le plateau.

A Saint-Pey-de-Castets et Sainte-Florence, le site des Grands-Vignes se présente comme un éperon : limité par un ravin sur deux côtés, il domine, au nord la vallée de la Dordogne et au sud la vallée de la Gamage. Découvert en 1959 lors d'un labour profond, il a livré de la céramique du I^{er} âge du fer moyen et final¹⁵, des objets en fer, de la faune et quelques restes humains. Il s'agit d'un habitat caractéristique du I^{er} âge du fer aquitain, similaire par exemple au site de Niord à Saint-Etienne-de-Lisse qui est son exact vis-à-vis sur la rive droite de la Dordogne¹⁶. En dehors de cet habitat, on trouve les traces d'une occupation du sol au I^{er} âge du fer dans la plaine alluviale à travers quelques éléments de céramique signalés à Mouliets-et-Villemartin¹⁷ et, hors contexte, dans le ruisseau souterrain des Cluzets à Blasimon¹⁸.

Dans la phase ancienne du II^e âge du fer, l'habitat semble rester perché : l'éperon des Grands-Vignes reste occupé en plusieurs points¹⁹. Par la suite, tous les indices connus sont au contraire situés dans la plaine alluviale sur la basse terrasse non inondable ou en bordure de la rivière près du gué du Pas-de-Rauzan. Parmi ces sites, celui de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin semble représenter un point de concentration de l'habitat du II^e âge du fer moyen et récent, non seulement dans les limites du secteur étudié mais également au-delà puisque les plus proches exemples comparables sont : à l'ouest le site de Vayres près de Libourne²⁰ et à l'est celui d'Eynesse²¹. D'après les résultats des fouilles en cours²², le site de Lacoste couvre une surface d'au moins 25 hectares diversement occupés durant les quatre siècles de son existence (de la fin du III^e siècle avant J.-C. au II^e siècle de notre ère). L'habitat était construit en matériau périssable, vraisemblablement en bois ; à l'intérieur, des sols de galets ou de tessons aménagés et un foyer. Les activités de cette agglomération font preuve d'une diversification inconnue jusque-là : culture, élevage, mais

aussi artisanat du fer, du bronze et de la céramique et commerce avec le monde celtique et le monde méditerranéen. Cette nouvelle fonction commerciale se trouvait naturellement facilitée par la position du site installé non loin de la Dordogne en face du gué du Pas-de-Rauzan dont l'utilisation a attiré l'implantation à proximité immédiate d'installations à vocation commerciale et artisanale²³. On connaît encore assez mal l'organisation interne du site et ses rapports avec le terroir environnant. Faut-il voir les témoignages d'habitats isolés, dépendants peut-être de Lacoste, dans les éléments de céramique découverts en plusieurs points de la plaine alluviale et attribués à la fin du deuxième âge du fer ? Le site de Lacoste présente enfin un autre intérêt : celui de perdurer pendant et après la Conquête romaine, nous permettant ainsi de connaître la transition entre les périodes gauloise et gallo-romaine.

Lorsque l'on aborde l'époque gallo-romaine, l'archéologie cesse d'être le moyen quasi exclusif d'étude du peuplement et de l'occupation du sol : la toponymie vient en effet compléter ses données.

En observant la carte des sites gallo-romains (fig. 7), on remarque leur nombre et leur dispersion : trente-trois sites se répartissent inégalement entre quatorze des quinze communes actuelles. Seule, la commune de Sainte-Radegonde n'a, jusque-là, livré aucun vestige gallo-romain. On constate une densification et une diversification de l'occupation du sol. L'implantation de l'habitat se fait alors conjointement dans la plaine alluviale et sur les plateaux mais toujours en bordure des vallons qui drainent l'Entre-Deux-Mers.

Que dit la toponymie ? Comme dans l'ensemble de l'Entre-Deux-Mers, les toponymes d'origine gallo-romaine sont caractérisés par un suffixe *-ac*, *-as*, *-an* ou *-on*, accolé fréquemment à une racine issue d'un nom d'homme latin. Sur les dix-huit toponymes recensés (fig. 7), la majorité possèdent le traditionnel suffixe *-ac*. Seul le toponyme de Flaujagues semble dériver, d'après sa forme ancienne « Flaujagas », d'une étymologie originale formée par la composition des termes (*ad*) *Flauias aquas* ou bien de *Flavii aquas*. Ces toponymes sont répartis dans treize communes ; seules Sainte-Florence et Sainte-Radegonde n'en possèdent pas. On les rencontre, comme les sites archéologiques, de façon dispersée entre la vallée de la Dordogne et les bords des vallons du plateau de l'Entre-Deux-Mers. Cependant, on n'observe pas de superposition totale entre les données de l'archéologie et celles de la toponymie. Seuls sept toponymes correspondent à un site et trois autres à un site proche. Des toponymes isolés semblent compléter la vision de l'occupation du sol donnée par l'archéologie. Pourtant, les sources toponymiques présentent un aspect lacunaire puisqu'on recense moins de toponymes que de sites gallo-romains. Ces remarques permettent de considérer de deux manières les enseignements de la

toponymie. L'époque gallo-romaine est la première à avoir laissé, de façon très sensible, son empreinte dans le paysage par ses toponymes. Ceci constitue un indice vraisemblable d'une origine gallo-romaine de l'occupation du sol de cette partie de l'Entre-Deux-Mers. Si l'on rencontre moins de toponymes présumés gallo-romains que de sites de cette période, c'est que, au même titre que le site archéologique, le toponyme, témoin de l'occupation du sol à un moment donné, peut disparaître lors de restructurations du terroir inhérentes aux crises de toutes sortes. La survivance des toponymes semble donc tenir pour beaucoup au hasard et, par là même, leur utilisation est délicate.

Pour l'époque gallo-romaine se pose, avec beaucoup plus d'acuité que pour les périodes précédentes, le problème de l'interprétation des données fournies par la prospection. Devant le nombre et l'apparente variété des sites, il est apparu nécessaire d'effectuer un essai de classification. Du simple indice isolé à la villa gallo-romaine, l'intérêt pour l'histoire de l'occupation du sol est loin d'être identique. En l'absence de fouilles, dans la majorité des cas, nous devons nous contenter d'une observation de surface. Comment extrapoler et passer de cette vision superficielle à la connaissance des structures enfouies ? En fonction des constantes observées au cours de l'élaboration de l'inventaire des sites gallo-romains, sept types de sites « de surface » se dégagent (tableau I). Nous proposons pour chacun d'eux une identification du site

TABEAU I. — Typologie des sites gallo-romains des bassins de l'Escouach et de la Gamage d'après l'observation de surface.

Caractéristiques	type I	type II	type III	type IV
superficie	grande	petite	grande	petite
substructions	oui	oui	non	non
• bâtiment				
pierrres	oui	oui	non	non
décors (enduit peint, stuc, mosaïque)	oui	non	non	non
couverture (tegulae, imbrices)	oui	oui	oui	oui
• mobilier (céramique, objets, monnaies)	oui	non	oui	oui
	type V	type VI	type VII	
Caractéristiques	site spécialisé (four...)	sépultures	trouvaille isolée	

enfoui en sachant bien que seules les fouilles permettraient de vérifier nos hypothèses. Voici ces catégories de sites :

I : Association de substructions en place (murs en petit appareil, enduits peints, quelquefois sols de tuileau ou mosaïques) et de mobilier plus ou moins

9. Renseignement M. Sireix en cours de publication.

10. *Idem*.

11. *Gallia*, t. XXXI, 1973, p. 461-462.

12. *Idem*, note 9.

13. *Id.*

14. COFFYN (André), « Avis de recherches sur deux dépôts de l'âge du bronze », *R.H.A.L.*, t. XLVI, n° 168, 2^e trimestre 1978, p. 59.

15. SIREIX (M.), MOHEN (J.-P.), « Le site du I^{er} âge du fer des Grands Vignes à Saint-Pey-de-Castets (Gironde) », *B.S.P.F.*, t. 68, *Etudes et travaux*, fasc. 1, 1971, p. 451-458.

16. DUCASSE (B.), « Recherches sur le camp protohistorique de Niord », *R.H.A.L.*, t. L, 2^e trimestre 1982, n° 184, p. 41-50.

BOUDET (R.), « La station de hauteur de l'âge du fer de Niord à Saint-Etienne-de-Lisse (Gironde) », *R.H.A.L.*, t. L, 2^e trimestre 1982, n° 184, p. 57-66, et 3^e trimestre 1982, n° 185, p. 81-84.

17. SIREIX (Ch.) et alii, *Le site gaulois de Lacoste*, catalogue de l'exposition tenue à Bordeaux en juin 1985.

18. *Id.*, note 9.

19. Renseignement M. et Ch. Sireix.

20. BOUDET (R.), *Les âges du fer dans la partie méridionale de l'estuaire de la Gironde*, thèse de III^e cycle, Paris I, 1984.

21. *Idem*.

22. SIREIX (M.), SIREIX (Ch.), « Lacoste, une ville-marché gauloise en Aquitaine », *Archéologia*, décembre 1984, n° 197, p. 60-66.

23. *Idem*, note 17.

abondant mais varié (céramique, métal, faune, etc.), couvrant une surface dépassant toujours un hectare.

Douze sites répondent à cette définition répartis entre dix communes. Sept d'entre eux ont pu être datés par leur mobilier céramique et monétaire : tous connaissent une occupation entre le I^{er} et le V^e siècle de notre ère. Par toutes ces caractéristiques, ce type de site semble correspondre aux grands établissements ruraux gallo-romains que sont les *villae*.

II : Présence quasi exclusive d'éléments de construction (petit appareil, tuiles à rebords) rarement en place sur une surface généralement réduite.

Neuf sites appartenant à sept communes répondent à cette description. En l'absence de tout mobilier caractéristique, on ne peut apporter aucun élément de datation. L'interprétation en est délicate : aucun site de ce type n'a été fouillé. L'absence de matériel pose un problème : s'agit-il de petites constructions gallo-romaines, dont la nature nous échappe encore, ou simplement de matériaux de récupération utilisés à une époque ultérieure ? (L'absence de site gallo-romain à proximité et la fréquence du phénomène permet cependant d'en douter).

III : Abondance de mobilier gallo-romain, absence totale d'élément de construction en dehors de nombreuses tuiles à rebords. La surface du site atteint ou dépasse un hectare.

Nous connaissons deux sites de ce type. Situés à Mouliets-et-Villemartin (site de Lacoste et installations riveraines de la Dordogne), ils succèdent tous à un habitat du II^e âge du fer final. Cette permanence de l'habitat constitue un indice essentiel pour la connaissance de la romanisation des bassins de l'Escouach et de la Gamage. L'originalité de ces sites est, semble-t-il, de conserver une construction de tradition locale (bois) en adoptant seulement la tuile à rebord comme nouveau moyen de couverture. D'après le mobilier découvert sur ces sites, ils ne semblent pas ou peu perdurer au-delà du second siècle de notre ère.

IV : Mobilier gallo-romain peu abondant associé à des tuiles à rebords réparties sur une petite surface dans un contexte qui ne porte aucune trace d'occupation immédiatement antérieure.

V : Installations diverses annexes de l'habitat : four, dépotoir, etc.

VI : Les sépultures. On les connaît mal dans cette partie de l'Entre-Deux-Mers. Seules sont bien attestées au Pas-de-Rauzan (Mouliets-et-Villemartin) trois sépultures d'enfants en sarcophages de tuiles à rebords datant du Bas-Empire associées à de la céramique dérivée de la sigillée paléochrétienne²⁴.

VII : Indices isolés : le plus souvent un ou quelques fragments d'amphores hispaniques (type Pascual I) ou de céramique gallo-romaine.

Comment interpréter les sept types de sites ainsi définis ? Malgré les limites évidentes d'un raisonnement qui extrapole, passant d'une observation de surface à une interprétation de la nature d'un site enfoui, ou quelquefois détruit, on peut proposer quelques hypothèses.

Le type I correspondrait à la *villa* gallo-romaine construite en pierre décorée d'enduits peints, de mosaïques, etc. et de vaste superficie.

Le type II pourrait représenter un édifice également construit en pierre. La superficie plus réduite et l'absence de mobilier en ferait peut-être un bâtiment agricole dépendant ou non de la *villa*.

Le type III semble plus délicat à cerner. Il s'agit vraisemblablement d'un habitat de tradition indigène — c'est-à-dire construit selon les techniques et avec le matériau (bois) utilisés par les Gaulois, sur un site occupé dès le II^e âge du fer — qu'il est difficile d'insérer dans le réseau traditionnel des *villae* gallo-romaines. Peut-être faudrait-il distinguer de ce type de site toutes les installations à vocation visiblement commerciale (sites de ports) qui ont également conservé une construction de tradition gauloise.

Le type IV possède des caractéristiques voisines du type III à la seule différence que les sites qu'il définit ne succèdent pas à une occupation du II^e âge du fer et que leur surface est réduite. Installés à faible distance d'une *villa*, ils correspondraient à l'une de ses « annexes » construite en matériau périssable.

Le type V concerne des sites spécialisés aisément reconnaissables (installations artisanales, dépotoirs, etc.).

Le type VI s'applique aux sépultures, tandis que le type VII regroupe des indices découverts sans contexte qu'on ne peut pas interpréter.

Les quatre premiers types nous intéressent particulièrement puisqu'il s'agit d'habitats. En tant que tels, ils jouent un rôle essentiel dans l'organisation du paysage. Avant de caractériser l'implantation spatiale de l'habitat, replaçons-le dans une perspective chronologique. La réunion de l'ensemble des sites sur une même carte donne une vision globale de l'occupation du sol gallo-romain. Vision erronée si l'on considère qu'elle peut juxtaposer des habitats qui n'ont rien de contemporain. Ce défaut peut être corrigé si l'on restitue rapidement l'évolution de l'habitat. La difficulté de cette restitution réside dans l'absence fréquente de tout critère de datation (sites sans matériel caractéristique ou anciennement découverts, dont le mobilier est perdu). Le schéma proposé s'appuiera donc exclusivement sur les listes dont la chronologie est connue.

À la fin du II^e âge du fer, le site majeur est celui de Lacoste. La fouille partielle de ses niveaux romanisés a permis d'établir²⁵ que l'habitat s'y est perpétué sans hiatus pendant et après la conquête romaine en régressant progressivement avant de disparaître au second

siècle de notre ère. Le type de construction reste de tradition locale, la seule innovation est l'introduction des tuiles à rebords comme matériau de couverture. Ainsi, dans cette phase de transition entre le II^e âge du fer et le début de l'époque gallo-romaine, les modèles anciens ne semblent pas avoir été repoussés systématiquement, mais plutôt avoir disparu d'eux-mêmes peu à peu. À Marchandon-Verneuil (Saint-Pey-de-Castets)²⁶, on observe la même permanence, mais dans ce cas c'est une *villa* augustéenne qui succède à un site occupé au II^e âge du fer. Au même moment, semblent avoir été créées les *villae* de Naudic à Blasimon, Bruignac à Bossugan, Doulezon, Mérignas et Sainte-Florence²⁷, qui ne s'implantent pas sur un habitat du II^e âge du fer. Ainsi, l'époque augustéenne connaît trois types d'habitat : la perdurance des anciennes formes de vie sur des sites occupés depuis le II^e âge du fer, l'implantation d'une *villa* sur un établissement de la même époque, et enfin la création *ex nihilo* de *villae* dans la vallée de la Dordogne, mais aussi, élément nouveau, en bordure des vallons sillonnant le plateau. Au cours des I^{er} et II^e siècles, le schéma ne change pas avant l'abandon progressif de Lacoste. À la fin du second siècle, la *villa* reste le seul type d'habitat connu. Parmi les *villae*, dont la chronologie est établie, aucune n'est créée après le I^{er} siècle et toutes perdurent jusqu'au III^e ou IV^e siècle (Naudic) et au moins jusqu'au V^e siècle (Doulezon, Mérignas, Sainte-Florence, Saint-Pey-de-Castets). Mais ce schéma reste hypothétique : la majorité des sites ne sont connus que par leur mobilier de surface, seules les fouilles de Lacoste ont donné une chronologie fine, aucune *villa* n'a été fouillée dans de bonnes conditions et nous ne savons presque rien sur certaines d'entre elles.

Faute de pouvoir approfondir dans ce domaine, nous n'avons pas pu établir de cartographie respectant la chronologie de l'implantation de l'habitat. Pour analyser l'organisation du paysage, nous nous référerons à la carte des sites cumulés (fig. 7). Au cours de l'époque gallo-romaine certaines constantes apparaissent.

Dans la vallée, on distingue deux types d'implantations de l'habitat. Certains habitats sont installés en bordure immédiate de la Dordogne sur la basse terrasse inondable. L'intérêt de la proximité des communications fluviales semble l'emporter sur les risques évidents d'inondation et avoir motivé la construction des *villae* de Civrac et Pillard à Mouliets-et-Villemartin (actuellement enfouie sous une très épaisse couche de limon)²⁸. La présence du gué du Pas-de-Rauzan semble

avoir permis non seulement la survie d'installations existant depuis le II^e âge du fer, mais aussi avoir suscité l'implantation d'une *villa* sur chaque rive de la Dordogne (*villa* de Coly à Lamothe-Montravel sur la rive droite et indices sur la rive gauche d'une *villa* encore non localisée mais vraisemblablement enfouie sous le limon²⁹).

En retrait net du fleuve, sur la basse terrasse non inondable, une seconde série d'habitats peut être observée. De toute évidence, le choix de cette implantation répond à un motif radicalement différent. Bénéficiant d'une plaine alluviale exceptionnellement large, une telle situation permettait l'exploitation des terres fertiles de la vallée, tout en se gardant des inondations et des zones basses humides et mal drainées. Les deux *villae* de Marchandon-Verneuil à Saint-Pey-de-Castets et du Peyrat à Sainte-Florence illustrent, par la richesse de leur mobilier et leur longue existence (du I^{er} au V^e siècle au moins), la prospérité due à une telle installation. Dans la même zone, le site de Lacoste reste, dans une surface plus restreinte, le cadre d'un habitat jusqu'au III^e siècle, sans qu'on puisse définir le rôle qu'il joue ni les rapports entretenus par cette petite agglomération avec les *villae*, notamment la plus proche : celle de Marchandon-Verneuil. En dehors de ces principaux pôles d'habitats, se trouvent dispersés sur la même terrasse une série de sites du type IV, difficiles à identifier : s'agissait-il simplement de bâtiments annexes aux *villae* d'habitats isolés ou de tout autre chose ?

À l'intérieur du plateau, l'habitat gallo-romain s'est implanté la plupart du temps sur des sites qui n'avaient pas été occupés avant, sinon au néolithique. Il s'agit de *villae* toujours installées en bordure de coteau dominant les vallons de la Gamage (Bruignac à Bossugan), de ses affluents (Mérignas, Ruch, Naudic, Casevert et La Veyrie à Blasimon³⁰) ou des affluents de l'Escouach (Pouliac à Saint-Antoine-du-Queyret, Doulezon). On observe partout la même implantation évitant systématiquement le fond des vallées humides et boisées, préférant les hauts de pentes, ou même les points les plus élevés de la contrée (Casevert et La Veyrie à Blasimon) se ménageant toujours une perspective largement ouverte de part et d'autre du vallon dominé. L'absence totale de site et de toponyme au centre des plateaux incite à penser qu'ils restaient le domaine de la forêt, tandis que l'espace cultivé dont la *villa* était le cœur se trouvait en bordure de plateau. En confrontant la carte de répartition des *villae* installées sur les plateaux et la carte géologique, on en obtient la preuve : toutes sont installées sur les sols légers où affleure le calcaire à astéries, délaissant les sols lourds des molasses de l'Agenais affleurant au centre des plateaux.

29. *Idem*.

30. Ruch : DROUYN (Léo), *Variétés girondines*, t. II, Bordeaux, 1883, p. 438. — Casevert et La Veyrie (Blasimon) : LABRIE (Abbé J.), « Les gallo-romains au centre de l'Entre-Deux-Mers », *B.M.S.A.B.*, t. XXX, 1909, p. 135 et 155.

24. *Gallia*, t. XXIX, 1971, p. 349-350.

25. *Idem*, note 17.

26. DROUYN (Léo), *Variétés girondines*..., t. II, Bordeaux, 1883, p. 324. — Observations M. SIREIX (Ch.), « Sauvetage archéologique dans la commune de Saint-Pey-de-Castets », *R.H.A.L.*, t. LII, n° 193, 3^e trimestre 1984, p. 111-119.

27. Naudic (Blasimon) : *Gallia*, t. XXV, 1967, p. 346 ; *Gallia*, t. XXXVII, 1979, p. 498. — Bruignac (Bossugan) : renseignement M. Sireix. — Doulezon : *Gallia*, t. XVII, 1959, p. 384 ; *Gallia*, t. XXXI, 1973, p. 461-462. — Mérignas : *Gallia*, t. XII, 1954, p. 209-210 ; *Gallia*, t. XIII, 1955, p. 194-195. — Sainte-Florence : renseignement M. Sireix.

28. Renseignements M. Sireix.

Dans l'état actuel des connaissances, il paraît difficile de dépasser cette vision générale de l'organisation de l'espace des bassins de l'Escouach et de la Gamage à l'époque gallo-romaine. Nous ne disposons pour l'instant de plan de *villa* ni par la fouille ni par la photographie aérienne. Nous ignorons également la taille de leur terroir; tout au plus peut-on faire des suppositions. Sauf dans le cas de Blasimon qui n'en compte pas moins de trois, le nombre de *villae* par commune ne dépasse pas l'unité; seules dix communes sur quinze semblent en posséder une. Dans la mesure où ces remarques ne seront pas infirmées par de nouvelles découvertes, il semble que le terroir d'une *villa* ait coïncidé à celui d'une commune ou plutôt d'une paroisse: à Blasimon les trois *villae* connues se situent dans trois anciennes paroisses³¹. Cette idée permettrait d'évaluer leur terroir à la taille d'une paroisse, c'est-à-dire entre 240 et 1 600 hectares pour une moyenne d'environ 900 hectares³².

Sur les types de cultures pratiquées, les renseignements sont rares. Le terroir des *villae* devait être partagé entre l'espace cultivé, les prairies et la forêt qui devait occuper une grande partie du territoire des *villae* du plateau. La découverte de nombreuses meu-

les à grain incite à penser que les céréales représentaient une part importante des cultures. La viticulture est attestée par l'existence de bassins découverts à Naudic (Blasimon) et à Mérignas et interprétés comme des cuves à vin. Ces bassins n'ont malheureusement pas pu être datés avec précision et on ne dispose pour l'instant d'aucun indice permettant de savoir quand la viticulture a été introduite dans cette partie de l'Entre-Deux-Mers. On ne connaît pas, à ce jour, d'installation artisanale importante. Le four à tuile découvert à Blasimon³³ devait répondre aux besoins d'une *villa* voisine.

Beaucoup d'inconnues demeurent encore. Ainsi, pour une zone géographique aussi restreinte, nous n'avons pas pu retrouver le réseau des chemins antiques. Seuls des sondages et des fouilles permettraient de mieux connaître l'organisation des *villae* au sein de leur terroir et, en particulier, leurs installations annexes. Reste encore également à préciser la période d'abandon réel des *villae*. Il pourrait être très tardif et correspondre à leur transformation en nécropole durant le haut Moyen Age qu'on peut observer dans la majorité des cas.

L'absence d'habitat mérovingien spécifique connu s'expliquerait alors par leur perdurance au moins jusqu'à cette période. Cette présomption attesterait la permanence de l'occupation du sol entre l'époque gallo-romaine et le Moyen Age, idée suggérée par l'installation du cimetière et de l'église paroissiale médiévale sur les ruines d'une *villa* dans près de la moitié des cas.

VAYRES ANTIQUE¹

III. — La période gallo-romaine

par Henri CROCHET

Placée sur la rive gauche de la Dordogne, Vayres, le Varatedo des Gallo-Romains sur la carte de Peutinger, est en quittant Bordeaux sur la voie romaine de Périgueux. Le passage de la Dordogne se pratiquait au gué de Saint-Pardon, village situé à quelques centaines de mètres au nord-ouest de l'habitat.

On peut situer l'occupation romaine au dernier quart du premier siècle avant J.-C. A cette époque, les Gaulois se romanisent, ils adoptent la langue, la religion, mettent leur sol en valeur. Ils reçoivent des Romains de nouveaux arbres fruitiers, ils plantent la vigne. Partout où il y a de l'argile, les potiers gaulois fabriquent des vases en terre cuite et autres objets de toutes sortes. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'élevage sont bien représentés.

Par sa situation stratégique, Vayres n'était pas seulement un lieu de passage. On peut considérer comme probable l'existence d'un *emporium*, un *decumanus*. Un port devait être situé dans l'entrée du ruisseau le Gestas. Les denrées étaient acheminées par voie fluviale en direction du nord, en remontant la Dordogne et l'Isle, de l'est en empruntant la Dordogne, de l'Océan en descendant la Dordogne et la Gironde, du sud en descendant la Dordogne, et du bec d'Ambès en remontant la Garonne.

Les sondages opérés principalement dans un dépôt sont situés dans la partie est du château. La richesse du mobilier provient de l'importante quantité de céramique recueillie. La surface prospectée atteint une superficie d'environ 60 mètres carrés. La couche archéologique appuyée sur les graves se situe entre - 40 et - 110 cm.

1. Cette étude fait suite à celles publiées dans les *Bulletins et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux: Vayres antique. I. La phase finale du premier âge du fer*, tome LXXIV, année 1983; II. *Le deuxième âge du fer*, tome LXXV, année 1984.

LES CÉRAMIQUES

La céramique étrusque à vernis noir était en usage en Italie aux environs du III^e siècle av. J.-C. Les importations de cette céramique se rencontrent principalement en Provence, mais sont absentes dans notre région.

A. — Céramique campanienne

La céramique campanienne fait suite à l'étrusque et disparaît à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Dans notre région, elle est peu représentée. A Vayres, nous avons recueilli quelques fragments de bol et d'assiette à pied.

Fragments de bol hémisphérique, à fond creux, pied tronconique. Les surfaces sont noires et brillantes, à reflets métalléscent. La pâte est rouge brique, C.U.C. 158² «campanienne A» (pl. V, 13).

Fragment de pied de bol tronconique, les surfaces sont de couleur noir mat nuancée. La pâte est de couleur ocre orangé, C.U.C. 203 (non figuré).

Fragment d'un fond d'assiette à pied, les surfaces sont de couleur noir mat nuancée, C.U.C. 203, «campanienne B» (non figuré).

B. — Céramique arétine

Les ateliers arétins avaient fabriqué en premier lieu de la vaisselle à vernis noir. L'époque de transition du vernis noir au vernis rouge se serait produite à la fin du II^e siècle av. J.-C.

L'arétine était fabriquée principalement à Arezzo, Pouzzole, Modène et exportée dans tout le monde romain. Elle comportait parfois des décors et était

2. Code universel des couleurs, E. SEGUY.

31. La *villa* de Naudic se trouve dans l'ancienne paroisse de Saint-Martin-de-Toudenac, celle de La Veyrie dans la paroisse Saint-Martin-de-La-Veyrie et celle de Casevert dans la paroisse de Notre-Dame de Casevert.

32. Taille des paroisses d'après les chiffres de FÉRET (E.), *Statistique générale du département de la Gironde*, Bordeaux, 1874.

33. Renseignement M. Sireix.

souvent signée par le potier fabricant. Elle disparaît à partir de 20 ap. J.-C. pour laisser la place aux produits gaulois.

A Vayres, quelques fragments de ces récipients peuvent être datés de cette époque. On peut noter un fragment de bol conique à fond creux, forme 26, classification Dragendorff. Les surfaces sont enduites d'un vernis très brillant de couleur rouge orangé C.U.C. 171. La pâte est de couleur saumon, C.U.C. 173. Le fond interne porte la signature du potier ATEIVS, (pl. VII, 3). Bernard Hofmann en signale plus de deux cents. Celle de Vayres n'étant pas comprise dans cette quantité paraît inédite. Les lettres A.T.E. surchargées sont suivies des lettres Q.I., lesquelles pourraient bien être les initiales d'un esclave ou d'un affranchi.

Fragment d'une coupelle, forme 35 Drag., à l'intérieur se trouve une marque anépigraphe représentant une roue à huit rayons; surfaces couleur rouge orangé, C.U.C. 171 (pl. VII, 17).

Fragment d'une coupelle, forme 24-25 Drag. Le rebord extérieur guilloché est muni de deux oreilles à volutes. Les surfaces sont de couleur rouge orangé, C.U.C. 172. A la cassure, la pâte est de couleur rouge orangé, C.U.C. 183 (pl. V, 11).

C. — Céramique à pâte fine

La céramique à paroi fine apparaît sous le règne d'Auguste. Elle est représentée par des vases de petites dimensions, de formes et décorations différentes. Les couleurs oscillent du blanc ivoire au gris et du brun au noir. On peut noter des vases décorés de motifs guillochés (pl. I, 6 à 13, 16 à 19, 21, 22, pl. II, 1 à 18, pl. III, 6 B), à la barbotine (pl. III, 1 à 5), sablés (pl. III, 21 à 23), poinçonnés (pl. I, 10 à 12, 14, 15), à la molette (pl. I, 1 à 5), à dépressions ablongues (non figurés). Le vase (pl. I, 20), issu probablement d'un atelier argonnais, était présent à Vayres aux environs du IV^e siècle de notre ère.

D. — Céramiques sigillées

Au début du premier siècle de notre ère, la sigillée, produit de luxe, était en usage dans les riches villas. Les potiers des officines sud-galliques de Montans, La Graufesenque, Lezoux imitaient parfaitement les produits romains et les concurrençaient si bien que l'on trouvait à Rome, à cette époque, les produits de nos potiers gaulois.

A Vayres, la sigillée est bien représentée. On y rencontre des fragments d'assiette à pied, formes 15 à 18 Drag. (pl. V, 1 à 10), de bol hémisphérique, forme 40 Drag.; de bol tronconique, forme 26 Drag.; à renflements, forme 27 Drag.; de coupe, formes 29, 37 Drag.; jambe de coupe évasée, forme 11 Drag., classification Hermet; col de lagène, forme 15; coupe à

déversoir, forme 3, classification Déchelette (pl. V, 12); bol forme 73, Déchelette (non figuré).

Les décors sont représentés principalement sur les coupes. Nous en reproduisons quelques fragments (pl. VI, 1 à 17), le fragment (pl. VI, 12) est un débris de médaillon d'applique.

Quinze signatures de potiers ont été étudiées (pl. VII, 1 à 15); sept sont incomplètes (pl. VII, 19 à 25); le n° 21 pourrait être celle de Nomus, le n° 25 de Cinnanus, Cinianus ou Ciniani.

On peut noter aussi trois marques anépigraphes représentées par une roue cantonnée à rayons et points, posée à l'intérieur d'une coupelle, qui ne semble pas avoir été signalée (pl. VII, 16), par une roue à huit rayons posée à l'intérieur d'une coupelle, forme 35 Drag., marque arétine, début du I^{er} siècle de notre ère (pl. VII, 17), par une rosace à huit lobes, posée sur un bol forme 26 Drag.; cette marque a été signalée en Argonne et à la Graufesenque (pl. VII, 18).

Trois graffiti difficiles à interpréter ont été opérés par l'intermédiaire d'une pointe sèche sur des récipients. Ces signatures concernent le nom du possesseur et non celui du fabricant (pl. VII, I, II, III).

En dehors de nos sondages, les premiers prospecteurs ont récolté 53 signatures sur des fragments de sigillée trouvés en surface après labour³. Nous notons les noms de: ALPAN, AVE, ATIVS, ATEI, CAM., COM, C. ECSIM, CATONIS, CLOR, DECI, DONI, F. EOLI, FIRMO, FL..., IINIV, IVI, ITI, ISF, ISN, LAIVS, LVC, MAT'AVG, MASO, MAXI, MP, NICI, OBELI, PRIMVS, SALVVS, SALVE, TABIVIRTIZ, VEREC, VICO, VERTO. Les signatures illisibles, les fragments de signatures et les marques anépigraphes ne sont pas compris dans cet inventaire.

Un fragment d'assiette à pied portant la signature DIOCINVS est détenu par le propriétaire du château.

E. — La sigillée claire

La sigillée claire en usage sous le règne de Trajan à la fin du premier siècle de notre ère a dû perdurer jusqu'au IV^e siècle. Elle se distingue par la couleur de la paroi qui se transforme du rouge au rouge clair ou orangé. A Vayres, on peut attribuer des fragments céramiques à cette époque.

Rebord d'une coupe tronconique, diamètre 21 cm, surface de couleur ocre orangé, C.U.C. 243, pâte de couleur ocre, C.U.C. 204 (pl. III, 11).

Fragment de col de cruche, anse rubanée à nervure, surface ocre orangé, C.U.C. 248, pâte couleur blanc ivoire (pl. III, 14), se rapproche de la forme 499 M.H. et J. Santrot.

Coupe carénée incomplète, surface rouge orangé, C.U.C. 342 (pl. III, 15); peut être rapprochée de la

3. Ces signatures proviennent des collections P. Vacher et A. Videau. Elles ont été déposées au musée de Libourne.

forme 29 Drag.; paraît identique à celle signalée à Saint-Michel-de-Lescar.

Vase ou gobelet, paroi à ressauts, lèvre divergente, surface de couleur ocre orangé, C.U.C. 248; à la cassure pâte de couleur blanc ivoire (pl. III, 16).

Fragment de coupe à lèvre rentrante, surface de couleur ocre orangé, C.U.C. 248, à la cassure couleur ocre 204 (pl. III, 17).

Fragment de pied annulaire, surface rouge orangé, pâte ocre 204 (pl. III, 20).

F. — Céramiques communes

Depuis l'année 1960, les céramiques communes ont été soigneusement récupérées tant en surface que dans les sondages. Dans les innombrables fragments recueillis, on peut noter la présence de débris d'assiettes, de bols, casseroles, coupes, coupelles, couvercles, de récipients, culinaires, à conserve, à liquide, de vases, de matériaux de construction, des objets culturels et divers en argile.

RÉCIPIENTS A SURFACE VERNISSÉE NOIRE

Fragments d'assiette à panse oblique, à lèvre simple ou épaissie (pl. IV, 5 à 7, 12, 22).

Fragments d'assiette à pied, dérivés de la campanienne, pourvus d'une panse oblique très inclinée, la lèvre tombante est moulurée en gouttière, forme 356 Morel; 69 M.H. et J. Santrot (pl. IV, 1, 2).

Fragments d'assiette à rebord oblique ou vertical, la lèvre est amincie, proches des formes 27, Lamboglia, 22 Morel, 58 Santrot (pl. IV, 3, 4).

Rebord de coupe hémisphérique à collerette, surface vernissée noire, pâte couleur terre d'ombre, diamètre 14 cm, proche de la forme 164 M.H. et J. Santrot (pl. IV, 10).

Fonds d'assiette à pied, intérieur décoré (pl. I, 22; IV, 25-26).

Rebord de coupe hémisphérique à collerette rabattue, surface vernissée noire, à la cassure noyau noirâtre, diamètre 15 cm, proche de la forme 168 M.H. et J. Santrot (pl. X, 15).

Fragments de coupes à lèvre moulurée en gouttière (pl. IV, 20, 28).

Rebords de coupe, formes diverses (pl. III, 13, 17, 19; IV, 9, 16, 24).

Rebords de vase ovoïde à lèvre amincie (pl. IV, 13, 23).

Fragments de vase à panse ondulée, lèvre arrondie, existant aussi en pâte grise (pl. IV, 11; X, 16).

Fragment de panse décoré d'un bandeau ondulé (pl. IV, 14).

Fond de vase à flanc concave, monté sur pied tronconique, paroi vernissée noire, existe à paroi

grise, proche de la forme 171 M.H. et J. Santrot (pl. IX, 21).

RÉCIPIENTS A SURFACE DE COULEUR GRIS CLAIR

Rebord de coupe à panse carénée, lèvre arrondie, traits obliques lissés appliqués sous la carène, diamètre 31 cm (pl. X, 8).

Deux rebords de coupes biconiques portant des compressions sur la carène (pl. X, 9, 10).

Rebord de vase ou gobelet biconique à paroi lissée; la lèvre est arrondie (pl. X, 12).

Rebord de vase à ressauts; la surface est lissée; la lèvre est arrondie (pl. IV, 27).

Un certain nombre de fragments de vase ovoïde modelé est à signaler. La pâte est grossière, le col peu resserré est surmonté d'une lèvre arrondie. On peut le considérer comme étant de fabrication indigène (non figuré).

RÉCIPIENTS A SURFACE DE COULEUR ROUGE ORANGÉ

Assiettes et plats en forme de calotte, diamètre oscillant de 20 à 35 cm. La surface extérieure est brute, de couleur ocre, C.U.C. 168, l'intérieur est enduit d'un vernis rouge orangé dit « pompéien », C.U.C. 158. Le noyau est gris foncé, C.U.C. 552; paraît identique à la forme 42 M.H. et J. Santrot (pl. III, 7).

Bol-coupelle à panse oblique, surfaces de couleur rouge orangé, C.U.C. 158, diamètre 167 mm (pl. IV, 19).

Fragment de mortier à lèvre tombante, déversoir triangulaire à stries obliques, pâte couleur rouge orangé (pl. V, 29).

RÉCIPIENTS DE FORMES ET COULEURS DIFFÉRENTES

Passoires.

C'est de l'époque néolithique que sont signalés les premiers récipients à fond perforé. Ils étaient utilisés par les pasteurs des plateaux pour la fabrication du fromage. Les dépôts céramiques de Vayres nous ont procuré des fragments de récipients à fond perforé; il pourrait s'agir simplement de passoires ou d'égouttoirs.

Fragment de passoire hémisphérique, lèvre divergente aplatie portant une fine cannelure, perforations quadrangulaires exécutées de l'extérieur; la pâte est de couleur blanc rosé (pl. V, 25).

Fragment de fond conique à perforations cylindriques; pâte de couleur blanc rosé; proche des formes de Sainte-Bazeille, Lectoure, Castelnau-dary (pl. IX, 20).

Fragment de fond plat surélevé, surface noire, pâte grise à noyau noirâtre, perforations quadrangulaires (pl. IX, 22).

Vases à provisions.

A cette époque, le stockage familial des aliments s'opérait dans de grands récipients de différentes formes et qualités variables.

Fragment de vase sphérique tourné à bord rentrant, surface lissée noire (pl. X, 23).

Fragment de même type que le précédent, lèvre verticale à ourlet (pl. X, 26).

Vase de forme ovoïde à large ouverture; la panse rugueuse est de couleur ocre rosé, pâte en chamotte⁴; dimensions: hauteur 50 cm, diamètre panse 40 cm, fond 21 cm; contenance approximative 25 litres (pl. VIII, 9). Reconstitué.

Terrine tronconique à lèvre tombante, hauteur 30 cm, largeur ouverture 60 cm, lèvre 4,5 cm, pâte en chamotte⁴, de couleur brun à marron (pl. IX, 19). Reconstituée.

Vase ou gobelet à paroi concave; fond plat, surface non lissée de couleur brun foncé; de fabrication indigène; forme dérivée de l'Age du fer (pl. X, 13).

Rebords et fragments de coupelles hémisphériques; panse à collerette; pâte et surface de couleur blanc ivoire; sont décorés à l'intérieur et l'extérieur de larges traits de couleur rouge orangé, C.U.C. 172, diamètre 17 cm (pl. III, 18, 24 à 26), forme 166 M.H. et J. Santrot, production probable d'un atelier de Lezoux du I^{er} siècle de notre ère.

Couvercles.

Fragments de couvercles; lèvre à crochet; surfaces blanchâtres, grises ou noires; diamètre 16 à 25 cm. Se rapprochant de la forme 26 M.H. et J. Santrot (pl. IV, 26).

Fragment de couvercle à lèvre simple arrondie, pâte de couleur ivoire, noyau gris, diamètre 18 cm, se rapproche de la forme 20 A M.H. et J. Santrot (pl. IV, 29).

Récipients culinaires.

Ces récipients étaient utilisés sur un foyer de charbon de bois pour cuire ou réchauffer les aliments.

Assiettes tripodes: Un certain nombre de fragments ont été récupérés de formes et dimensions différentes.

Fragment à panse légèrement galbée, décorée d'une cannelure; la lèvre est aplatie; surface de couleur brun noirâtre micacée; à la cassure, le noyau est de couleur marron; les pieds ajoutés sont à section ovale; diamètre à l'ouverture 18 cm (pl. V, 26).

Fragment d'une casserole à panse galbée munie d'un déversoir ponté; est décoré de losanges lissés; la pâte est de couleur brun foncé; diamètre 18 cm (pl. V, 28).

Récipients à liquide.

Fragment de col de lagène à lèvre oblique; anse nervurée; surface enduite d'un engobe blanchâtre; pâte de couleur rouge orangé, C.U.C. 168 (pl. VIII, 1).

4. Chamotte = pâte dans laquelle sont inclus des fragments de poterie broyée, agissant comme dégraissant.

De nombreux fragments ont permis de reconstituer une lagène de forme biconique à long col. La lèvre est formée de deux tores. La panse cylindrique est munie de baguettes; le centre est décoré de légères cannelures. La pâte fine est de couleur blanc ivoire. Ce type peu signalé se rapproche de la forme 438 M.H. et J. Santrot (pl. VIII, 7).

Fragment de cruche à anse unique; ouverture évasée; lèvre à filet extérieur; pâte de couleur ocre orangé, C.U.C. 203 (pl. VIII, 2).

Fragment de cruche; départ d'anse unique; pâte ocre, C.U.C. 204 (pl. VIII, 3).

Fragment de cruche; départ d'anse unique; lèvre à manchon; pâte de couleur ocre, C.U.C. 204 (pl. VIII, 4).

Fragment de cruche à deux anses; col court; lèvre arrondie; surface portant les traces d'un engobe blanchâtre; pâte de couleur rouge orangé, C.U.C. 188; se rapproche de la forme 460 M.H. et J. Santrot (pl. VIII, 5).

Fragment de cruche à deux anses; col court à lèvre épaisse et arrondie; sur la surface, reste d'un enduit rougeâtre; pâte ocre, C.U.C. 203 (pl. VIII, 6).

Fragment d'œnochoé à bec pincé; fragment d'anse en ruban; pâte couleur ocre rosé, C.U.C. 190; forme 499 M.H. et J. Santrot (pl. VIII, 10).

Pichet à bec et à large ouverture; fragment d'anse en ruban; col orné de deux cannelures; pâte couleur ocre orange, C.U.C. 203; se rapproche de la forme 486 M.H. et J. Santrot (pl. VIII, 11). Anses en ruban (pl. VIII, 12, 13, 15), torsadée (pl. VIII, 14).

Amphorette à deux anses; large ouverture d'un diamètre de 16 cm; surface de couleur ocre, C.U.C. 203 (pl. VIII, 8).

Amphores.

Fragment d'amphore sphérique à col court; anses à section circulaire; pâte de couleur ocre, C.U.C. 199; peut être rapproché des amphores italiques de Capomélè; forme 20 Dressel; Massaliote, type 16 Ofmann B (pl. V, 14).

Fragment à long col; lèvre à bandeau d'une hauteur de 76 mm; diamètre d'ouverture 130 mm; pâte ocre orangé, C.U.C. 203, contenant des points blancs; type 1 Pascal; à rapprocher de l'amphore de Lectoure (pl. V, 15).

Fragments d'une même amphore; panse en forme d'olive; long col à lèvre triangulaire; pâte s'exfoliant à l'humidité; couleur ocre rosé, C.U.C. 203. Le grand nombre de fragments récupérés a permis sa reconstitution, on la nomme amphore républicaine, type 1 Dressel (pl. V, 17).

Fragment à long col; anses produites par l'accouplement de deux boudins d'argile; la lèvre est en bourrelet; la pâte de couleur rouge orangé, C.U.C.

172, contient des points blancs⁵; type 2-4 Dressel; à rapprocher des amphores de La Tarraconaise et d'Ostie (pl. V, 18).

Fragment de col en entonnoir; la lèvre arrondie est soulignée d'une petite cannelure posée sur l'extérieur; diamètre à l'ouverture 157 mm; pâte couleur rouge orangé, C.U.C. 168, contenant des particules de calcite; type à rapprocher de celles d'Ostie et de Concarneau (pl. V, 24).

Signatures sur amphores. Quatre sont fragmentées (pl. V, 20 à 23), une seule est complète mais difficile à interpréter; il s'agit de la marque « Q.CR » posée en relief sur l'anse massive d'une amphore sphérique de couleur ocre, C.U.C. 199. Cette signature pourrait bien être attribuée à QUINTUS (les lettres CR seraient en rapport avec le nom d'un esclave ou d'un affranchi). Elle était répandue principalement dans le couloir rhodanien. A été signalée à Narbonne, Toulouse, Poitiers, Jublains et dans bien d'autres sites (pl. V, 19).

G. — Objets divers (céramique, verre, métal)

Sphéroïde creux ayant une perforation de 3 mm opérée intentionnellement; à l'intérieur se trouvent des petits cailloux qui, par agitation, produisent des bruits, on peut penser qu'il s'agit d'un hochet (pl. V, 30).

Petite sphère compacte en argile, probablement un jouet (non figurée).

Objet énigmatique biconique qui a dû être utilisé comme alésoir ou lissoir (pl. V, 31).

Petits disques en pâte grise découpés dans la panse ou le fond d'un vase, décorés d'une croix au centre, d'une perforation ou uni, probablement des pions (pl. VIII, 18 à 20).

De nombreux pesons de tisserand ont été mis au jour; sur le sommet, certains sont impressionnés d'incisions, d'une croix, d'une cavité circulaire, de coups de poinçon (non figurés).

Fragments d'anses et de pieds d'amphores utilisés comme lissoir (non figurés).

Fusaïole ayant une face en cuvette, diamètre 37 cm (pl. X, 11).

Four de potier itinérant. La sole du foyer forme une grille composée de deux rangs à huit ouvertures oblongues; dimensions approximatives: hauteur 1,80 m, diamètre 2 m (pl. X, 17).

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Tuiles à rebords (*tegulae*); certaines sont ornées d'arcs à la base, d'autres sont munies d'un trou de fixation afin d'éviter le glissement (non figurées).

5. Pour les trouvailles de ce même type d'amphore et d'une monnaie de Caesaraugusta en Tarraconaise trouvés sur le site de Vayres, on peut conclure qu'il existait à cette époque des courants commerciaux entre la Tarraconaise et l'Aquitaine, que les vins espagnols comme ceux d'Italie étaient connus dans notre région.

Tuiles demi-rondes (*imbrices*) assemblant deux tuiles à rebords.

Briques quart de cercle; assemblées, elles forment un disque de 35 cm de diamètre; se montent en colonne (non figurées).

Briques de carrelage de différentes dimensions.

Fragments de sol en argile surmontées d'une chape de chaux.

Enduits muraux en chaux de couleur rouge, C.U.C. 154.

OBJETS CULTUELS

A cette époque, la vie religieuse ne s'exprime pas seulement dans les temples. Les figurines qui peuplaient le lare familial témoignent de la force des sentiments religieux. Elles se trouvaient aussi dans les thermes, sources, fontaines et presque toujours dans les sépultures pour protéger le défunt dans sa vie future. Confectionnées dans des moules bivalves avec une argile fine de couleur blanc ivoire ou terre cuite, ces figurines sont considérées comme issues des officines de la vallée de l'Allier.

Le chien était le plus souvent représenté assis, portant un collier sur lequel était attachée une médaille. Celui de Vayres assis sur son train arrière, les pattes de devant levées repliées sur la poitrine, la tête haute, l'oreille aux aguets, est d'un type plus rare. Il était considéré comme le gardien du foyer, il avait aussi une valeur protectrice en matière de maladie. Ce type de chien est identique à celui de Saint-Pourçain-sur-Sioule (pl. VIII, 16).

La déesse mère présidait à la génération et la fécondité était représentée dans un fauteuil d'osier allaitant un ou plusieurs nouveau nés (pl. VIII, 17).

Fragment probable d'une Minerve à robe plissée, la déesse de l'intelligence (non figuré).

Fragment d'une Vénus anadyomène sortie de l'écume de la mer (non figuré).

OBJETS EN PIERRE

Galet de forme elliptique; le sommet cassé en biseau accidentellement possédait deux trous de suspension; surfaces gris sombre, dimensions 67 x 39 x 6 mm; utilisation probable, amulette, affutoir ou polissoir (pl. IV, 20).

Sphéroïde en silex blond poli, a dû être utilisé comme broyeur, bola ou boule de jeu; diamètre 7 cm (non figuré).

Fragment de meule rotative (*catibus*) en tuf volcanique; perforation centrale; diamètre à l'origine 0,50 cm. Hors d'usage, a été utilisé à polir un objet circulaire d'un diamètre de 10 cm (pl. IX, 18).

De nombreuses pierres à affûter ont été extraites des sondages.

INDUSTRIE OSSEUSE

Corne de capridé utilisée comme manche de cou-teau ou d'outil (pl. IX, 10).

Tubes en os (charnières de coffre); dimensions de 4 à 6 cm; munis d'une ou deux perforations et ornés de filets gravés; dimensions 85 et 38 mm (pl. IX, 11).

Fragment d'un manche de couteau à section hexagonale, décor ocellé estampé (pl. IX, 12).

Manche d'outil sectionné au-dessus de l'andouiller de massacre d'un bois de cerf; est muni d'une perforation; dut enserrer un outil (pl. X, 24).

Poignée d'emmanchement d'une tarière munie d'un trou de suspension (pl. X, 25).

Déchets de cuisine: fragment inférieur droit d'une mandibule osseuse d'un poisson, probablement d'un brochet (pl. X, 22).

Des coquilles d'huîtres sont aussi présentes.

Fragments d'os d'animaux domestiques et sauvages provenant du bœuf, porc, mouton, chèvre, chien.

Des andouillers de cerf, des défenses de sanglier ont été extraits des sondages (pl. X, 20, 24).

OBJETS EN VERRE

La verrerie gallo-romaine est filandreuse, bullée, de différentes teintes. La verrerie soufflée est peu épaisse, la couleur varie du bleu clair au bleu verdâtre.

Un flacon quadrangulaire en verre soufflé a été reconstitué graphiquement; le fond porte des motifs concentriques; l'anse en ruban est nervurée; la pâte filandreuse est de couleur bleu turquoise. Sa forme est proche du type 9, classification Morin J. (pl. IX, 13).

Un bol hémisphérique en verre soufflé est orné de godrons verticaux sur la paroi; pâte verdâtre; proche du type 68 Morin J. (pl. IX, 14).

A Vayres, plusieurs fragments en verre moulé de couleurs bleu turquoise, bleu outremer et ambre ont été extraits des sondages (non figurés).

Moitié de perle torsadée en pâte de verre de couleur bleu verdâtre (pl. IX, 17).

Une tessère cubique d'un centimètre de côté, de couleur bleu verdâtre, provient probablement d'une des mosaïques signalées dans le bourg de Vayres (pl. IX, 24).

OBJETS MÉTALLIQUES

Ferronnerie.

Poignée de porte en fer oxydé (pl. IX, 6).

Levier de porte dont une extrémité est cintrée; la partie opposée se termine par un trou de suspension (pl. IX, 7).

Lame de couteau à soie; tranchant convexe (pl. IX, 8).

Clef en fer forgé, oxydée; tige carrée; le panneton est coudé à angle droit; la partie opposée se termine par un trou de suspension (pl. IX, 9).

Clef en fer forgé à tige ronde: le panneton est disposé en cornière; trou de suspension (pl. IX, 16).

Pilum à soie (pl. IX, 15).

Nombreux clous en fer forgé, longs de 9 à 20 cm (non figurés).

Objets en bronze.

Ils sont représentés par des bijoux, objets usuels, monnaies.

Fibule incomplète; arc plat en queue de paon, les spires sont protégées par un manchon muni d'incisions (pl. IX, 1).

Fibule à arc plat, en queue de paon, nervurée; s'emboîte dans une boucle losangique à dentelures; l'artillon est atrophié; spires sous manchon, elle est nommée provinciale militaire (pl. IX, 2).

Fragment d'une boucle de ceinture munie de trois pattes d'attache (pl. IX, 4).

Objet à tige ronde; l'extrémité pointue est surmontée de renflements quadrangulaires; l'autre extrémité permettait la préhension; interprétations probables: instrument de chirurgie, stylet (pl. IX, 3).

Porte-ardillon ajouré issu d'une grande fibule (pl. IX, 5).

Anneau ou bague à section circulaire de 3 mm, diamètre 25 mm (pl. IX, 25).

Cabochon en forme de calotte muni de deux pieds de fixation; a dû être utilisé comme ornement de har nais (pl. X, 18).

Anneau filiforme ouvert, perlé; diamètre 15 mm; bague ou boucle d'oreille (pl. X, 19).

Anneau muni de deux motifs décoratifs et d'une attache atrophiée (pl. X, 27).

Anneau ouvert en plomb, diamètre 15 mm (non figuré).

Monnaies en bronze (non figurées).

Sesterce de la colonie de Nîmes; sur l'avvers sont figurées les effigies d'Auguste et d'Agrippa, au revers on lit Col. N.M.; au-dessous un crocodile est attaché à un palmier (41-54 de notre ère).

Demi-sesterce, probablement de la colonie de Vienne à l'effigie d'Octave; au revers proue de navire.

Quart de sesterce; à l'avvers tête à droite de Trajan; revers illisible.

Deux petits bronzes de Tétricus jeune (270-273 de notre ère); tête imberbe, radiée, à droite; au revers de l'un l'Espérance marchant à gauche, une rose à la main, au revers de l'autre, l'Espérance et les attributs du sacrifice.

Bronze impérial à l'autel de Lyon; à l'avvers effigie laurée d'Auguste, inscription CAESAR AUGUSTUS DIVI PATER PATRIE. Au revers, sur un socle, ROM et AUG. De chaque côté de l'autel, deux colonnes surmontées de victoires.

Semis en bronze de CAESAR AUGUSTA (Espagne citérieure) à l'effigie de Tibère; tête laurée à droite. A

l'avvers on lit TACVS AVCEAVCVSTVS IMP au lieu de TCAESAVGFAVGUSTVS. Au revers, aigle légionnaire entre deux enseignes⁶ (non figuré).

CONCLUSION

Sur le site étudié de Vayres, la présence de l'homme est attestée depuis la phase finale du premier âge du fer aux environs du v^e siècle avant J.-C. Elle fut suivie, sans rupture brutale, par l'arrivée d'un peuple de la Tène aux environs du iv^e siècle, par les Romains dans le dernier quart du premier siècle avant notre ère, soit une occupation ininterrompue de neuf siècles.

L'abandon momentané de l'habitat a dû s'effectuer probablement aux environs du iv^e siècle de notre ère par l'invasion d'un peuple barbare. Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut proposer aucune date de réoccupation de l'habitat.

La récupération des vestiges gallo-romains a été opérée particulièrement dans un dépotoir et sporadiquement sur toute la surface de la propriété du château.

En dehors des trois mosaïques signalées sur la commune, peu d'éléments de construction ont été reconnus dans la partie du terrain prospectée. Toutefois, on peut noter la présence d'un fragment de murette confectionnée avec des tegulae et la partie d'un sol en chaux contenant des tuileaux.

L'importance, la diversité et la richesse du mobilier sont de précieux renseignements.

De nombreux problèmes restent encore à élucider. Il serait souhaitable que le site de Vayres soit sauvegardé; il ne nous a pas révélé tous ses secrets et peut encore nous réserver d'heureuses surprises.

BIBLIOGRAPHIE

AUGIER (L.), «Mosaïques à Vayres», *Société archéologique de Bordeaux*, 1881-1882. Compte rendu de la séance du 10 novembre.

CORBINEAU (G.), «Notes sur un four de potier découvert à Vayres», *Société archéologique de Bordeaux*, tome XLIX (1932), p. 69-70.

6. En Gironde, des monnaies aux effigies d'Auguste et de Tibère ont déjà été rencontrées. Elles témoignent de l'existence des courants commerciaux entre la vallée de l'Ebre et celle de la Garonne. Mais celle-ci trouvée sur le site de Vayres offre l'intérêt supplémentaire d'être une imitation, Vives y Escudero avait déjà signalé un semis de fabrication barbare, mais trop usé pour être étudié.

INVENTAIRE DES OBJETS ARCHÉOLOGIQUES DÉPOSÉS AU CHÂTEAU DE VAYRES, GIRONDE (actuellement à la Mairie)

N°	1	1	Hâche en «diorite» trouvée à ?	Dépôt M.G. Thibaud
	2	1	Poignard néolithique trouvé dans une vigne à la limite ouest du village de Saint-Pardon, au nord de la route Saint-Pardon/Izon	Dépôt de Mme Carpeteyre
	3	1	Hâche taillée en vue de polissage, trouvée à la gravière du prieuré (Saint-Pardon, Vayres)	Dépôt de M.E. Fourment
	4	1	Hâche taillée en vue de polissage (Saint-Pardon, Vayres)	Dépôt N. Hostein
	5	1	Grande terrine, diam. 0,60, fouille B, cote - 0; 50 m, Tène III? (château)	Fouilles Vacher
	6	1	Terrine, fouille A, cote - 1,50 m couche gauloise (château, Vayres)	Fouilles Vacher
	7	1	Andouiller de cerf (poinçon ou alésoir)	Fouilles Vacher

CROCHET (H.), «Passoires ou faisselles découvertes à Vayres», *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 169, 1978.

CROCHET (H.), «Signature du potier Paternus», *Société archéologique de Bordeaux*, tome LXVIII (1971-1973).

CROCHET (H.), MOHEN (J.-P.), «Protohistoire de Vayres (Gironde). D'après les récentes découvertes», *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 139, tome XXXIX (1971).

DE PAYAN DUMOULIN, «Figurines gallo-romaines», dans les nos 770, 776 de *L'Illustration*, 1857-1858.

DROUYN (L.), «Promenades archéologiques à Vayres», *Société archéologique de Bordeaux*, tome II, 1875.

FOUET (G.), «Les puits funéraires d'Aquitaine», *Gallia*, fasc. I, 1958.

GALLIA, Col. d'amphore à Concarneau, fasc. II, 1967.

GOUDINEAU (Ch.), *La céramique arétine*, Paris, 1968.

HOFMANN (B.), «Catalogue des estampilles, notes techniques n° 2», *Touring Club de France*, nos 29, 23, 24.

HOFMANN (B.), «Signatures du potier Atéius», *Agam*, 1968.

JULLIAN (C.), «Voie romaine de Bordeaux à Vayres et Périgueux», *Inscriptions romaines de Bordeaux*, tome II, 1890.

LARRIEU-DULER (M.), «Les puits funéraires de Lectoure», *Société archéologique du Midi de la France*, t. XXXVIII, 1973.

LÉRAT (L.), «Fibules de Besançon», *Annales de l'Université de Besançon*, t. III, fasc. I (1956).

MAYET (F.), «Céramiques à paroi fine au musée de Libourne», *Revue historique et archéologique du Libournais*, n° 187 (1983).

MOREL (J.-P.), *Céramiques à vernis noir*, Paris, 1965.

MORIN (J.), *La verrerie en Gaule sous l'empire romain*, 1913.

NONY (D.), «Imitation d'un semis de la Tarraconnaise trouvé à Vayres», *Revue numismatique française*, 1971.

ROUVIER JEANLIN (M.), «Figurines en Gaule», *Les dossiers de l'Archéologie*, n° 9 (1975).

SANTROT (M.H. et J.), *Céramiques communes gallo-romaines d'Aquitaine*. Edition du C.N.R.S., publication de Bordeaux, 1979.

TCHERNIA (A.), ZEVI (Fausto), *Amphores. Colloque au Palais Farnèse*, Rome, mars 1971.

VACHER (P.), VIDEAU (J.), «Estampilles de potiers découvertes à Vayres», *Société historique et archéologique du Libournais*, n° 64 (1982).

- 8 Fragments enduits muraux peints en brun-vert, motif floral
- 9 2 Fragments enduits muraux peints en rouge
- 11 1 Coupelle « Curle 15 », période antonine
- 11 1 Grand bol sigillée, forme 37 Dragendorff (« Maison Rouge », Saint-Pardon)
- 12 1 Grand bol sigillée, forme 37 Dragendorff, vigne (château)
- 13 1 Mascaron, trouvé en surface (château, Vayres)
- 14 14 Tessons de sigillée
- 15 1 Rebord de sigillée, forme 37 Drag.
- 16 1 Rebord de sigillée, forme non identifiable, décor roulette
- 17 1 Chaîne et anneau, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 18 1 « Poignard » fer tordu, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 19 1 Rasoir, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 20 1 R?, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 21 3 Débris de verre, g. romain (château, Vayres)
- 22 1 Hameçon bronze, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 23 1 Fusaiole, fouille A, cote - 2,20 m (château, Vayres)
- 24 1 Epingle os, fouille B, cote - 0,50 m (château, Vayres)
- 25 1 Fibule bronze, fouille A, cote - 1,50 m (château, Vayres)
- 26 1 Carton: 3 pièces argent, 1 en bronze (1 bronze gallien 253-268, 1 argent hostilianus 251, 1 argent gordien 238-244, 1 argent Philippe Pater 244-249)
- 27 1 Bronze moyen, Tibère, 14-35, Rom et Augusta, surface vigne (château)
- 28 1 Grand bronze, Domitianus 81-96, trouvé à Montifau
- 29 3 Demi-bronzes (sectionné), au crocodile, colonie de Nîmes, surface vigne (château)
- 30 1 Bronze, Vespasien 69-79, fouille B, cote - 0,60 m
- 31 1 Bronze, Tibère 14-35, à l'autel de Lyon, fouille A, cote - 1,50 m
- 32 1 Grande tuile « indéterminable »
- 33 1 Broc, poterie, en partie restauré
- 34 1 Brique 1/4 de cercle
- 35 1 Débris de meule
- 36 1 Peson de tisserand
- 37 1 Rebord de coupelle à bord rabattu, vernis jaune, dérivé de la forme 36 Drag.
- 38 11 Débris de poterie commune, à vernis noir. g. romain
- 39 9 Débris de vase à liquide
- 40 1 Affûtoir
- 41 1 Bec de pichet « ponté »
- 42 1 Rebord de dolium, bec nid d'abeille « médiéval »
- 43 1 Petit vase boule à 2 cannelures
- 44 2 Débris d'un vase à conserver, xviii^e-xix^e s.
- 45 1 Bouteille grès « pot de Villandraut », xviii^e-xix^e s., lit du Gestas
- 46 1 Egrugeoir et son pilon, xviii^e-xix^e s.
- 47 1 Egrugeoir sans pilon
- 48 1 Egrugeoir avec pilon
- 49 1 Assignat, 1794
- 50 3 Assignats: 1 de 50 sols, 1 de 5 livres, 1 de 10 livres
- 51 2 Anses de poterie (assez récent)
- 52 1 Crâne, prieuré de Saint-Pardon
- 53 ?
- 54 ?
- 55 1 Hâche polie, trouvée à Baloché
- 56 1 Gouge (fer), fouille B, - 0,50 m (château, Vayres)
- 57 1 Cachet de bouteille
- 58 1 Charnière fer
- 59 1 Grand bronze « Adrien »
- 60 à 65 6 Tessons (poterie), 1^{er} âge du fer
- 66 à 70 5 Tessons (poterie), 2^e âge du fer
- 71 1 Peson de tisserand
- 72 1 Débris de coupelle (dérivé d'un type campanien)

Fouilles Vacher
Fouilles Vacher
Fouilles Vacher
Dépôt M. Hostein
Ramassage surface A. Videau

Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher
Vacher

Dr Barde
Dr Barde
Dépôt Constantin
Vacher
Vacher
Vacher

M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
M.A. Faoquey
Don L. Jarrige
Don L. Jarrige
Don L. Jarrige
Dépôt Lafon
Dépôt Bellingard
Dr Barde
Dépôt Dubroca
Dépôt Dubroca
Dépôt Dubroca
Dépôt B. Ixy
Dépôt B. Ixy
Dépôt B. Ixy
Dépôt Dubroca

Vacher
Vacher
Vacher
Vacher

Collection H. Crochet

Collection H. Crochet

Collection H. Crochet

Collection H. Crochet

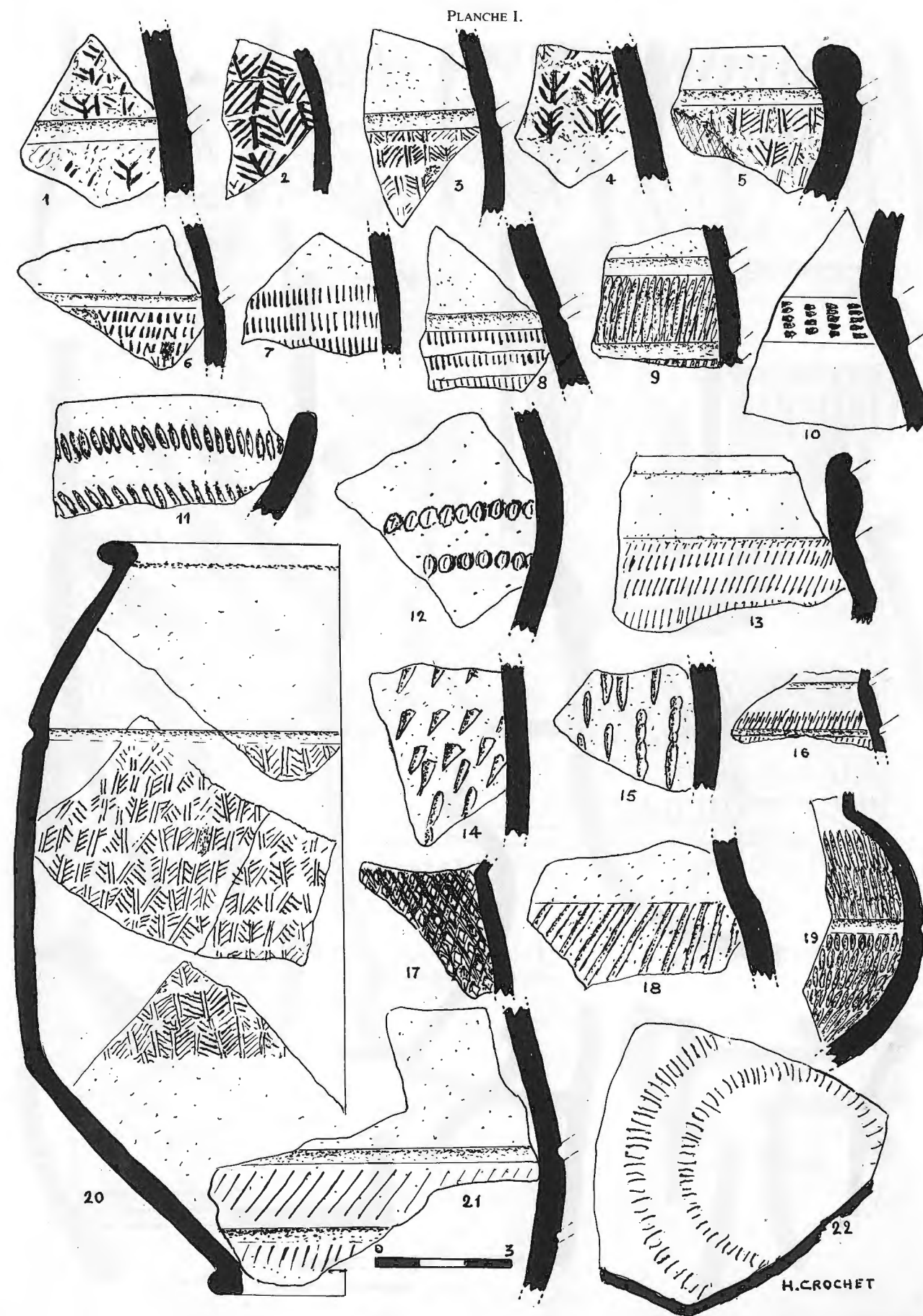


PLANCHE II.

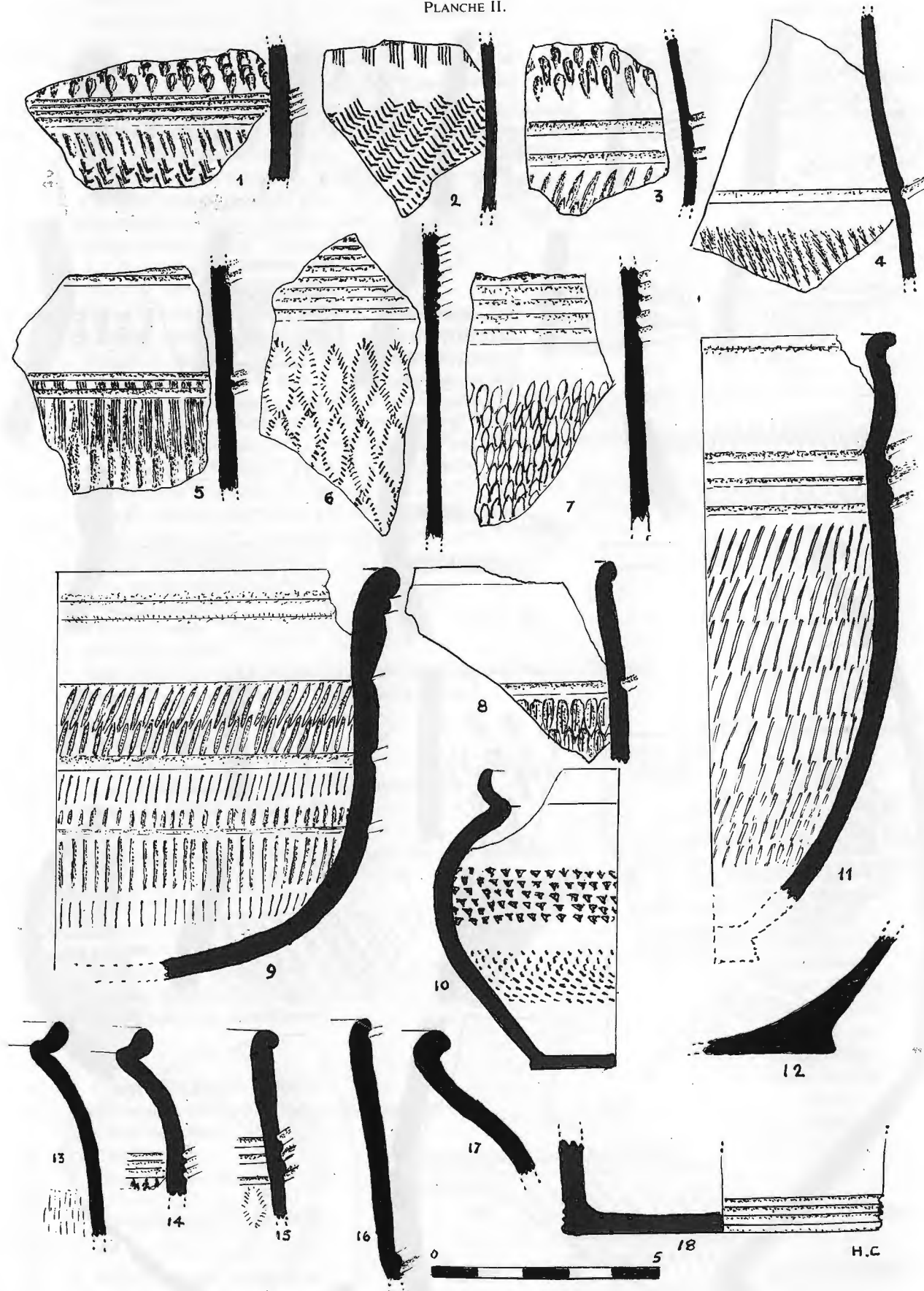


PLANCHE III.

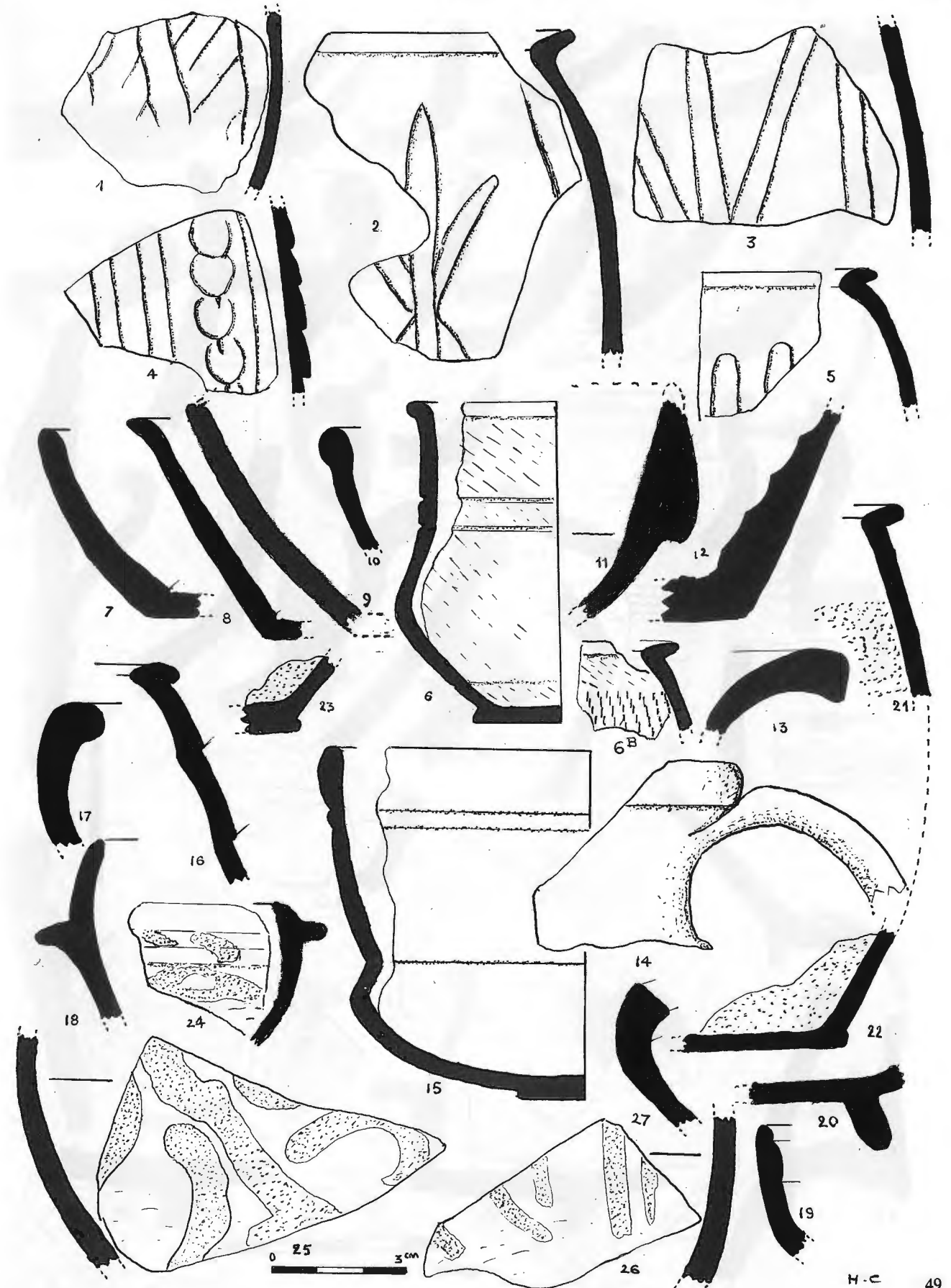


PLANCHE IV.

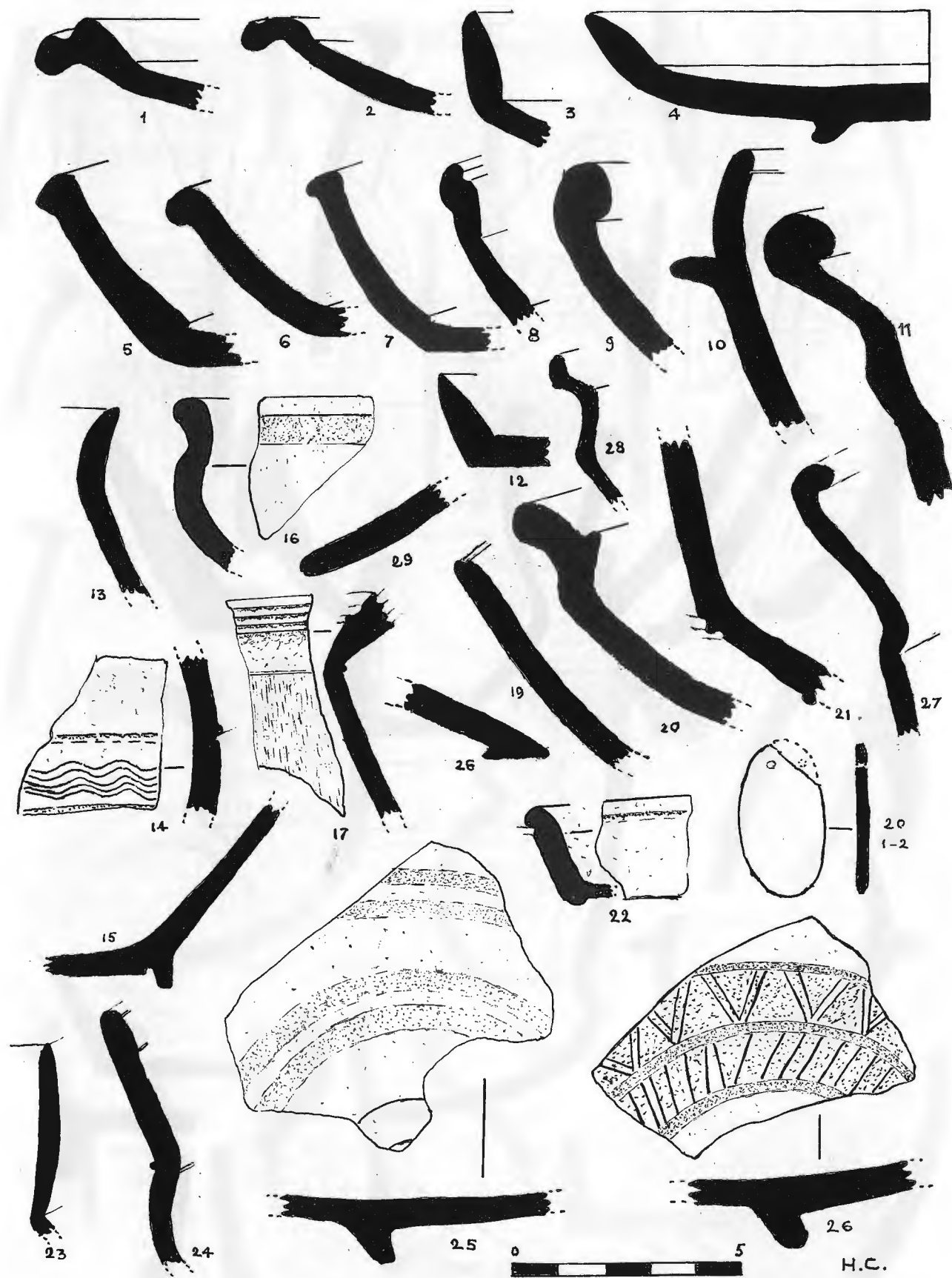


PLANCHE V.

PL. V.

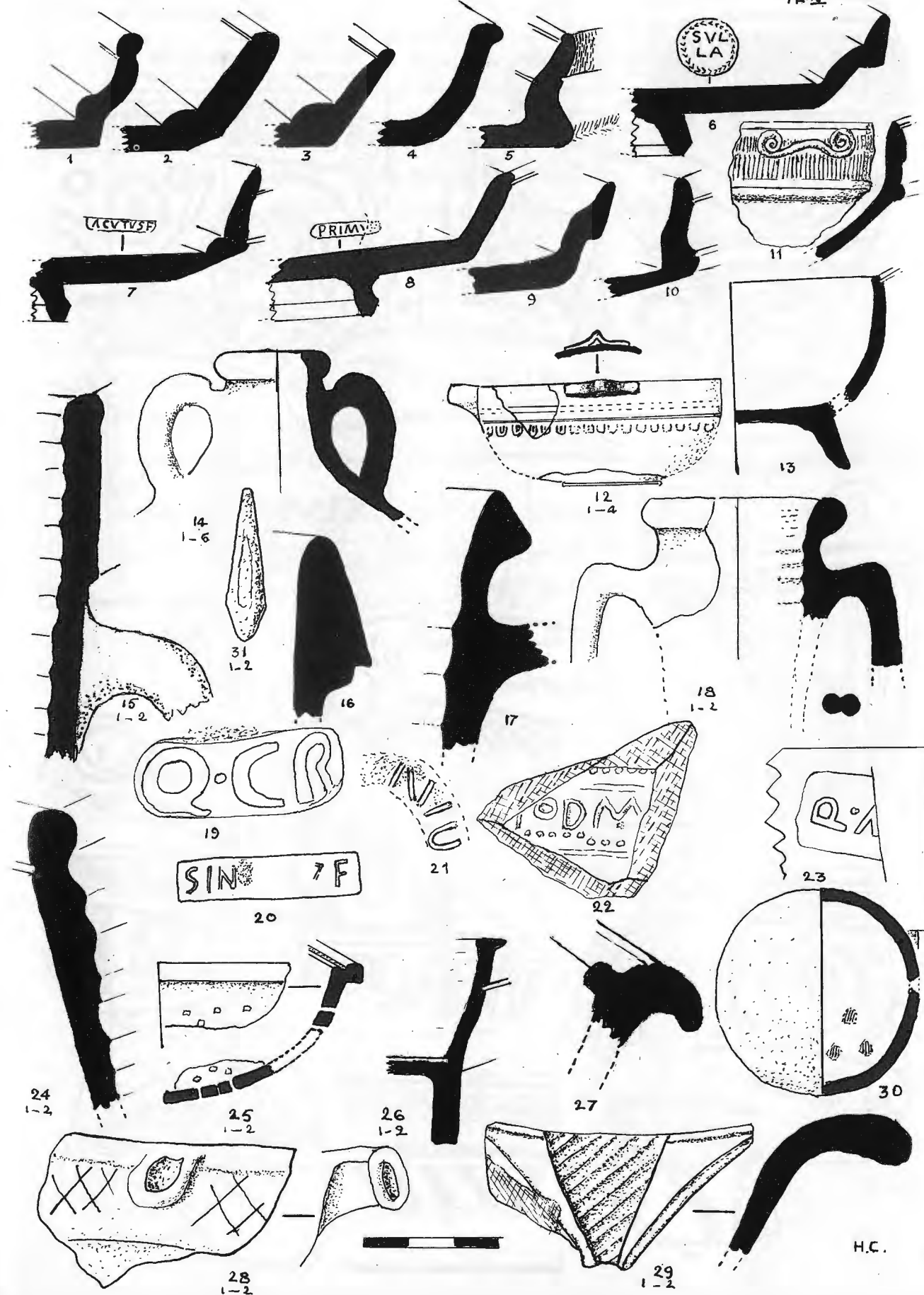


PLANCHE VI.

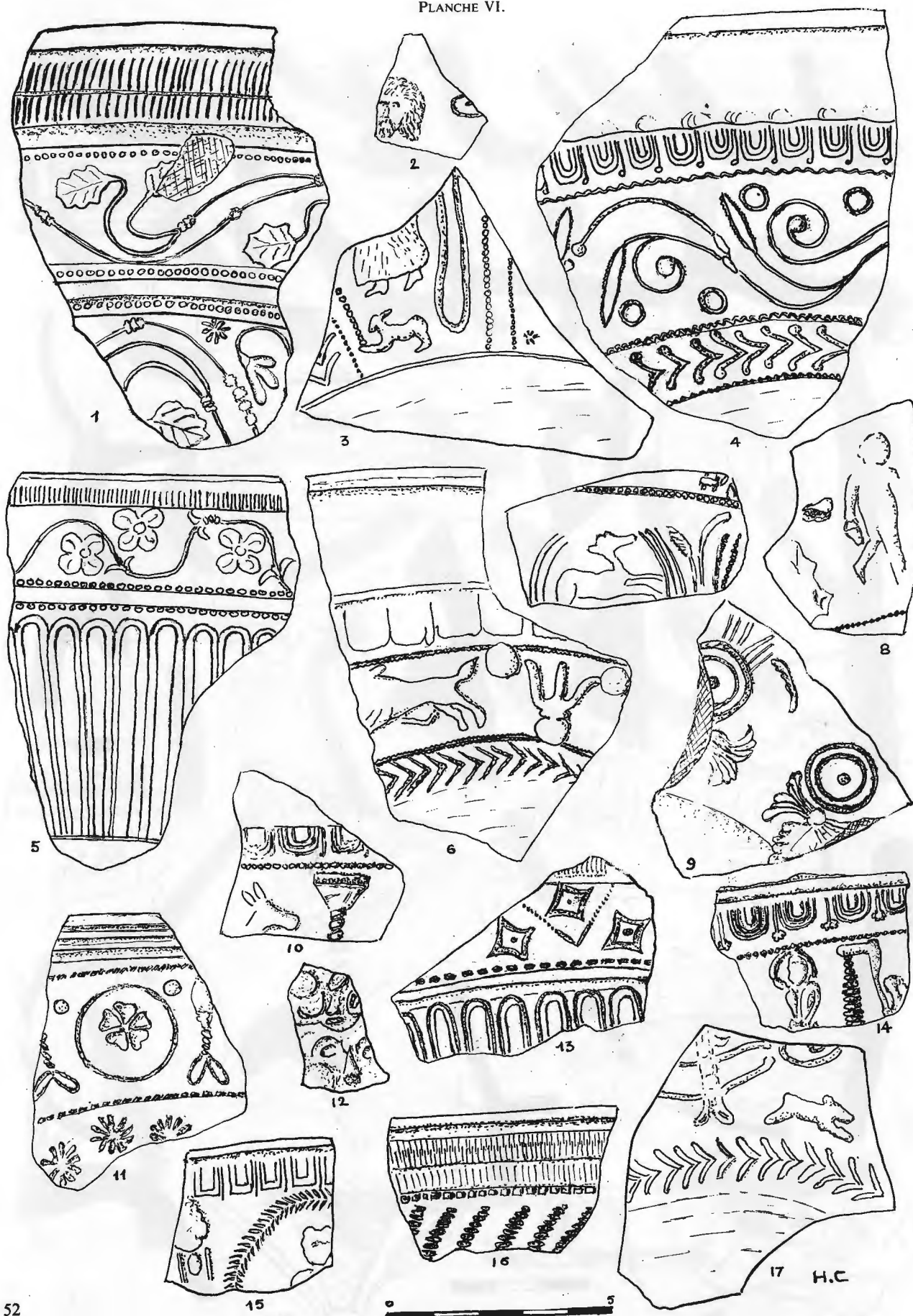


PLANCHE VII.

	NOMS DES POTIERS	FAC. SIMILÉS DES MARQUES	ATELIERS	DATATION	CLASSIFICATION DRAGENDORFF	POINTS DE TROUVAILLES
1	ACUTUS		MONTANS	1-50	15/18	P.20
2	ALBANUS		MONTANS	1 ^{er} SIÈCLE	15/18	ST PARDON
3	ATEIVS		AREZZO	25-1 ^{er} S ^c	26	P.26 ¹⁷
4	CONTUCA		MONTANS	30-80	15/18	P.26
5	CRESIMUS		MONTANS	30-80	15/18	P.26 ¹³
6	FAMUS		MONTANS	1 ^{er} SIÈCLE	15/18	P.26 ⁷
7	FELICIO		MONTANS	40-80	33/46	
8	FLORUS		MONTANS	70-100	37	P.26
9	LICINUS		LA GRAUFESENQUE	35-70	-	P.26 ⁶
10	NOMUS		MONTANS	50-80	-	P.26 ¹²
11	PATERNUS		LEZOUX	160-210	37	ST PARDON
12	PRIMUS		LA GRAUFESENQUE	40-80	15/18	SURFACE APRÈS LABOUR
13	RUFINUS		LA GRAUFESENQUE LEZOUX	55-95	15/18	LIT DORDOGNE
14	SABINUS		MONTANS	50-90	33	P.26 ¹⁷
15	SULLA		MONTANS	14-37	15/18	P.20 ET P.23
16	MARQUES		-	-	35	P.26 ²³
17	ANÉPIGRAPHES		POUZZOLES	-	35	P.26 ¹⁴
18			LA GRAUFESENQUE	1 ^{er} SIÈCLE	26	P.26 ⁴⁰
	NON IDENTIFIABLES	19 20 21 22 23 24 25				
	GRAFFITI	I II III				

H. CROCHET

PLANCHE VIII.

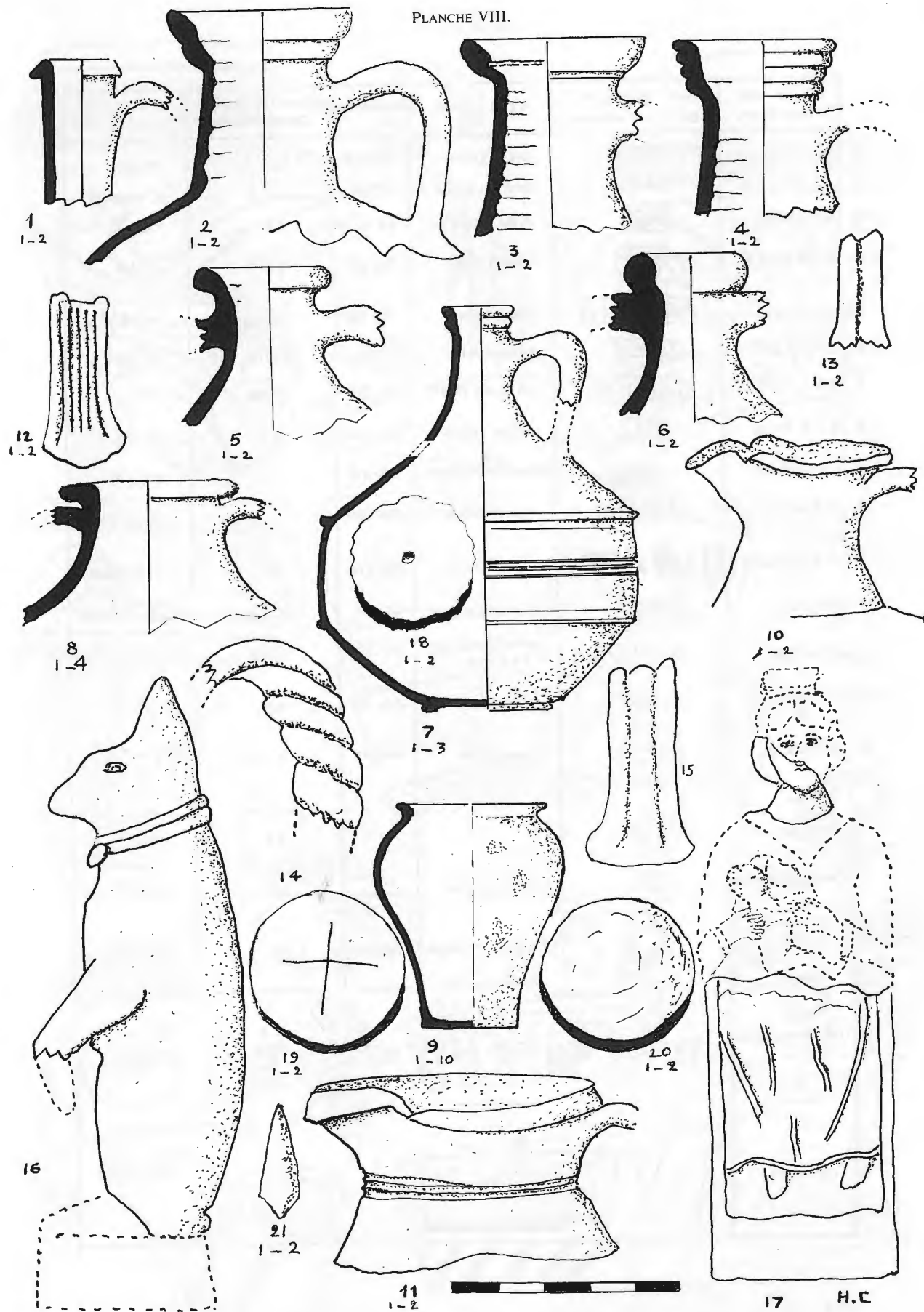
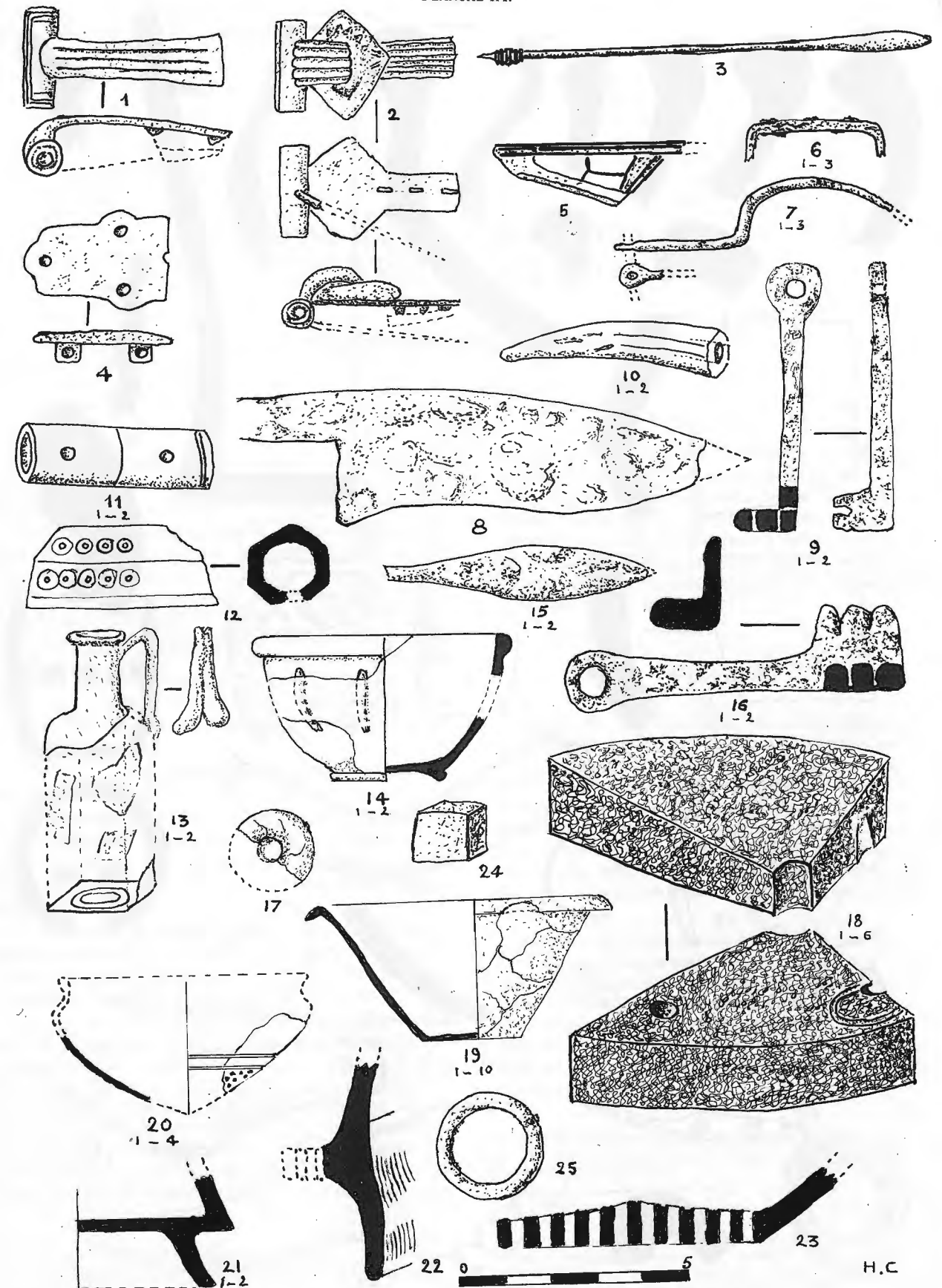
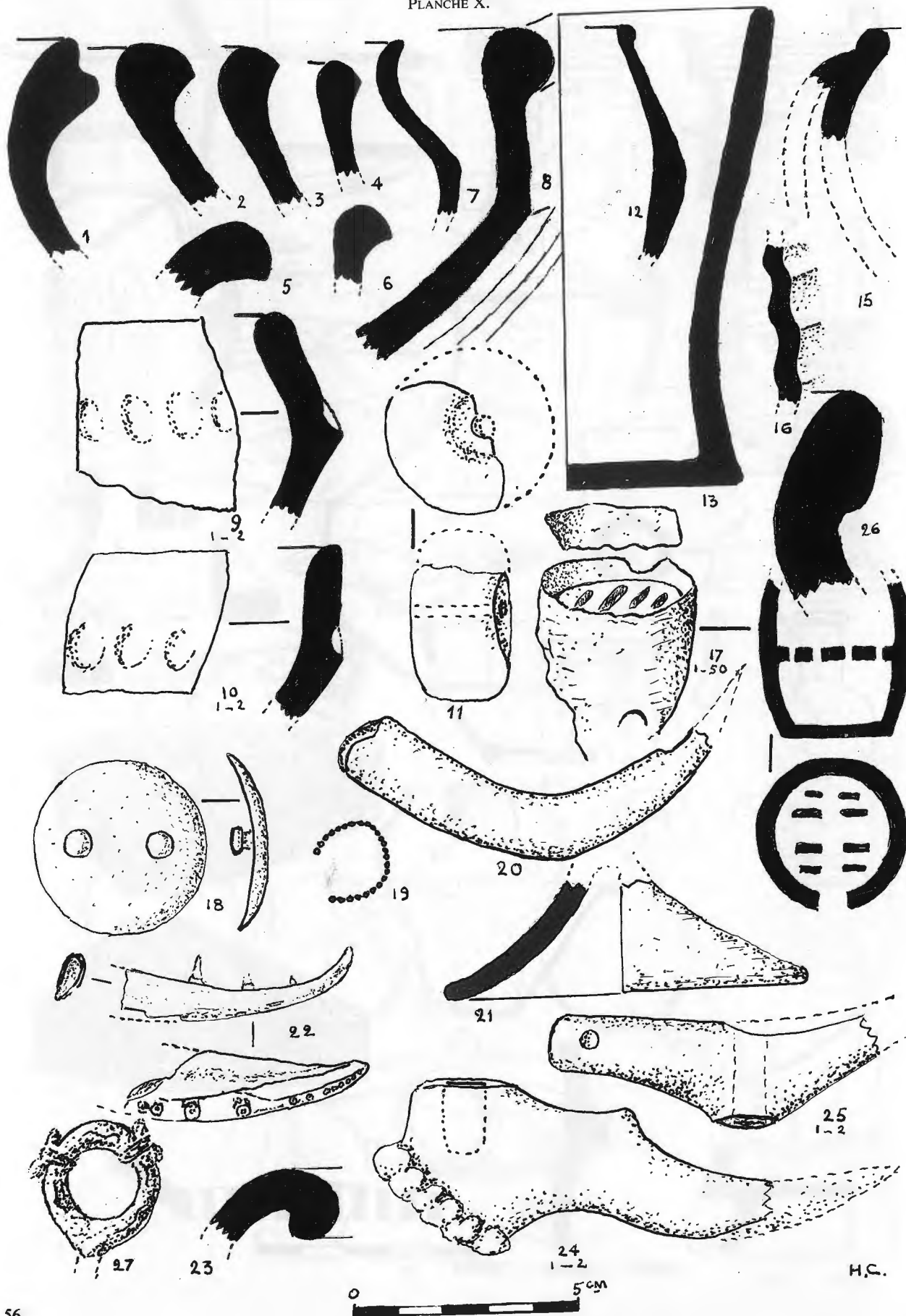


PLANCHE IX.





SADIRAC A LA FIN DU MOYEN AGE : LE SITE POTIER DE SABLEYRE

par Pierre REGALDO-SAINT-BLANCARD *

Le travail entrepris à Sadirac depuis 1979 s'est fixé pour but d'étudier la continuité de l'artisanat céramique qui s'y est développé au moins depuis le XII^e siècle.

La problématique d'ensemble de cette enquête globale se fonde d'une part sur l'ethnoarchéologie conçue à la fois comme ayant une finalité vers l'humain au travers de l'objet et comme une tentative d'explication du passé par le présent. Elle se fonde d'autre part sur l'archéologie rurale, dans la mesure où la majeure partie de l'histoire et de l'archéologie actuelles sont urbaines dans leur essence, et dans la mesure où la différence réelle entre ces deux domaines est plus qu'une différence de contexte mais une différence de structure et d'objet.

Ces deux points impliquent diverses conséquences méthodologiques :

- une ouverture qui se traduit par une volonté inter ou pluridisciplinaire¹, par une « déperiodisation » et l'étude de la « longue durée », ainsi que par le jeu complémentaire du synchronique et du diachronique ;

- un intérêt particulier pour l'évolution des structures (au sens le plus large du mot), dans une dialectique continuité/rupture qui se concrétise par une démarche régressive dans l'axe diachronique.

En fait, une démarche globale conçue *a priori* selon un mode régressif se heurte bien sûr à la réalité du terrain qui plie à ses raisons propres (urgence d'un sauvetage, facilités d'accès, opportunité, « politique ») la régularité de la progression chronologique inverse et la rigueur d'un raisonnement abstrait. Ainsi le site de Sableyre a été remarqué dès 1979, en prospection systématique. La menace qu'y faisait planer une restructuration du vignoble le fit mettre en étude plus

tôt que prévu ; de ce fait, il subsiste une période peu connue, s'étendant entre l'activité de ce site et les époques récentes pour lesquelles la synthèse est en cours d'achèvement². Cette période, qui couvre la seconde moitié du XVI^e siècle et le début du XVII^e apparaît pourtant maintenant d'un intérêt remarquable, comme celle de profonds changements technologiques et probablement sociaux.

SABLEYRE

Ce lieu-dit (fig. 1) est situé immédiatement au nord du village de Lorient sur la route Bordeaux-Créon, au tracé ancien, qui suit la ligne de partage des eaux entre Dordogne et Garonne. Au village de Siron, qui jouxte Sableyre au nord-est, des poteries sont attestées depuis au moins le XVIII^e siècle et, à Lorient, depuis le XVI^e. On retrouve fréquemment dans les labours de ce secteur des tessons d'époque moderne, indépendants du substrat archéologique et provenant de ces ateliers voisins³.

Sableyre est limité au nord et au sud par deux chemins de terre classés comme communaux et à l'est par une route bitumée, elle aussi communale ; la limite ouest est marquée par le relief dans le prolongement au-delà de sa source du petit ruisseau de Cueyraud. Cet ensemble, géographiquement assez cohérent, appartient au bassin du Gestas, petit affluent de la Dordogne.

2. Dans le cadre de contrats de recherche passés avec la Cellule du Patrimoine Industriel de l'Inventaire général et la Mission du Patrimoine Ethnologique.

3. D'une part, les cendres, tessons et autres déchets de cuisson sont couramment utilisés pour amender les terres en culture ; d'autre part, les fosses et puits d'extraction — comme il en existe plusieurs à Sableyre — sont comblés avec les remblais les plus aisément disponibles, et les labours dispersent en surface de nombreux débris céramiques. C'est un phénomène courant que cette dispersion de tessons autour d'un site potier, en dehors de toute attaque du site lui-même.

* C.N.R.S./Université Bordeaux III, C.R.I.A.A.

1. Notamment l'enquête ethnologique menée par Syvie Fescia-Bordelais et l'étude des archives par Claire Hanusse.

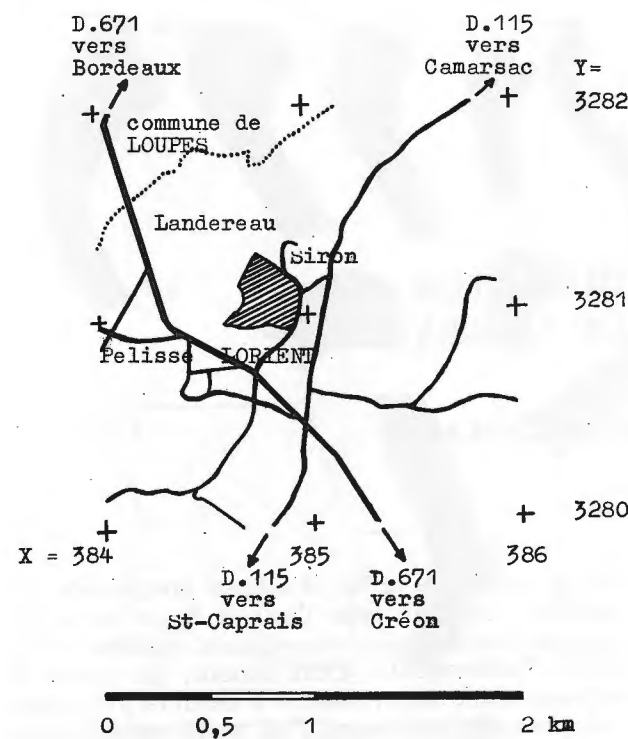
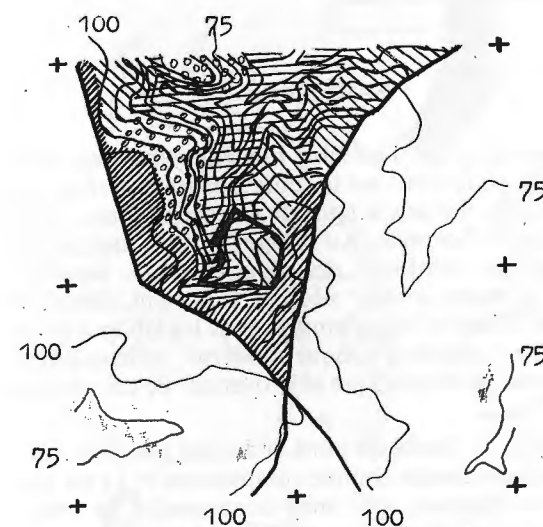


FIG. 1. — Plan de situation de Sableyre.



Courbes isométriques d'altitude de 5 en 5m.

Pédologie:

- sols lessivés dégradés des plateaux
- sols lessivés de pentes (types divers)
- sols bruns caillouteux
- Alluvions des basses vallées

FIG. 2. — Relief et pédologie. (D'après l'I.G.N. et les travaux de Jacques Wilbert avec son autorisation.)

D'après les travaux de J. Dubreuilh⁴, on peut considérer que, dans la partie haute du lieu, se superpose au socle calcaire stampien une dizaine de mètres d'alluvions, différentes terres argileuses et sableuses: notamment, en surface, un limon argilo-sableux jaune, assez courant dans l'Entre-Deux-Mers, et, parmi les couches plus profondes, la fameuse « argile bleue » de Sadirac. La pente générale du terrain est d'orientation sud-est/nord-ouest, avec une dépression de même orientation à la limite nord du tiers sud, servant actuellement au drainage des eaux. Si les bas de pente ont une pédologie fondée sur les alluvions des basses vallées, la majeure partie du lieu présente des sols lessivés de pentes⁵. Rien de bien remarquable sinon que géologie, relief et pédologie (fig. 2) concourent à créer une situation de ruissellement très important, d'une part vers la légère dépression qui marque ce lieu et d'autre part vers le nord-ouest. La pente des terrains est un élément non négligeable d'une enquête archéologique sur la poterie: les dénivellations ont souvent été exploitées à époque moderne pour l'implantation des fours. En fait, ici, seul le bord du plateau, en faible pente, semble occupé; ce refus des pentes est probablement en rapport avec la technique de fabrication des fours telle qu'on peut l'observer ici.

Les cinq parcelles que groupe aujourd'hui Sableyre sont en majeure partie cultivées en vigne⁶. L'étude archéologique dut se plier au respect des pieds et des façons culturales et se contenter de fouilles en tranchées ou en sondages strictement limités.

La grande taille de cet ensemble a provoqué différents systèmes de repérage: d'une part des quadrillages, parcelle par parcelle, fondés sur les rangs et les pieds de vigne (il ne sera pas question ici de ce système précis mais lourd); d'autre part une division en secteurs non réguliers, délimités en fonction de l'évolution des observations et désignés par des lettres.

Le parcellaire actuel est notablement différent de celui du XIX^e siècle qui montre un mittage important (fig. 3). Sur des photographies aériennes de l'I.G.N., on peut voir des traces (fig. 4) qui relèvent d'un parcellaire plus ancien dont hérite en partie le cadastre napoléonien daté de 1818 (fig. 5). Il apparaît maintenant clairement que cette occupation, probablement culturelle, est postérieure à l'activité potière qui marque ce lieu: dans un monde rural, l'artisan cède volontiers la place au paysan, ici dans un sens topographique, ailleurs — et fréquemment — dans un sens idéologique.

Une étude de répartition des densités de tessons dans une partie du lieu-dit (secteur D, fig. 6) montre que ces densités semblent respecter ce parcellaire

4. J. DUBREUILH, *Contribution à l'étude sédimentologique du système fluvial Dordogne-Garonne dans la région bordelaise. Les ressources en matériaux alluvionnaires dans le département de la Gironde*, B.R.G.M., 1980 (document n° 4).

5. Travaux de J. Wilbert de l'I.N.R.A. non encore publiés.

6. Elles appartiennent à MM. Baylet et Moreau, respectivement Château Landereau et Château Farizeau. Qu'ils soient ici remerciés pour leur amabilité et les facilités de travail qu'ils m'ont consenties.

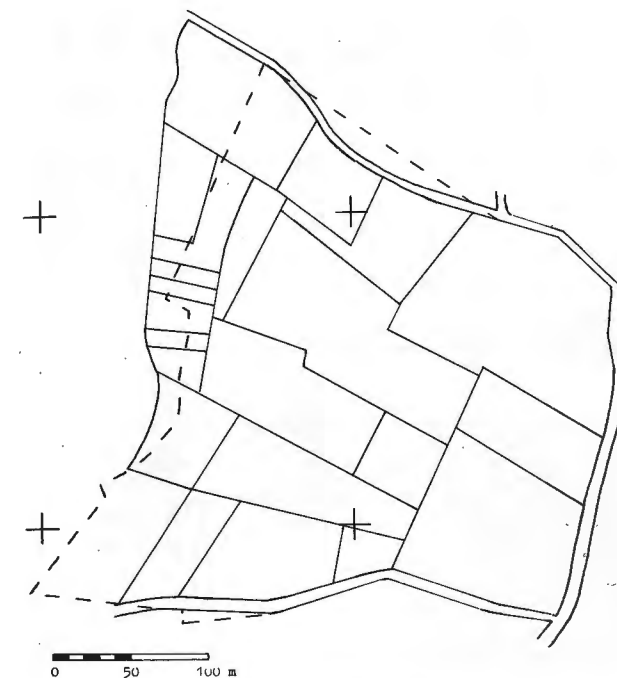


FIG. 3. — Cadastre napoléonien (1818).

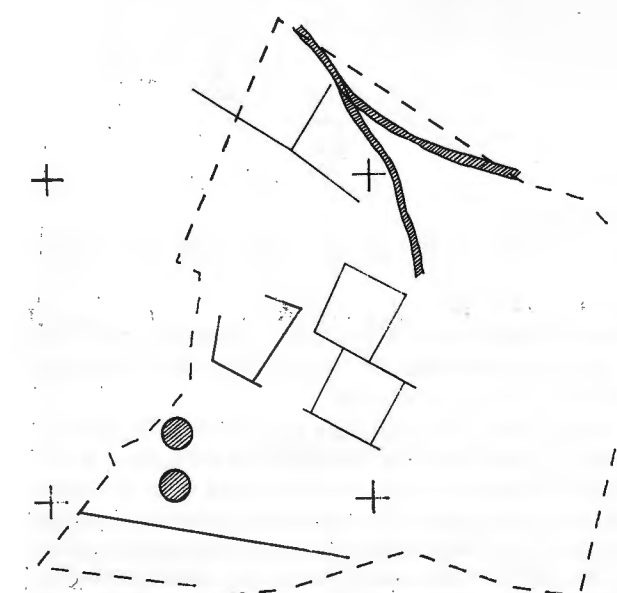


FIG. 4. — Traces observées en photographie aérienne.

ancien; les tessons seraient d'époque moderne, antérieurs au XIX^e siècle, mais ils sont bien difficiles à dater du fait de leur petitesse.

Une campagne de sondages (1983) puis deux de fouilles (1984 et 1985), toutes trois mêlées de prospection tant classique que géophysique, mirent en évidence la nature et l'importance archéologique de ce site. Les éléments les plus anciens reconnus remontent au XIV^e siècle et les plus récents au début XVI^e, apparemment sans la moindre solution de continuité.

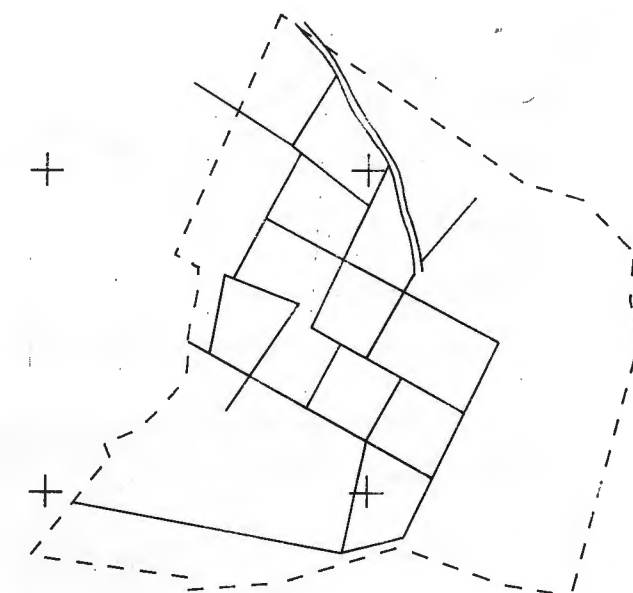


FIG. 5. — Proposition de reconstitution d'un parcellaire ancien.

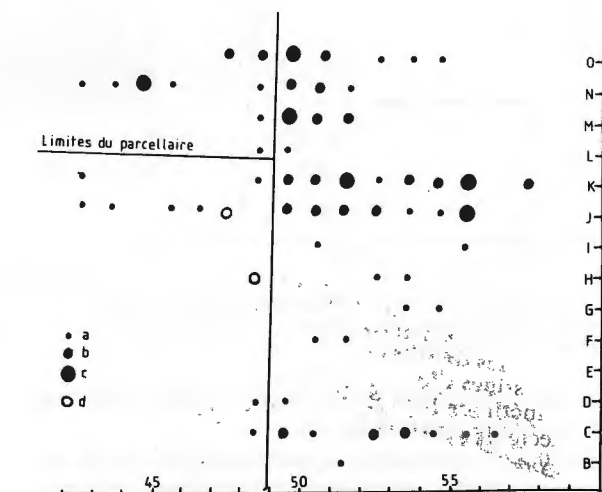


FIG. 6. — Cartographie de densités de tessons du secteur D établie en fonction du quadrillage d'après un comptage effectué sur une bande désherbée d'environ 50 cm. a. 5 ou 6 tessons au m²; b. 7 à 9; c. 10 et plus; d. Puits d'extraction débouchés.

Les conditions actuelles de travail n'ont pas permis l'étude du site en aire ouverte qui se révèle maintenant nécessaire. L'on ne peut raisonner sur l'ensemble que par une extrapolation des données de fouilles, strictement limitées dans leur extension, sur celles de prospection, limitées à une vision de surface et au « flou » usuel à ce genre de travail.

Néanmoins, l'impression globale qui se dégage est celle d'un développement en couronne à partir d'un centre plus ancien, très bien typé, vers une périphérie plus récente où les caractéristiques de la zone centrale se diluent presque totalement. Les secteurs A et C correspondraient à ces développements périphériques,

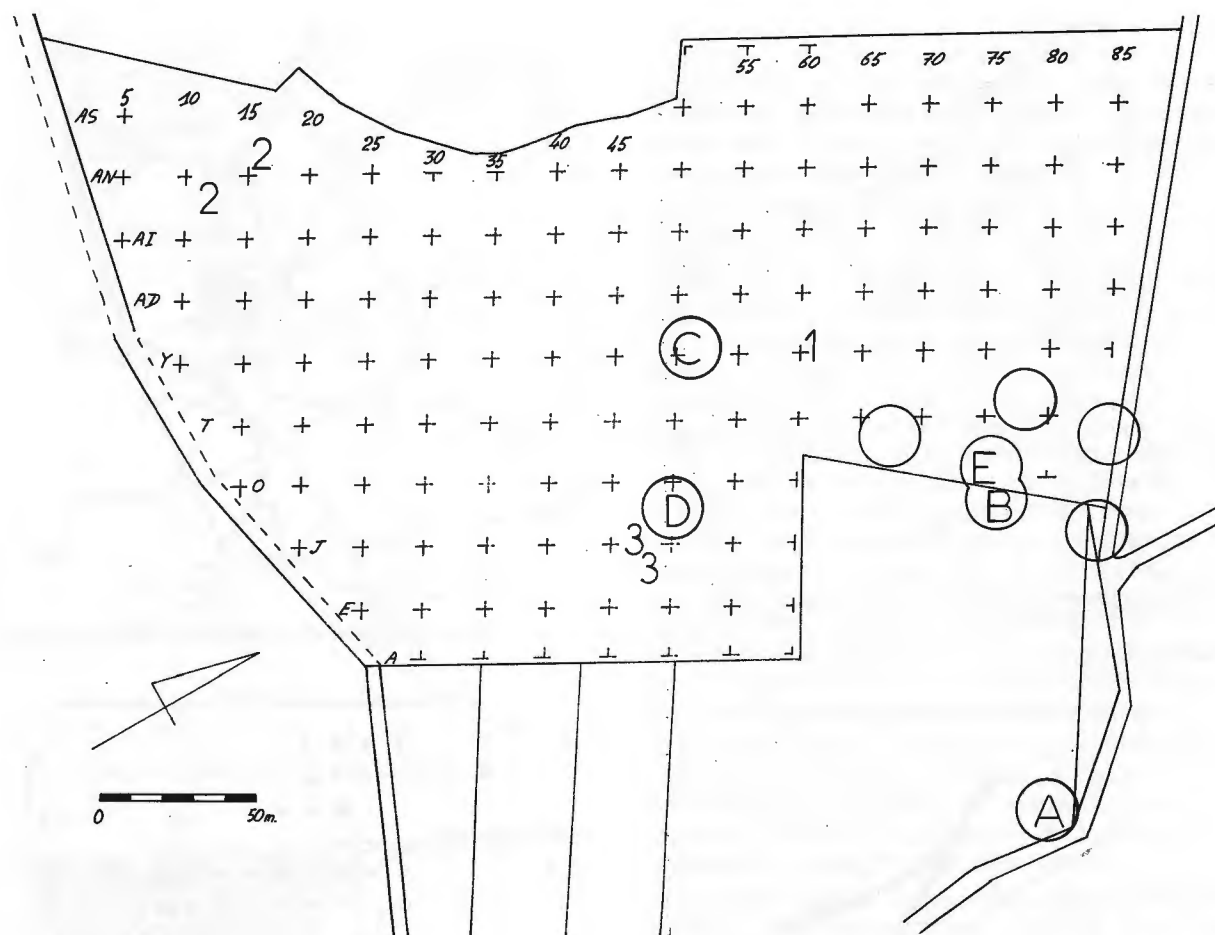


FIG. 7. — Plan d'ensemble de Sableyre.

Pour la grande parcelle AC.51 sont portées les coordonnées fondées sur la plantation (quatre pieds de vigne regroupés autour d'un piquet, selon un quadrillage de 4 x 4 m). 1. Traces d'un habitat (?). — 2. Traces d'une fosse d'extraction (photographie aérienne). — 3. Puits d'extraction débouchés.

tandis que les secteurs B, E et leurs voisins constitueraient le noyau central (fig. 7).

Autour de ce complexe, apparaissent des traces des occupations postérieures, comme l'ancienne cadastration ou les densités de tessons du secteur D, mais aussi des vestiges d'extraction par puits et galeries. C'est là une méthode bien connue à l'époque moderne pour la collecte de l'argile bleue. Si celle-ci était déjà employée au XIV^e siècle — et l'on en a des traces à Sableyre même — on ne sait par quel moyen elle était obtenue. Il est des traces aériennes au nord-ouest de ce lieu-dit qui paraissent relever de deux grandes fosses; c'est plutôt là que je situerais l'extraction de l'argile bleue contemporaine des ateliers médiévaux de ce secteur, tandis que je renverrais les puits aux siècles suivants, mais il n'en est aucune preuve concrète.

Le secteur E

Ce secteur correspond à une partie de la zone centrale du site; c'est un des quatre ou cinq secteurs distincts mais voisins, marqués par une forte densité de tessons assez gros et présentant en prospection une

grande ressemblance d'extension, de nature apparente et vraisemblablement de chronologie. Une fouille fut faite en 1985 sur ce secteur.

Auparavant, des sondages à la tarière avaient montré que les densités observées en surface étaient dues à un phénomène de nature anthropique dont au moins partie était en place. Des mesures de résistivité électrique du sol confirmèrent ces données et contribuèrent à la délimitation partielle d'une zone perturbée d'environ dix mètres sur dix, avec une extension possible jusqu'au secteur B (fig. 8). Une tranchée de fouille fut ouverte en travers de cette zone (fig. 9). Elle mit au jour un ensemble enchevêtré de plusieurs fosses d'extraction de l'argile et d'un four avec sa fosse d'accès 7, le tout comblé tantôt avec des remblais de terre, tantôt avec des tessonniers.

Le four (fig. 10) était détruit jusqu'à 15 ou 20 cm au-dessus du fond. La fosse 2 donnait accès à l'alandier assez court, précédant un foyer plus large que

7. Suivant la nouvelle numérotation des fours sadiracais adoptée en 1985 — deux lettres désignant le lieu-dit et un numéro d'ordre — celui-ci fut dénommé SB4.

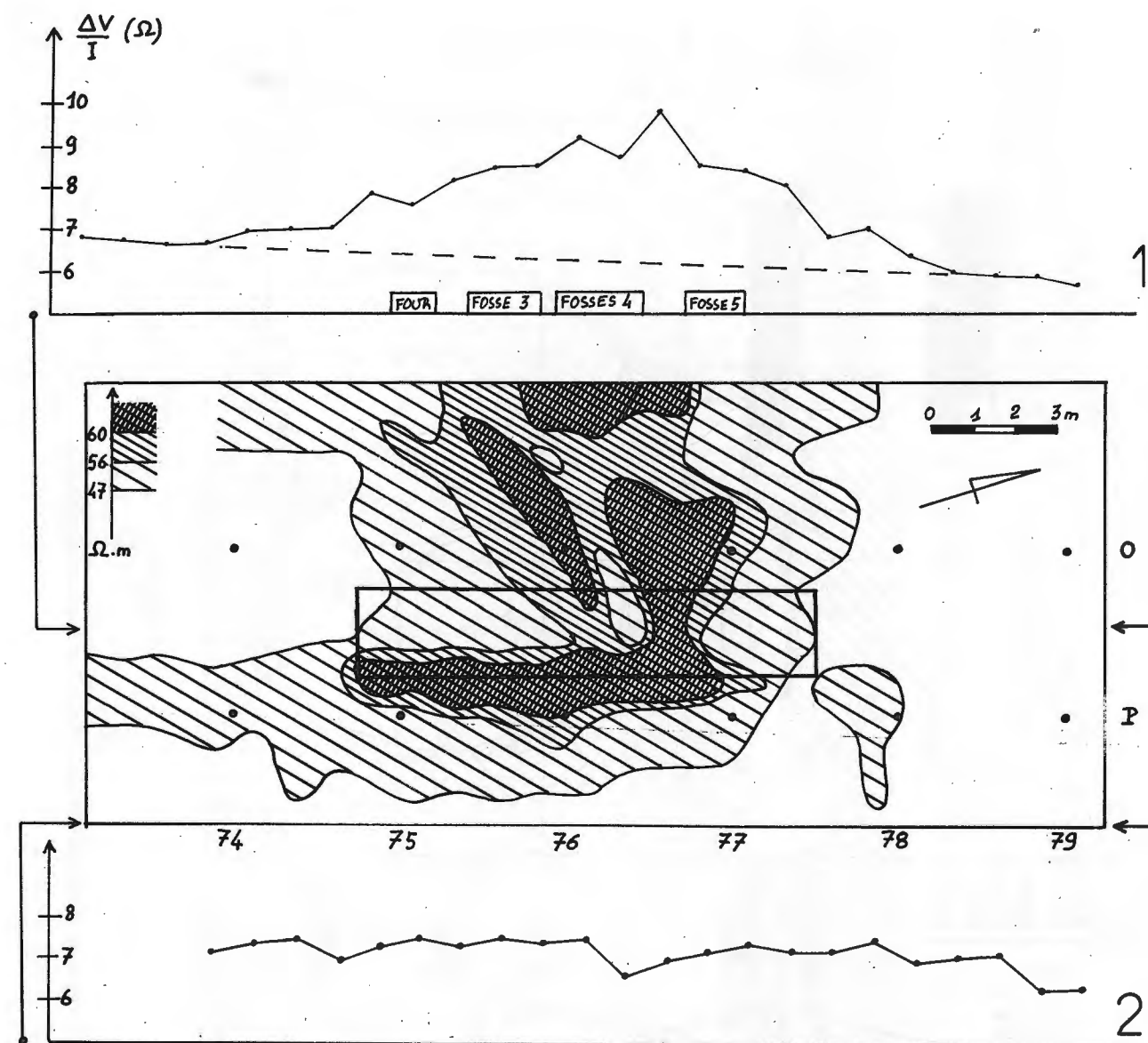


FIG. 8. — Carte d'isorésistivité du secteur E, mettant en évidence une zone d'anomalies positives bien limitée, sauf à l'est (vers le secteur B).

profond (environ 1,20 x 1,50 m), séparé en deux par un mur de refend. Le tout était creusé dans le limon argilo-sableux jaune. D'après la forme des parois du foyer, on imagine volontiers un laboratoire sensiblement circulaire: en tout cas, les parties conservées s'inscrivent très mal dans un rectangle et bien mieux dans un cercle.

Ce qui restait du foyer était entièrement rempli de cendres, de charbons de bois et d'éclats de poterie, du genre de ceux arrachés par une déshydratation ou une déshydroxylation trop rapides (couche 5, cf. la coupe stratigraphique dans la fig. 9). De tous les fours fouillés à ce jour à Sadirac, c'est le seul à ne pas avoir été nettoyé avant son abandon. C'est le plus petit et le plus « primitif ».

Les couches supérieures avaient été emportées par le défonçage. Aucune trace des parties supérieures, en particulier de la sole, n'a pu être retrouvée. Il existait cependant quelques débris vitrifiés dont certains portaient peut-être trace de carreaux. La fosse d'accès avait été comblée d'un remblais de terre contenant des tessons de poteries (couche 4).

Les seuls éléments de datation sur lesquels on puisse se fonder se trouvent à l'intérieur du foyer, dans la couche de cendres. Ce sont des masques rapportés sur des vases — et notamment sur des anses (de mortier ?) — en façon de décor et souvent détachés lors de la cuisson. Ils sont assez typiques pour être facilement reconnaissables et être ainsi, dans l'avenir, mieux datés; mais on pourrait les situer dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

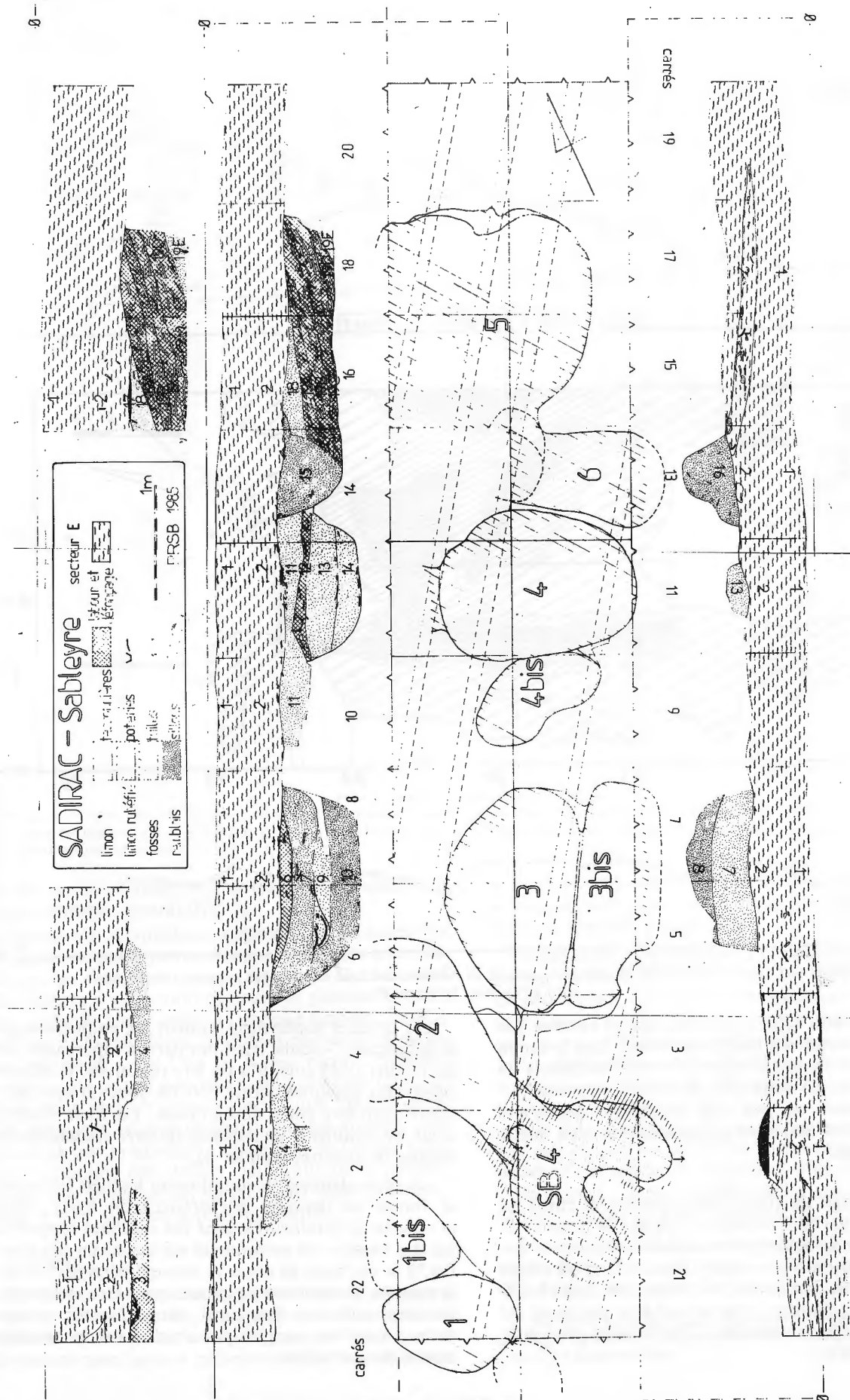


FIG. 9. — Plan de la tranchée de fouille du secteur E et coupes stratigraphiques.

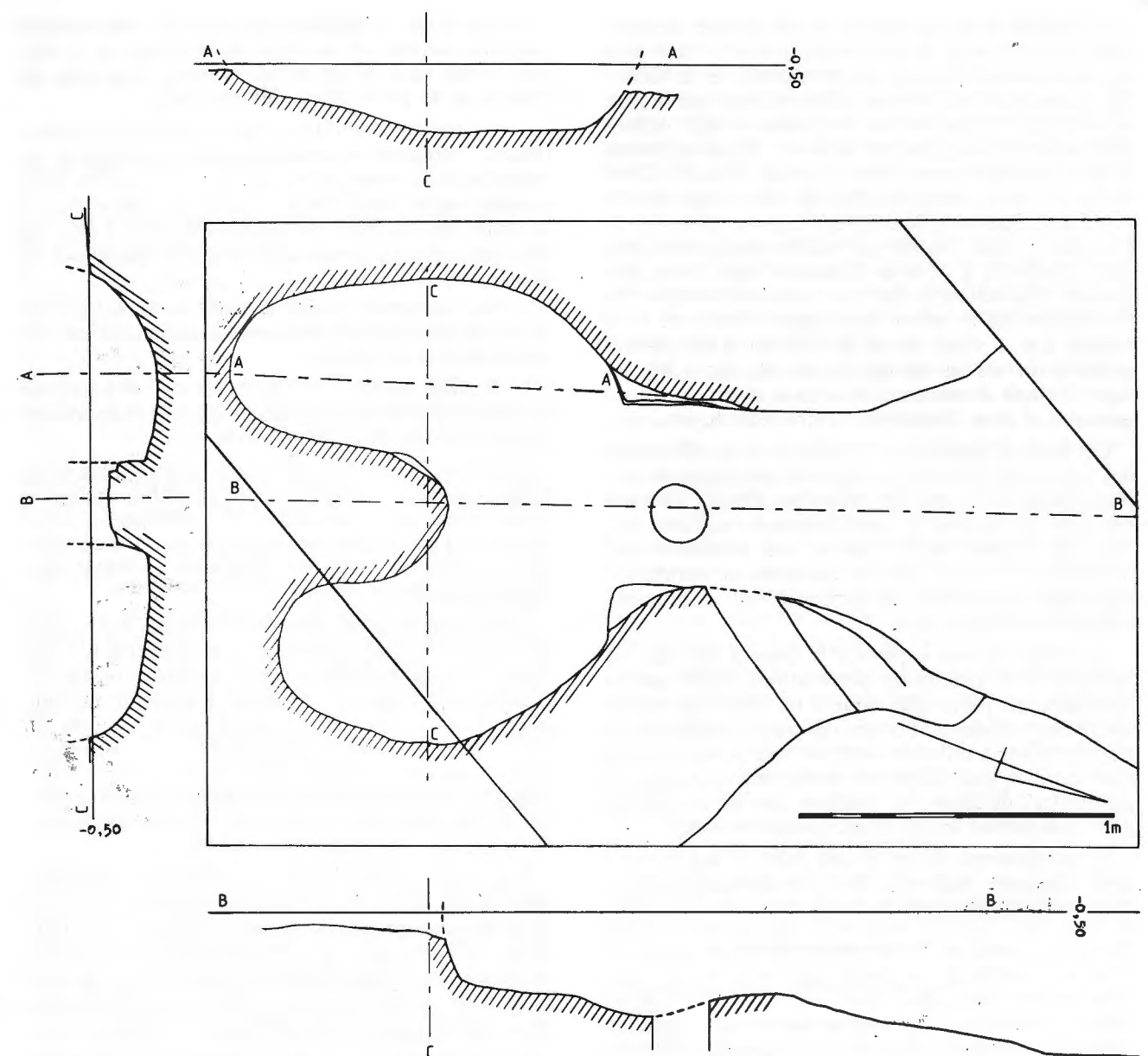


FIG. 10. — Plan et coupe du four SB4.

Il est d'autres exemples de fours semblables ; sans dépasser le cadre de l'Entre-Deux-Mers, on peut citer celui de Capien⁸, non seulement de même structure mais aussi de dimensions comparables et sensiblement contemporain, ou les fours F et G de Langoiran⁹. En fait, c'est le modèle ordinaire à l'époque médiévale.

Ce four a subi deux avatars postérieurs à son abandon. L'alandier a été percé d'un trou cylindrique d'une vingtaine de centimètres de diamètre, dont la nature n'est pas connue mais qui s'apparente à un carottage. Un sillon profond a recoupé la partie nord-

est de l'alandier ; il est probablement dû à certains outils de labour qui auraient été utilisés dans ce secteur.

De part et d'autre de ce four et de son accès, ont été reconnus cinq ensembles de fosses, relativement peu profondes (la plus creuse descendait à 75 cm sous le défonçage), et d'une amplitude assez restreinte, excavées dans le limon argilo-sableux jaune et comblées par des tessonniers et de la terre. Ces fosses ont été écrêtées par le défonçage, ce qui, dans certains cas (en particulier pour 1), ne leur laissait guère de creusement. Du point de vue du matériel qu'elles contenaient, elles se présentent donc comme des ensembles clos, partiellement conservés.

8. Fouillé en 1985 par M.-A. Landais.

9. Lieu-dit Chauvin, fouillé en 1980.

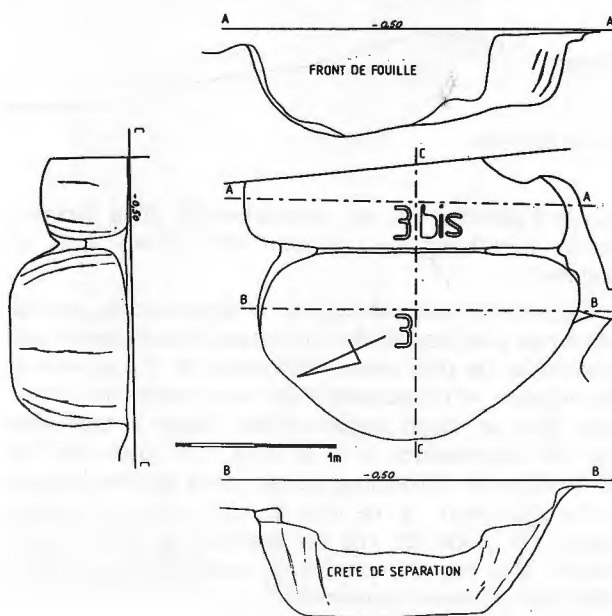
La géométrie de ces fosses, le fait qu'elles ne donnent accès à rien, la terre dans laquelle elles sont creusées, autant de traits qui permettent de les identifier comme des extractions. Elles offrent une preuve — autre que l'observation de tessons — de l'utilisation du limon jusqu'au *xvi^e* siècle et, depuis au moins le *xiv^e*, conjointement avec l'« argile bleue ». Deux fosses antiques, pratiquées dans la même terre, ont été fouillées à Sadirac (Plantey) et à Lignan (Quartier de Cavaillac); elles étaient de taille considérablement plus grande (15 à 17 m de diamètre) mais d'une profondeur équivalente à celle des fosses de Sableyre. De l'utilisation de la même terre dans l'Antiquité et le Moyen Age, il serait abusif de conclure à une permanence à travers les siècles obscurs du Haut Moyen Age: il s'agit d'une terre de surface, aisément reconnaissable et dont l'intérêt a pu être redécouvert.

Les fosses d'extraction de Sableyre se présentent en des ensembles ramifiés de deux ou trois excavations, séparées entre elles par des crêtes peu élevées. On peut remonter au schéma de fonctionnement suivant: une fosse est creusée; depuis celle-ci sont pratiquées une ou plusieurs autres; tout cet ensemble est comblé en une seule opération; le processus est à nouveau engagé un peu plus loin.

La fosse 3 et son extension la fosse 3 bis (fig. 11) permettent les meilleures observations. Leurs parois verticales, en particulier pour 3 où elles sont même légèrement concaves, portent des traces parallèles qui s'apparentent à celles laissées par une pioche ou une houe dont la lame aurait au moins une quinzaine de centimètres de large; la courbure des parois correspond exactement à celle d'une pioche actuelle.

Le comblement de ces fosses relève d'une histoire assez complexe mais est riche d'enseignement (cf. les coupes stratigraphiques de la fig. 9):

FIG. 11. — Plan et coupes de la fosse 3.



— La fosse 3 contient un premier comblement jusqu'au niveau de la crête la séparant de 3 bis: couche 10, faite d'une terre argileuse, d'un peu de cendres et de petits débris de terre cuite.

— La couche 9 est faite de terre, de limon et de gros tessons, rarement en connexion mais permettant un remontage des vases; elle s'appuie sur les parois nord et ouest de la fosse 3 mais s'écarter de la paroi sud et n'atteint pas la crête de séparation avec 3 bis; on pourrait y voir un niveau de travail correspondant au creusement de 3 bis.

— La couche 8 comble le fond de la fosse 3 bis jusqu'au niveau de la crête de séparation; elle est très analogue à la couche 7.

— Celle-ci comble à la fois les fosses 3 et 3 bis; elle est faite d'une terre argileuse, de cendres et de tessons sans connexion de taille moyenne.

— Enfin, la couche 6 est faite de tessons assez gros, fréquemment en connexion; elle est stabilisée dans le creux formé par le tassement des comblements sous-jacents et a été touchée par le défonçage. A noter dans cette couche les fragments d'un outil en métal vraisemblablement un coute.

Cette stratigraphie montre clairement d'une part qu'un certain temps passe entre le creusement d'une fosse et son agrandissement par une autre (couche 10), d'autre part comment est mené à partir d'une première fosse le creusement d'une autre (couche 9), enfin que l'ensemble est comblé avec différents apports que leurs constituants (cendres, tessons) placent bien dans un contexte céramique: tantôt tessonniers très déplacés (couche 7), tantôt tessonniers premières ou peu remaniées (couche 6).

Ces traits existent, plus ou moins bien marqués, pour toutes les autres fosses. L'existence de crêtes ou de différences de niveaux entre une fosse et ses extensions, en particulier, est une constante remarquable; de même pour l'alternance entre des couches de remblais et de tessonniers. Les traces d'un outil du genre de la pioche étaient très visibles dans la fosse 5.

Ces fosses se juxtaposent, en général, sans se recouper. Sauf pour 6 qui empiète à la fois sur 4 et 5; véritablement parasite, plus tardive, ses limites sont difficiles à cerner et il n'est pas évident qu'elle n'ait pas eu une autre finalité que l'extraction de l'argile.

Le secteur B, défini lors de l'implantation d'un sondage, en 1983, pourrait, d'après les résultats des prospections géophysiques, appartenir au même ensemble que le secteur E. Le sondage était en fait trop limité pour que l'on puisse savoir la signification réelle de la tessonniers première qui y fut trouvée. Sur le moment elle fut interprétée comme montrant la proximité d'un four; en fait, elle pourrait aussi bien avoir servi à combler une fosse d'extraction peu profonde.

La nature première de plusieurs des tessonniers retrouvées dans le secteur E et de celle du secteur B semble bien en tout cas renvoyer à l'existence d'un ou

de plusieurs autres fours que SB4. La fouille n'a jamais permis d'aborder qu'une partie très restreinte du gisement, peut-être de l'ordre du vingtième.

Le secteur C

Le secteur E est une partie de la zone centrale de Sableyre. Ainsi qu'il était expliqué plus haut, à la périphérie de cette zone centrale se développent d'autres secteurs qui ne présentent plus les mêmes caractéristiques, notamment cet enchevêtrement de fosses d'extraction. D'après les éléments de surface, il est plausible que ce soit le cas du secteur A où les traces d'un four — terres rubéfiées arrachées par les labours aux structures cuites — avaient été repérées dès 1979 (four SB1); c'est bien ce que la fouille a révélé pour le secteur C. Il y avait là un four (SB3) beaucoup plus grand, beaucoup plus élaboré que SB4; et surtout plus aucune fosse d'extraction à proximité (fig. 12).

Des traces de la tessonniers qui le comblait, ramenées en surface par les charrues de labour, avaient été observées en prospection; un sondage — implanté juste à l'extérieur du four — avait confirmé ces traces sans en situer précisément l'origine; des mesures de résistivité électrique ont au contraire permis sa localisation par le repérage d'une anomalie — en fait peu usuelle — sans doute due à la présence d'un vide sous la sole ¹⁰.

Le défonçage avait atteint jusqu'à la sole du four, l'attaquant même nettement et perturbant le comblement de ce qui restait du laboratoire. Il subsistait pourtant des traces assez précises pour assurer que ce comblement était fait par une tessonniers assez peu déplacée. L'effondrement d'une partie de la sole avant le défonçage avait par ailleurs provoqué, pour ainsi dire, un prélèvement naturel de cette couche de comblement. Le foyer était partiellement comblé par une épaisse couche d'argile très fine amenée par le ruissellement, un vide d'une cinquantaine de centimètres de haut demeurant entre ce comblement non anthropique et l'intrados de la sole. Cette argile s'appuyait sur les comblements de la fosse d'accès — à base de plusieurs tessonniers et surtout d'une tessonniers première — qui pénétraient largement dans l'alandier.

Celui-ci se présentait comme un couloir de 2,25 m de long sur à peine plus de 1 m de large, voûté en plein cintre — si l'on néglige les irrégularités; le passage du sol, à peu près plan, aux parois se faisait par une courbe nette et non par un angle.

Le foyer était formé de quatre arcs, sensiblement de la taille et de la forme de l'alandier. Le premier était

en partie cassé et correspondait à la zone effondrée de la sole; cette altération de l'avant du foyer était sans doute due au dégagement de chaleur lors des cuissons, très prononcé à cet endroit. Entourant une sorte de couloir médian, ces arcs divisaient et diffusaient les flammes du fait de leur obliquité, irrégulière mais bien réelle. Sur la paroi opposée à l'alandier, un ergot modelé séparait les dernières flammes. Entre les arcs, le sol s'incurvait et remontait jusqu'à rejoindre l'intrados de la sole. Sauf ceux des pieds-droits des arcs, qui d'ailleurs étaient cassés et disparaissaient sous la vitrification, et l'ergot du fond du four, le foyer ne possédait aucun angle. Les voûtes étaient en courbes vagues et imprécises.

La sole semble avoir été épaisse de quarante à cinquante centimètres. Elle était percée de nombreux carneaux de forme, de disposition et d'inclinaison irrégulières. Malgré l'aspect erratique de la disposition de surface, on distinguait à l'intérieur du foyer une répartition à peu près calculée: deux rangées de trois carneaux s'alignaient le long de la liaison entre les pieds-droits des arcs et la sole, faisant souvent des saignées dans l'épaisseur des parois; au fond du foyer, une troisième rangée s'ajoutait de façon médiane; le long de la voûte du couloir axial, les carneaux semblaient disposés à peu près au hasard.

La première impression d'irrégularité constante dépassée, il apparaît que plusieurs traits sont parfaitement calculés: on ne trouve des angles — plus ou moins aigus, mais jamais obtus — qu'aux endroits où ils séparent les flammes, au contraire tout est courbe quand il s'agit de les guider; la troisième rangée de carneaux au fond du four correspond au secteur où il n'y a plus beaucoup de flammes.

Du laboratoire tout avait été détruit et, s'il en était resté quelque chose, le défonçage l'aurait fait disparaître. Pour ce que l'on a pu voir des parois, elles n'étaient pas larges, mais encore au-dessus de la sole elles étaient enterrées. Quelques moellons, toujours dans l'horizon de défonçage, mais avec une tendance au rapprochement avec les anciennes parois laissent supposer que, au-dessus de sa partie enterrée, le laboratoire possédait un parement externe en pierre. Des briques, beaucoup plus fréquentes que les pierres mais trouvées dans les mêmes conditions, montrent la constitution probable du parement interne. Il n'apparaît pas que la partie enterrée ait été très importante, peut-être une dizaine de centimètres.

Aucune trace de voûte n'a été retrouvée. Il semble que même si leur élévation avait été faible, les parois auraient été trop frêles pour en porter une, susceptible de couvrir une sole de 3,20 m sur 2,20 m. La couverture, pour le moins sommaire, des fours de l'époque moderne, faite de cassereaux posés à même les vases à cuire, paraîtrait ici une solution meilleure. Ce raisonnement est strictement hypothétique; aucun indice qui vienne l'étayer.

L'accès au laboratoire est un autre problème sans solution. Le plus probable est qu'il se faisait par-

10. M. MARTINAUD, P. RÉGALDO, « Prospection électrique en Gironde. Repérage d'un four de potier du *xvi^e* siècle à Sadirac-Sableyre », *Cahiers de Physique appliquée à l'Archéologie*, 4 (1985), p. 63-66.

SADIRAC, SABLEYRE

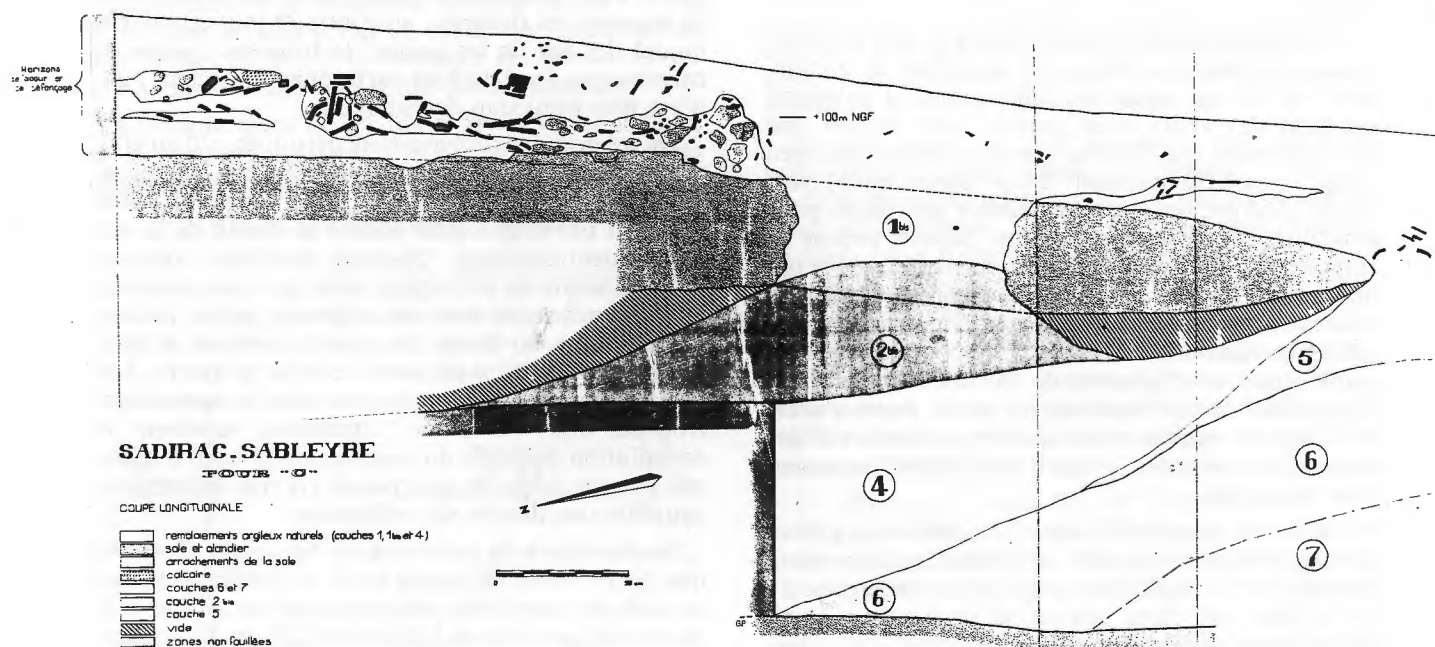
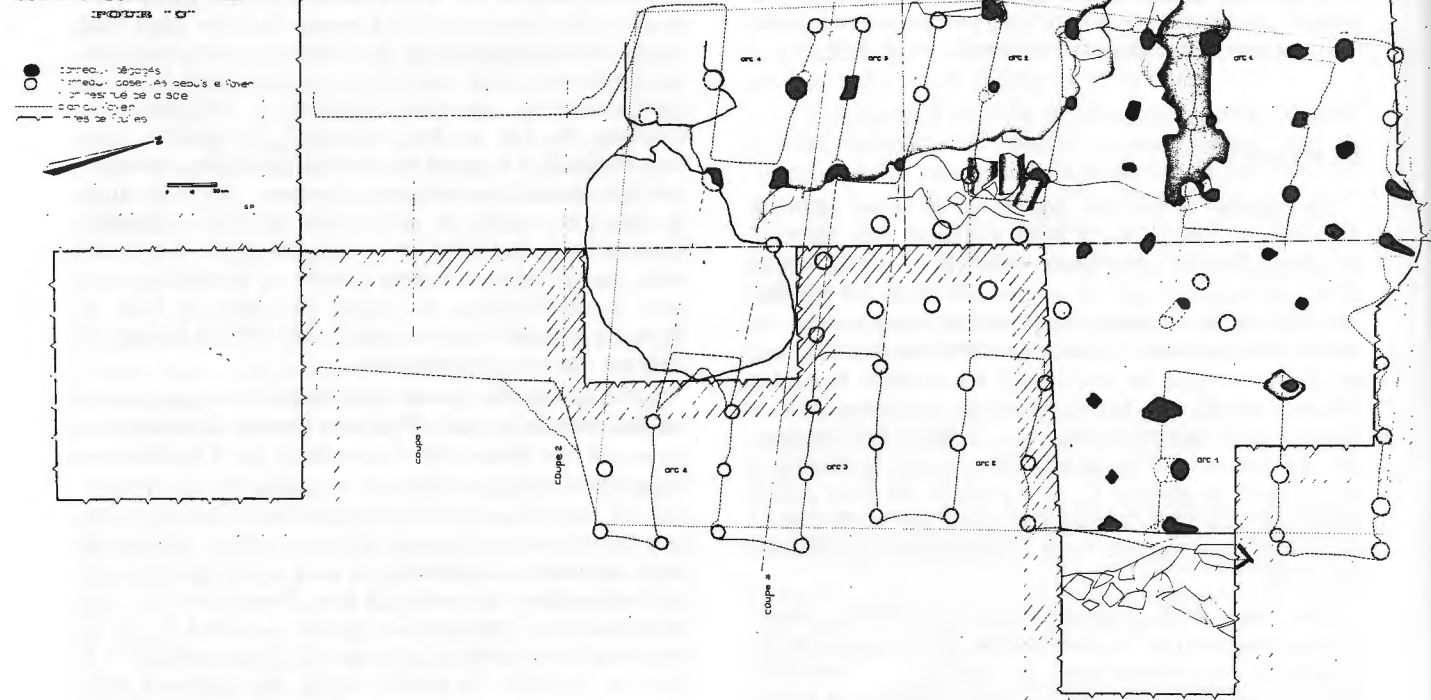


FIG. 12. — Plan et coupe stratigraphique du four SB3.

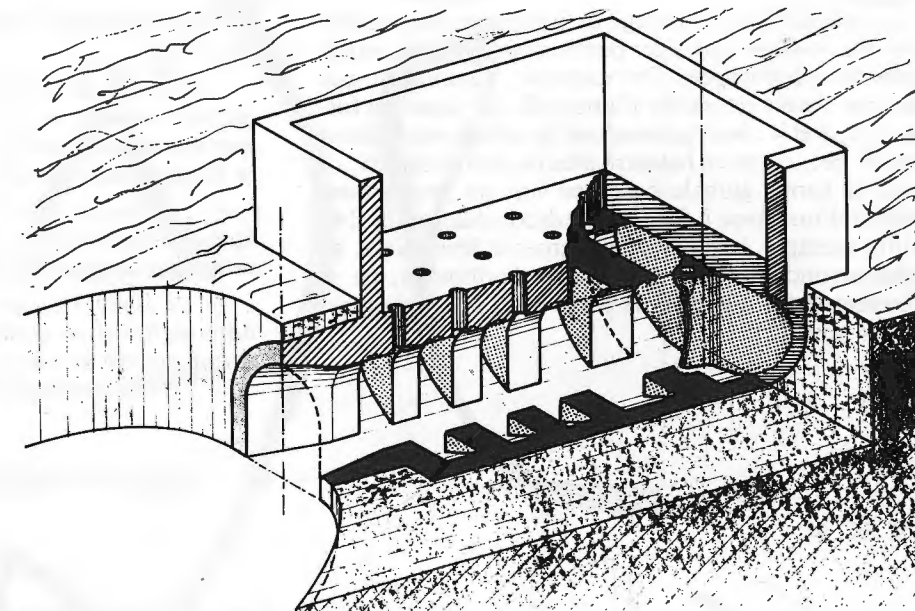


FIG. 13.
Perspective théorique du four SB3.
Dessin de M. Leclerc.

dessus l'alancier qui était entièrement enterré, mais le défonçage en aurait arraché toute trace de seuil ou de sol.

Une fosse d'accès était creusée en avant de l'alancier, avec des parois peut-être doublées d'un mur, fait de moellons calcaires et de blocs de garluche montés à sec, légèrement enfoncés dans la terre vierge. De ce mur il restait très peu de témoignages.

Les terres provenant du creusement de la fosse et du four furent utilisées pour construire les parties bâties. La meilleure preuve en est la façon dont se présentait l'alancier : la terre jaune se rubéfiait et se durcissait insensiblement, et sans la moindre solution de continuité, jusqu'au parement intérieur bien net, pétrifié par les cuissons. Cela se vérifiait sur les côtés, mais aussi sur le sommet de l'alancier, ce qui signifiait clairement que la terre, pour cette partie du four, avait été, après le creusement, ramenée sur un noyau ; l'intrados des voûtes n'en a malheureusement pas conservé de traces, sauf peut-être une rupture de la courbe qui pourrait être imputable à deux planches mal jointoyées. Sans doute en était-il de même pour le foyer, mais il faut noter que la sole était en bonne part, du moins pour sa surface, constituée de tuiles liées avec une argile qui paraît avoir été la même terre jaune. La forme irrégulière des carreaux évoque celle de piquets, sensiblement de la taille utilisée actuellement pour les vignes : parfois des branches entières de diamètres irréguliers, parfois fendues en deux, parfois refendues jusqu'à une section vaguement rectangulaire ou jusqu'à un quart de cercle. Cela paraît d'ailleurs la solution la plus simple et la plus rationnelle pour modeler la sole ¹¹.

11. Cette technique a été utilisée avec succès pour la construction d'un petit four de type médiéval dans le cadre d'un P.A.E. du Collège de Créon dirigé par Martine Boit.

La taille de ce four, le caractère étudié de sa construction, l'épaisseur de la sole sont autant d'indices pour lui supposer une durée de vie assez longue. A voir l'état du foyer et du dessous de la sole, on peut penser qu'il était fatigué lorsqu'on l'abandonna mais, en fait, on ne saurait l'assurer. Le foyer et l'alancier ne contenaient aucune trace de cendres provenant d'une cuisson : visiblement il avait été nettoyé ; est-ce plausible s'il avait été vétuste et promis à la démolition ? Sur la sole, une fine couche de la même argile d'infiltration que dans le foyer laisse penser qu'il y eut un certain temps d'abandon avant la destruction. C'est là un phénomène constamment remarqué sur les fours « évolués » de Sadirac : avant leur abandon, ils avaient été nettoyés, comme si on avait envisagé de les remettre en état.

Pour le détruire, on se contenta de démolir les parties dépassant le sol et de combler le reste, d'abord avec la destruction même des parois du laboratoire, ensuite par l'apport de cassereaux vraisemblablement cuits dans un four qui succéda à celui-ci ou qui l'avaisina. Des glissements ou des infiltrations de terres achèvent de façon naturelle ces comblements anthropiques. Ce trait laisse supposer que le four et sa fosse d'accès n'étaient pas totalement rebouchés, mais sont longtemps restés une zone de friche.

Chronologie

Ces différents secteurs n'ont aucune relation stratigraphique entre eux ; quant aux fosses du secteur E, si elles en ont eues, mis à part le creusement de 6 parasitant 4 et 5, le défonçage les a toutes détruites. L'on est donc réduit à fonder une chronologie relative sur une comparaison céramologique du mobilier.

Le secteur E a l'avantage de présenter cinq ensembles clos distincts où l'on peut reconnaître des variations morphologiques. Par exemple, on constate que certaine forme de pichet n'apparaît que dans les fosses 1, 2, 3 et 4 : bec rapporté sur le col découpé, décor sous le bec, corps en balustre plus ou moins élancé ; de plus, la forme globale du corps voit ses proportions évoluer d'une fosse à l'autre et le décor change (fig. 14). Autre exemple, les pots à deux anses et lèvres plate, au fond arrondi portant des cordons guillochés, ne se trouvent guère que dans la fosse 5 ; ils sont très rares dans 4 (fig. 15).

Mais l'évolution des décors pourrait être la plus flagrante :

— Le four et la fosse 2 donnent des fragments de pichets décorés de têtes et de cordons striés, ainsi que les masques dont on ne connaît pas avec certitude la forme à laquelle ils se rapportaient.

— La fosse 1 fournit un beau pichet à têtes bien épaulé, avec d'autres exemples de ce décor, des cordons striés et de très rares cordons digités.

— La fosse 3 présente des pichets décorés de cordons digités et un exemple de cordon guilloché sur une forme encore inconnue.

FIG. 14.

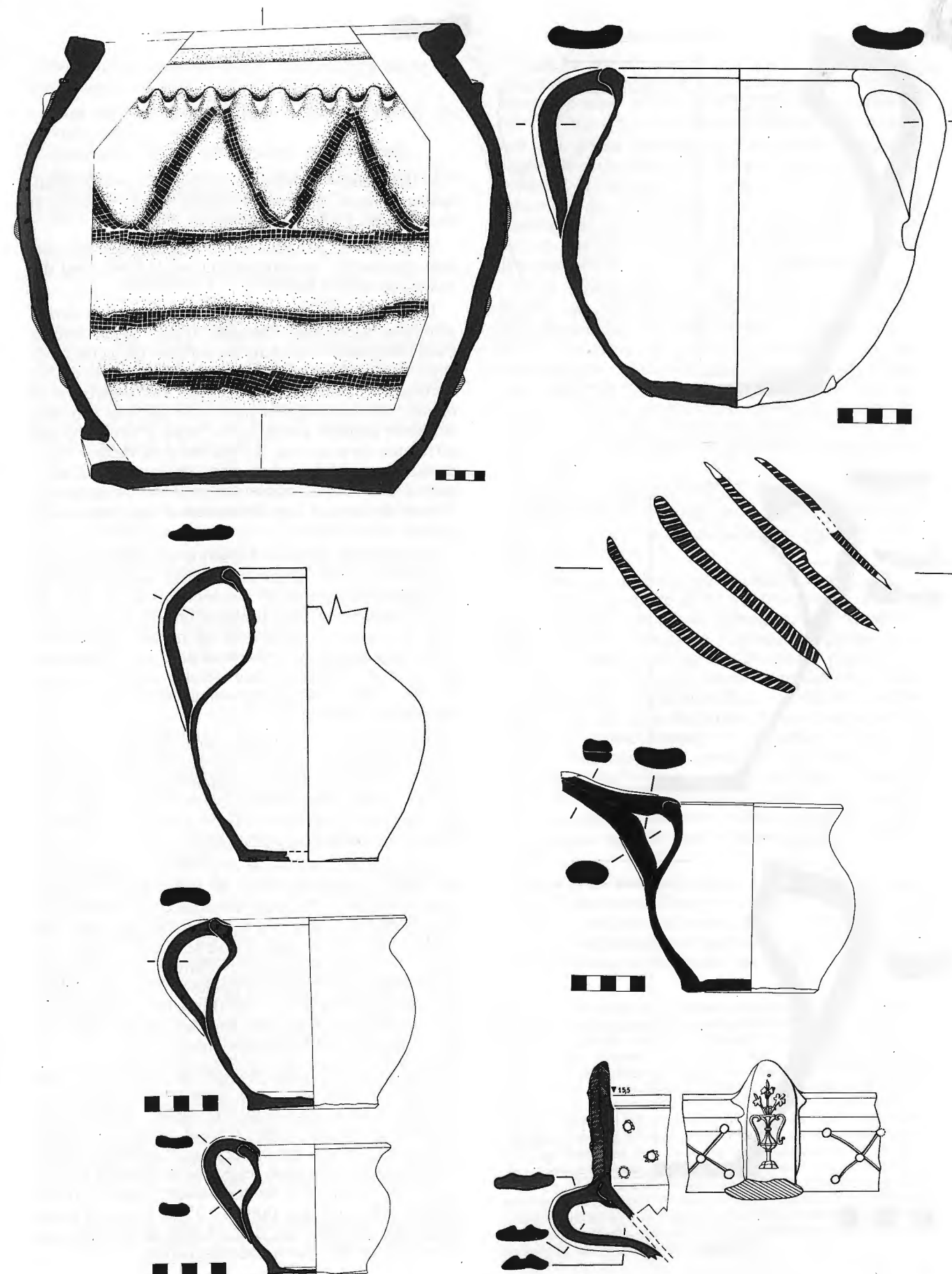
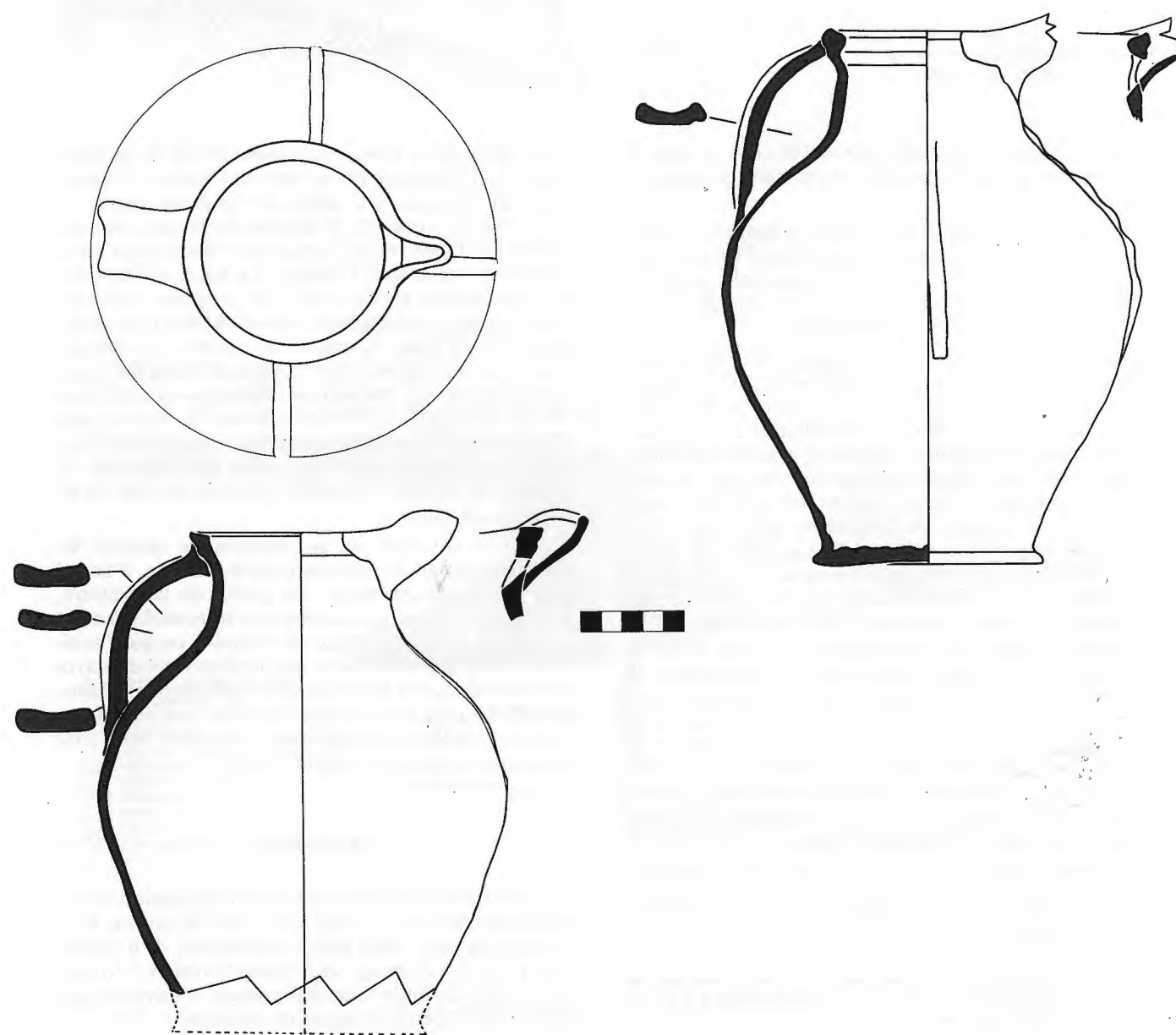


FIG. 15.

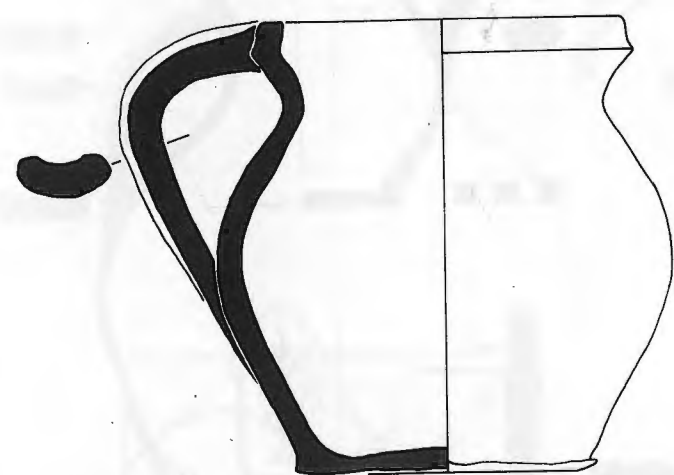
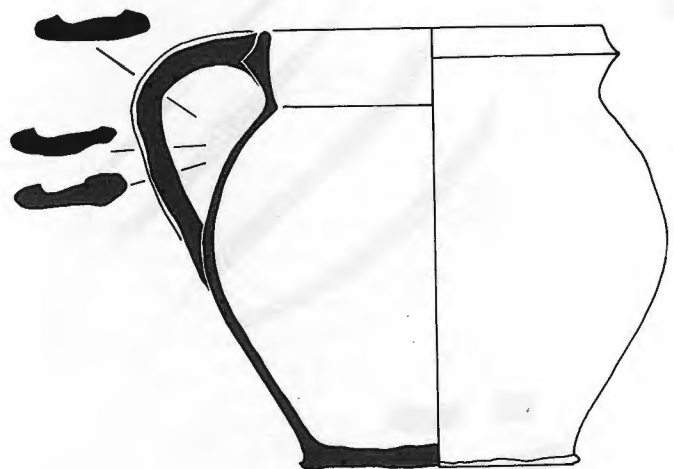
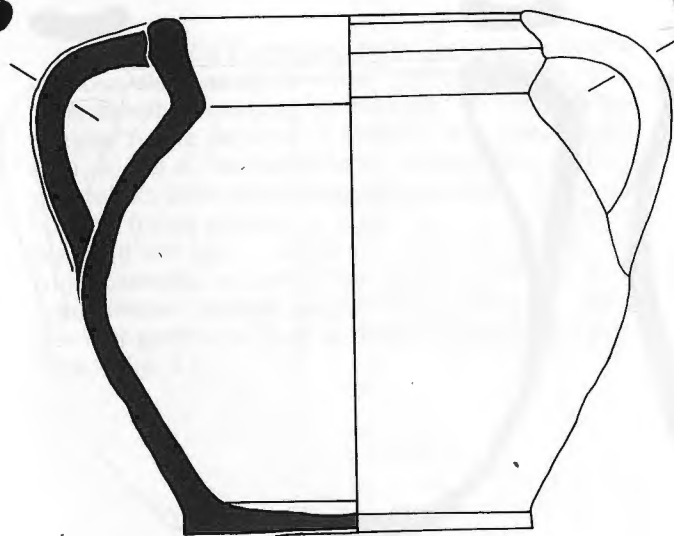


FIG. 16.

— La fosse 4 montre des pichets à cordons pratiquement lisses, de grosses digitations sur mortiers et des cordons guillochés sur panses.

— La fosse 5 n'a plus, comme décor, que des cordons guillochés, essentiellement sur le fond rond des vases décrits plus haut.

Les fosses 1 et 4 semblent bien jalonner une évolution peu accentuée. Certains traits, apparemment caractéristiques — comme les cordons de pichets, tellement peu digités qu'ils sont pratiquement lisses, de la fosse 4 — pourraient passer pour des différences de mains ; un raisonnement statistique pourrait peut-être contester certains autres traits. Mais d'une part, une différence de main irait à l'encontre du modèle interprétatif exposé plus loin à titre d'hypothèse ; d'autre part, seule l'étude complète du matériel permettra de dresser un constat des différences d'une fosse à une autre.

En revanche, la fosse 5 marque un hiatus par rapport aux autres : plusieurs formes sont nettement différentes et il en paraît qui sont inconnues dans les autres ensembles. Les tessonniers du four SB3 et celle du secteur B présentent les mêmes caractéristiques, avec quelques différences dans les proportions de vases et dans certains détails morphologiques (fig. 16). Mais il est pour le moment à peu près impossible de les classer.

On manque de références sûres pour transformer cette chronologie relative en chronologie absolue, étant entendu que les phénomènes céramiques de cette période sont étroitement régionalisés et que, en conséquence, il convient de dater à partir des éléments les plus proches géographiquement.

La tessonnrière retrouvée en 1979 au bourg de Sadirac (BG2) peut être datée du début du ^{xv}^e siècle ; contrairement à d'autres, certaines des formes sont plus volontiers reconnues au ^{xiv}^e qu'au ^{xv}^e, mais une monnaie du roi Richard II lève le doute. D'après les vases, les décors et leurs évolutions, cet ensemble s'insérerait dans la série de Sableyre entre les fosses 2 et 1. Notons d'autre part que du matériel semblable a été retrouvé en abondance dans des fouilles bordelaises, à Saint-Christoly en particulier.

Dans l'ensemble, les tessonnnières de SB3, du secteur B et de la fosse 5 présentent un faciès qui conviendrait bien au début du ^{xvi}^e siècle, datation que confirme la pointe d'un réchaud, finement décoré d'un motif végétal, retrouvée dans le comblement de SB3. Mais cette datation reste plus hasardeuse que les autres. Il conviendra de les assurer toutes par les méthodes les plus appropriées : d'une part une étude exhaustive du matériel, d'autre part la datation des fours SB3 et SB4 par archéomagnétisme.

On pourrait donc envisager, à titre d'hypothèse, la chronologie suivante :

- four SB4 et fosse 2 : dans la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle ;
- tessonnrière BG2 : vers le début du ^{xv}^e siècle ;
- fosses 1, 3 et 4 : se succédant dans le cours des deuxième et troisième quarts du ^{xv}^e ;
- four SB3, fosse 5 et secteur B : début du ^{xvi}^e.

MODÈLE INTERPRÉTATIF

Selon cette chronologie, quelque 150 ans séparaient les fours SB4 et SB3. Le second est presque cinq fois plus grand que le premier — en surface et nul doute que le volume ne faisait qu'accuser cette différence. De la même manière, la fosse 5 est presque trois fois plus grande que ses voisines. Il paraît clair que la production tend à s'accroître.

De façon assez similaire, le four SB3 est bien plus élaboré que SB4. Ce n'est pas seulement sa taille qui diffère, mais aussi sa conception et sa construction. Il est plus grand, mieux conçu et construit pour durer. Ce changement assez remarquable est un signe avant-coureur du développement du centre potier de Sadirac. Au four du type de SB3 succédera le four moderne dont la longueur de vie peut aller jusqu'à deux siècles et demi, comme le four du Casse¹².

Parallèlement à cette succession de trois types de fours se produit une évolution dans les structures de travail. La fouille du secteur E présente un certain nombre de caractères qui paraissent exploitables, au moins à titre hypothétique, dans une perspective ethnologique et qui diffèrent radicalement du modèle que l'on peut dresser pour les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. On retiendra notamment : l'exiguïté de l'espace et l'extension chronologique, la juxtaposition dans le même lieu de structures de cuisson et d'extraction, et la morphologie des fosses d'extraction.

Un certain nombre de faits tendent à montrer que les structures observées sont confinées dans un espace bien défini qu'elles ne transgressent pas : la densité de l'enchevêtrement des fosses ne laisse que fort peu de surface non exploitée ; les différentes méthodes de prospection utilisées (densité de tessons, sondages à la tarière, résistivité) montrent l'existence de limites précises que confirme la zone stérile de plus d'un mètre, au nord de la tranche de fouille. Cependant, il semble que se jouent des secteurs contemporains, de même nature et de superficies comparables ; cette constatation est uniquement fondée sur les tessons de surface, mais ce critère paraît assez solide et devra, bien sûr, être réellement validé par la fouille. On peut ainsi se poser des questions sur l'identité des secteurs B et E, mais ils sont bien distincts de leurs voisins.

12. « Le four du village du Casse à Sadirac (Gironde) », *Revue historique et archéologique de Libourne*, 50, 186 (4^e trim. 1982), p. 153-160.

Dans la mesure où l'on est fondé à raisonner sur ces bases, la juxtaposition de secteurs semblables et contemporains, bien définis par des limites strictes, relève d'une structure culturelle élaborée où l'on peut voir une petite communauté artisanale spécialisée, regroupée certes mais dont les participants sont indépendants. L'exiguïté des « parcelles » et la longue continuité de leur exploitation tend à signifier une appartenance à un groupe très restreint qui se perpétue ; et l'on pense à un cadre familial ; à de petites dynasties potières, ou à quelque système voisin.

De la morphologie des fosses d'extraction on retire l'idée d'une collecte de l'argile en fonction des nécessités immédiates, sans constitution de réserves importantes : en moyenne, à chaque extraction, on peut envisager une collecte de 1 m³ d'argile ; après épuisement de cette terre, le potier revient en chercher d'autre. Cette observation est cependant à nuancer : le limon jaune est utilisé conjointement à l'argile bleue dont les modalités d'extraction à cette époque nous échappent.

Comme l'extraction n'est pas réalisable en période d'intempéries, on pressent un travail selon un rythme saisonnier. Il en est d'autres indices qu'il n'y a pas lieu de développer ici.

L'évolution ne porte pas seulement sur la taille, la conception et la durée de vie des fours, mais remet en cause l'ensemble de la structure de travail. Au Moyen Âge, les divers aspects de l'occupation potière semblent regroupés étroitement et même confinés¹³ ; à l'époque moderne, la dislocation des différents lieux de travail (fours dans les villages et ateliers dans les maisons, le tout loin des points d'extraction) marque dans tout Sadirac l'empreinte des potiers et certaines parties sont mises en commun : les glaisières, les fours. Surtout, le passage du Moyen Âge à l'époque moderne contre une volonté du potier de s'affranchir des contraintes saisonnières et donc ce que l'on pourrait presque appeler une « professionnalisation » du potier.

Entre deux périodes stables et apparemment sans grande innovation, d'une part les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, et de l'autre les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e, le ^{xvi}^e siècle apparaît comme une période de mutation sur de nombreux plans ; il faudra approfondir son étude.

13. Il est d'autres sites de même époque que Sableyre à Sadirac : au Bourg et à Darrigaud notamment. Mais de la même manière leur emprise territoriale semble très limitée. Pour le Bourg toutefois, d'importantes réserves sont à faire. Une des conséquences des découvertes de Sableyre est de faire réinterpréter les résultats des fouilles faites à cet endroit (cf. « Poteries de Sadirac et de l'Entre-Deux-Mers, première esquisse d'une synthèse archéologique », *S.A.B.*, 72, 1979-1982, p. 33-47). y fut trouvée une structure partiellement enterrée, bâtie de pierres sèches et comblée d'une tessonnrière peu remaniée. Elle fut comprise comme les restes du foyer d'un four entièrement nettoyé de ses cendres et structures de terre cuite. En fait, les données fournies par Sableyre montrent qu'il ne peut, au mieux, s'agir d'un four des types reconnus là et, plus vraisemblablement, qu'il ne s'agit pas d'un four. Cette structure paraît néanmoins parfaitement liée à une activité potière mais, à l'heure actuelle, je ne sais ce dont il s'agit.

LES TOURS DE POTIERS A SADIRAC (ENTRE-DEUX-MERS)

par Sylvie FESCIA-BORDELAIS *

A voir tourner par un artisan un pot d'ornementation de jardin ou une cruche à eau, à La Rochelle en Aunis et Saintonge, à Saint-Amand-en-Puisaye dans la Nièvre ou à Sadirac dans l'Entre-Deux-Mers, on se rend compte que cette technique contemporaine est ultra-simplifiée et accessible à tous. Cependant, le maniement au premier abord enfantin du mécanisme demeure indépendant de la réussite de la pièce exécutée. Faire fonctionner un tour n'a aucun sens s'il ne s'agit pas de créer quelque chose avec de la matière première.

De nos jours, les tours électriques, avec lesquels les potiers travaillent, relèvent d'un progrès de la technique qui, dans les deux derniers siècles, compliqua les dispositifs. Cela permit de commander au pied ou à la main des variations de vitesses en fonction des formes à effectuer, plus particulièrement du point de vue de leur taille.

C'est ainsi qu'un pichet à eau peut être élaboré sur une girelle à 250 ou 300 tours/minute, qu'une mitre doit être fabriquée selon un rythme de 80 à 90 tours/minute, tandis qu'une grosse pièce telle une jarre se bâtit à 30 tours/minute.

Le respect ou non de la relation « centre de gravité-vitesse de rotation » favorise ou empêche la réussite de la création. Le potier asservi à cette loi demeure à la fois l'artisan des formes exécutées par lui, et seul maître dans le maniement mécanique de ses machines.

Ainsi, il apparaît que les tours ne mettent pas directement en œuvre une compétence de technicien. Ces combinaisons sur lesquelles repose le fonctionnement constituent un aspect spécifique de la technique et font référence au savoir de celui qui les utilise pour fabriquer avec ses mains.

Le potier a appris simultanément, semble-t-il, à construire son tour, comme il a appris à monter ses formes. Est-ce le contact direct avec la nature qui lui donna le sens des réalités ?

Cette technologie présente encore aujourd'hui un caractère manuel. Si l'on remonte dans le passé, on s'aperçoit qu'elle découle de conceptions mécanistes simples.

Que reste-t-il à Sadirac des tours anciens de potiers ? Quelles évolutions connut alors la technique ?

Centre potier très important depuis au moins le XVII^e siècle, Sadirac, situé à 25 km de Bordeaux et 5 km de Créon, connut des périodes de plus ou moins grande activité, correspondant à celles des diverses mutations industrielles régionales. Par exemple, lors du développement des raffineries de sucre aux XVII^e et XVIII^e siècles à Bordeaux et aux Antilles, ou encore durant la période d'exploitation du pin dans toute la région Aquitaine au XIX^e siècle.

A ces moments-là la production, déjà constante en poterie populaire (vases à verser, vases à transvaser, vases à contenir, épis de faïtage, objets religieux, etc.), fut plus spécialisée et orientée en fonction de la demande du marché. Ce furent des productions en masse de moules à pain de sucre ou de pots à gemmage.

Actuellement, trois ateliers et une dizaine d'ouvriers s'activent à l'industrie de la poterie à Sadirac.

Au début du XX^e siècle, il existait six fabriques avec environ une trentaine d'ouvriers. En 1874, les archives révèlent quinze ateliers et quatre-vingts ouvriers.

La quantité colossale de tessons trouvés par P. Régaldo-Saint-Blancard dans les fours de Sadirac témoigne en partie de la richesse et du foisonnement de la création potière spécialisée à certaines époques dans la production de moules à pain de sucre, de recettes à mélasse, de pots à résine ou de pots d'ornementation de jardin.

* Docteur de III^e cycle en ethnologie.

A LA RECHERCHE D'INDICES

Cependant, ce n'est pas dans les fouilles que nous trouvons un objet mécanique ou un outil propre à la fabrication de ces formes. C'est en sollicitant la mémoire d'anciens artisans que la reconstitution d'un tour à rouet ou d'un tour à pédale pourra effectivement avoir lieu.

A partir de morceaux de moules à pain de sucre reconstitués, André Duverneuil, descendant direct d'une famille de potier installée à Sadirac depuis deux siècles, fut à même de nous parler de cette forme.

Après lecture de l'intérieur, il lui fut aisé de dresser un schéma quasiment complet de son façonnage. Préformée à l'intérieur par une matrice en bois ou en plâtre, de forme conique maintenue au-dessus du tour par une personne ou un système de fixation quelconque, sa conception se faisait en deux temps.

Dans un second temps, après un court séchage de la base, la pièce prenait sa forme définitive grâce à un tournassage extérieur du premier tiers supérieur.

Après examens de la surface extérieure, il montra les outils qui avaient dû servir à sa finition : un fil tendu sur une baguette courbe pour tournasser et une estèque pour lisser.

Enfin, à partir de ses gestes, positions, attitudes face à la pièce maintenue entre ses mains, il évoqua le mécanisme susceptible de la façonner.

Le dessin fut aussitôt fait par Michel Leclerc d'après les souvenirs d'enfance du potier qui a vu tourner dans la fabrique de son père des formes analogues à celles dont on parle. Il en déduit qu'elle avait pu être façonnée sur ce type de tour.

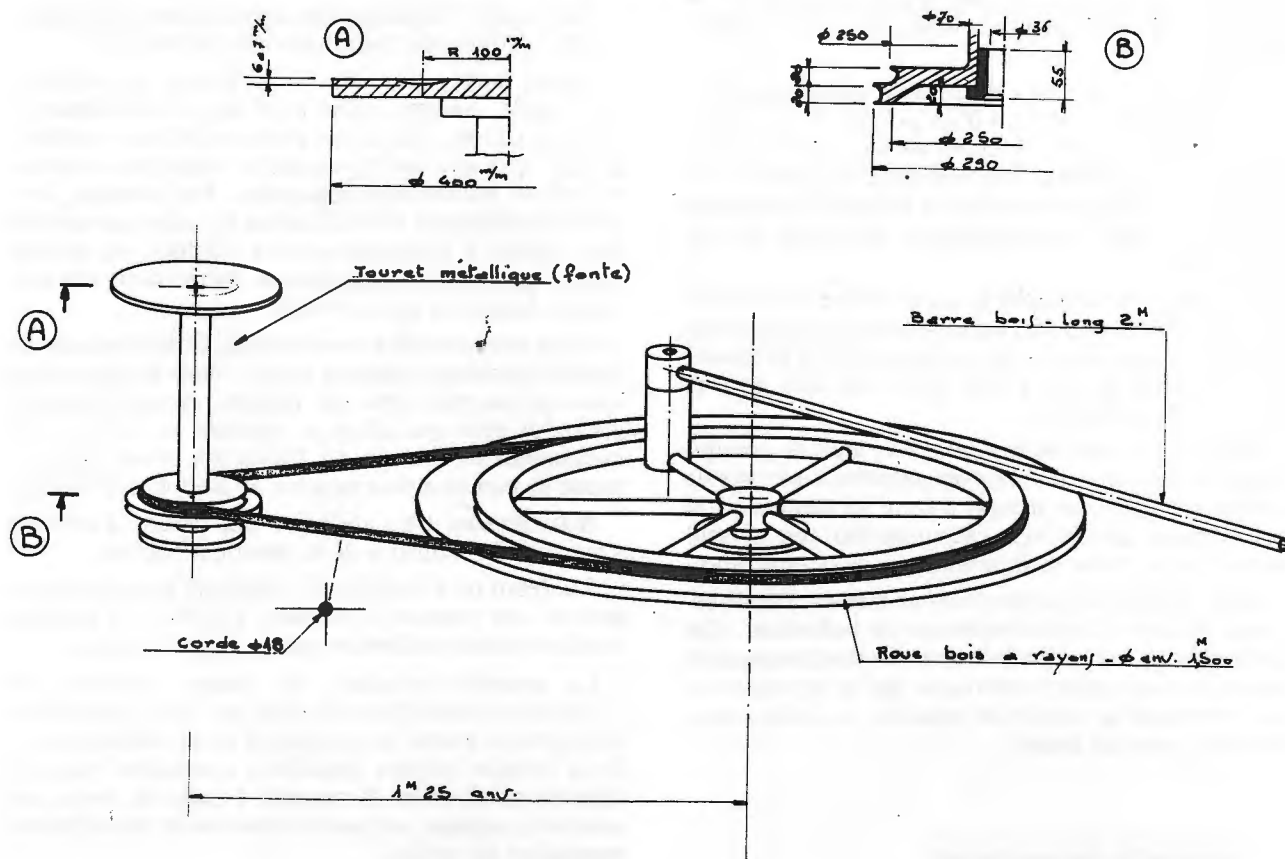
LE TOUR A ROUET (fig. 1)

C'était un tour où la roue d'entraînement du mouvement et le plateau se trouvaient côte à côte.

Une roue — de charrette, semble-t-il — le plus souvent appelée rouet, munie d'un manche en bois actionné par une femme ou un enfant entraînait une corde fermée par une épissure. Celle-ci s'enroulait sur le moyeu central de l'axe du tour et transmettait la force à la girelle sur laquelle travaillait le potier.

Ce procédé et les pièces servant à l'action et à la transmission de l'énergie se trouvaient en quelque sorte disjointes de l'axe principal. La force motrice n'était pas transmise verticalement comme sur un tour à pied mais latéralement.

FIG. 1. — Reconstitution d'un tour à rouet, d'après les souvenirs d'A. Duverneuil.
La partie AB fut retrouvée dans son atelier. (Dessin M. Leclerc.)



Avec ce système de tour, le potier pouvait avoir les mains libres pour tourner une pièce de plus de 70 cm de hauteur, comme un moule à pain de sucre, et accrocher ou décrocher une matrice selon sa volonté. De plus, il avait la possibilité de se lever pour exécuter le haut de la pièce ou enlever la matrice sans avoir besoin de commander son tour de pied.

La commande de la vitesse et de ses variations se faisait par la voix. A la personne qui tenait le manche en bois, le potier commandait : « plus vite, ralentis, doucement, etc. ».

Néanmoins, nous avons retrouvé la partie A et B comprenant la girelle dans deux ateliers : l'une chez André Duverneuil (il s'en servait de siège devant son tour depuis plus de vingt ans !), l'autre chez Henri Duluc (utilisée aussi comme tabouret). Dans la reversion de sa fonction, elle fut totalement oubliée.

Après avoir simulé le mouvement à partir du dessin terminé, nous avons noté quelques modifications à apporter à ce dessin, appuyées par des souvenirs plus précis d'autres vieux potiers. La roue aurait été fabriquée exprès pour la circonstance sans que ce soit une roue de charrette. Le moyeu dans lequel s'articule le manche serait plus court, dépassant à peine d'un rayon.

Ce tour aurait existé en fait encore au début du xx^e siècle dans tous les ateliers ouverts à l'époque et les potiers l'auraient utilisé jusqu'à dans les années cinquante, lors des pannes de courant.

Cette fabrication exceptionnelle demeure locale. Elle est le fait d'emprunts à un autre modèle de tour dont le processus semblerait similaire, puisque la partie du tournage en métal vient d'ailleurs que de Sadirac, mais elle est aussi le résultat d'innovations propres à l'identité de l'artisan potier sadiracais, concepteur et producteur de moules à pain de sucre. Les potiers affirment que les roues étaient fabriquées sur place. Ce processus ressort d'un besoin industriel collectif.

Un autre tour bricolé à Sadirac même nous donne l'occasion de cerner davantage cette conception.

LE TOUR A PÉDALE

C'est un tour à pied comme il est décrit dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alémbert au xvii^e siècle ou dans le manuel Roret du xix^e siècle (fig. 3). Cependant, il est amélioré par une pédale transversale au-dessus du niveau du plateau inférieur (fig. 4). Il existe dans l'atelier d'Henri Duluc. C'est lui-même qui a placé la pédale il y a environ dix ans, sur le modèle de quatre autres qui existaient précédemment dans l'atelier.



FIG. 2. — Tournage d'un moule à pain de sucre avec une matrice. Celle-ci sera ensuite enlevée. (Photo P. Régaldou-Saint-Blancard.)

C'est un système fort judicieux qui permet sur deux coups de pédale de lancer l'engin pour 20 ou 25 tours sans avoir besoin de recommencer tous les 10 tours.

Dans les années trente, il y en avait quatre dans la poterie qu'occupe aujourd'hui Henri Duluc et ils servaient à tourner des pots à résine. Les traces d'usures sur la girelle le confirment.

« Oui, et le gars tournait ses 600 pots à la journée ! », dit Hubert Sudri, ancien contremaître de la poterie. Il serait intéressant de connaître les systèmes de tournage pour ces pots à gemmage dans les Landes par exemple, où les besoins industriels de ces formes furent très importants jusqu'en 1960-70.

A nouveau, nous avons là un exemple de bricolage simple, sommaire et peu coûteux qui transformait un mécanisme ou l'améliorait selon les formes à créer.

Cette micro-société du bricolage se perpétue aujourd'hui dans le petit atelier d'André Duverneuil, où l'utilisation de la technique contemporaine en matière d'énergie motrice adaptée à la poterie a quelque chose de cocasse.

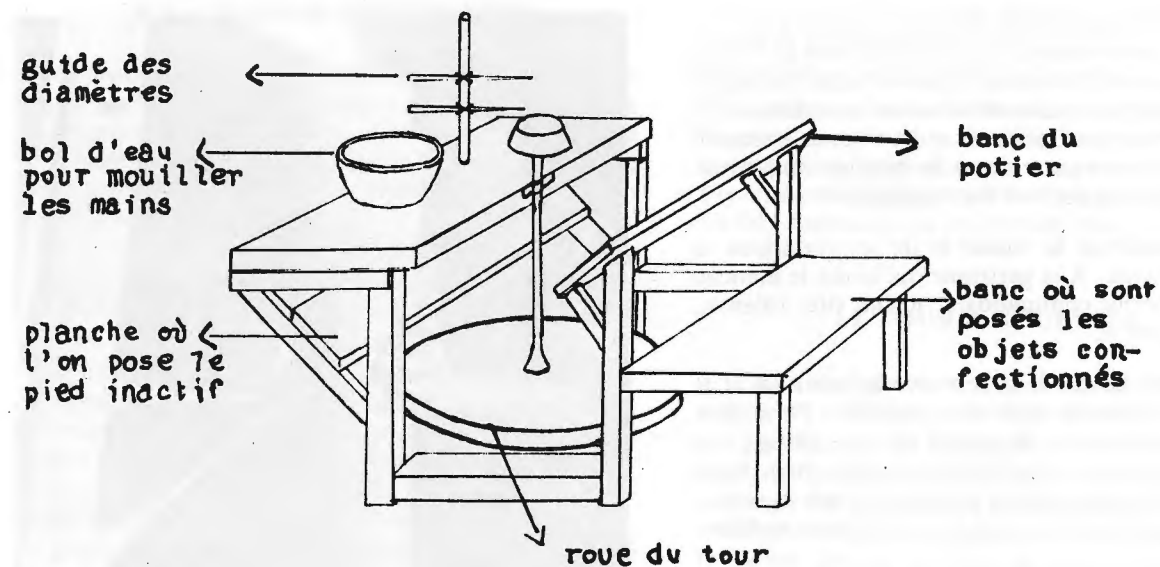


FIG. 3. — Tour à pied.

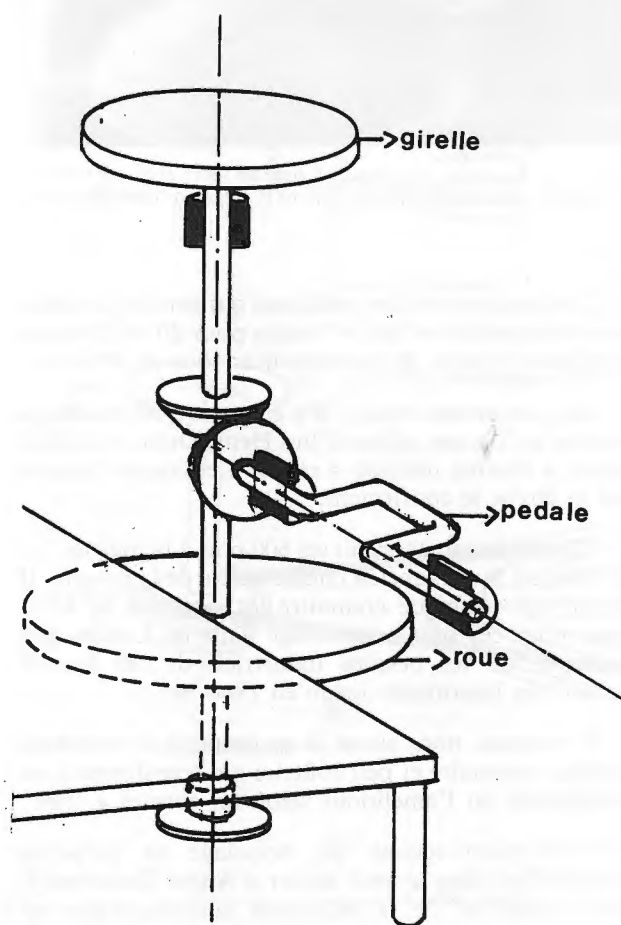


FIG. 4. — Tour à pédale de l'atelier d'Henri Duluc.

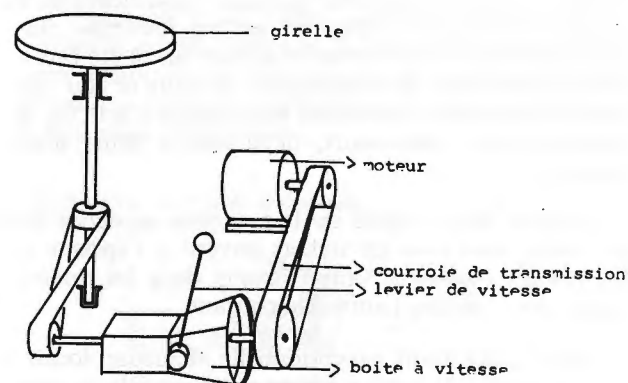


FIG. 5. — Tour électrique usuel. La commande de la vitesse s'effectue par le levier à pied.

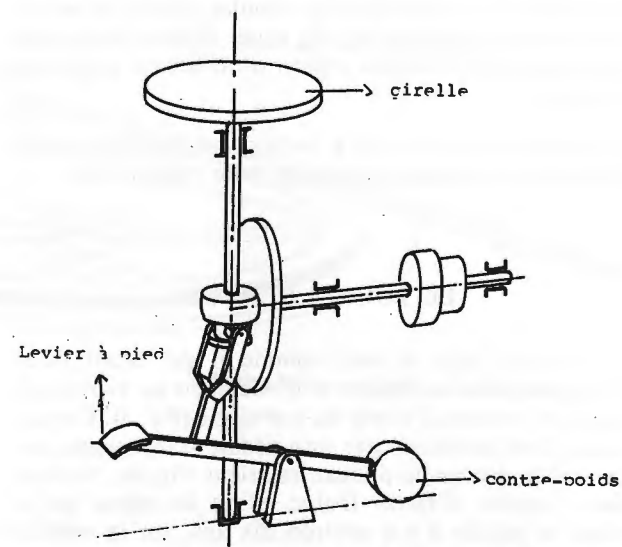


FIG. 6. — Tour à moteur à essence bricolé par André Duverneuil. Commandé à la main par le levier de vitesse.

LE TOUR A DÉBRAYAGE MANUEL (fig. 5 et 6)

C'est le tour dessiné (fig. 6). Il y a là un axe central qui est un arbre d'automobile « Aronde » monté sur un roulement à billes. Puis une boîte à vitesse de voiture « Vedette » avec trois vitesses plus la marche arrière.

« Bien sûr je ne l'utilise pas », précise-t-il en souriant. Pour le débrayage, il débraye directement à la main avant de lancer son moteur à essence qui est un « petit Bernard » d'un cheval et demi pris sur une bétonneuse.

« Et puis, je le bricole, le déplace, le transforme lors des besoins, selon ce que je dois faire, c'est facile

comme ça »... Effectivement, cela semble facile. C'est son tour à lui, il le connaît bien, il en fait ce qu'il veut. L'outil à sa mesure est à sa portée.

L'encombrement d'un tour n'est rien quand on a de la place, mais le peu de coût et d'usure de ce mécanisme est très important lorsque l'on mène une vie modeste.

Certes, la production banale de Sadirac est sans parallèle et hétéroclite. La similitude dans l'usage de la terre pour chacun des artisans, dans leur outillage amélioré, dans leurs formes produites et dans leur esprit d'adaptation, produit un effet d'ensemble homogène qui donne les limites d'une appartenance à la tradition, à la conception et à l'identité professionnelle actuelle et purement locale.

L'ÉTABLISSEMENT DES VIVRES DE LA MARINE DE BACALAN

par Esteban CASTAÑER

L'Etablissement des vivres de la Marine de Bacalan est un sujet d'actualité pour une double raison. Premièrement, l'année 1986 est celle du bicentenaire de l'approbation par le ministre du projet définitif, et en grande partie, de sa construction. Deuxièmement, son état actuel de dégradation nous amène à témoigner de l'urgence d'une intervention, afin d'empêcher la disparition de ce monument.

Le point de départ de notre recherche¹ a été le rapport de la Commission générale de l'Inventaire, concernant l'Etablissement, dressé en 1973. Il nous a permis de prendre connaissance de la documentation des Archives de l'Administration locale de la Marine. Nous avons poursuivi les enquêtes aux Archives de l'Administration centrale de la Marine à Paris, ce qui nous a fait découvrir des projets jusqu'ici inconnus pour ces entrepôts. Enfin, nous avons suivi l'histoire de cet édifice à travers des sources documentaires et la bibliographie dès l'époque de sa construction jusqu'au ^{xx}e siècle.

La valeur de ce monument est tout d'abord en rapport avec la personnalité de son auteur Joseph Teulère qui, en 1785, quand les responsables de la Marine le chargèrent de sa réalisation, était un jeune architecte de 35 ans rattaché au Service de la Marine depuis 1776². Né dans une humble famille, il franchit tous les degrés des métiers de la construction. Parallèlement à son travail manuel, il réussit à faire des études d'architecture à la fin desquelles il fut engagé au Service de la Marine. Dans ce corps, il obtint son brevet d'ingénieur en chef ou de directeur des travaux maritimes. Il fut chargé des travaux d'exhaussement du phare de Cordouan en 1789.

1. Nous avons réalisé cette étude sur l'Etablissement des vivres de la Marine de Bacalan dans le cadre d'un travail de recherche consacré à son auteur, l'architecte-ingénieur Joseph Teulère (1750-1824), sous la direction de M. le professeur Paul Roudié et de M. Robert Coustet, maître assistant à l'Université de Bordeaux III.

2. « Etat des Services du citoyen Teulère », le 5 floréal an VIII^e (Service historique de la Marine, CC⁷ 2348).

En plus de ses œuvres architecturales, il travailla dans des domaines aussi variés que la cartographie, la construction navale, l'éclairage des phares ou la théorie hydraulique. Par ses inquiétudes sociales et par son souci de connaissance nouvelle, il est un bon exemple d'intellectuel éclairé du ^{xviii}e siècle.

Cette commande des entrepôts de Bacalan, qui fut faite à Joseph Teulère, apparaît comme extrêmement importante, car il s'agit, d'après ce que l'on sait, de son premier grand travail architectural réalisé entièrement sous sa responsabilité, et qui aboutit à son premier chef-d'œuvre.

HISTORIQUE

L'idée de construire un nouvel établissement pour approvisionner la Marine était antérieure à 1785, et comportait un projet beaucoup plus modeste, consistant à construire des ateliers de salaisons à Libourne. Teulère nous apprend dans sa feuille de services qu'il fut « chargé de présenter plusieurs projets pour Libourne d'abord, où ses ateliers étaient établis, un de ces projets était déjà adopté »³.

Mais ces projets ne furent pas réalisés car les autorités de la Marine décidèrent d'installer à Bordeaux un établissement beaucoup plus important où l'on centraliserait la préparation, le stockage et la distribution des vivres de la Marine.

Il fut décidé de placer l'Etablissement sur l'ancien chemin de Lormont (aujourd'hui rue Achard) dans le quartier de Bacalan qui devenait au cœur du ^{xviii}e siècle un pôle d'activité marchande et productive et qui était destiné à se substituer au traditionnel quartier de Paludate comme noyau principal de l'activité portuaire.

Pour la construction de l'Etablissement, l'administration de la Marine, par l'intermédiaire du commissaire-

3. « Services du citoyen Teulère », le 28 thermidor an IX (Archives nationales, F¹⁴ 2329¹ f^o 73).

ordonnateur de Bordeaux, acheta à la veuve Lespinasse et à son fils plusieurs terrains et bâtiments ⁴.

Teulère dressa pour cet Etablissement trois projets dont les deux premiers demeuraient inconnus jusqu'à présent. Le premier de ces projets correspond à la date du 20 juillet 1785. Le 12 septembre, les entrepreneurs Burguet et Loccupé s'engagent à la réalisation du projet. Mais finalement ce sont Bergerac fils, Heuste et Dargué qui sont chargés des travaux, au prix de 254 633 livres ⁵.

L'idée d'établir une cale sur la rivière devant les Magasins des Vivres est à l'origine du deuxième projet dressé par Teulère. Les jurats de la Ville de Bordeaux acceptent la réalisation de la cale le 16 novembre 1785 ⁶. Ce projet serait antérieur au 27 novembre — date à laquelle les mêmes entrepreneurs acceptent les nouvelles modifications — mais il est signé par Teulère le 16 décembre, et présenté au ministre qui l'approuva ⁷.

Le troisième projet est celui qu'on connaissait déjà à travers le rapport de la Commission générale de l'Inventaire. Il est signé du 3 mars 1786 par Teulère et approuvé, comme le précédent, par le ministre. Il introduit les modifications imposées par les jurats de la Ville de Bordeaux, lors de son inspection du chantier le 23 janvier 1786 et que nous précisons plus loin. De même, ce projet témoigne de la volonté d'élargir la surface de l'Etablissement, ce qui impliquait l'achat de nouveaux terrains ⁸.

Mais la dépense réalisée pour ces nouveaux terrains pouvait être presque compensée par la vente d'autres terrains appartenant à la Marine qui n'étaient plus nécessaires pour la construction de l'Etablissement ⁹.

En fait, le commissaire-ordonnateur Prévost de la Croix prit parti pour ce nouveau projet dans son mémoire qui accompagnait le projet de Teulère adressé au ministre de la Marine ¹⁰. Ses arguments concernaient d'abord les avantages de la construction d'un édifice entièrement régulier; ensuite la sécurité de l'Etablissement, cible possible des soulèvements populaires; enfin la différence de prix entre les deux projets qui n'était pas très importante, comparativement aux avantages du nouveau projet. L'ancien projet évalué au début à 242 615 livres, 12 sous, 5 deniers, atteignait, en raison de dépenses non prévues, les 347 917 livres, 19 sous, 7 deniers. Le coût du nouveau projet n'était que de 395 950 livres, 9 sous et 1 denier ¹¹.

4. Archives Etat-Major Marine, le 14 juillet et le 22 août 1785 (voir rapport Commission générale Inventaire).

5. *Ibidem*, le 12 septembre 1785.

6. *Ibidem*, le 16 novembre 1785.

7. «Mémoire de Prevost de la Croix au Ministre», le 11 mars 1786 (Archives nationales Marine, D² 38 f° 59).

8. «Les terrains à acheter étaient ceux des monsieurs Marcade et Pelusset, et celui de la veuve Dijau pour une valeur totale de 26.015 livres» (*ibidem*, f° 60 v°).

9. On pourrait vendre des terrains par une valeur totale de 22.717 livres (*ibidem*).

10. *Ibidem*, f° 59-63.

11. *Ibidem*, f° 59-60.

Enfin, l'ordre d'achat des nouveaux terrains et d'application du projet du 3 mars fut donnée le 3 décembre 1786.

Mais les travaux avaient débuté avant même l'élaboration du dernier projet. Nous savons par un rapport de chantier du 16 mars que «on continue le travail commencé dans tous les points qui ne sont point contraires à ce nouveau plan (celui du 3 mars)» ¹². A cette date, la dépense faite pour les travaux était de 41 106 livres et 11 sous. Le 9 juillet, la dépense atteignait les 73 176 livres, 4 sous et 8 deniers. Et cinq jours plus tard, Teulère présentait un état des travaux restant à faire pour terminer les boucheries, la cale et l'atelier de salaisons ¹³.

Grâce aux protestations de M. Pelusset contre les responsables de la construction, nous savons que les ateliers de salaisons des cochons et des bœufs avaient fonctionné pendant tout l'hiver, et que, au mois d'août 1788, alors que l'Etablissement fonctionnait déjà, les rues destinées à l'entourer n'étaient pas finies.

Un plan partiel concernant la construction d'un aqueduc daté du 31 juillet 1789 nous montre la partie orientale de l'Etablissement (première cour, boucheries et cale) entièrement terminée, conformément au projet du 3 mars 1786. En revanche, les magasins des troisième et quatrième cours ne furent finalement pas supportés par des piliers, comme le projet le prévoyait, mais fermés par des murs pour le stockage, ainsi que nous l'apprend Teulère ¹⁴.

Le premier projet (fig. 1 et 2)

Le premier stade de la conception de l'Etablissement correspondrait, semble-t-il, au devis estimatif des travaux à réaliser pour la construction des Magasins de Vivres de la Marine signé par Teulère et daté du 20 juillet 1785 et au projet de 1785 signé également par lui, mais sans date précise.

Tout semble indiquer qu'on peut rapprocher ces deux documents que nous avons trouvés au cours de nos recherches, l'un étant la partie graphique et l'autre la partie écrite du même projet. Cette hypothèse repose sur trois arguments. D'abord, un projet graphique rattaché au devis estimatif du 20 juillet a existé, car Teulère lui-même nous le dit ¹⁵. Ensuite, les deux documents sont signés par Teulère et sont de la même année. Enfin, la description écrite et les plans, coupes et élévations se correspondent.

12. *Ibidem*, f° 62.

13. Archives Etat-Major Marine, le 14 juillet 1786 (voir rapport Commission).

14. «Rapport de Teulère sur le Magasin», le 19 frimaire an II, Archives nationales Marine, DD² 738.

15. «Tous les ouvrages ci-dessus (...) seront exécutés en se conformant à ce qui est prescrit au présent devis et aux plans coupes et élévations cy-jointes» («Devis Estimatif», le 20 juillet 1785, Archives nationales Marine, D² 38 f° 36).

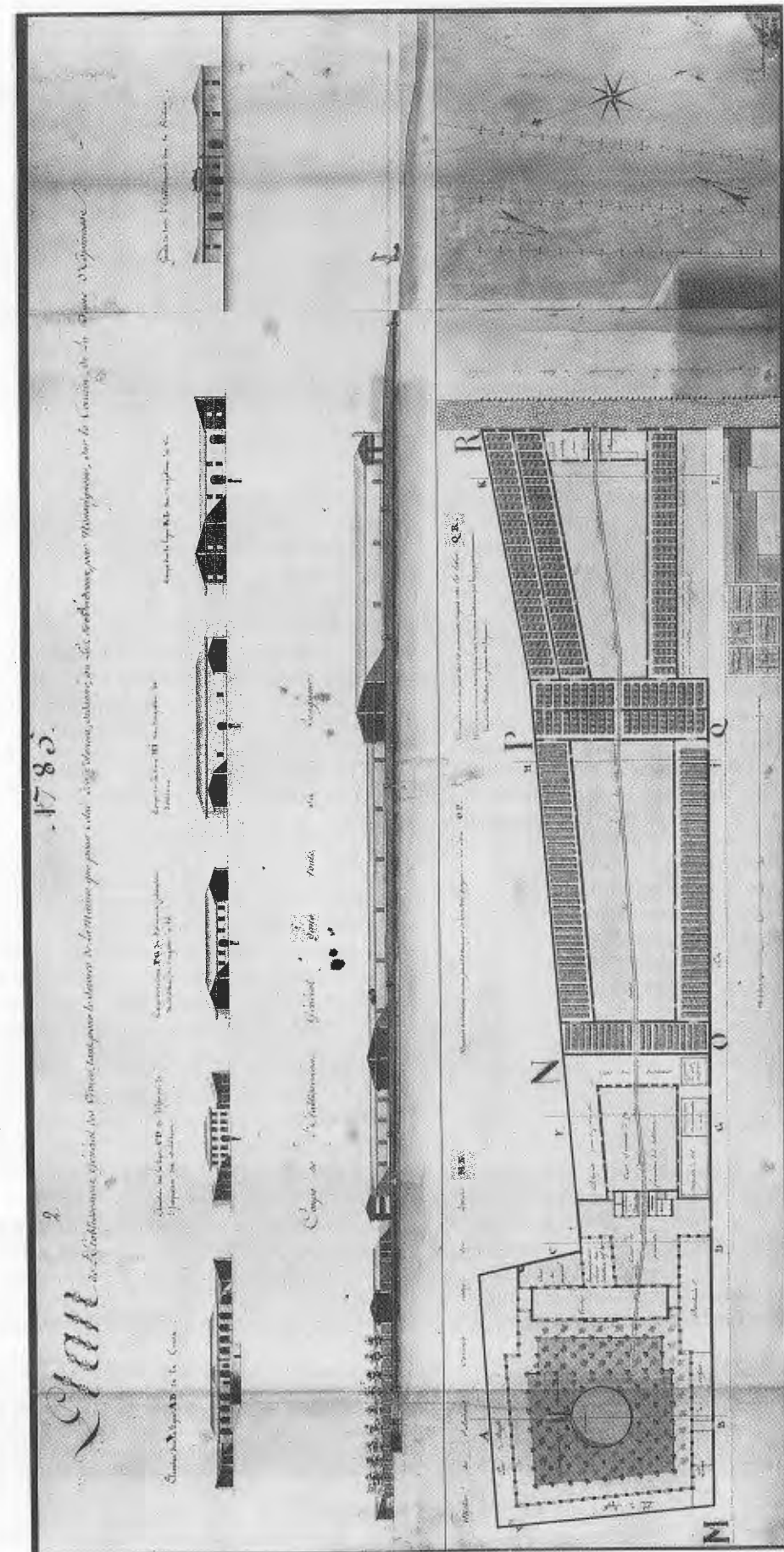


Fig. 1. — Premier projet, 1785, signé Teulère. (Archives nationales Marine, G.206, n° 2.)



FIG. 2. — Premier projet : élévation sur la rivière.

En ce qui concerne le plan, nous retrouvons dans tous les détails la disposition et les dimensions des bâtiments décrits dans le devis. Cette première étape de la conception du plan se caractérise par l'irrégularité du périmètre imposé par la forme du terrain, et par une ordonnance du plan autour de quatre cours qui se succèdent longitudinalement. Quant à l'élévation, les façades sont décrites avec tous les détails, notamment la façade principale sur la rivière 16.

Il s'agit d'une façade à deux niveaux avec l'entrée principale et les entrées latérales en arcs en plein cintre. L'ordonnance de la façade proposée ici correspond à la façade typique du palais français depuis la Renaissance avec un avant-corps central et deux corps latéraux. Malgré la volonté de symétrie que l'adoption de ce schéma de composition comporte, on trouve dans ce premier projet une irrégularité. En effet, l'avant-corps latéral côté nord a une longueur double de celui du sud car les bâtiments latéraux de la première cour auxquels correspondent ces avant-corps présentent, d'après le plan, une largeur double l'une de l'autre. Mais Teulère préserve l'harmonie de la composition en présentant l'un de ces avant-corps comme la moitié symétrique de l'autre.

Deuxième projet (fig. 3, 4, 5)

La deuxième étape de la conception de l'Etablissement des vivres de la Marine correspond à la date du 16 décembre 1785, ainsi que nous l'avons déjà établi. Un projet resté inconnu jusqu'à présent 17, daté de l'année 1785 et signé par Teulère, peut être rattaché à ce stade par une déclaration du commissaire-ordonnateur de Bordeaux dans un mémoire adressé au ministre le 11 mars 1786.

Dans ce document, le commissaire-ordonnateur parle du projet du 16 décembre et décrit en même

temps l'un des bâtiments de la première cour. Ce bâtiment est assez singulier par son irrégularité, et nous le retrouvons dans notre projet 18.

En ce qui concerne le plan, ce projet garde le même périmètre extérieur et le principe de la succession des cours. Mais il introduit la régularisation des espaces ouverts intérieurs. De nouveaux magasins sont prévus dans la première cour, suivant l'axe central longitudinal. L'abattoir et le système complexe du bassin et de l'aqueduc disparaissent de la quatrième cour, car on prévoit l'installation de deux boucheries détachées du reste de l'Etablissement, aux côtés de la cale sur la rivière, également prévue dans ce deuxième projet.

La façade sur la rivière devient plus complexe à la suite de l'introduction des boucheries. Elle ne se présente plus sur une même ligne, mais comme un ensemble comportant la façade proprement dite de l'Etablissement sur le quai (aujourd'hui rue Achard) et les deux pavillons encadrant la cale. Le souci de régularité est ici totalement réalisé ; le projet est plus achevé et mieux équilibré, avec deux avant-corps latéraux parfaitement symétriques, et garde cependant la même idée de composition. Les pavillons eux-mêmes reprennent l'ordonnance de la façade sur le quai (soubassement, baies en plein cintre, ouvertures rectangulaires, mur à refends dans les parties principales, corniches et médaillon central), et ils servent à encadrer la façade principale, car la petite largeur des pavillons masque à peine la façade principale.

Or, le schéma de la façade type palais a été gardé et perfectionné. Il impose sa hiérarchie à l'ensemble, le tout s'ordonnant autour de l'avant-corps central et des latéraux. Cette hiérarchie est renforcée par les murs en saillie, par l'articulation des toitures et par les

18. « Le plan en date du 16 D^{bre} 1785 que vous avez approuvé paraît à la première Inspection tout à fait irrégulier, d'où, il résulte que les magasins projetés le sont aussi et que celui destiné aux Salaisons et à leur fabrication, a une de ses extrémités de 54 à 56 pieds de largeur et l'autre 7 pieds seulement » (« Mémoire de Prevost..., le 11 mars 1786, Archives nationales Marine, D² 38 f^o 59).

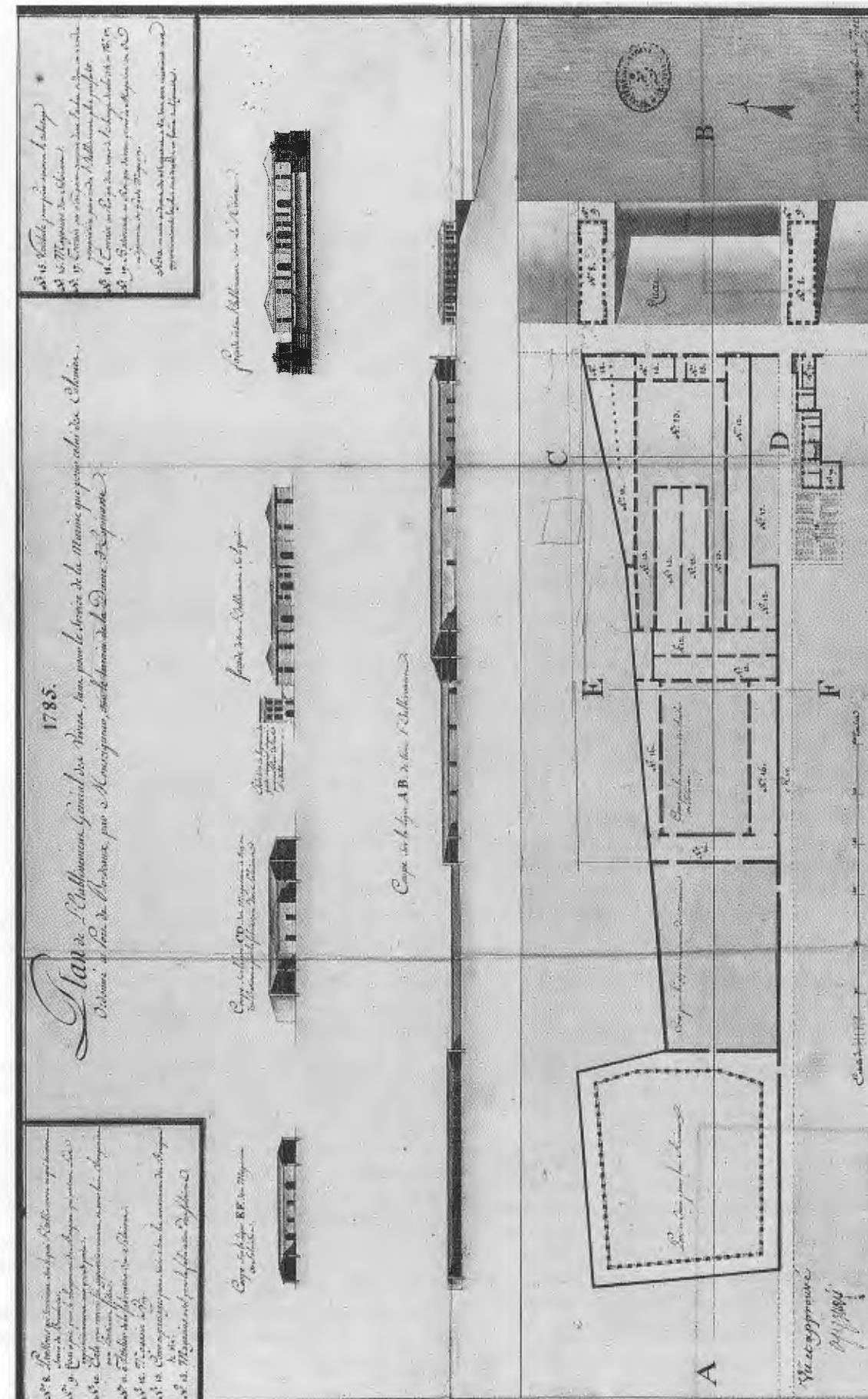


FIG. 3. — Deuxième projet, 1785, signé Teulère.
(Archives nationales Marine, D² 38, n^o 67.)

16. Ibidem, f^o 35.

17. Archives nationales Marine, D² 38 f^o 67.



FIG. 4. — Deuxième projet : élévation sur le quai.



FIG. 5. — Deuxième projet : élévation sur la rivière, plan et élévation latérale du pavillon.

murs à refends des éléments principaux. La façade principale devient ainsi un élément subordonné dans l'ensemble de la composition.

En outre, ce projet présente des références à l'histoire du langage architectural. Nous avons déjà commenté la façade «type palais». De même, la composition de l'avant-corps central et des façades des boucheries sur la rivière nous fait penser à l'Arc de triomphe. Enfin, il est plus riche au point de vue ornamental, bien qu'il garde la sévérité néo-classique du temps.

Troisième projet (fig. 6, 7, 8)

Enfin le troisième projet date du 3 mars 1786 ; on le connaissait déjà par le rapport de la Commission de l'Inventaire sur les Magasins des vivres de la Marine 19.

Le principe de la composition du plan est toujours celui des précédents mais dans celui-ci nous trouvons de nombreuses modifications. Ainsi la surface a été considérablement augmentée grâce à l'achat de nouveaux terrains et passe des 1695 toises et 2 pieds du deuxième projet à 2 892 toises et 5 pieds.

Cette augmentation de la surface permet la régularisation et la symétrie totales du plan qui devient ainsi

19. Voir rapport de la Commission.

un rectangle parfaitement régulier, à l'intérieur duquel se succèdent des cours et des bâtiments également réguliers. Le deuxième projet, où s'exprimait déjà une recherche de régularisation du plan, ne fut peut-être dressé que provisoirement en attendant la réalisation du troisième.

Dans la première cour, le bâtiment qui correspond à la façade principale n'est plus composé par l'achèvement de magasins latéraux et par le pavillon central de l'entrée comme il était jusqu'ici. Désormais, il s'agit d'un bâtiment s'allongeant derrière la totalité de la façade principale.

Les boucheries du côté de la rivière sont aussi modifiées. L'inspection des jurats de Bordeaux introduit, pour des raisons de sécurité, une transformation du plan, destinée à les éloigner de la rivière. En conséquence, et afin de leur garder la même surface, Teulère doit réduire la longueur des boucheries et les élargir. Ce fait est important pour la composition de la façade, car ses dimensions ayant changé, les boucheries ne servent plus à encadrer la façade qu'elles masquent partiellement. Il faudra les intégrer dans l'ensemble de la façade.

D'importantes transformations dans la composition et le style de l'élévation se sont également produites.

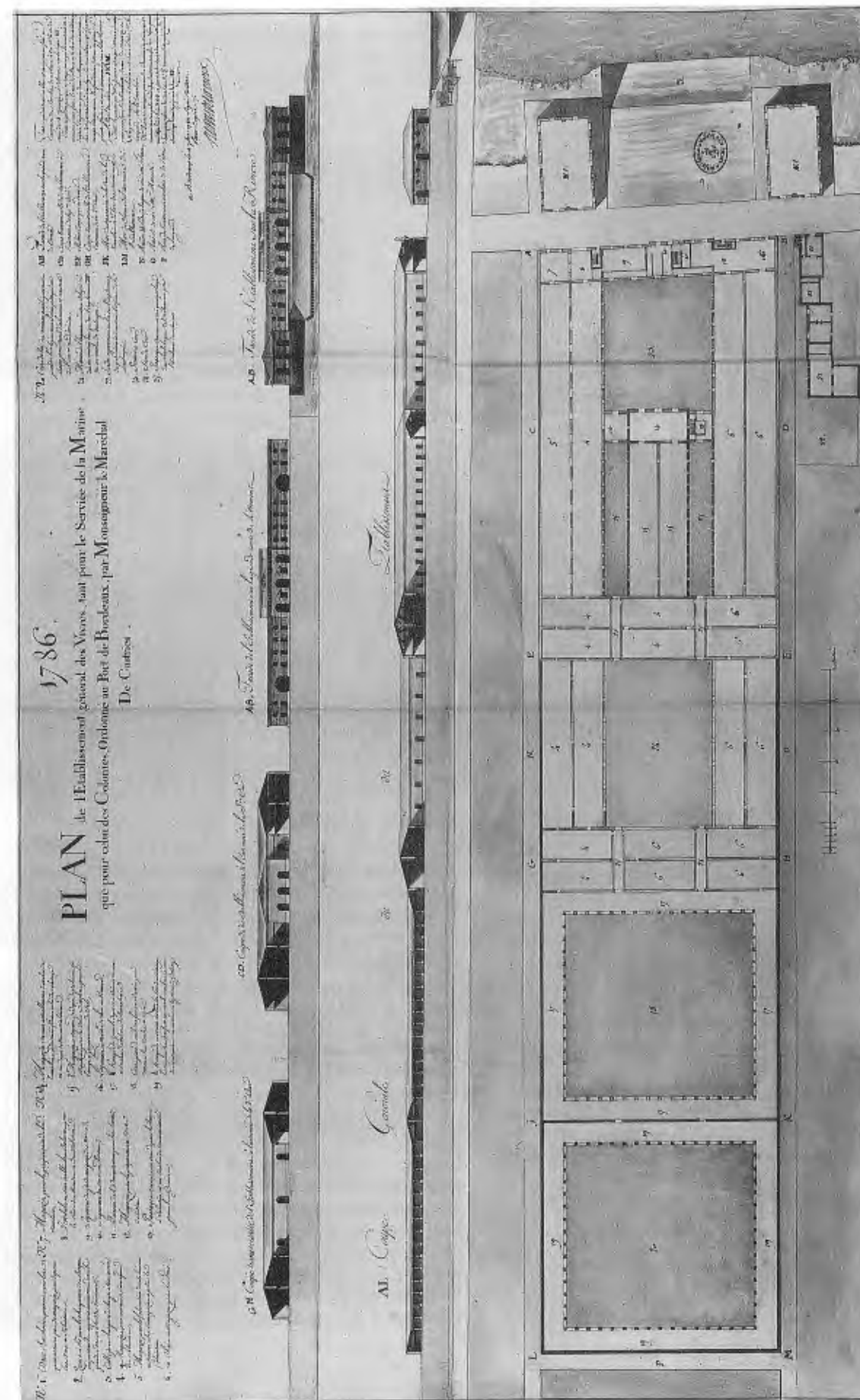


FIG. 6. — Troisième projet, 3 mars 1786, signé Teulère. (Archives Etat-Major Marine.)
(Photo : Commission générale de l'Inventaire d'Aquitaine ; cliché : Chabot-Dubau 7335 18-V).

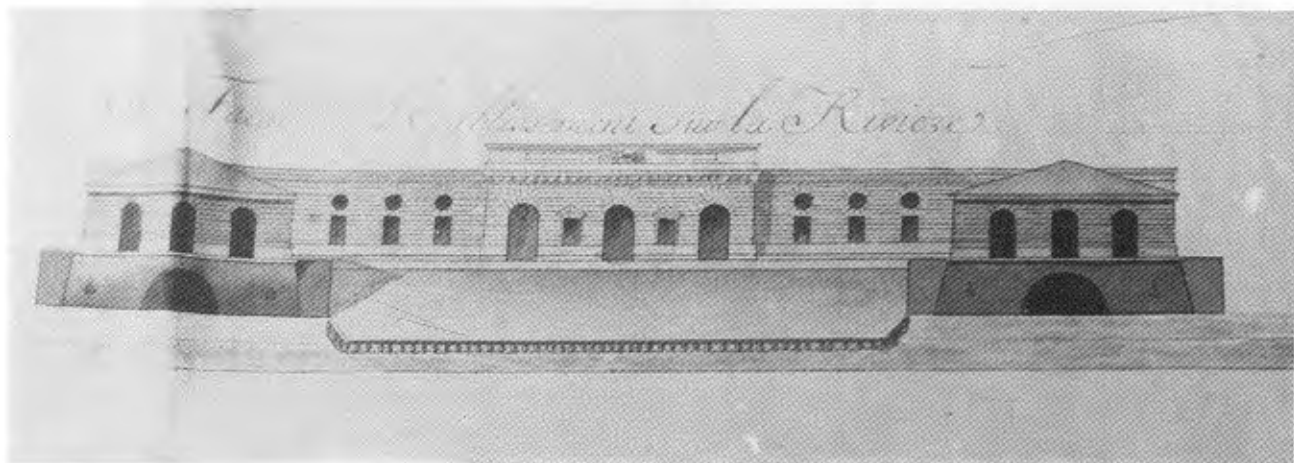


FIG. 7. — Troisième projet : élévation sur la rivière. Copie du 4 septembre 1788, signée Teulère. (Archives nationales Marine, D² 38, n° 68).

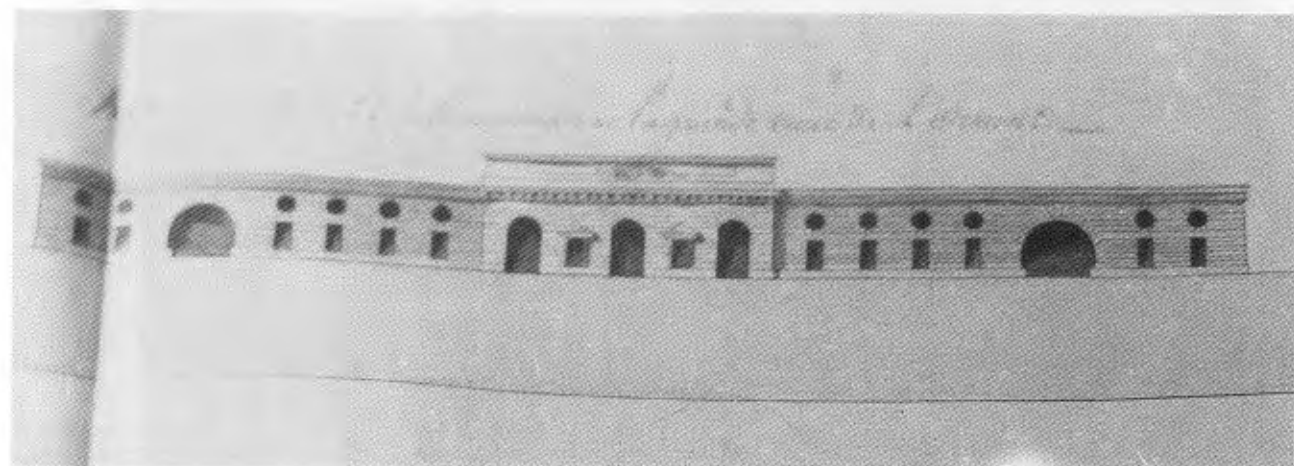


FIG. 8. — Troisième projet : élévation sur le quai (*ibidem*).

La façade n'est plus conçue comme un simple élément de liaison des noyaux constructifs principaux. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, la façade correspond entièrement à un seul bâtiment et devient un mur long et uniforme avec un sens très renforcé d'unité et d'horizontalité. Une nouvelle autonomie dans la conception architecturale, telle que Kauffman l'a définie²⁰, anime cette façade. La hiérarchie dans la composition qu'on trouvait dans les premiers projets a disparu. Il n'y a plus d'avant-corps privilégiés et le mur à refends couvre la totalité de la surface, égalisant ainsi le tout par la texture et renforçant l'effet plastique des ouvertures.

20. « L'indépendance des parties constitue la réussite la plus importante du processus de rénovation de l'architecture à la fin du XVIII^e siècle. Le nouveau principe d'autonomie ne permet pas que l'image architecturale soit sous l'emprise de lois qui ne lui appartiennent en propre, extraarchitecturales. L'habileté semble être plus importante que la représentation. » (KAUFMANN (E.), *De Ledoux à Le Corbusier. Origen y Desarrollo de la arquitectura autónoma*, Barcelona, 1982, Gustavo Gili [éd. originale 1933], p. 70).

D'ailleurs, la référence à des modèles de composition historiques est oubliée en faveur d'une simplification des formes géométriques. Les ouvertures sont de simples rectangles, ou des cercles, ou la combinaison des deux.

Une certaine richesse ornementale du deuxième projet a cédé la place à une sévérité qui évoque un bâtiment fortifié. L'architecte a peut-être cherché à donner à son édifice, cible éventuelle de révoltes populaires, un certain symbolisme de solidité et d'invulnérabilité.

L'ensemble des principes et des solutions plastiques qui inspirent le troisième projet n'est pas sans rapport avec les œuvres et l'esprit de ceux qu'on a appelés « architectes révolutionnaires ». La volonté de simplification géométrique apparaît dès le début de la tradition néo-classique avec Soufflot, mais elle prend un nouveau sens chez ces architectes nouveaux. Pensons, par exemple, aux œuvres de C.N. Ledoux, telles que les barrières parisiennes, la façade de la Maison des Ouvriers à Arc-et-Senans, et au projet de ferme pour

la rue Saint-Lazare de Paris, où le cercle est employé comme ouverture du mur de la même façon que Teulère la prévoit pour les entrées latérales de la façade sur la rivière à Bacalan.

Un mur à refends couvre entièrement des ouvrages tels que le façade latérale de l'Hôtel de la Monnaie de Paris par Jacques-Denis Antoine, la façade de l'Odéon à Paris, et De Wailly et Peyre, ou le projet de Ledoux pour la Maison du Directeur des Salines à Arc-et-Senans.

Le sens d'horizontalité qui renforce l'unité de la façade, on le retrouve, par exemple, dans le projet pour la Bibliothèque du Roi de E.L. Boullée (1788) réalisé par une forte corniche ; et aussi dans la façade principal de l'Hôtel de la Monnaie d'Antoine par l'effet d'un attique rectangulaire sur le corps central (comme dans le projet de Teulère).

Le troisième projet de Teulère présente d'ailleurs le même schéma de composition de la façade, avec un corps central et deux ailes latérales, que dans le bâtiment d'Antoine. Ce modèle de façade, nous le retrouvons encore dans le projet pour les Bains publics de l'architecte bordelais Louis Combes, ami personnel de Teulère, qui ne fut certainement pas sans importance dans les choix esthétiques de celui-ci. On est frappé par la grande ressemblance des deux projets qui, de plus, datent tous les deux de 1786. Parmi les œuvres de Combes, il faudrait encore citer son projet de port, comportant des corniches très fortes et des ouvertures demi-circulaires exhaussées de grande dimension, comme dans le projet de Teulère.

Pour conclure, au sujet de ce troisième projet, remarquons le souci de symétrie et de régularité de l'ensemble monumental sur la rivière, composé de la façade principale et des deux pavillons et comparons-le aux plans et élévations des deuxième et troisième projets.

Dans le deuxième projet, l'axe de symétrie longitudinal du plan correspond avec celui de la façade, les deux pavillons restant ainsi un peu décalés par rapport à cet axe.

En revanche, dans le dernier projet, Teulère veut corriger ce décalage. D'abord il ajoute à l'extrémité sud de sa façade une entrée latérale et deux travées qui ne correspondent à aucune construction sur le plan et qui sont en symétrie avec ceux de l'extrémité nord. Ensuite, il fait en sorte que l'axe de symétrie de la façade ne corresponde plus à celui du plan, mais à celui défini par les deux pavillons. Le résultat est que l'ensemble, vu de la rivière, paraît parfaitement symétrique.

Ajouta-t-il ces travées à l'extrémité de la façade simplement pour présenter un projet bien achevé, ou bien dans l'espoir d'ordonner l'entrée de la rue latérale et des bâtiments existant de l'autre côté de la rue et appartenant aussi à la Marine ? En tout cas, ce ne fut pas réalisé et c'est là l'origine de la dissymétrie de la façade actuelle.

Vus de la rivière, les pavillons détachés s'incorporent à l'ensemble de la façade, conformément au schéma monumental classique de la « façade de palais » terminée par des avant-corps latéraux.

La réalisation

Lors de la construction, le plan du troisième projet fut presque entièrement respecté.

La façade fut construite vraisemblablement telle que nous la connaissons aujourd'hui (fig. 9), c'est-à-dire sans la partie de l'extrémité sud que Teulère ajouta dans son projet à la longueur réelle, et en conséquence avec l'avant-corps central décalé vers le sud. Cependant, il se peut qu'il ait existé un arc sur l'entrée de la rue latérale tel qu'on le voit dans l'aquarelle d'Auguste Bordes datant de 1840 environ²¹.

De même, les formes géométriques plus nouvelles, telles que les oculi et les grands arcs demi-circulaires ont été abandonnées pour des ouvertures rectangulaires ou des baies en plein cintre plus conventionnelles, sauf dans les boucheries bâties de façon strictement fidèle au projet (fig. 10).

Enfin la façade réalisée est moins ambitieuse que celle du projet, sans pour autant manquer de valeur esthétique. Elle fut définie, par les chroniqueurs d'édifice, « dans le dernier goût du XVIII^e siècle », « d'un style sévère et convenable »²².

En tout cas, l'ensemble, vu de la rivière, devait garder beaucoup de la sévère monumentalité du dernier projet de Teulère, le manque de symétrie de la façade sur le quai étant masqué par les pavillons.

On peut considérer cet Etablissement des vivres de la Marine comme l'une des pièces remarquables de ce néo-classicisme bordelais qui, dans la décennie de 1780, était en plein développement. Bordeaux constituait presque une « véritable école locale »²³, attirant en même temps les architectes parisiens les plus célèbres.

MISE EN VALEUR ARTISTIQUE ET HISTORIQUE

Il est important de mettre en valeur cet édifice utilitaire et méconnu, par rapport à la culture architecturale de son époque.

Dans l'esprit de celui qui conçut l'édifice, et malgré la difficulté de régulariser le plan primitif et de parvenir à une symétrie de la façade, symétrie et régularité doivent être recherchées : valeurs en effet devenues essentielles pour l'architecture du XVIII^e siècle. L'ali-

21. Archives de la Société archéologique de Bordeaux, D-A-XI.
22. JOUANNET, « Notices nécrologiques sur M. Joseph Teulère... », dans *Actes de l'Académie de Bordeaux*, mai 1825, p. 77.
23. BERIAC, MAFFRE, *Le Bordelais néo-classique*, IACA, Bordeaux, 1983, p. 39.



FIG. 9. — Façade sur la rue Achard.
(Photo : Commission générale d'Inventaire ; cliché : Chabot-Dubau, n° 7333 119 V.)



FIG. 10. — Pavillon nord sur la place Victor-Raulin : état actuel.

gnement des cours nous fait penser aux plans-types dessinés par Durand dans son *Précis d'Architecture* ²⁴, parmi lesquels il imagina des marchés et des lieux de stockage de produits à la façon d'une grille où les espaces ouverts succèdent aux espaces fermés dans toutes les directions (Teulère lui-même reprend ce principe dans son projet pour le Magasin de l'île d'Aix).

D'ailleurs, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, l'influence de l'esprit rationaliste en architecture fera que tous les édifices, même ceux utilitaires, autrefois agencés de façon inorganique, soient soumis désormais à une conception plus rigoureuse résultant d'une logique interne du projet.

Ainsi, le plan des Salines d'Arc-et-Senans de Ledoux où le plan demi-circulaire réduit au minimum les distances à parcourir et concentre au milieu les fonctions vitales. Ledoux lui-même nous dit que les Salines furent projetées grâce à : « une conception raisonnée où la prévoyance et l'esprit scientifique n'ont rien abandonné au hasard » ²⁵. De la même façon, Teulère établit une logique de la régularité afin de profiter au maximum de la surface des bâtiments pour le stockage.

Quand on envisage l'étude d'un édifice utilitaire, le problème du rapport utilité-beauté se pose. L'architecture utilitaire peut sembler éloignée des débats esthétiques du moment. Mais en réalité, elle rejoint, au domaine de la pratique, l'un des héritages les plus importants de la théorie de l'architecture française du XVIII^e siècle, à savoir que l'architecture a comme but principal de répondre aux besoins des hommes, et que seul l'accomplissement de cette tâche peut aboutir à la beauté. Cette pensée est implicite dans les théories de Rondelet pour qui « l'architecture n'est pas un art créé par l'imagination, mais une science étroitement dépendante des nécessités » ²⁶. Et dans celles de Durand, élève de Boullée, et professeur à l'Ecole Polytechnique, pour qui « l'utilité publique et particulière, le bonheur et la conservation des individus et de la société, tel est le but de l'architecture » ²⁷.

Ces deux auteurs ne font que recueillir un siècle de tradition rationaliste de l'architecture française. Or, le projet de Teulère pour Bacalan avec sa volonté de régularité et de rationalisation de cet espace consacré à un service public nous paraît proche de cet esprit. Ainsi, la technique constructive devient essentielle, car un édifice solide et bien réalisé selon une structure bien conçue est en condition de remplir sa fonction.

Teulère, dans son mémoire sur la stéréotomie, recommande l'introduction des apprentissages techniques dans les études d'architecture. De même, il défend des

édifices tels que Sainte-Geneviève à Paris ou le Grand-Théâtre de Bordeaux, en raison de la qualité de ses structures constructives.

Ainsi se pose la question du traitement monumental des édifices utilitaires qui, à cette époque-là, est tout à fait nouvelle. Pensons encore au projet des Salines à Arc-et-Senans de Ledoux. Comme M. Gallet l'a dit, « l'audace de Ledoux fut d'offrir une ordonnance monumentale à des bâtiments qui avant lui n'en demandaient pas » ²⁸.

Pensons aussi à la Halle au Blé de Paris (construite entre 1763 et 1769) conçue par Le Camus de Mézières — à l'endroit où aujourd'hui se trouve la Bourse de Commerce — de laquelle M. Mark K. Deming nous dit : « L'œuvre de Le Camus se distinguait par sa volonté de traduire la fonction de halle urbaine d'une manière rationnelle et monumentale à la fois » ²⁹.

Bien que le projet pour l'Etablissement des vivres de la Marine fût moins ambitieux que ces deux exemples, il faut reconnaître à Joseph Teulère, pour la façade vers la rivière, la conception et la réalisation d'un ensemble soigné et élégant.

Cette question de la monumentalité nous pose le problème du rapport entre le bâtiment en question et la structure urbaine de la ville, c'est-à-dire de sa dimension urbaine.

Les nouvelles typologies d'édifices qui se définissent dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle le font en tant qu'édifices en soi, et en tant qu'éléments urbains. Ainsi, quand on conçoit un théâtre, on s'occupe de planifier son environnement urbain. Comme M. Braham l'a dit, l'architecture de la fin du XVIII^e siècle aime « la mise en scène des bâtiments » ³⁰. Ainsi, De Wailly et Peyre dans leurs projets pour la « Nouvelle Comédie », aujourd'hui l'Odéon (vers 1770), prévoient tout un schéma de rues rayonnantes autour de la place devant la façade principale.

Il en est de même pour l'architecture utilitaire. Reprenons l'exemple de la Halle au Blé de Paris (1763-69) de Le Camus de Mézières, de laquelle on a dit : « Le programme se composait d'une Halle annulaire desservie par un réseau de rues en étoile et environnée de maisons locatives. (...) Cet ensemble marquait une étape décisive dans la réorganisation de cette zone commerciale inadaptée aux besoins d'une population toujours croissante. » Et encore « Par-delà le problème spécifique des Halles, on aborde avec cet édifice le phénomène plus complexe d'un développement de la conscience urbaine, tel qu'il se manifesta, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, par un effort d'édilité publique », tel que M. Deming l'a établi ³¹.

24. DURAND, *Précis de leçons d'architecture*, Plon, Paris, 1809, 1^{er} vol., planches 14 et 15.

25. GALLET, C.N. *Ledoux, 1736-1806*, Picard, Paris, 1980, p. 13.

26. MIDDLETON, WATKIN, *architecture moderne 1750-1780 : Du Néo-classicisme au Néo-gothique*, Berger-Levrault, Paris, 1983, p. 30.

27. DURAND, *op. cit.*, p. 14.

28. GALLET, *op. cit.*, p. 12.

29. DEMING, *La Halle au Blé de Paris, 1762-1813*, A.A.M. Bruxelles, 1984, p. 13.

30. BRAHAM, *L'Architecture des Lumières...*, Berger-Levrault, Paris, 1982, p. 14.

31. DEMING, *op. cit.*, p. 14-15.



FIG 11. — Gravure de Bentley : aspect des pavillons sur la rivière au XIX^e siècle (Archives municipales de Bordeaux, XXVIII D-6. Photo : Commission générale d'Inventaire ; cliché : Chabot-Dubau, n° 7334 74-V.)

Bien que Teulère n'ait jamais exprimé théoriquement sa pensée à ce sujet, il est clair qu'il tint en compte dans ses projets l'idée d'harmoniser son bâtiment avec les structures urbaines bordelaises en transformation.

La transformation urbaine commencée sous Louis XV par l'intendant Tourny et les architectes parisiens entre 1743 et 1754 et poursuivie sous Louis XVI comporta entre autres choses le renouvellement et l'unification du visage de Bordeaux sur la rivière.

Le développement de Bacalan, résultat et symbole du progrès économique et démographique de Bordeaux, se voit donc concerné par ce programme général d'aménagement de la ville. C'est ce que Teulère comprit lors de la conception de l'Etablissement des vivres.

C'est aussi ce qui fut compris par ses contemporains : voyons le témoignage de Jouannet, pour qui le Magasin est un édifice « qui commence heureusement, au Nord de la ville, cette longue et brillante ligne de monuments divers qui décorent la rive gauche du fleuve »³².

D'ailleurs, il s'agissait d'un bâtiment officiel représentant la Marine Nationale et par conséquent le Roi. Il fallait donc que l'édifice eût une noble apparence, se présentant de façon digne de la ville.

FORTUNE DU BÂTIMENT APRÈS SA CONSTRUCTION

Ce bâtiment attira pendant le XIX^e siècle l'attention de toutes sortes de personnes et de publications, ainsi : un spécialiste comme Leroux qui nous dit au sujet de l'Etablissement des vivres de la Marine : « Les connaisseurs s'arrêtaient certainement devant le Magasin des Vivres, œuvre de l'Architecte Joseph Teulère »³³ ; des livres de voyage comme l'*Album du voyageur à Bordeaux* ; des histoires comme Bordes, qui fait une description de cet ensemble en 1845, dans son *Histoire des monuments de la Ville de Bordeaux* ; enfin des artistes dont témoignent la gravure de Bentley (fig. 11), la lithographie de Légié (fig. 12), l'aquarelle d'Auguste Bordes.

33. LEROUX, « Histoire des quartiers de Bordeaux », dans *Revue Historique de Bordeaux*, Bordeaux, 1912, p. 17.



FIG 12. — Lithographie de Légié : aspect de l'établissement des la rivière au XIX^e siècle. (Archives municipales de Bordeaux, XXVIII D-4. Photo : Commission générale d'Inventaire ; cliché : Chabot-Dubau, n° 7333 475-V.)

Le Magasin des vivres arrive ainsi intact jusqu'au XIX^e siècle. En 1818, l'Entrepôt général de la Marine de Paludate fut réuni à l'Etablissement de Bacalan.

Tout au long du siècle, des transformations vont se réaliser dans l'Etablissement, les unes d'ordre interne : construction de nouveaux bâtiments et disparition d'autres anciens, changement de l'ordonnance des cours ; d'autres d'ordre externe liés aux transformations des structures urbaines environnantes (entre 1873 et 1884, la construction d'une forme à radoub et le percement de nouvelles rues entraîna la démolition de la presque-totalité des édifices de la quatrième cour).

Après la première guerre mondiale, l'Etablissement servait de caserne et de dépôt des archives du port de Bordeaux disparues lors de l'incendie en 1919.

En 1973, date de la rédaction du rapport de la Commission générale de l'Inventaire sur l'Etablissement, il

existait encore, outre la façade sur la rivière, une grande partie des entrepôts latéraux sud (sur la rue Gironde), et les bâtiments de séparation entre la première et deuxième et la troisième et la quatrième cour, ainsi que l'entrepôt latéral côté nord de la quatrième cour. De nos jours, il ne reste que ce dernier entrepôt et l'ensemble de la façade principale, sur la rue Achard, et les deux pavillons sur la place Victor-Raulin, le tout dans l'état de dégradation que nous avons annoncé.

Nous voudrions finir en attirant l'attention sur la menace de ruine qui pèse sur les parties existantes de ce monument historique classé. Seulement à condition d'agir très rapidement, il serait encore possible de sauver cet ensemble, sans doute celui qui avait le plus de valeur architecturale.

L'aménagement de ces bâtiments permettrait la sauvegarde d'une œuvre architecturale remarquable et bien significative de l'histoire de Bordeaux, ainsi que la récupération d'un espace urbain singulier.

32. JOUANNET, *op. cit.*, p. 77.

GROUPE JULES-DELPIT

L'HISTOIRE D'UNE MAISON DU QUARTIER SAINT-MICHEL

par Xavier ROBOREL DE CLIMENS

La maison située 39, rue Saint-François fait partie d'un ensemble d'immeubles construits au milieu du XVIII^e siècle qui, avec la place Camille-Pelletan, s'étend de la rue Leyteire à la rue des Menuts. Ils présentent, en façade, un rez-de-chaussée à refends et trois étages, dont le dernier est mansardé. Les fenêtres ont des claveaux sans sculptures et sont entourées de moulures larges (fig. 1).

Le 8 juillet 1758, Valérie de Gombaud, demeurant place des Cordeliers (aujourd'hui place Camille-Pelletan), vend, moyennant la somme de 3 300 livres, à Pierre Frigière, bourgeois, négociant à Bordeaux, demeurant rue Saint-François, une parcelle de terrain située rue Saint-François. Celle-ci aboutit à la petite rue des Cordeliers (rue Hugla) et mesure 21 pieds 4 pouces de large sur 53 pieds et 6 pouces de long (Rauzan, notaire).

Valérie de Gombaud est l'épouse de François Artur de la Chassaigne, chevalier, seigneur du Cros, ancien capitaine dans le régiment de Normandie et chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. (Contrat de mariage passé le 20 septembre 1752 : Roberdeau, notaire).

Ce lot provient de la succession de Pierre Drouillard, président trésorier de France au bureau des finances de Guyenne, premier mari de Valérie de Gombaud. Il a été adjugé, ainsi que quatre autres : « au dit feu Drouillard, le 22 octobre 1748 par Monseigneur l'Intendant Commissaire Député pour la vente du terrain des religieux Cordeliers ». Au décès de Pierre Drouillard, trois emplacements sont en indivision entre Valérie de Gombaud, sa veuve, et sa fille, Elisabeth, épouse de Thomas Lynch, écuyer.

Valérie de Gombaud a éprouvé de grandes difficultés pour sortir de cette indivision. Le Parlement de Bordeaux a été obligé de rendre trois arrêts successive-

ment les 5 mai, 26 mai et 13 juin 1758, pour qu'elle puisse vendre ces emplacements en son nom et au nom d'Elisabeth Lynch.

Le lot suivant, au levant (n° 41 actuellement), est acheté par Joseph Mallac, et le troisième, au couchant, par Joseph Alauze, bourgeois et négociant.

Le 15 juillet, Pierre Frigière prend possession de l'emplacement. Pour faire construire l'immeuble, il s'adresse à l'architecte Allary, qui établit un devis le 16 avril 1759. Il ressort de ce document que « seront faites les fouilles de terres et transports de la profondeur de neuf pieds et demi pour que les caves est huit pieds sous clef ». « La cave de latrines sera crussée six pieds encontre bas du sol de la cave à vin et six pieds de longueur sur cinq de largeur. »

Les voûtes seront construites « avec de bonnes pierres de figuier ou de roque de teau ». Un puits sera construit également en pierre de figuier qui « montera... au premier étage de trois pieds plus haut de le cronement de la voûte de la cour ». La cuisine sera installée au rez-de-chaussée et « sera aussi vouté en arette avec pierre de teau ».

Le mur de façade sera levé en « pierre dure » et les autres en pierre de Bourg. Il est prévu des latrines dont « sera monté deux touieaux de latrines et une vantoussée (?). Les touieaux seront arrêtés aux endroits le plus commodes rebetus de maçonnerie ». « Il sera fait quatre étages d'escaliers en pierre y compris celui de la cave... garnie de quatre bouts de renpe de fer. » A l'intérieur, il est prévu : « neuf cheminées à la moderne avec leurs jambages manteaux de pierre de Bouchet. Leurs pentes de pierre de quin (?) ou enplatre ornés d'architecture ».

Le rez-de-chaussée et la cour seront pavés de pierre de Barsac. Un tuyau de plomb évacuera les eaux de la



FIG. 1.

cour « sur le pavé de la rue ». Un évier et un fourneau seront installés à la cuisine. Des cloisons en « briques plâtre » sépareront les chambres.

« La charpenterie sera faite avec des pierres passants chebrons de bois de rachs, lallée de tables... ou cressien de bois dolhande reffandies ». « Le bris de la mansarde sera couvert en ardoissie et le restant en tuille creusée. » Les soliveaux, poutres et planchers seront également en bois « dolhande et de rachs (?) ».

« La menuiserie de la porte d'entrée aussi bien que celle du magasin seront de bois de chaîne plennes à deux vantaux avec un imposte aussi de bois de chaîne et un chiffre au dessus avec rouleaux de fer » (fig. 2). Ces portes seront renforcées de pantures en fer et seront munies de serrures et de targettes.

« La menuiserie de onze portes seront de bois de sapin à un vantail avec jambraillies, atiques à double parement, moulures. » Elles seront également munies de serrures et de targette. Dans le couloir d'entrée il y aura : « une porte de bois de sapin avec ballustres ».

« La menuiserie de six croisées à la façade sera faite avec chassis dormans, chassis à verre petit bois de chaîne, vollets de bois de sapin brissés ferrés avec



FIG. 2.

fiches à broche, fiches à goun pour les vollets qui ouvriront de toute leur hauteur avec espagnolettes. » La menuiserie des autres fenêtres de l'immeuble seront faites selon le même principe.

« Tous les planchers seront peints en gris, portes volets à luille à deux couches, la porte d'entrée et du magasin dormans chassis à verre de croisées à luille grosse (?) le grillage, renpes, vanquets à luille en noue (?) »

Finalement, l'architecte s'engage à ce que « tous les ouvrages sy dessus et des autres partis seront faites de bons matériaux qui seront fournis par l'entrepreneur et rendra la plasse nette de tous décombres qui proviendront de la dite bâtisse moyennant le prix et somme de onze mille huit cents livres qui seront payées par Monsieur Fressiers (*sic*) à feu et mesure que les dits ouvrages avanseront. »

Le 28 mai 1760, Pierre Frigière verse le solde à J. Allary.

Le 10 mars 1774, Pierre Frigière rédige son testament dont nous possédons un extrait. Il déclare avoir été marié deux fois. La première à la Martinique, avec

Elisabeth Dubocq, morte en 1753, et la deuxième à Bordeaux avec Magdeleine Dauche.

Sept enfants sont nés du premier mariage : Pierre décédé sans enfant ; Roch surnommé Debrule, garde du corps du Roy ; Dominique surnommé Laubarède, résidant à la Martinique et marié avec la demoiselle Crassou ; Jacques surnommé Duchême, actuellement « à l'Amérique » ; Elisabeth mariée au sieur Gonty ; Luce mariée au sieur Louvrier ; Jean-Baptiste surnommé Defontaine, résidant à Bordeaux.

A ce jour, il déclare avoir versé, à Elisabeth et à Luce, une somme de 20 000 livres. Roch et Jean-Baptiste avaient reçu chacun la même somme pour s'installer, mais, leurs projets ne s'étant pas réalisés, ils l'ont restituée à leur père.

Cinq enfants sont nés du deuxième mariage : Jean-Pierre Gaspart dit Maisonneuve ; Jean-Louis dit Chevalier ; Elie dit Duvivier ; Elisabeth ; Marie-Luce mariée au sieur Degrange, avocat du Roy au sénéchal de Libourne qui a également reçu 20 000 livres.

Au décès de la dame Dubocq, à la Martinique, un inventaire a été réalisé par Bellimont, notaire, le 14 mars 1753. Le montant des biens de la communauté s'élevait à 384 346 livres 10 sols, argent des colonies.

Considérant que les fonds provenant de sa première femme (20 000 livres) ont contribué à l'accroissement considérable de sa fortune, et grâce aux bénéfices de la société de commerce fondée à la Martinique avec les sieurs Barret et Genty, Pierre Frigière souhaite indemniser les enfants du premier lit de façon équitable. Il leur demande de ne rien réclamer aux enfants du deuxième mariage et les invite à s'en tenir aux dispositions qu'il a arrêtées. Il donne et lègue, à « la nommée Marie, négresse, autrefois (son) esclave et libérée depuis longtemps », la somme de 1 000 livres. Chaque enfant du premier mariage reçoit 50 000 livres, pour solde de tout compte, déduction faite des sommes déjà avancées.

Si sa femme lui survit, il demande qu'elle jouisse de ses biens et droits, et qu'elle veuille au versement des sommes dues aux enfants du premier mariage. Il nomme et institue héritiers généraux ses cinq enfants pour recueillir conjointement et par parts égales tous ses biens et effets. La date de la mort de Pierre Frigière ne nous est pas connue.

Le premier frimaire an III, ses enfants décident, après le décès de leur mère, survenu le 14 septembre 1792, de partager les biens de la succession (Hazéra, notaire).

Sont présents :

— Guillaume Louvrié, mari de Luce Frigière, négociant, demeurant rue Neuve, procureur de Pierre Frigière Maisonneuve (procurateur du 7 janvier 1788, Hazéra, notaire) et de Elie Frigière (procurateur du 2 janvier 1793, Lorilhe, notaire à Port-au-Prince) ;

— Le citoyen Jean-Louis Frigière, négociant, demeurant rue Saint-François, section du bon accueil ;

— La citoyenne Elisabeth Frigière, épouse du citoyen Michel-Benoît Coudol, courtier, demeurant rue « Catherine », n° 41 ;

— La citoyenne Luce Frigière, veuve Desgranges, demeurant rue Saint-François, n° 5.

La succession consiste en un bien appelé à Sales à Talence, vendu au citoyen Boué pour 30 000 livres, la maison de la rue Saint-François, et une maison de la rue de la Fusterie, estimées respectivement à 30 000 livres et 20 000 livres.

Il faut y ajouter une somme de 45 000 livres, produit de la vente d'une « maison située à la place des ci-devants Cordeliers, vendue à la Nation, et qui a été démolie pour la continuation d'une rue à l'alignement de la rue de l'Observance » (aujourd'hui rue Marengo).

La part la plus importante consiste en différentes créances dont une somme de 20 000 livres, due par le citoyen Léotard, 4 000 livres dues par Frigière-de-Brule, 123 934 livres dues par le citoyen L. Barthes, etc.

Enfin, on peut y ajouter quelques valeurs sans importance, tels que le produit de la vente des meubles et des faïences (2.366 livres), un tonneau de vin blanc de Talence (300 livres), une barrique de vin rouge (750 livres), etc.

Le total de la succession s'élève à 463 619 livres. L'immeuble de la rue Saint-François est attribué à Pierre et à Elie.

Elie décède en 1794 à Port-au-Prince.

Le 8 floréal an VIII (Hazéra, notaire), ses héritiers : Pierre Frigière, habitant l'île de « Porto Rique », quartier Saint-Germain, actuellement à Bordeaux, rue Beaurepaire, n° 2 ; Jean-Louis Frigière, propriétaire, juge de paix de l'arrondissement de Saint-Michel, rue Beaupaire, n° 2 ; Elisabeth Frigière, épouse Coudol ; Luce Frigière, demeurant au coin de la rue Saint-François et de celle de l'Observance ; Maria Dutasta, épouse de Roch Frigière, demeurant rue Saint-François ; Jean-Baptiste Frigière, demeurant chez Roch ; Luce Frigière, veuve Louvrié, demeurant place des Cordeliers ; Dominique Gonty, capitaine de navire, demeurant 38, rue Leyteire, ayant procuration pour ses frères Pierre, Augustin, Benoît et sa sœur Luce Elisabeth, épouse Rucapel, décident de vendre l'immeuble à la citoyenne Marie Marguerite Castelneau, veuve de Christophe Barthomé Barbeau, demeurant à Aygues-Mortes.

La maison est décrite comme comprenant un magasin au rez-de-chaussée, avec des caves en dessous. Le premier étage consiste en une cuisine, une cour avec un puits, une salle et un salon. Le deuxième étage est occupé par des chambres hautes. Elle est confrontée, au levant, à la maison de la citoyenne veuve Dejeanne et, au couchant, à celle de la citoyenne veuve Lainé. Le prix est fixé à 14 000 fr.

Marguerite Barbeau demande qu'un état des lieux soit dressé. Le 22 fructidor an VIII, le juge de paix de l'arrondissement de Saint-Michel, accompagné d'un

greffier et du citoyen Vigouroux, architecte, rue du Jardin-Public, se rendent dans l'immeuble. Il constate que le magasin au rez-de-chaussée est carrelé de petites pierres plates. Il y a trois cheminées sans jambage ni manteau. Les murs sont salpêtrés sur quatre pieds de haut. Il est fermé par une porte à vantaux (il manque dix carreaux à l'imposte). Des carreaux de l'imposte de la porte du couloir d'entrée sont cassés. La porte d'entrée est sans serrure. Aux étages, les portes et les fenêtres sont en mauvais état, les cloisons sont lézardées et les planchers gâtés.

Le 19 avril 1809, M^{me} Barbeau vend au sieur Jean Villesuzanne, raffineur, résidant 12 rue des Menuts. Elle avait fait faire des aménagements importants. Il est mentionné sur l'acte (Hazéra, notaire) qu'au rez-de-chaussée il existe un salon, une cuisine et une cour, « que la dame venderesse a fait pratiquer au dit rez-de-chaussée à la place d'un magasin... ». Le prix est de 11 000 fr. Elle s'engage à faire dégrever la maison d'une hypothèque prise au profit du sieur Jacques Lair de Saint-Jean-d'Angély et en contrepartie elle hypothèque le domaine de Lamothe à Aigues-Mortes.

Jean Villesuzanne meurt au mois d'août 1825. L'immeuble passe aux mains de sa femme, Marie Mommy. Au décès de celle-ci, Jean de Villesuzanne, son neveu, recueille la succession. Le 16 mars 1865, sa veuve, Constance Deves, et ses enfants Jean et Marguerite, épouse Joseph Laydeker, vendent la maison à Claude Annet de Malescot. Il y décède le 19 novembre 1870, laissant comme héritière sa sœur, M^{me} de la Roque de Mons.

En 1880, la propriétaire, M^{me} Lahorgue, passe un bail avec M. Biron, négociant, pour l'occupation du rez-de-chaussée. Il s'engage à établir sur la cour, au niveau du plafond du rez-de-chaussée, un plancher pour fermer celle-ci, à raser la margelle du puits, à transformer la devanture en magasin et à démolir les cloisons et les cheminées.

En 1913, Vincent Larregière est propriétaire de cette maison. Puis, le 31 mai 1921 (Puyo, notaire), Henri Pommiers la vend à Aurélien Roborel de Climens. L'immeuble ne subit aucune transformation notable jusqu'en 1975, date à laquelle il est vendu à M. Séraphon qui le rénove et le transforme en petits appartements.

QU'EST-CE QU'UNE « CHARTREUSE » ?

par Philippe MAFFRE *

Tout article de journal ou de revue de décoration qui traite du Bordelais se doit de citer le nom de « chartreuse » et de présenter une photographie de maison basse, plus ou moins évocatrice de l'architecture du XVIII^e siècle, située sur fond de verdure. Nous avons ainsi pu relever d'étonnantes « chartreuses » : ici le pavillon du gardien d'un grand château médocain, là une très belle orangerie promue au rang de demeure. Cette disparité des constructions auxquelles s'applique le terme qui nous intéresse apparaît, quoique moins outrancière, dans des ouvrages plus sérieux. Ainsi des édifices aussi différents que le château de Belin à Léognan ou celui de Tausia à Gradignan sont donnés comme des prototypes de chartreuses bordelaises. Le premier consiste en un rez-de-chaussée surmonté d'un comble à surcroît au centre desquels se dresse un pavillon à étage. Le second repose sur un vaste terrassement ; il comporte un bâtiment bas, à avant-corps semi-circulaire, qu'encadrent des pavillons latéraux symétriques, également à étage ; le premier date du milieu du XVIII^e siècle et le second de l'extrême fin du même siècle.

Au terme de seules recherches bibliographiques, il semblerait donc que la chartreuse soit une maison d'habitation sans véritable étage carré, de plan rectangulaire allongé, située à la campagne et apparue au XVIII^e siècle. Cette définition, quoique relativement précise, reste médiocre et n'apporte pas de complément à celles que l'on peut trouver dans les dictionnaires. Littré tient la chartreuse pour une « petite maison de campagne isolée » ; dans le *Trésor de la langue française* des éditions du C.N.R.S., elle est également « une maison de campagne isolée », mais ici « d'architecture austère » et « une longue maison basse en Gironde ». Il nous semble donc possible sinon d'améliorer ces définitions elles-mêmes, du moins de les compléter par quelques constatations.

En premier lieu, sans doute faut-il revenir sur l'homonymie de nos chartreuses et des établissements conventuels du même nom. Outre leur appellation

commune, l'analogie essentielle réside dans leur emplacement géographique. Les unes comme les autres ne se trouvent jamais dans la ville, sinon à l'époque actuelle, mais il s'agit alors d'un effet de l'urbanisation récente. On peut s'accorder à penser que si les citadins ignoraient la forme des grandes chartreuses, totalement isolées, de fondation généralement ancienne, et le mode de vie qu'y pratiquaient les moines, ils connaissaient au contraire les chartreuses placées hors les murs certes, mais à proximité immédiate des villes, dont un grand nombre furent créées par la Contre-Réforme. Celle de Bordeaux relevait de ce groupe, et les Bordelais la connaissaient depuis le XVII^e siècle. La Chartreuse a pu leur apparaître comme un lieu de silence et de méditation par rapport à la ville. Ceci devient une évidence si l'on considère la croissance de cette dernière au XVIII^e siècle, époque à laquelle naît la ville moderne, mais aussi l'époque à laquelle naît une philosophie du retour à la nature. Comment ne pas envisager que nos notables n'aient eu envie d'un endroit clos où se retirer sinon pour philosopher, en tout cas pour jouir d'une certaine tranquillité à l'écart de leurs soucis quotidiens et citadins ?

Si nous réduisons cependant la chartreuse à ce seul rôle, il n'y faudrait voir qu'une version régionale des bastides méridionales, maisons de campagne placées pratiquement aux « barrières » des villes provençales, à la fois salle fraîche permanente et étape obligée de la promenade, mais dont l'organisation ne permet pas une véritable vie domestique. La chartreuse possède à notre avis deux dimensions supplémentaires qui font son originalité : les activités qu'elle commande et son architecture particulière.

Sur le chapitre des activités, il n'est pas inutile de revenir sur le parallèle entre nos chartreuses et les couvents de l'ordre de saint Bruno. Ceux-ci constituent des univers clos où se pratiquaient et se pratiquent d'ailleurs encore l'agriculture et le jardinage avec un succès indéniable. Les *Dialogues entre un curieux et un jardinier solitaire*, « best-seller » de la littérature domestique du XVIII^e siècle, ne fut-il pas écrit par le frère François Gentil de la Chartreuse de Paris en 1704 ? A Bordeaux, les grandes pépinières se

* C.N.R.S., chercheur à l'Inventaire général.

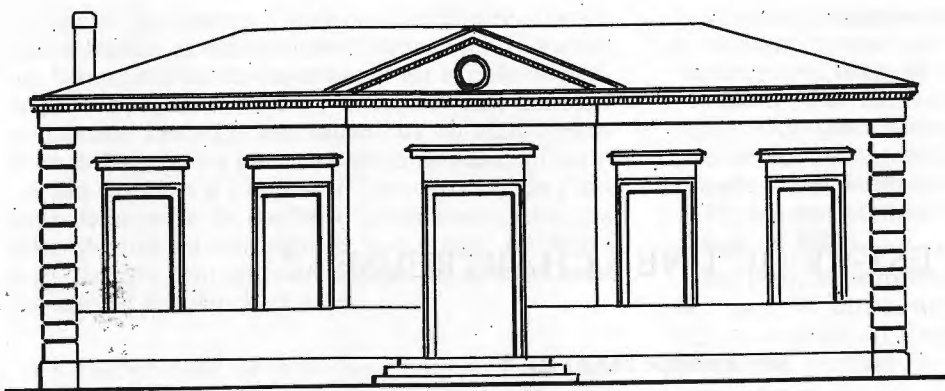


FIG. 1.
Chartreuse du Jard,
commune de Mérignac.
(Dessin de J.-P. Bériac.)

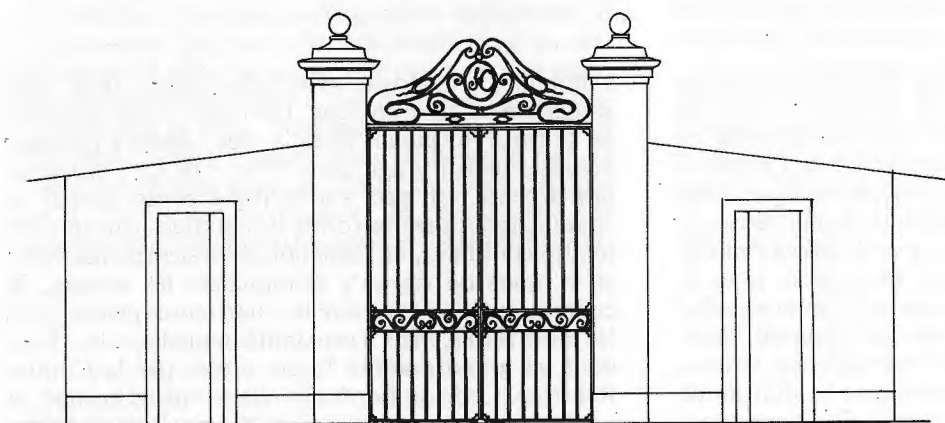


FIG. 2.
Portail de la chartreuse du Jard.
(Dessin de J.-P. Bériac.)

trouvaient-elles par hasard à l'entour de la Chartreuse? La chartreuse n'est pas seulement un lieu de résidence privilégié, elle nous semble être aussi la maison du maître d'un petit domaine agricole. Les dimensions en sont réduites, car dans le voisinage de la ville, le parcellaire se présente déjà comme très morcelé, l'examen des terriers de Saint-Seurin le prouve. Quant à savoir si le domaine était à l'image de celui de la Chartreuse tout à fait clos, il nous semble que l'existence çà et là dans les quartiers périphériques de l'ancienne ville, de nombreux portails d'entrée de propriétés qui subsistent encore de nos jours en est une démonstration suffisante.

Animé de l'espoir que nos quelques vues sur les chartreuses bordelaises n'étaient pas erronées, nous avons cherché à découvrir des demeures ainsi dénommées dans les textes du XVIII^e siècle. La chartreuse de Mirande, à Caudéran, par exemple, n'est jamais appelée autrement que bien ou bourdieu dans les actes

des XVIII^e et XIX^e siècles. La mention la plus ancienne que nous connaissons s'applique malheureusement à une demeure parisienne, mais construite par le Bordelais le plus célèbre de son temps : Nicolas Beaujon. Sa chartreuse, ainsi qu'il la dénommait lui-même, avait été bâtie vers 1780 par Girardin dans la proche banlieue parisienne, entre les actuelles avenues des Champs-Élysées et de Wagram, les rues de Washington et du Faubourg-Saint-Honoré. Cette retraite, destinée à abriter les loisirs du financier sur ses vieux jours, se trouvait au centre de pelouses et de jardins à l'anglaise, parmi des dépendances rustiques, une laiterie, une étable, un poulailler. On ne peut comparer la vie que menait Beaujon avec celle d'un frère ou d'un père chartreux, mais tout ici était fait pour évoquer un mode de vie simple et proche de la nature. Quant à la maison elle-même, elle était, selon Girardin, une ferme hollandaise, ce qui *a priori* peut sembler assez éloigné de l'image traditionnelle que nous nous faisons de la chartreuse bordelaise. Heureusement pour

nous, Girardin n'avait sans doute jamais vu de ferme batave de très près. Cette pseudo-ferme était donc isolée des autres bâtiments, construite sur un niveau de soubassement abritant les cuisines, office et pièces de service; le rez-de-chaussée de plan double en profondeur ne comptait que des pièces de réception, il affectait la forme d'un rectangle flanqué à chacune de ses extrémités d'une rotonde. C'est dans le comble en surcroît que se trouvait la chambre de Beaujon. L'ensemble de la décoration n'évoquait en rien l'appartement d'un chartreux, mais comparé au luxe de l'Élysée, il pourrait passer pour relativement simple.

Autrement plus modeste se présente la seconde chartreuse dont nous avons pu trouver la trace. C'est une petite annonce de location du *Journal de Guyenne* du 7 juin 1790 qui nous a mis en présence de cette maison. Ce texte fort simple proposait « un petit bien de campagne, situé paroisse de Mérignac, au lieu appelé du Jard, consistant en une maison de maître, forme de chartreuse, logement de paysan, chai, cuvier garni de ses vaisseaux vinaires, « le tout appartenait à M. Despalet, médecin rue Sainte-Thérèse ». Dans un texte notarié contemporain de l'annonce, le bien est décrit comme contenant 9 journaux et comprenant, outre les bâtiments, des allées, des vignes et un jardin. La maison existait encore il y a peu, mais ruinée et vouée à la destruction (fig. 1). Un mur d'enceinte clôturait les trois hectares de la propriété, un portail monumental le perçait en bordure de l'avenue du Jard (fig. 2), donnant accès au jardin placé au-devant de l'élévation principale de la chartreuse, isolée des bâtiments d'exploitation. Le terme « forme de chartreuse », utilisé dans l'annonce, semble indiquer que dans l'esprit du public, il existait bien une forme architecturale lui correspondant, dès cette époque. Ladite chartreuse consistait en un bâtiment rectangulaire, en rez-de-chaussée, couvert d'une toiture de tuile creuse à croupes, de plan double en profondeur, à vestibule central transversal desservant quatre pièces latérales, chacune éclairée par deux fenêtres sur les longs côtés. Le vestibule s'ouvrait par une porte sur chacune des façades, les élévations latérales restaient aveugles. À l'extérieur, la décoration consistait seulement en moulurations autour des ouvertures; une corniche sommaient les murs, un fronton triangulaire valorisait la porte de l'élévation principale, côté jardin. Chacune

des pièces possédait une cheminée, ce qui tend à prouver que la période de fréquentation pouvait être autre que celle des mois d'été.

Bien évidemment, nos deux chartreuses restent très différentes l'une de l'autre, mais quel pouvait être le lien, en cette fin du XVIII^e siècle, entre un médecin de province et le plus grand financier de France, sinon la possession d'une « chartreuse ». Des caractères communs existent pourtant entre les deux, l'une et l'autre se situent dans un domaine clos, toutes deux sont séparées des bâtiments agricoles, toutes deux commandent une propriété d'agrément. La présence d'un jardin important à Mérignac prouve que M. Despalet ne recherchait pas uniquement la rentabilité même s'il ne possédait pas les facilités de M. Beaujon. Enfin, au seul niveau de l'architecture, on note des analogies troublantes, plan rectangulaire allongé, absence d'étage, ce qui dans le cas de Mérignac ne surprendra pas, mais paraît plus délibéré dans celui de la chartreuse Beaujon. Celle-ci est construite à une époque où le plan masse, cher aux architectes du néo-classicisme, s'impose pour les « folies » de la banlieue parisienne. Peut-être Beaujon a-t-il imposé la forme générale de sa demeure à Girardin, se souvenant des maisons de la campagne bordelaise?

ANNEXE

A.D. Gironde: 2E 15045. Vente du 23 brumaire an VI.

« Pardevant les notaires publics et patentés à Bordeaux soussignés... un petit bien de campagne situé au lieu appelé au petit Jard, commune de Mérignac, consistant en maison du propriétaire, logement de cultivateur, chay, cuvier et autres batiments, cour, allées, vignes et jardin, le tout en un tenant de la contenance de neuf journaux quatre rèses et neuf lattes ou environ... »

Bibliographie

- Hauteceur (Louis), *Histoire de l'Architecture classique en France*, tome IV : *Seconde moitié du XVIII^e siècle. Le style Louis XVI. 1750-1792*, Paris, A. et J. Picard et Cie, 1952, p. 457-458.
Masson (André), *Un médecin bordelais : Nicolas Beaujon*, Bordeaux, Delmas, 1937, p. 63-65.

LES GRAFFITI DE LA TRIBUNE DE L'ORGUE DE LA CATHÉDRALE DE BORDEAUX

par Pierre COUDROY DE LILLE

En 1982, l'achèvement des travaux de nettoyage des murs du fond de la nef de la cathédrale Saint-André a fait apparaître des graffiti creusés dans la pierre au bas des piliers de la tribune d'orgue. Ces graffiti sont anciens, ils portent des dates échelonnées entre 1540 et 1688 ; il y a des signes, des dessins, des noms d'artisans tailleurs de pierre avec l'emblème de leur profession : le marteau, ou boucharde, ou « têtue ».

Il nous a semblé intéressant de les analyser et de les confronter avec divers documents d'archives. Il n'est cependant pas possible de tirer des conclusions qui nous éclaireraient sur les raisons de ces gravures.

D'après l'érudit chanoine Hiérôme Lopez, le grand orgue de son époque (1667) « est élevé sur des arceaux de belle pierre, de fort bel ouvrage, qui furent faits l'année 1531 ». Ainsi, c'était au début du pontificat de Mgr. Charles de Gramont, nommé archevêque de Bordeaux en juin 1530 ; ses armes se lisaient au-dessus de la porte du jubé de la cathédrale.

Le professeur Gardelles et le professeur Roudié ont étudié ces éléments de style Renaissance, en confirmant la qualité des décors des piliers de pierre que l'on trouve sur leur partie antérieure, c'est-à-dire face à la nef. Les graffiti se trouvent, pour la plupart, sur les autres faces des piliers.

La tribune d'orgue de Mgr. de Gramont était profonde de trois mètres seulement, et présentait quatre arcades régulières retombant sur cinq piliers. Dans les années 1810-1811, lors de la remise en état de la tribune par l'architecte Combes, elle fut avancée à cinq mètres avec un agencement différent des arcades : trois arcades ouvertes et les extrémités remplies par des niches abritant les statues en marbre de saint Pierre et de saint Paul. Il fallait ainsi six piliers de retombée ; les cinq anciens furent conservés, remplacés, et un sixième fut ajouté, comportant un décor inspiré du style Empire.

Ainsi, nous avons la liste des piliers suivants :

- *Pilier 1* : engagé dans le mur gouttereau sud, avec environ la moitié des sculptures cachées, en pierre blanche ;
- *Pilier 2* : conservé, en pierre blanche ;
- *Pilier 3* : conservé, en pierre brun clair, plus dure ;
- *Pilier 4* : conservé, en même pierre dure ;
- *Pilier 5* : en pierre blanche, édifié en 1810 ;
- *Pilier 6* : en pierre blanche, engagé dans le mur nord, et à moitié caché.

Telle est la numérotation des piliers que nous avons adoptée pour plus de commodité.

Les graffiti sont répartis sur les piliers, généralement à portée de la main. N'ont été relevés ici que ceux dont la lecture est incontestable. Ils se trouvent souvent au milieu de lignes, de lettres et de signes peu clairs.

1. Les graffiti du XVI^e siècle

Ils sont signalés par deux dates certaines : 1557 et 1540. Sur le pilier 2, la date 1557 apparaît en creux sur le socle d'un candélabre, donc sur la face décorée ; les chiffres sont petits et s'intègrent dans les motifs décoratifs.

Sur le pilier 3, face sud, un cœur surmonté d'un P est au centre de la date de 1540 ; hélas, aucun nom n'est associé au dessin. On peut supposer le pilier alors terminé. Mgr. de Gramont fut titulaire de l'archidiocèse jusqu'en 1544.

2. Les graffiti du XVII^e siècle

Ils sont les plus nombreux, répartis sur les cinq piliers. Les noms et prénoms sont, pour la plupart, associés à une date et à une boucharde, formant ainsi

signature. Il est aisé d'en déduire une liste de quelque quarante noms d'artisans maçons, avec prénoms et noms, et quelquefois le lieu d'origine. Plusieurs personnages sont connus, mais la plupart ne semblent pas répertoriés dans des ouvrages.

Le pilier 2 est très chargé en dessins; bouchardes, une étoile à 5 branches, une équerre servant de forme pour vérifier la rotondité des colonnes, un petit monument architecturé pour accompagner le nom de Pierre BOVIN (c'est-à-dire BOUIN).

Au pilier 6, il y a une véritable litanie de dix noms et prénoms les uns sur les autres entourés d'un cadre, avec des dates différentes, qui se termine au bas par Nicolas Robin et une boucharde, probablement valable pour tous les dix.

On peut tout à fait rattacher ces emblèmes à ceux qui ont été publiés par Roborel de Climens, « Marques de besoignes d'artisans », parus au tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde*, 1896, et qui figurent sur la planche V. Quinze maçons ont le même marteau pour emblème, leurs dates s'échelonnent entre 1583 et 1613; ces emblèmes constituaient leur signature aux actes notariés.

Voici les noms relevés, avec parfois une hésitation sur leur graphie; l'ordre alphabétique a été adopté.

- Gabriel Baile, 1610;
- Gilles Basset, reçu en 1655;
- Didier Basten, 1600;
- Bignel;
- Jean Bodin, Angevin, 1613;
- Pierre Bouin, reçu en 1646;
- Etienne Chevre;
- Jacques Cobiais (?);
- Guillaume Cosa;
- Coulland, 1634;
- Jean David;
- Philippe Defos;
- Pierre Defrenoi, Picard, 1600;
- Delas. Jean Delas et Pierre Delas étaient maçons du duc d'Epemnon en 1600, 1602, et ont été relevés par Braquehay;
- Delaunay;
- Deval;
- Claude Dorse;
- Bauduin Doutreau (?) 1673;
- François Ducou, 1638;
- Duluc, 1609;
- Jean François ... inah... (?);
- Lafleur le Poitevin, 1655;
- Lafonta;
- Joseph Lagarde, 1634. C'était une famille de maçons: Louis Lagarde était maître maçon en

1630, Pierre Lagarde était en 1633 et 1634 entrepreneur au Château Trompette;

- La Joieuse le Bordelais;
- Jacques Lamothe, 1617, 1635;
- Laroze;
- Michel Lomir (?);
- Claude Mathieu, 1627;
- René Paquer;
- P. Pricur. Pierre Prieur, maître maçon, passa des contrats avec la municipalité de Bordeaux en 1594, 1597, 1603;
- Nicolas Robin;
- François Ros, 1606;
- Rougere;
- Pierre Saillant;
- P. Sisoc;
- Toussaint;
- Touzeau;
- Vigne. Jean et Pierre Vigne, frères, étaient compagnons maçons en 1613;
- François, tailleur de pierre, 1633.

C'est donc une liste importante de personnages travaillant dans la taille ou l'assemblage des pierres, à Bordeaux, au cours du XVII^e siècle. L'activité de construction était telle qu'en 1622 furent établis les statuts de la corporation des maîtres maçons et architectes de Bordeaux; Gilbert Favereau en était bayle en 1624.

D'autres dates gravées ne sont pas directement associées à des noms, il y en aurait 27, échelonnées entre 1600 et 1688. Plusieurs noms ou prénoms ne sont pas rattachés.

3. Les graffiti du XVIII^e siècle

On ne trouve plus de bouchardes et la lecture des noms est plus incertaine. Au bas du pilier 2, ont lit « Vidal maître de musique »; or justement, d'après les archives du chapitre Saint-André, Vidal exerçait ces fonctions de maître de musique en l'an 1743.

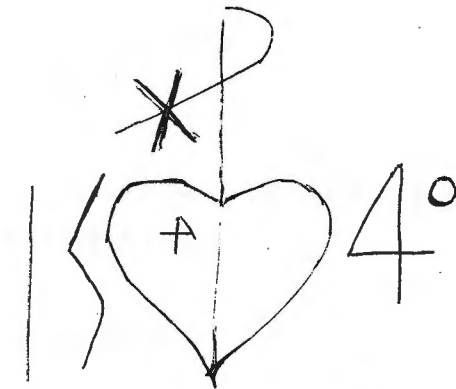
Quelles raisons ont poussé ainsi les maçons et tailleurs de pierre de Bordeaux, ou de passage dans la ville, à signer sur les piliers de la tribune de l'orgue? Peut-être était-ce pour signifier qu'ils reconnaissaient et admiraient le beau travail de sculpture effectué en 1531. Des monuments célèbres sont couverts de graffiti de maçons de différentes époques, effectuant leur tour de France, tels le Pont du Gard, la célèbre Vis de Saint-Gilles.

Bordeaux est depuis bien longtemps un pôle d'attraction pour les métiers de la pierre.

LES GRAFFITI DU XVI^e SIÈCLE

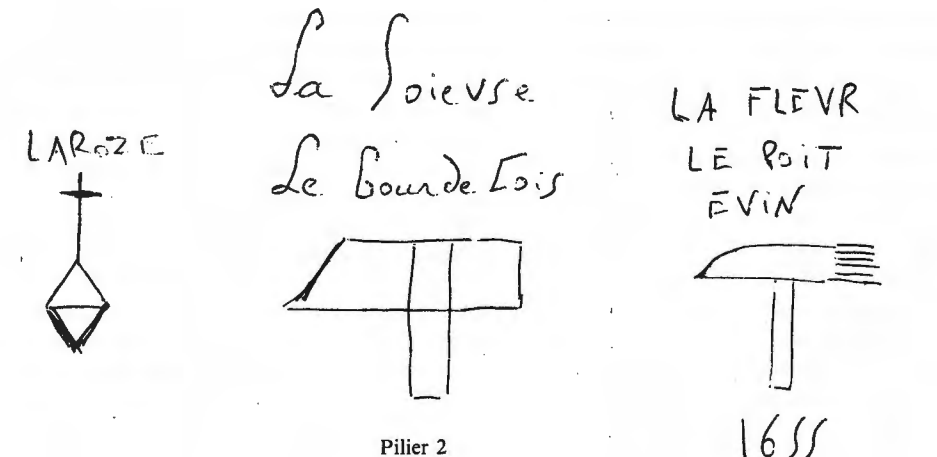
1557

Pilier 2
sur le socle
d'un candélabre

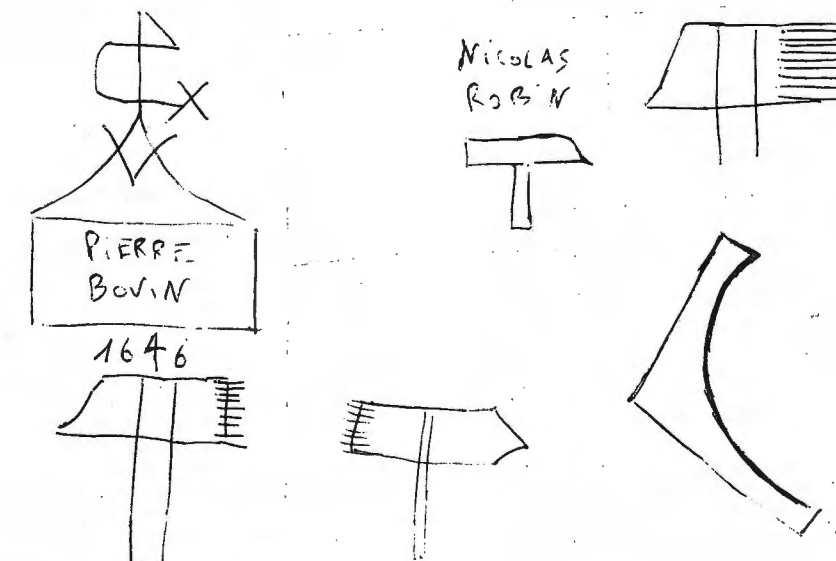


Pilier 3

QUELQUES GRAFFITI DU XVII^e SIÈCLE Pilier 3



Pilier 2



LE COUVENT DES GRANDES CARMÉLITES DE BORDEAUX

par Joël PERRIN *

Ce couvent, qui fut une des fondations les plus importantes de la Contre-Réforme catholique à Bordeaux et qui occupait une surface importante à l'intérieur des fortifications de la ville, a déjà fait l'objet d'un article de Ducaunnès-Duval et d'une notice de M.P. Roudié dans l'*Histoire de Bordeaux*¹; mais il importait de compléter son étude par les données apportées par la série H des Archives départementales et par quelques minutes inédites de notaires.

La fondation à Paris en 1603 du premier couvent de cet ordre en France² dut inciter le cardinal François de Sourdis à en fonder un à Bordeaux. C'est la famille de Gourgues qui va se charger d'installer les religieuses. Par contrat passé à Paris le 6 mars 1610, Marc Antoine de Gourgues, qui est alors maître des requêtes au Parlement de cette ville, loue à ses frais à un maître des requêtes ayant longtemps habité Bordeaux, Claude de Beaumont, sieur de Menardeau, son hôtel, appelé l'hôtel du Saint-Esprit, près de la porte Saint-Germain, qui serait, s'il existait encore, approximativement au début de notre rue Condillac³. Marc Antoine de Gourgues fait venir sept ou huit religieuses de divers monastères déjà fondés en France (Dijon, Rouen, Pontoise) et les emmène dans son château de Vayres en attendant qu'elles puissent s'installer dans l'hôtel bordelais qu'il fait mettre en clôture et où il fait instal-

ler une petite chapelle⁴. Il fait percer les murs de la cour de l'hôtel, construire un escalier extérieur montant au premier étage pour accéder directement à la chapelle installée dans la grande salle de l'hôtel, une grille séparant cette chapelle du chœur des religieuses et de la sacristie. Les peintures décoratives faites dans cette salle par le peintre germanique Pierre Gerbier en 1603 souffrent beaucoup de ces transformations. En outre, une statue de Jupiter placée sur un pont donnant sur le jardin, sans doute jugée indécente par les religieuses, a « été renversée » et cassée⁵. Marc Antoine de Gourgues donne aux religieuses des ornements d'église, des meubles, des ustensiles de maison et les nourrit à ses frais. Les travaux d'aménagement de l'hôtel de Beaumont sont rapidement terminés; le 8 décembre 1610, elles s'y installent.

Il leur faut dès lors un emplacement pour bâtir un couvent. Il existait un terrain libre appartenant à la ville, mais qui avait été cédé provisoirement. Il sera racheté par les jurats de Bordeaux et revendu le 13 mars 1611 aux Carmélites pour 7 000 livres, données par le frère de Marc Antoine, Jacques de Gourgues, prêtre et aumônier ordinaire du roi. Les jurats cèdent ce terrain aux religieuses pour y bâtir un couvent et une église, à charge de faire graver dans la muraille et les vitraux les armes de la ville et de mettre une inscription commémorative à l'entrée de la chapelle. Le terrain vendu était situé sur les fossés de Campaure, notre cours de l'Intendance, au coin de l'actuelle rue de Grassi et face au couvent des Récollets. Les religieuses demandent à la ville de leur permettre d'agrandir leur terrain vers les remparts en laissant entre ceux-ci et leur couvent le même espace qu'aux Récollets. Les jurats leur accordent cet emplacement ainsi qu'une ruelle qui séparait ce terrain des jardins du Temple⁶. L'espace qui leur était ainsi accordé, très grand, occupe le cours de l'Intendance, de la rue de Grassi à la rue de la Vieille-Tour.

* Conservateur à l'Inventaire Général.

1. DUCAUNNÈS-DUVAL (G.), « Le couvent des Grandes Carmélites à Bordeaux », dans *Actes Académie nationale Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux*, 6^e série, tome XII (1939-1943), p. 17-27; ROUDIÉ (P.), « La vie artistique au XVII^e siècle », dans *Histoire de Bordeaux*, tome IV, sous la direction de R. Boutruche (Bordeaux de 1453 à 1715), Bordeaux, Delmas, 1966, p. 433.

2. Sur ce couvent voir ROUSSEAU (François), « Le premier monastère des Carmélites en France... », dans *Mémoires Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France*, tome XLIV (1917), p. 1-106; ERIAU (J.-B.), *L'ancien Carmel du Faubourg Saint-Jacques (1604-1792)*, thèse de doctorat, Paris, 1929; *L'art au XVII^e siècle dans les Carmels de France*, Catalogue Musée du Petit Palais, 17 novembre 1982-15 février 1983.

3. Contrat cité dans l'inventaire de l'hôtel, juillet 1610 (A.D. Gironde: 3E 3162, fol. 401).

4. DUCAUNNÈS-DUVAL, *op. cit.*, p. 18, d'après A.D. Gironde: 3E 9728, fol. 93 (acte du 4 juillet 1618).

5. A.D. Gironde: 3E 3171, fol. 614 (acte du 25 novembre 1614); A.D. Gironde: 3E 3147, fol. 125 (acte du 1^{er} mars 1603).

6. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 7.

Pour construire leur couvent, les religieuses passent marché avec Jean Langlois, architecte et sculpteur parisien installé alors à Bordeaux, dans la paroisse Saint-Rémy⁷ et membre de l'atelier de Pierre Biard. Ce dernier, lui aussi architecte et sculpteur parisien chargé de la sculpture du château de Cadillac, du mausolée du duc d'Epéron dans cette ville, et de celui de François de Foix-Candale à Bordeaux, l'avait sans doute envoyé sur place pour réaliser une partie de ces œuvres. Les Carmélites, qui s'étaient adressées à Pierre Biard en 1603-1604 pour construire leur couvent parisien, s'adressent tout naturellement à un membre de son atelier pour construire celui de Bordeaux. C'est la femme de Marc Antoine de Gourgues, Marie de Séguier, qui passe le marché avec Langlois. Celui-ci doit bâtir « l'esglise, monastaire et logis des dictes dames religieuses carmélites... suivant le des-sain que ladicte dame [Marie de Séguier] lui a ja baillé... sauf de le remettre en plus grand vollume et en fere... le modelle... ». Lors de la construction du couvent de Paris, on avait de la même façon fait venir d'Espagne des mémoires conformes au plan tracé par sainte Thérèse elle-même, pour toutes les maisons de sa réforme. Biard avec reçu l'ordre de s'y conformer: chœur, cellules, grilles, cloître furent disposés comme dans les couvents d'Espagne. Le dessin selon lequel Langlois devait travailler était-il ce schéma de sainte Thérèse? Il était en tout cas assez sommaire puisqu'il fallut l'agrandir. Pour le reste, le contrat passé avec Langlois, peu détaillé, ne permet pas de se faire une idée bien nette des constructions; on y dit seulement que les « fenestres, portes, arcades et autres ouvrages du logis seront assez plénieres [c'est-à-dire sans décor] et celles de l'église un peu plus travaillées ». Les religieuses désirent que les travaux avancent rapidement, puisque le contrat stipule qu'il doit y avoir sur le chantier douze maçons, huit tailleurs de pierre, trois poseurs, un maître appareilleur et suffisamment de manœuvres pour les servir. Dès le mois de juin 1612, Marc Antoine de Gourgues se préoccupe d'acheter du bois de sapin pour la charpente; il lui est fourni au mois de septembre⁸. Langlois fait alors creuser un puits dans le couvent⁹. Au mois de mai 1613, la couverture de la maison et dortoir des Carmélites est finie et sert de modèle pour le dortoir de l'Annonciade que construit le maître maçon Claude Maillet¹⁰. Jean Langlois est mort depuis un ou deux mois et la construction du couvent des Carmélites semble s'arrêter quelque temps ou du moins continuer lentement.

Cependant en septembre 1614, les religieuses s'installent dans leur nouveau couvent où elles sont amenées en procession à travers la ville. Le Parlement, les

7. ROUDIÉ (P.), *op. cit.*, p. 433, d'après A.D. Gironde: 3E 8436, fol. 92 (acte du 8 mars 1612).

8. A.D. Gironde: 3E 11163, fol. 405 (acte du 28 juin 1612 et avenant du 19 septembre 1612).

9. A.D. Gironde: 3E 3543, fol. 262 v° (acte du 5 septembre 1612).

10. A.D. Gironde: 3E 3167, fol. 423 v° (acte du 12 mai 1613).

trésoriers de France, le sénéchal et les jurats y assistent; le cardinal de Sourdis porte le Saint Sacrement tandis que les religieuses, voilées, avec des sandales de corde à l'espagnole, marchent autour d'un poêle avec chacune une demoiselle d'honneur à son côté¹¹. Claude de Beaumont qui leur avait loué son hôtel se plaint de l'état dans lequel elles le laissent: les travaux pour l'aménagement de la chapelle ont été trop sommairement réparés, le jardin a été mal entretenu⁵.

Les Carmélites furent bientôt assez nombreuses dans le couvent de Bordeaux pour en fonder un à Toulouse en 1616, à Saintes l'année suivante et, à Bordeaux même en 1618, un autre monastère rue Permentade; il sera appelé second couvent ou couvent de l'Assomption ou encore Petites Carmélites. Le couvent du cours de l'Intendance prend dès lors le nom de premier couvent, couvent de Saint-Joseph ou encore Grandes Carmélites. Il ne semble pas que l'église prévue dans le contrat avec Langlois ait été construite, puisque les fondations d'une église sont creusées au mois de février 1617 (436 brasses) et qu'un contrat est passé le 6 mars de la même année avec les maçons Antoine Génart et Ananias Boulanger pour sa construction¹². Antoine Génart, maître maçon bordelais, n'est pas un inconnu; il participe en 1601 à l'adjudication du pont de Cazeneuve sur Ciron; en 1613, il exécute une fontaine au « canton » du Chapeau-Rouge; en 1618, il obtient l'adjudication d'un quai aux Salinières¹³. Par contre, Ananias Boulanger est à peu près inconnu; il est seulement signalé à Bordeaux dans un autre texte en 1617¹⁴. Le contrat de construction de l'église a malheureusement disparu, ce qui ne permet pas de savoir si Antoine Génart et Ananias Boulanger avaient exécuté les plans de l'église, ce qui est peu probable. Ce n'est pas non plus le modèle que Langlois avait été chargé de réaliser en 1612 qui est utilisé, puisqu'en 1617 on paye un menuisier pour en fabriquer un¹². On a quelques détails sur la construction de l'église grâce au contrat passé en juillet 1617 avec Jacques Chastellain, « maître charpentier juré et intendant des œuvres publiques de charpenterie de la ville de Bordeaux »¹⁵. Il doit faire la charpente de la nef de l'église à « deux eaues » [deux versants], celle du chœur des religieuses, qui est donc alors en construction, aussi à « deux eaues » « garnie de soliveaux et lambourdes ». Il doit encore faire une galerie avec un « confessoir » au bout; cette galerie, avec lambourdes et soliveaux et une charpente à « deux eaues » permettait d'aller du dortoir au chœur des religieuses.

11. D'après un mémoire du temps cité par DUCAUNNÈS-DUVAL, *op. cit.*, p. 19.

12. Acte perdu mais signalé dans H. Suppl. Grandes Carmélites 18, liasse qui conserve les comptes de construction de cette église et de divers bâtiments jusqu'en juillet 1619.

13. RICAUD (Th.), « Les fontaines de Figueureau et de Lagrange », dans *Bulletin et Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, tome XLVII, p. 23; BRAQUEHAYE (Ch.), *Les artistes du duc d'Epéron*, Bordeaux, Féret, 1888, p. 121; *Archives Historiques Gironde*, tome LVII, p. 84-88.

14. A.D. Gironde: 3E 3177, fol. 200 (acte du 17 mai 1617).

15. A.D. Gironde: 3E 14822, fol. 782 (acte du 1^{er} juillet 1617).

Jacques Chastellain est un charpentier assez connu; originaire de Menier en Bourgogne, il avait réalisé en 1613 la charpente d'un dortoir, d'une partie de l'église et du clocher en dôme du couvent de l'Annonciade à Bordeaux; ce clocher, nous le verrons plus tard, servira de modèle à celui du couvent des Carmélites en 1633-1634. En 1617, il passe marché pour la charpente de l'église de la Chartreuse et réalisera en 1621 un pont de bois lors du passage à Bordeaux du roi et de la reine mère¹⁶.

En 1618, Marc Antoine de Gourgues, qui vient de se remarier avec Olive de Lestonnac, veuve du président de Gentils, et qui est devenu premier président au Parlement de Bordeaux, fait un legs important aux Carmélites. Outre tout ce qu'elles ont déjà reçu de lui, il leur donne 6 000 livres et sa femme 14 000 que les religieuses ne toucheront qu'après leur décès; ils leur versent en plus, leur vie durant, une rente annuelle de 1 200 livres pour leur entretien¹⁷. La même année, les religieuses font faire quelques travaux dans leur couvent: des stalles dans leur chœur, la charpente du logis des prêtres; l'année suivante, elles font faire celle du cloître qui est donc déjà au moins partiellement construit¹⁸. En 1620, le couvent est le théâtre d'un conflit d'autorité avec le cardinal de Sourdis, crise qui culmine en 1622 par l'excommunication des religieuses et de Jacques de Gourgues par le cardinal. Ces arrêts sont cassés quelque temps après et tout rentre dans l'ordre¹⁹.

En 1628, l'église n'est pas achevée, puisque les Carmélites prennent un certain Jehan Bernard, bourgeois et marchand de Bordeaux comme « entrepreneur pour le parachèvement de leur église ». Ce choix ne plaît pas à Marc Antoine de Gourgues, mais par contrat passé devant notaire, il leur en laisse la responsabilité²⁰. Il meurt quelques mois après et son corps est enterré le 9 septembre dans l'église des Carmélites, son cœur au noviciat des Jésuites, dont il est aussi le fondateur. Olive de Lestonnac, sa veuve, donne aux Carmélites 25 000 livres sur les 50 000 qu'elle doit recevoir du roi comme veuve d'un premier président au Parlement²¹. Les Carmélites ne reçoivent qu'à partir de mai 1632 l'argent qui leur permet de faire de gros travaux dans l'église et le couvent. Pour cela, elles passent marché le 25 mai 1632 avec les maîtres

16. A.D. Gironde: 3E 3168, fol. 243 (acte du 23 avril 1613), fol. 687 (acte du 28 novembre 1613); 3E 3167, fol. 423 v° (acte du 12 mai 1613); DUCAUNNÈS-DUVAL, « La construction de l'église Saint-Bruno », dans *Rev. historique Bordeaux*, 1942, p. 60; BRAQUEHAYE (Ch.), *Les peintres de l'hôtel de ville de Bordeaux*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1897, p. 111, 213.

17. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 18, d'après A.D. Gironde: 3E 9728, fol. 93 (acte du 4 juillet 1618).

18. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 18.

19. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 19-20.

20. A.D. Gironde: 3E 9736, fol. 42 (acte du 25 mai 1628).

21. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 20-21, d'après A.D. Gironde: 3E 9736, fol. 46 (acte du 30 mai 1629).

maçons Henry Roche, Dominique Cléry, Pierre Bouin et Paul Nicolas²².

Henry Roche est à cette époque, avec Claude Maillet et François Beuscher, un des meilleurs architectes de Bordeaux, dont il est intendant des œuvres publiques depuis 1613. Il avait construit rue du Mirail un hôtel (actuellement englobé dans le lycée Montaigne) pour Raymond Martin, sur le modèle duquel son frère Mathieu Martin, seigneur de Laubardemont, lui demande en 1608 de construire son hôtel du cours du Chapeau-Rouge (actuelle B.N.P.). En 1611, avec son frère Louis, il doit construire un corps de logis au couvent de la Merci; en 1616 il édifie le Jeu de paume de Barbarin; en 1617 et 1624, il travaille avec Nicolas Carlier aux murs de la ville; en 1625 il construit le couvent des Filles de Notre-Dame, avec une église (actuel temple de la rue du Hâ); en 1628, avec Paul Nicolas, il exécute le devis de François Beuscher pour le bureau des trésoreries de France; enfin en 1635 il travaillera encore aux murs de la ville²³.

Dominique Cléry, originaire d'Auch, élève en 1630, avec René Upquens, une pyramide près de la porte du Chapeau-Rouge. Il est l'architecte des Carmélites de 1632 à 1643. Cependant en juillet 1633, avec deux autres maîtres maçons, il construit un cloître et des cellules au couvent de la Chartreuse avec de l'argent donné par le duc d'Epéron. Emprisonné pour n'avoir pas fini ce travail, son ami René Upquens le fait évader et est emprisonné à sa place jusqu'à ce que Cléry se rende. En 1638, avec Christophe Fauvet, il fait le portail de l'ancienne église des Jacobins de Bordeaux²⁴.

Pierre Bouin, qui travaille déjà en 1625 avec Roche à la construction du couvent des Filles de Notre-Dame et qui sera nommé en 1635 intendant des œuvres publiques de la ville de Bordeaux en remplacement de Nicolas Carlier, abandonnera très vite le chantier des Carmélites, tout comme Paul Nicolas²⁵. Le contrat passé avec les Carmélites prévoit qu'ils doivent abattre

22. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 21, d'après A.D. Gironde: 3E 11712, fol. 964 (acte du 25 mai 1632).

23. BRAQUEHAYE (Ch.), « Notes sur la maîtrise des maîtres maçons et architectes de Bordeaux », dans *Bulletin et Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, tome IX, p. 49-56; KUNTZ (B.), « L'hôtel de Laubardemont », dans *Rev. historique Bordeaux*, 1972, p. 41-69; A.D. Gironde: 3E 5717, fol. 696 (acte du 3 juin 1611); MAGNEN (R.), *Le vieux quartier de Saint-Christoly*, Bordeaux, Delmas, 1963, p. 37; BRAQUEHAYE (Ch.), *Les peintres de l'hôtel de ville...*, p. 106, 107; *Archives Historiques Gironde*, tome XXIV, p. 240-246, tome XLVII, p. 218-221.

24. GAULLIEUR (E.), « Notes sur quelques artistes... », dans *Bulletin et Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, tome III (1876), p. 128, d'après *Inventaire de la jurade de Bordeaux*, tome VI, p. 289; A.D. Gironde: sac à procès 1499 (référence aimablement fournie par M. Ph. Maffre) (mention de l'acte du 5 juillet 1633); *Bulletin et Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, tome LXVI, p. 14 d'après H. Suppl. Jacobins 5, n° 68 (acte du 23 juin 1638).

25. Le premier en juillet 1632, le second dès le mois de juin. Sur Bouin, voir *Archives Historiques Gironde*, tome XXIV, n° LXV, p. 246; BRAQUEHAYE (Ch.), *Les peintres de l'hôtel de ville...*, p. 107. Travaillera aussi pour la clôture du couvent des petites Carmélites cf. H. Suppl. Grandes Carmélites 7 (contrat du 5 avril 1634).

deux chapelles du côté nord de l'église et bâtir à leur place trois arcs-boutants avec des « arceaux » dans chacun, de façon à conserver un passage. Sur le côté sud, ils doivent achever deux arcs-boutants ; ils doivent aussi « parachever » la façade avec un « faux chevron brisé » et une croix au bout, faire sur le devant un perron à « 3 faces » et démolir le chœur. A l'intérieur de l'église, ils doivent aussi démolir les « piliers ou arcs-boutants » et construire des voûtes sur toute l'église. Le chœur doit être rebâti à trois pans ²⁶ avec « une grande et belle fenêtre sur le côté nord et des pilastres et corniche comme sur le restant de l'église ». L'église, la chapelle, le devant de l'église et toute la « basse-cour » du couvent doivent être pavés. Le contrat prévoit aussi que les maçons doivent faire ou faire faire une partie du mobilier de l'église : une chaire à prêcher « à 5 faces avec un Jésus au devant... en pierre de Taillebourg » et un abat-voix en noyer, une petite armoire sur le côté nord du chœur, un grand autel avec « deux crédences à côté et le tout bâti sur une surélévation du chœur », la clôture de ce chœur, en pierre de Taillebourg avec des balustres. Ils doivent poser une grille séparant le chœur de l'église de celui des religieuses qui se trouvait sur le côté sud, avec une ouverture à côté pour donner la communion. Ils doivent aussi reconstruire la sacristie et percer une porte donnant sur l'église et faire une autre sacristie « au bout de la première », sans doute celle des religieuses. Ils doivent faire un clocher sur le « coing » de l'église, en fait sur une partie du chœur des religieuses, « de 10 pieds plus haut que les murailles de... l'église, couvert d'ardoise, en dôme et de la largeur de 10 pieds en œuvre avec un degré pour i monter... avec au dessus la plomberie, une croix et une girouette au bout ». Ils doivent bâtir une galerie allant du dortoir des religieuses au chœur avec six demi-croisées en bas et en haut. Cette galerie devait probablement remplacer celle qu'avait bâtie Jacques Chastellain en 1617 et qui était sans doute en bois. Ils doivent construire un oratoire derrière le chœur de l'église, faire toute les charpentes des bâtiments construits : église, chœur, sacristie, oratoire, chapelle, galerie et les couvrir de tuiles canal. Ils doivent aussi faire des travaux de menuiserie au portail sur la rue, à celui de l'église, ainsi qu'aux deux portes qui sont à côté et faire celle de la sacristie en « bois de noier à parquetage et... ferrée de cloux dorés ». Les autres portes et portails doivent être en chêne « à panneaux et doublés et ferrés de cloux en roze ou a potiron ». Roche et Cléry soustraient une partie de ces travaux, entre autres ceux de charpenterie et de couverture, avec Jacques Belin, maître charpentier de Bordeaux, par contrat du 9 juillet 1632 ²⁷. On y précise que le

26. En fait, le chevet était plat à l'extérieur comme on le voit très bien sur le dessin de Van der Hem, reproduit dans *Archives Historiques Gironde*, tome XXXIX, pl. X et à trois pans à l'intérieur comme on le voit aussi sur un plan du couvent sans doute relevé à la fin du XVIII^e siècle (A.D. Gironde : II Z 19).

27. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 23, d'après A.D. Gironde : 3E 9737, fol. 69.

clocher sera ouvert à deux dômes l'un sur l'autre « avec les lanternes où sera la cloche » et qu'il devra avoir la même forme que celui du couvent de l'Annonciade. Le charpentier devra aussi lambrisser le « chœur et tribune où les religieuses chanteront », ainsi que les sacristies. En mars 1633, on passe marché pour sept fenêtres, deux petites baies et un oculus à l'église, « de bon verre de France bien plombé » ²⁸. En avril 1633, Roche et Cléry n'ont pas terminé leur travail car ils ne peuvent poser les marches du chœur, qui sont taillées, la supérieure ayant changé d'avis et les voulant « en ondes » suivant un dessin « qu'elle aurait reçu de nouveau de Paris ». En outre, ils se plaignent d'avoir fait des travaux en plus de leur marché, les religieuses ayant fait hausser « le chœur ou tribune de l'église avec la galerie en suivant », sans doute celle où les religieuses chantaient. Elle « regarde sur le chœur de l'église » et porte sur six corbeaux de trois pieds et demi de long. Ils ont aussi fait, en plus de leur marché, un arc-boutant « au côté de la tribune », un « auval » au-dessus de la porte de la communion », « 4 pilastres et remplissage de pierre de Taillebourg avec une grosse muraille en travers » dans le chœur, rehaussé les murs de l'église et mis des « armoiries aux noms de Jésus Maria d'un bloc de Saint-Mesme » ; dans le couvent, ils ont aussi refait le portail d'entrée, un escalier et divers autres petits travaux ²⁹. Les religieuses et les deux maîtres maçons font venir des arbitres pour juger de ces augmentations qui leur sont en partie payées en avril 1633 ³⁰.

Les constructions sont alors presque achevées et on s'occupe du décor intérieur. Le 1^{er} mai 1633, les religieuses passent marché avec un certain Artus Legoust, sculpteur de Toulouse, pour un somptueux décor de chœur en marbre polychrome et bronze. L'identité du sculpteur Artus Legoust pose problème. Il existe à Toulouse toute une dynastie de sculpteurs de ce nom. Le premier, Artus ou Arthus, qui est aussi le plus célèbre, et travaille en 1627 pour les Carmélites de Limoges, meurt avant 1630. Il ne peut donc être celui mentionné ici. Son fils, Pierre Legoust dit Arthus, né en août 1614, n'avait pas encore dix-neuf ans lors de la passation du contrat et son frère, Georges Legoust dit Arthus, est son cadet d'un an. Tous deux ne commencent à travailler à Toulouse que dans la deuxième moitié du siècle ³¹. L'aîné pourrait cependant avoir réellement travaillé au couvent des Carmélites de Bordeaux car dans un mémoire de travaux fait par un serrurier, celui-ci dit avoir fait « 2 pattes pour le retable données à Maître Pierre » ³².

28. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 22, d'après A.D. Gironde : 3E 9737, fol. 21.

29. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 7 (9 avril 1633).

30. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 22, d'après A.D. Gironde : 3E 9737, fol. 32 (acte du 14 avril 1633), fol. 39 (acte du 23 avril 1633).

31. LACROCQ (L.), « Les travaux du sculpteur toulousain Arthur Legoust à Limoges », dans *Bull. Soc. archéol. et hist. Limousin*, tome XLIII (1914), p. 395-402 ; SUZZONI (J.-P.), « Une œuvre inconnue, un sculpteur inconnu », dans *l'Auta*, 1977, p. 177-181.

32. Mémoire non daté du serrurier Blaise Charron (A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19).

L'œuvre devait comprendre d'abord la surélévation du chœur avec des degrés à « 5 Fassades » en marbre rouge et blanc, et un sol carrelé en marbre noir et blanc, le marbre noir de ces carreaux étant déjà dans la basse-cour du couvent. Elle comprenait ensuite un retable à trois travées séparées par des colonnes, le soubassement du retable en marbre gris comportant des socles de colonnes en marbre blanc, noir et rouge avec sculptures enchâssées en bronze doré et à côté deux consoles pour porter des burettes. Au-dessus du soubassement, les colonnes devaient être en marbre noir avec base, chapiteau et décor du tiers inférieur en bronze doré, doublées de pilastres en marbre blanc. Le cadre du tableau central devait être en bronze et marbre noir. Le corps du retable à ce niveau devait être en marbre jaspé avec architrave en marbre blanc et noir, frise en marbre jaspé à décor de bronze et table centrale en marbre blanc surmontée d'un chérubin en bronze doré, corniche en marbre noir. A l'entablement du corps central, il devait y avoir un cuir de marbre noir avec un Dieu le Père en demi-relief surmonté d'un chérubin, tous deux en bronze doré, et au-dessus un compartiment de marbre blanc avec en couronnement une croix en marbre jaspé flanquée de deux consoles en bronze doré. Sur la corniche, encadrant Dieu le Père, deux anges assis, en bronze doré, devaient être flanqués de quatre consoles en marbre blanc sur fond de marbre jaspé avec un linge en bronze doré les reliant et couronnées de corniches et frontons en marbre noir. Les ailes encadrant le corps central du retable devaient être en marbre de diverses couleurs avec deux figures dans des niches en marbre blanc enrichies de fleurs et filets d'or en bronze doré.

Artus Legoust devait aussi faire une « fenêtre de la communion » en marbre de diverses couleurs et bronze doré, un tabernacle en bois doré suivant un dessin qui lui était fourni, la balustrade du chœur en bois de noyer, marbre noir et balustre en bronze doré. La chaire prévue dans le contrat de 1632 avec Roche et Cléry, qu'ils n'avaient donc pas réalisée, devait aussi être faite par Artus Legoust en noyer, ornée de 5 demi-reliefs dorés avec quinze tables de marbre noir. Il devait encore sculpter le tombeau du président de Gourgues et de sa femme, les deux figures et le pupitre en marbre blanc, le reste de marbre noir et blanc, les « retables, tabernacle, ballustres, chaire du prédicateur, sépulcre, travaillés conformément aux dessaings signés tant dudict Legoust que de moy notaire... » ³³.

Le fait que des dessins soient signés par Legoust ne prouve pas qu'ils soient de sa main puisqu'il est spécifié par ailleurs dans le contrat que celui du tabernacle lui est fourni. Peut-être le dessin « en ondes » des marches du chœur, « nouvellement reçu de Paris », dont se plaignent Roche et Cléry quelques

33. LOIRETTE (G.), « Une œuvre d'art à retrouver. Le retable de la chapelle des Carmélites à Bordeaux », dans *Bulletin et Mémoires Soc. archéol. Bordeaux*, tome XLVI, p. XXIII-XXIV et DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 22-24, d'après A.D. Gironde : 3E 9737, fol. 44 (acte du 1^{er} mai 1633).

jours avant le contrat passé avec Legoust, fait-il partie des dessins qui lui sont fournis. Il porte en tout cas sur un élément de décor compris dans ce marché.

L'ensemble, qui pouvait ressembler au retable de Cadillac, devait être payé 10 000 livres, avec un premier paiement de 1 000 livres qui ne devaient être données que lorsque l'artiste aurait fourni une caution suffisante. On peut se demander si cette caution a jamais été fournie, le contrat ne comportant aucune clause qui permette de l'affirmer. M.P. Roudié avait très justement fait remarquer que le contrat n'avait été que très partiellement réalisé puisqu'en ce qui concerne le décor du chœur, on savait que René Upquens avait fait le tabernacle et deux statues du retable en 1641 ³⁴. En fait, Upquens travaille à ce retable beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait puisque, dès le 12 février 1634, moins d'un an après la passation du contrat avec Artus Legoust, apparaissent dans les comptes des Carmélites un « maître René » et des « compagnons sculpteurs et menuisiers » qui sont payés pour le retable ³⁵. D'autre part, ce retable est en bois, non en marbre, puisqu'en mars 1634 on achète à un marchand de Libourne des colonnes en noyer pour le monter et une pièce de bois pour faire une « figure » ³⁶. De plus, le maître maçon Mathieu Fourquant doit « accomoder » le chœur en plâtre ³⁷. Un contrat malheureusement perdu est passé le 11 août 1636 avec René Upquens pour l'achèvement du retable. Il doit toucher 1 000 livres, qu'on finit de lui payer en décembre 1640 ³⁸. De janvier 1641 à juin 1644, René Upquens complète ce travail en fournissant deux grandes figures en noyer pour ce retable, un tabernacle à ailes en noyer, comportant douze colonnes torsées et trente et une figures, suivant un dessin qu'il a donné, et trois gradins décorés de feuillages comme le retable ³⁹.

Deux bas-reliefs sont conservés au Carmel de Talence (fig. 1 et 2). Au revers d'une de ces deux œuvres, on lit l'inscription : « cette figure de R.M. Ste Thérèse était placée dans le retable de la chapelle de notre 1^{er} couvent de Bordeaux... ». Le format de ces deux figures correspond en fait beaucoup mieux à un tabernacle qu'à un retable et l'on sait qu'au XIX^e siècle les grands tabernacles du XVII^e siècle étaient souvent appelés retables. Ces deux bas-reliefs pourraient donc être les représentations centrales des ailes du tabernacle de René Upquens. Il aurait pu s'agir de deux des

34. ROUDIÉ (P.), « La sculpture à Bordeaux au XVII^e siècle », dans *Rev. historique Bordeaux*, 1976, p. 16-17.

35. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 18 (argent mis dans le retable jusqu'au 18 décembre 1634). Sur le sculpteur René Upquens, voir ROUDIÉ (P.), « La sculpture à Bordeaux... », p. 26.

36. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19.

37. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20.

38. Acte passé devant Conilh signalé dans les quittances du 24 août 1636 et du 7 décembre 1640 (A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20).

39. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 24-25, d'après A.D. Gironde : 3E 9744, fol. 8 (acte du 26 janvier 1641) et A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances du 30 octobre 1641 au 15 juin 1644).



FIG. 1. — Couvent des Grandes Carmélites : saint Jean de la Croix, bas-relief conservé au Carmel de Talence. (Cliché Dubau.)

quatre « tableaux » que doit fournir en 1667 Claude Fournier pour les piédestaux des colonnes du retable, mais c'est fort peu probable car, si on lit bien le contrat, ces « tableaux » devaient être des peintures (cf. *infra*) ; de plus, le style de ces bas-reliefs est assez proche du saint Jacques de Sainte-Hélène-de-Lalande, seule œuvre connue de René Upquens, par le côté convenu de la pose, la forme des mains, surtout celles de sainte Thérèse, et avant tout par le réalisme du visage de saint Jean de la Croix qui, comme celui de saint Jacques, est un véritable portrait.

S'il est à peu près certain qu'Artus Legoust n'a rien exécuté du décor de chœur de l'église des Carmélites, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut affirmer qu'il n'a pas réalisé le tombeau de Marc Antoine de Gourgues et de sa femme, prévu dans son contrat du 1^{er} mai 1633. Il n'était toujours pas fait en 1637, puisqu'Olive de Lestonnac dit qu'un « sépulcre en bosse doit être élevé dès à présent dans l'église »⁴⁰. En 1640, lorsque ce tombeau arrive à Bordeaux pour être monté, la veuve de Marc Antoine de Gourgues déclare qu'elle l'a « fait porter de la ville de Rome ». Si Artus Legoust est bien l'auteur de ce tombeau, il faut qu'il ait alors vécu dans cette ville. Quoi qu'il en soit, Olive de Lestonnac est peu satisfaite du tombeau, puisqu'elle demande à deux artistes toulousains, Jacques Porte,

40. A.D. Gironde : 3E 9741, fol. 61.



FIG. 2. — Couvent des Grandes Carmélites : sainte Thérèse, bas-relief conservé au Carmel de Talence. (Cliché Dubau.)

architecte, et Pierre Affre, sculpteur, de l'élargir pour pouvoir y placer de front les deux priants, d'y rajouter deux enfants de marbre blanc semblables à ceux qui étaient déjà exécutés, de sculpter un « triomphe de la mort » à chaque bout, de « reposer » la tête de la figure de la priante et enfin de « repolir les oiseaux et lions qui sont dans les dômes de la sépulture »⁴¹. Ce tombeau, dont Braquehay a publié le plan⁴², fut détruit à la Révolution. Ses « débris en marbre... font partie du mobilier national, ils ne sont point compris par conséquent dans l'adjudication du terrain et des matériaux... », dit-on à cette époque. C'est pourquoi le Musée d'Aquitaine conserve une tête portant une coiffe de veuve, qui, comme le pensait Braquehay, doit provenir de ce tombeau (fig. 3). C'est en tout cas, de cette époque, le seul mausolée bordelais en marbre qui, à notre connaissance, puisse comporter la représentation d'une veuve.

Pendant qu'on réalise le décor intérieur de l'église, quelques travaux du gros-œuvre sont achevés et de petits bâtiments annexes sont construits dans le cou-

41. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 24, d'après A.D. Gironde : 3E 9743, fol. 12 (acte du 31 janvier 1640 ; dernier paiement le 30 avril 1643).

42. BRAQUEHAYE (Ch.), « Dessins et inscriptions inédits des monuments funèbres de Bordeaux de la fin du XVI^e siècle détruits en 1792 », dans *Réunion Soc. Beaux-Arts des départements*, 1902, p. 417-418.



FIG. 3.
Tête portant une coiffe de veuve, provenant peut-être du tombeau de Marc Antoine de Gourgues et de sa femme. (Cliché « Musée d'Aquitaine, Bordeaux ».)

vent. La couverture du clocher est terminée en décembre 1633 ou janvier 1634, époque à laquelle on dore la croix qui le surmonte et on achève de payer le couvreur qui y a travaillé⁴³. En 1634, Dominique Cléry, qui travaille dorénavant au couvent sans Roche, construit un logement pour les tourières et un parloir avec un tour et un confessionnal pour les religieuses, travaux achevés en 1635⁴⁴. En mai 1634, Blaise Charron, maître serrurier de Bordeaux habitant rue de Burgua, promet à la supérieure de faire la grille séparant l'église du chœur des religieuses, avec des jours de deux pouces et demi en carré et des protubérances à extrémités en pointe de diamant. Cette grille, qui sera terminée en 1638 par sa veuve et son beau-frère, existe toujours au couvent des Carmélites de Talence⁴⁵ (fig. 4). En mai 1634, les religieuses passent aussi marché avec Guillaume Bouchart, menuisier, pour les portes du couvent, celle de la rue et de la grande « basse-cour », en chêne en « compartiments à panneaux recouverts par devant et avec des croix faites en grille par derrière », celle de la porte de l'église avec les deux petites portes à côté, en noyer en « compartiment », le tout suivant un dessin donné par les Carmélites. Il doit aussi réaliser une « grille en balustrage au chœur des religieuses avec une autre grille en chassis par derrière », sans doute à la « fenê-

43. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20.

44. A.D. Gironde : 3E 9738, fol. 31.

45. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 22, d'après A.D. Gironde : 3E 9738, fol. 56 (acte du 31 mai 1634) et A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 7, 19 et 20.

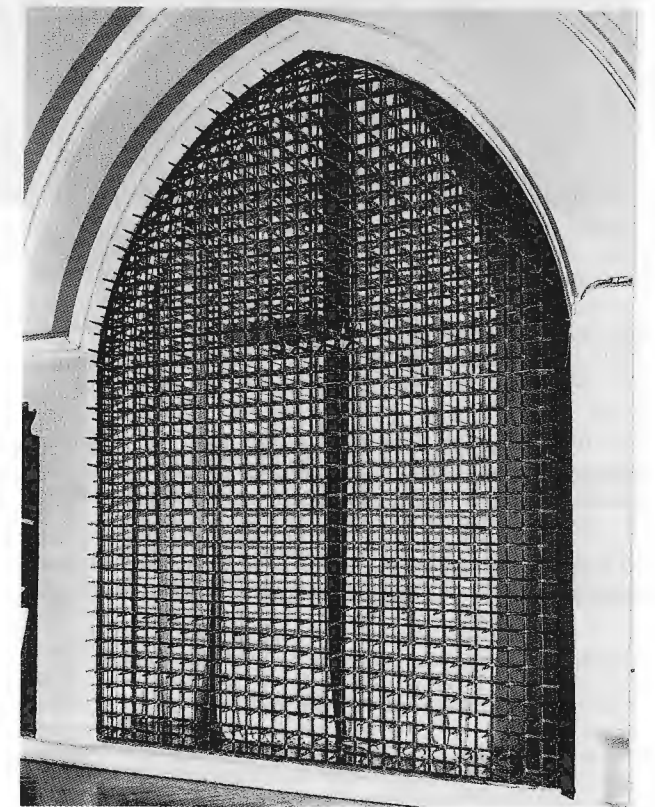


FIG. 4. — Couvent des Grandes Carmélites : grille de séparation entre le chœur et la clôture. Cette grille existe toujours au Carmel de Talence. (Cliché Dubau.)

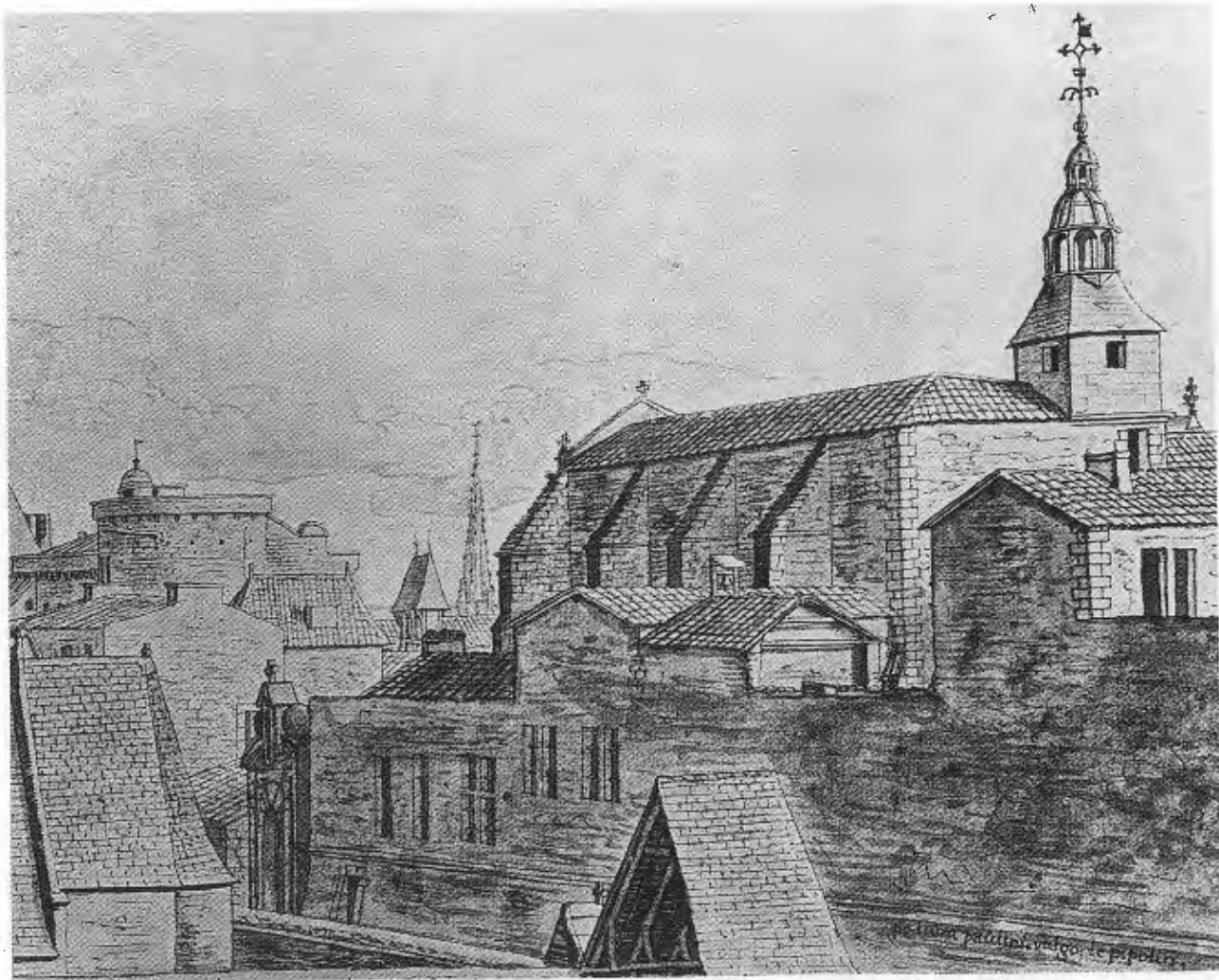


FIG. 5. — Le couvent des Grandes Carmélites en 1638-1639. Dessin de Van der Hem.
(Cliché « Commission régionale d'inventaire Aquitaine ».)

tre pour la communion » faite par Roche et Cléry en 1632-1633. Ce travail ne sera terminé qu'en décembre 1637⁴⁶. En 1636-1637, Dominique Cléry travaille au puits de la grande cour et refait un escalier qui s'écroulait⁴⁷. Il construit aussi avec Christophe Fauvet, également maître maçon, un bâtiment pour des garde-robe, une horloge au clocher et une buanderie⁴⁸.

Un dessin de Van der Hem⁴⁹ montre le couvent tel qu'il se présentait en 1638-1639 (fig. 5). La vue est prise à peu près de l'emplacement du Théâtre Français

actuel en regardant vers le port. On voit le mur du couvent sur les fossés de Campaure, avec un premier bâtiment perpendiculaire à ce mur qui doit être le dortoir des religieuses, puis l'église dont on voit le chevet, le mur nord avec quatre contreforts, et le clocher couronné par son dôme et sa girouette; devant l'église, bâtis en partie sur le mur des fossés de Campaure, divers bâtiments qui doivent être le parloir, le logis des tourières et celui des prêtres, et enfin la porte d'entrée du couvent construite en 1632-1633 par Roche et Cléry.

En 1642 et 1643, Cléry fait diverses cheminées et croisées dans le couvent ainsi qu'une galerie à balustrades soutenue par « 9 consoles en pierre de taille bien polie »⁵⁰. En 1645 les religieuses font construire une salle capitulaire⁵¹. En 1651 elles font clore leur jardin et construire un portail par Pierre Bérault et Christophe Fauvet, maçons, qui doivent aussi réaliser les

« voûtes droite et façon de lunette » d'un pan du cloître, comme les trois autres côtés qui sont déjà faits, ainsi qu'une croix au milieu du cloître⁵². En 1652 on paie le menuisier Itié pour quatre « corniches » de tableaux, c'est-à-dire quatre cadres et en 1654 on place deux grands tableaux dans l'église⁵³. En 1658 un prêtre, qui a déjà donné au couvent quatre chandeliers d'argent achetés à Paris, lègue par testament l'argent pour en acheter deux autres plus grands, une croix, un bassin et des burettes qui seront sans doute aussi achetés à Paris⁵⁴. Le 8 novembre 1662, les religieuses passent marché avec le maître menuisier Guillaume Bouchart, qui avait déjà travaillé pour elles en 1634, pour « faire à neuf un balustre, au devant le grand autel de l'église » en bois de noyer, de 28 pouces de hauteur, suivant un dessin que Bouchart a fait. L'année suivante, après sa mort, les religieuses finissent de payer son travail à sa fille⁵⁵.

En 1667, Claude Fournier, peintre, doit dorer le tabernacle de l'église, probablement celui qu'avait fait René Upquens entre 1641 et 1644; il doit y faire ajouter une niche pour exposer le Saint Sacrement, qu'il doit dorer. Il doit aussi dorer le cadre du tableau du retable représentant saint Joseph, six chandeliers « en S qui se mettent aux pieds des colonnes du retable ». Il doit également « faire quatre tableaux médiocres [c'est-à-dire de petite taille] proportionnés au-dessus du pied d'estail des quatre grandes colonnes du retable dont les représentations luy seront indiquées par les religieuses »... et « faire faire les bordeures des dicts tableaux façonnées en feuillages ou en quelque autre manière agréable lesquelles il sera obligé de dorer aussi ». Toute la dorure doit être « d'or ducat tant bruni que matte avec le vermeil à la façon du tabernacle des religieux de la Mercy de cette ville [Bordeaux] » et exécutée pour 1 050 livres. Les religieuses finiront de payer Claude Fournier le 10 janvier 1668⁵⁶.

En 1667, les religieuses pensent à faire bâtir une infirmerie, réparer ou reconstruire un grand escalier de pierre « à trois étages », un grand dortoir, les murs de clôture et à faire lambrisser et blanchir le chœur⁵⁷. Une partie de ces travaux furent réalisés et ont laissé des traces dans les comptes du couvent. En 1669 les religieuses payant 4 873 livres 7 sols pour l'infirmerie et 636 livres 6 sols à un maître plâtrier « pour un

dortoir de 7 cellules... ». L'année suivante, ce sont les ermitages et la sacristie que l'on rebâtit⁵⁸. En 1671 Gabriel Monteil, architecte de Bordeaux, fait une « bâtisse » dans la « maison et clôture » des religieuses⁵⁹.

A partir de 1680 et jusqu'en 1686, des lettres de Pierre Michel-Duplessy nous apprennent qu'il est alors l'architecte de la communauté et qu'il dirige un certain nombre de travaux pour lesquels il écrit aux religieuses de régler des factures⁶⁰. En 1680 il reconstruit, au moins en partie, le cloître. « Du côté de l'église », il fait construire « 6 arcs-boutants », ainsi que des voûtes pour lesquelles il fait faire « 25 arceaux », et, semble-t-il, un escalier et des galeries hautes. Dans ce cloître, le sculpteur Robert Charpentier avait fait « quatre figures » couvertes de « blanc bruny » que l'architecte Duplessy demande aux religieuses de lui payer⁶¹. La même année, il construit une citerne. En 1684, il répare la maison du supérieur, construit une maison pour les aumôniers et demande aux religieuses de payer au peintre Le Blond de La Tour des peintures qu'il fait pour le retable du chapitre qui sera posé quand le menuisier aura fini son travail⁶². Enfin en 1686, il supervise des travaux de détail dans l'église, à la chapelle de la Vierge.

En 1713, les religieuses demandent à recevoir 3 000 livres du président Dalon pour pouvoir réparer leur cloître et autres bâtiments⁶³. Enfin en 1740, l'architecte Jean Alary construit une infirmerie neuve, un petit cloître, une « cave de latrine » et reconstruit la grande cave qui s'était effondrée. Ces travaux sont finis en juin 1742⁶⁴. En 1748 il construit un chai près de la porte d'entrée qui conduit à l'église, à côté du logement des sœurs tourières⁶⁵.

A la Révolution, le couvent est désaffecté, les bâtiments détruits et le terrain loti. La rue du Temple puis, au cours du XIX^e siècle, la rue Vital-Carles sont ouvertes à travers le terrain du couvent. A l'angle de la rue de Grassi et du cours de l'Intendance, Combes élève une maison à l'emplacement de l'église des Carmélites⁶⁶.

46. DUCAUNNÈS-DUVAL, « Le couvent des Grandes Carmélites... », p. 22, d'après A.D. Gironde : 3E 9738, fol. 50 (acte du 23 mai 1634) et A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19 (mémoire du 17 mars 1637); H Suppl. Grandes Carmélites 20 (nombreuses quittances de juillet 1634 à décembre 1637). Sur Guillaume Bouchart, voir ROUDIÉ (P.), « La sculpture à Bordeaux... », p. 35.

47. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 18.

48. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20.

49. Publié dans *Archives Historiques Gironde*, tome XXXIX, pl. X, ce dessin est conservé dans l'Atlas Blaeu à Vienne, en Autriche.

50. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19.

51. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 20 et 8.

52. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 8 (contrats du 13 avril, du 1^{er} et 3 juillet 1651).

53. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 18.

54. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 9.

55. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 8.

56. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 8. Dans ce contrat, Fournier doit « faire faire » tout ce qui est travail de menuiserie ou de sculpture alors qu'il « fait » tout ce qui est travail de peinture. Comme il doit « faire » les quatre tableaux, ceux-ci sont sûrement des peintures. De même, dans les contrats que Claude Fournier passe pour le tabernacle de Saint-Morillon et le retable de Baurech, il doit sous-traiter tout le travail de menuiserie et de sculpture. Cf. ROUDIÉ (P.), « La sculpture à Bordeaux... », p. 12, 95-96, 97.

57. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 15 (« Travaux à faire en 1667 »).

58. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 18.

59. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19 (quittance du 2 janvier 1671), H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances du 14 février au 19 décembre 1672). En 1689, Gabriel Monteil, qui habite Terrasson en Périgord, donne procuration à la supérieure des Carmélites pour louer sa maison de la rue de la Petite-Taupe au faubourg Saint-Seurin (actuelle rue Huguerie); H Suppl. Grandes Carmélites 22.

60. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 18.

61. Sur Robert Charpentier, voir ROUDIÉ (P.), « La sculpture à Bordeaux... », p. 67-68.

62. Sur Antoine Le Blond de la Tour, voir BRAQUEHAYE (Ch.), *Les peintres de l'hôtel de ville...*, p. 1.

63. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 7.

64. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 8.

65. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 19 (compte du 16 septembre 1748) et H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances du 31 août 1748 et du 4 juin 1749).

66. Archives municipales Bordeaux : Fonds Delpit 69. Combes travaux divers.

Les religieuses possédaient à Bordeaux de nombreuses maisons de location qui furent, pour la plupart, reconstruites plusieurs fois au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. En 1607, avant de s'installer à Bordeaux, les Carmélites achètent une maison rue Bouhaut (actuelle rue Sainte-Catherine), avec un « corps de logis » rue du Caire (rue Moulinié) et rue Beauregard (rue d'Alembert?). Le corps de bâtiment sur la rue Sainte-Catherine fait l'objet de travaux de détail par Jean Alary en 1742 puis est reconstruit par Pierre Bellard, architecte, suivant un devis de 13 626 livres, et des plans et élévations (fig. 6 et 7) du 1^{er} juin 1770.

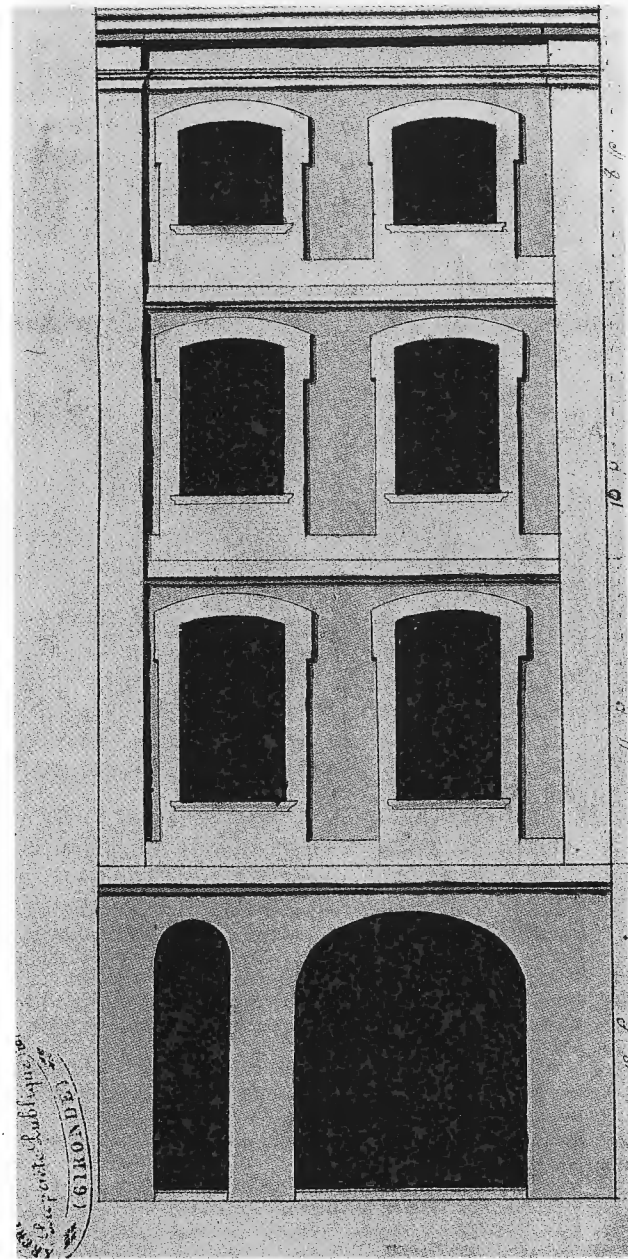


FIG. 6.

(Cliché « Commission régionale d'inventaire Aquitaine ».)

Le style en est particulièrement retardataire. La maison est achevée après la mort de l'architecte en 1772, et réparée par son fils en 1778⁶⁷; elle existe encore (239, rue Sainte-Catherine); le corps de bâtiment rue du Caire et rue Beauregard est reconstruit par ce dernier à la même époque. Sa veuve, Léonne Dumont, touche le solde de son compte le 4 septembre 1779⁶⁸.

Vers 1670 sans doute, les religieuses obtiennent l'autorisation de bâtir des « chopes » près des murs de ville dans la rue du Canon (actuelle rue de la Vieille-Tour). Ce sont probablement les « trois chopes » bâties en 1672 par l'architecte Gabriel Monteil; deux d'entre elles seront reconstruites par Alary en 1759-1760⁶⁹.

Rue Porte-Dijeaux, les Carmélites possèdent aussi plusieurs maisons. L'une d'elles, qui servira de manège au Gouvernement, est construite sous la direction de Pierre Michel-Duplessy en 1684. Une maison voisine servant d'auberge, à l'enseigne de l'Hôtel de Conti, est presque entièrement rebâtie par Pierre Marsaudon, habitant rue Fondaudège, suivant un devis de 1720; cette maison comportait deux corps de bâtiment séparés par une cour et à l'arrière une autre petite cour avec un puits. Sa surélévation en cours de travaux occasionne un procès entre les religieuses et l'architecte et des expertises par divers architectes, Jean Bony (?) et Etienne Buisnière en 1725, Pierre de Vesinnes et Etienne Dardan en 1726. Cette maison ainsi que le manège du Gouvernement font l'objet de réparations de détail par Bellard père entre 1770 et sa mort, survenue en 1772. Elle est à nouveau réparée par Pierre Bellard fils avant sa mort, en 1779. Il refait la façade sur rue et le portail du manège. En 1783 Jean Laclotte, dit Cadet ou Petitou, refait le reste de cette maison et répare les écuries du Gouvernement. A partir de 1786, cet architecte construit pour les religieuses deux maisons « vis à vis le Gouvernement », dont l'une a un mur mitoyen avec une maison lui appartenant et qu'il semble aussi reconstruire alors. Il rembourse aux religieuses en 1788 la valeur de la moitié de ce mur⁷⁰. La maison de Jean Laclotte

67. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 11 (achat de 1607); H Suppl. Grandes Carmélites 19 (réparation de 1742); H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis du 1^{er} juin 1770, plan et élévation); H Suppl. Grandes Carmélites 18 (réparations de 1778).

68. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis sans date et toisé de la charpente); H Suppl. Grandes Carmélites 19 (toisé de maçonnerie et charpente, 1778); H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances).

69. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis de construction de deux maisons, 1759); H Suppl. Grandes Carmélites 19 (état des ouvrages... avec quittances de 1762 à 1766); H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances de Gabriel Monteil, 1672 et d'Alary, 1759-1760).

70. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 18 (lettre de Pierre Michel-Duplessy, 1684); H Suppl. Grandes Carmélites 12 (devis toisé, expertise, quittances, visites de la maison bâtie par Pierre Marsaudon, 1720-1726); H Suppl. Grandes Carmélites 12, 19 et 20 (travaux de Laclotte, 1783, 1786-1788 et quittances de 1786 et 1787).

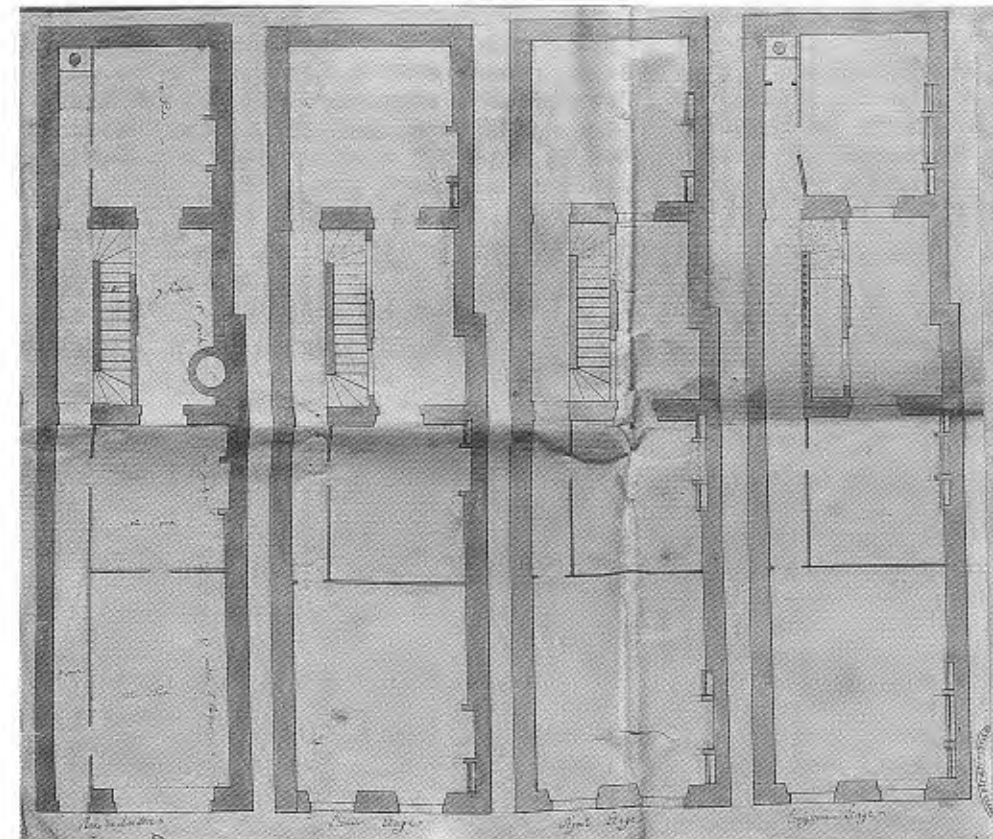


FIG. 7.

(Cliché « Commission régionale d'inventaire Aquitaine ».)

pourrait être celle qui porte le n° 89 rue Porte-Dijeaux, belle maison avec un balcon au premier étage⁷¹.

Une autre maison appartenant aux Carmélites dans la rue Porte-Dijeaux était située face à la rue Saint-Paul (actuelle rue de Ruat). Elle fut sans doute reconstruite en 1743 par Jean Alary⁷² qui reconstruit aussi pour elles en 1753 une maison rue de Faignas (actuelle rue Gratiolet)⁷³.

Les religieuses possèdent encore rue de la Merci deux maisons mitoyennes reconstruites par Pierre Marsaudon, architecte, en 1719-1722⁷⁴. L'une de ces maisons existe encore, n° 5 rue de la Merci; sa façade sur cette rue a été refaite, mais celle qui est sur l'impasse de la Merci ne semble pas avoir été transformée.

Une autre maison, rue du Chai-des-Farines, est reconstruite suivant un contrat et devis du 13 mars 1700 par Pierre Héricé, dit Brindamour, et son beau-frère, Jean Nouailles, architectes. Cette maison, qui

71. L'emplacement de cette maison paraît bien correspondre à la maison voisine de celles que possèdent les Carmélites et M. Philippe Maffre pense que son élévation est comparable à celle des maisons bâties par Jean Laclotte.

72. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis de reconstruction du 17 juin 1743).

73. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis de reconstruction du 28 août 1753); H Suppl. Grandes Carmélites 20 (quittances du 7 juin 1754).

74. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 12.

avait quatre étages en façade surmontés d'un étage mansardé, comportait au rez-de-chaussée une arcade de boutique, une porte et une « descente à vin ». A l'arrière, elle était bâtie sur le mur de ville. La charpente et les planchers furent construits par Louis Pichevin et la menuiserie par Joseph Beylard suivant des devis du 15 octobre 1700. Héricé avait réalisé quelques additions par rapport au devis, qui sont estimées par les maçons Jean Jaugeon, dit Lacroix, et René de Roumilhac le 17 novembre 1701⁷⁵. Derrière cette maison, de l'autre côté du mur de ville, les religieuses ont aussi une échoppe donnant sur la rivière. Par ordonnance du 12 juillet 1663, les jurats avaient permis à « divers particuliers » de bâtir des « chopes » entre la porte Cailhau et la tour du Luc Majour, à charge par « les acquéreurs de faire bâtir un quay et des descentes... pour la descharge des marchandises... le quay devant être pavé au dépens des propriétaires, de last ou gros moëllons ». En 1679 les religieuses, qui possèdent une de ces échoppes, sont obligées de contribuer à la réparation du quai qui avait été mal entretenu. Cette maison est reconstruite en même temps que celle de la rue du Chai-des-Farines par Héricé et Nouailles en 1700. Lors de la construction en 1754 des maisons du quai, depuis la Cour des Aides jusqu'à la porte Cailhau et donnant à l'arrière sur la rue du Quai Bourgeois créée à cette

75. A.D. Gironde: H Suppl. Grandes Carmélites 8 (devis et procès-verbal de visite, 1700-1701); H Suppl. Grandes Carmélites 7, 11, 18 et 20 (quittances et reçus).

occasion, les religieuses protestent, car leur échoppe perd une grande partie de sa valeur. Elles somment l'architecte Richefort, qui construit la maison du sieur Guestier entre la rivière et leur maison, d'arrêter les travaux, sans résultats. Cette échoppe sera rebâtie en 1772. Un premier devis de l'ingénieur Bonfin ne semble pas avoir été exécuté et c'est Bellard qui la reconstruit ; il est payé en 1776 et 1777 ⁷⁶.

Le dépouillement systématique de la série H Supplément des archives départementales nous permettrait, comme pour les Carmélites, de préciser nos connaissances, non seulement sur la construction des couvents bordelais, mais aussi sur leurs biens fonciers et, en particulier, les maisons que la plupart de ces couvents possédaient dans la ville.

76. A.D. Gironde : H Suppl. Grandes Carmélites 8 (ordonnance des jurats, 1679, sommation au sieur Richefort, 1754) ; H Suppl. Grandes Carmélites 7 (projet de 1772) ; H Suppl. Grandes Carmélites 18 (travaux de menuiserie, 1772) ; H Suppl. Grandes Carmélites 19 (toisé des ouvrages et quittances de Bellard, 1776 et 1777).

LA COLLECTION DE TABLEAUX DE JOSUÉ DE HERLAER, BOURGEOIS DE BORDEAUX

par Paul ROUDIÉ *

Nous devons à l'amabilité du Commandant Coyne, auquel nous adressons tous nos remerciements, la connaissance du dossier de règlement de la succession de Josué de Herlaer, mort le 14 janvier 1960 à Bordeaux, dans la maison qu'il habitait « à la divise » près de l'église Saint-Pierre, où il fut enterré ¹.

Ce dossier est complet et complexe et nous ne l'étudierons pas en détail, bien qu'il contienne nombre de renseignements fort intéressants. Nous nous attarderons seulement sur l'inventaire et l'estimation de la collection de tableaux, qui nous paraît assez exceptionnelle à Bordeaux, à la fin du XVII^e siècle.

Notons cependant quelques détails sur Josué de Herlaer. Il était né en Hollande vers 1619 ². A quelle date s'installa-t-il à Bordeaux ? Nous ne le savons pas, mais en tête d'un de ses livres de comptes, écrit en flamand, figurent la mention « in Amsterdam » et la date 1642, mais sur un autre le premier article commence par « Bordeaux 1650 ». Il obtint le titre de bourgeois de la ville et s'y maria en 1658 (?) avec Marie de Ranciat, sans doute française d'origine d'après son nom, mais veuve d'un certain Jacob de Vroede, qui était sûrement flamand ou hollandais de naissance ³. Son activité à Bordeaux s'étendit donc sur au moins une quarantaine d'années. Son testament olographe et divers documents rédigés par lui montrent qu'il parlait et écrivait parfaitement le français. Sa bibliothèque montre qu'il appréciait notre littérature, bien qu'il possédât un assez grand nombre de livres flamands. Il est dit marchand dans son acte de décès, mais il semble qu'il ait surtout été banquier.

Josué de Herlaer avait une fille unique, Marianne, mariée avec Pierre de Casaux, conseiller au Parle-

ment. Après le décès de son beau-père, ce dernier accusa la veuve et le négociant Gaspard Pelt d'avoir détourné ce que le défunt avait sur lui et ce qui se trouvait dans la caisse de son cabinet. Bien entendu, il exigea que fût fait un inventaire des papiers et des meubles. En ce qui concerne ces derniers, la chose fut grandement facilitée par le fait que Josué de Herlaer avait établi lui-même, en 1673, et peut-être avant ⁴, un « Inventaire général de tous mes meubles, bagues, joyeux, raretez et livres en la maison de Mr Chassain en la Divise ». Cependant, des experts procédèrent en 1690 à l'estimation de ces biens et c'est le peintre Antoine Leblond de Latour, peintre officiel de la ville et fondateur de la première académie de peinture et de sculpture de Bordeaux, qui fut chargé de celle des tableaux.

Nous publions ci-dessous intégralement l'inventaire de ceux-ci, tel qu'il fut dressé par Herlaer, mais nous le complétons par des notes en utilisant l'estimation de Leblond de Latour, qui comporte des détails supplémentaires souvent intéressants.

La comparaison entre les deux documents appelle quelques réflexions. Herlaer donne le nom des auteurs d'un grand nombre de peintures. Latour ne les reprend pas, et fait seulement mention de deux œuvres de Téniers et d'une de Corneille. Ne connaissait-il que ces peintres ou considérait-il que l'origine des pièces n'avait que peu d'importance pour fixer leur valeur ? En revanche, il s'attarde à indiquer les sujets parfois avec plus de précision que Herlaer. Celui-ci avait attribué un prix à chacun de ses tableaux et il y a de grandes différences entre ses estimations et celles de Latour. A quoi cela tient-il ? Herlaer a-t-il tenu compte du prix d'acquisition, tandis que Latour aurait envisagé seulement ce qui pouvait en être obtenu à Bordeaux ? Si l'on admet cette hypothèse, le marché bordelais n'aurait guère été favorable, car les estimations de Latour sont souvent deux à trois fois inférieures à celles de Herlaer. On peut aussi supposer que le goût de Latour, dont on sait l'admiration qu'il avait pour Poussin, n'était pas le même que

4. A la fin du catalogue, se trouvait écrit de la main de Herlaer « vérifié le premier octobre 1673 » et sa signature.

* Professeur émérite Université Bordeaux III.

1. Arch. dép. Gironde, 3E 13006, f° 375 et sq.

2. Son acte de décès le dit marchand hollandais âgé de 71 ans (Arch. mun. Bordeaux GG 568, n° 89).

3. Ces divers renseignements sont tirés du testament de Herlaer, mais nous n'avons pu retrouver dans les minutes du notaire Conilh son contrat de mariage, qui aurait été passé le 27 avril 1658. La date est sans doute inexacte.

celui du collectionneur et qu'il prisait peu les peintres flamands et hollandais.

Ce qui frappe en effet, c'est que sur les soixante-quatre peintures, dessins ou gravures catalogués⁵, trois pièces seulement sont sûrement ou probablement françaises, deux italiennes, une peut-être espagnole (une gravure représentant l'Escorial), quarante-six au moins des écoles du nord, essentiellement flamande et hollandaise, une enfin de deux mains, l'une italienne, l'autre hollandaise.

Cela n'a rien d'étonnant, étant donné l'origine de Herlaer, mais suppose qu'il avait gardé avec son pays de naissance des relations étroites, car il est peu vraisemblable qu'il ait apporté sa collection complètement constituée en arrivant à Bordeaux. Il faut d'ailleurs remarquer que notre ville avait, au XVII^e siècle, des rapports artistiques privilégiés avec les pays du nord de l'Europe, comme en témoignent les noms des peintres qui s'y étaient établis ou y ont passé ou séjourné plus ou moins longtemps. Le portrait de Herlaer avait été peint par Gérard Terborch. Il est possible que ce tableau ait été exécuté soit avant le départ d'Herlaer de Hollande, soit lors d'un de ses voyages à Amsterdam, mais ne peut-on envisager le passage de Terborch à Bordeaux lorsqu'il alla en Espagne ou lorsqu'il en revint ? Son père y était passé et y avait fait des dessins⁶.

Parmi ces peintres nordiques, auteurs des tableaux de la collection qui nous occupe, certains sont bien connus. Certes, nous n'y trouvons ni Rubens, ni Rembrandt, ni Hals, ni Vermeer, mais, outre Terborch, Téniers, Wouwernan, Savery, Fyt, Molenaer, de Heere, Boschaert, Berchem et, chose beaucoup plus étonnante, Van Eyck et sans doute Cranach. D'autres sont moins célèbres, mais jouissaient certainement d'une certaine réputation au XVII^e siècle. Pour la plupart, ces artistes étaient soit de la même génération que Herlaer, soit d'une génération plus ancienne, mais peu étaient nés au XVI^e siècle et les cas de Van Eyck et Cranach sont tout à fait exceptionnels. Les seuls Français sont Pérelle et Michel Corneille et l'on ne sait ce qui leur vaut d'être distingués par notre amateur de préférence à d'autres. La quasi-absence des Italiens est étonnante, d'autant plus que parmi les flamands ou hollandais nommés, plusieurs étaient très fortement italianisés et que certains sujets de tableaux étaient italiens.

Ce qui montre que Herlaer était un véritable amateur et pas seulement un collectionneur un peu maniaque, c'est que dans l'énumération qu'il fait, il glisse quel-

ques appréciations « Pérelle, maistre fort renommé »..., « bien fait », « fort estimé ». Il précise que Téniers était « disciple de Brouwer » et qu'un tableau est le fruit de la collaboration de deux peintres. C'est pour cette raison que nous avons tendance à prendre au sérieux ses attributions. Il avait d'ailleurs peut-être acquis certains tableaux des artistes eux-mêmes.

Ses goûts se manifestent par le choix des auteurs mais au moins autant par celui des sujets, les deux choses étant d'ailleurs fortement liées.

Assez peu de portraits, et si Herlaer en avait, c'est sans doute plus parce qu'il était normal qu'il eût des représentations de lui-même, de sa famille, de princes, que parce qu'il les considérait essentiellement comme des œuvres faites pour la délectation. Peu de tableaux religieux (cinq) et l'on peut se demander s'il n'avait pas une Judith surtout parce que c'était « une nuit » et une Tentation du Christ parce qu'elle était dans un paysage. Encore moins de tableaux mythologiques, deux, ou d'histoire, deux également. Ce sont les tableaux de genre qui dominent, quatorze, et encore davantage les paysages, trente et un. Parmi ces derniers, les marines ont une place considérable (neuf) et l'on sent combien ce fils de la Hollande reste attaché aux visions de ports, de tempêtes, de navires qu'il a connus dans sa jeunesse. Les autres paysages sont la plupart du temps animés par des animaux ou des hommes et dans certains cas ce devait être plutôt des scènes de genre en plein air que de véritables paysages. Il est à noter que les préoccupations humanistes ne sont pas absentes et que l'on trouve dans la collection une vue du Campo Vaccino et une du tombeau d'Auguste.

C'est un fait bien connu qu'à la fin du règne de Louis XIV se produisit dans le goût français une évolution considérable qui amena les peintres et les amateurs à ne plus apprécier et imiter seulement ce qui nous venait de l'Italie mais à considérer avec attention, voire passion, ce qui nous venait du nord de l'Europe. On sait le rôle que Roger de Piles joua dans ce changement. Il n'est sans doute pas tout à fait sans intérêt de signaler que, plus tôt sans doute qu'on ne le dit, il y avait en France des collections où l'on pouvait voir de bonnes œuvres des écoles flamande et hollandaise. Certes, Josué de Herlaer était lui-même d'origine hollandaise et son goût ne peut être considéré comme caractéristique du goût français, mais il est probable que dans notre ville, fort cosmopolite et traditionnellement tournée par son commerce beaucoup plus vers le nord que vers l'Italie, bien des gens regardaient sans préjugé et avec plaisir les œuvres réunies par Herlaer et ceci dès les années 1660, puisque l'inventaire est sans doute de 1673. Leblond de Latour, qui prisait si bas les œuvres de la collection, était un Parisien féru de Poussin et d'art académique. Il n'est pas dit qu'il ait exprimé le goût du public éclairé de Bordeaux. Il voulait sans doute plutôt le réformer, mais n'était-ce pas lui qui était en retard au moment où le vent était en train de tourner ?

PREMIÈREMENT EN TABLEAUX OU PEINTURES VAGAN PAR TOUT

Un qui représente le pillage d'Amersfors... de Droochloot 7	120 l.
Un rivage de la Méditerranée ou rue de Genes de Sachteleven 8	100 l.
Un paysage a pins et oyseaux de Roland Savery	130 l.
Un paysage d'idem a oiseaux et cheval blanc dudict 9	75 l.
Une nuict. Judith fait voir la teste d'Olopherne de Bramer 10	60 l.
Une petite mer de Perelle, maistre fort renommé 11	80 l.
Un a perdrix et bécasse de Fyt, bien fait 12	60 l.
Un ruyne en place Vachine de Rome, de Meulan 13	75 l.
Une raillerie de paysan et paysanne de Molenaer 14	60 l.
Un a personnages en collation de Knupfer 15	75 l.
Une collation de fruits sur table par de Heem 16	60 l.
Un paysage a baigneurs et chevaux de Wouwerman 17	130 l.
Un paysage a petite nuditez de del Gobo et Poelenburg 18	100 l.
Un paysage a ruines de soye a l'esguille par Kriel 19	60 l.

7. Une tache empêche de déchiffrer la fin du nom de la ville. Yoost-Cornelis Droochsloot (1586-1666) d'Utrecht eut pour fils Cornelis (1630-après 1673), tous deux peintres à Utrecht. Leblond de Latour estima 60 l. ce tableau « représentant une ville au pillage ».

8. Il y eut deux peintres du nom de Sachteleven ou Saftteleven, Cornelis (1607-1681) et Herman (1609-1685). Leblond de Latour estima 20 l. ce « petit tableau représentant le port de Gennes ».

9. Roland Savery vécut de 1576 à 1639. Le second tableau qui lui est attribué par Herlaer est désigné par Leblond de Latour comme représentant « un cheval blanc et autres animaux » et estimé 15 l.

10. Léonard Bramer, de Delft (1596-1674). Pour Leblond de Latour, Judith ne présentait pas la tête d'Olopherne mais la coupait. Estimation 20 l.

11. Il s'agit sans doute de Gabriel Pérelle (1603-1677) plutôt que de ses fils.

12. Jan Fyt (1611-1661), peintre d'Anvers. Ce tableau « représentant deux perdrix et une bécasse au crochet » fut estimé par Leblond de Latour 15 l.

13. Le Meulan dont il est question devait être un Van der Meulen, mais au moins huit peintres ont porté ce nom au XVII^e siècle et il n'est pas dit du tout que ce tableau représentant le Campo Vaccino ait été du célèbre peintre de batailles qui fit carrière en France.

14. Jan Miense Molenaer vécut de 1610 à 1668 et Klaes de 1630 à 1676. On peut se demander si ce n'est pas ce tableau que Leblond de Latour désigne comme « un Tenier qui représente un homme qui met la main au sein d'une femme » et qu'il estime 60 l.

15. Nicolaus Knupfer né à Leipzig vers 1603 mourut à Utrecht en 1660.

16. Au moins huit peintres ont porté ce nom. Il y a cependant des chances sérieuses pour que l'auteur de cette collation ait été Jan Davidz (1606-1684). Leblond de Latour estima 15 l. « un tableau représentant une corbeille de fruits » qui est sans doute la collation ci-dessus.

17. Le plus célèbre des peintres de ce nom est Philips (1619-1668), mais il eut deux frères, Peter (1623-1682), et Jan (1629-1666). Leblond de Latour estima 15 l. « un petit tableau avec femmes se baignant », qui est peut-être celui-ci, mais ce pourrait être aussi le suivant « a petites nuditez ».

18. Cornelis van Poelenburg (1586-1667), peintre d'Utrecht. Bien que plusieurs artistes italiens aient eu comme surnom il Gobbo, il semble bien qu'il s'agisse ici de Pietro Paolo Bonzi, élève des Carrache, mort entre 1633 et 1644.

19. Nous n'avons pu identifier l'artiste en question que l'on retrouvera nommé plus bas.

Un paysage a biches et cerfs du vieux Hondcot 20	80 l.
Un paysage montagneux a un voiturier de Sachtleven	60 l.
Une mer un petit vaisseau... etc de de Vlieger 21	50 l.
Un docteur en son estude de Berinc fort estimé 22	50 l.
Un a fumeur de tabacq de Teniers, disciple de Brouwer 23	150 l.
Un le tombeau d'Auguste de Braca, italien 24	75 l.
Une femme qui file de Molenaer 25	30 l.
Quatre a la plume, foires, villages, jeux, vitrés de de Heer 26	80 l.
Un tempeste a grand vaisseau et autres de Pancras 27	25 l.
Une mer sur la rive de Zeelande a vaisseaux dudict	25 l.
Une mer a poisson sur le rivage	10 (?) l.
Un paysage un cavalier proche d'un hameau	10 l.
Quatre courtisanes et bergers et portraits de roys... 28	20 l.
Deux, le prince et la princesse d'Orange 29	10 l.
Un Adam et Eve de Lucas Craen 30	...
Une Diane dormant surpris des satires de Poelenburch 31	225 l.
Un Venus et Adonis et Cupidon de M ^e Corneille, estimé 32	120 l.
Une ste Magdalene en pleurs etc... dudict	50 l.
Un paysage ruynne a bestail de Poelenburch 33	90 l.

20. Il s'agit sans doute d'un membre de la famille Hondecoeter qui ne comporte pas moins de sept peintres en quatre générations. Puisqu'il s'agit du « vieux », ce n'est sûrement pas Melchior (1636-1695) mais, par opposition, son père, Gysbert-Gillisz (1604-1653), ou son grand-père, Gillis (mort en 1638).

21. Simon Jacobz de Vlieger (1600-1653). Deux ou trois mots non déchiffrés après vaisseau.

22. Il s'agit sans doute de J. Hendrick Berincx, portraitiste hollandais. Leblond de Latour estima ce tableau, « un docteur dans son cabinet qui écrit », 30 l.

23. Le Téniers, disciple de Brouwer, est David II (1610-1690). Leblond de Latour, qui lui aussi fait l'attribution à Téniers, estima le tableau 50 l.

24. Nous n'avons pu identifier ce peintre italien. Leblond de Latour estima le tableau 30 l.

25. Estimation de Leblond de Latour 9 l. pour cette « filleuse a rouet ».

26. S'agit-il de Gerrit Adriaensz de Heer ou de Willem de Heer, tous deux d'Amsterdam, ou encore de Lucas de Heere, peintre de Gand (1534-1584) ? Leblond de Latour fait mention de trois dessins à la plume sous verre et les estime 60 l.

27. Lucas Pancras, peintre hollandais du XVI^e siècle. Leblond de Latour signale quatre marines parmi lesquelles il est assez difficile de reconnaître celles de Pancras. Il les estime très bon marché, 15 l. pour le mieux coté.

28. Un ou deux mots non déchiffrés *in fine*.

29. Leblond de Latour a estimé globalement à 10 l. « dix tables représentant princes, princesses, bergers et autres ».

30. Plusieurs peintres ont porté le nom de Craen, mais aucun, à notre connaissance, n'avait pour prénom Lucas. On ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit en fait de Cranach. Leblond de Latour estime ce tableau 30 l.

31. Leblond de Latour a estimé 30 l. cette « Diane endormie ».

32. Le maître Corneille ici nommé devrait être le parisien Michel Corneille (1602-1667), bien qu'il y ait un nombre considérable de flamands nommés Cornelis, dont le nom pourrait avoir été français. Ce qui me semble en faveur de l'attribution au peintre français c'est que, pour une fois, l'estimation de Leblond de Latour se rapproche de celle de Herlaer : 100 l. au lieu de 120 l. Il pouvait apprécier bien davantage la manière nationale que la manière nordique. Cependant, la Madeleine en pleurs attribuée par Herlaer au même Corneille n'est estimée que 6 l. par Latour. Ce dernier, qui ne donne que très peu de noms d'auteurs, fait cependant mention d'un tableau de Corneille a paysage » qu'il estime 30 l.

33. Il faut sans doute l'identifier avec le tableau « a paysage avec des ruynes » que Latour estime 15 l.

Un la ste Vierge au jardin d'un monastère de Van Eyck 34	75 l.
Un vieillard, bien fait de Lacher (?) 35	40 l.
Un paysage représenté de personnes et best(es) de Van Berchem 36	50 l.
Un verre a fleurs de Bosschart 37	50 l.
Un verre a fleurs et coquilles mignature de Kriel 38	45 l.
Deux petit paysages et cavernes et bestail de Van Troyen 39	60 l.
Deux compagnies de personnages en bas relief sur du bois peint	30 l.
Deux petites mers garny de vaisseaux en forme octave de B P 40	20 l.
Deux les stes Vierge et Elysabeth en relieff cuivre doré 41	30 l.
Deux représentant le pays du nort	20 l.
Un paysage forme ronde ou le diable tante J. Christ 42	10 l.
Une petite nuict, une fille porte une lanterne, un galant joint 43	20 l.
Un represente une histoire sur le verre vernisé	10 l.
Un petit panier a fleurs sur du cuivre sans corniche 44	10 l.
Une mer a vaisseau faict par la plume 45	10 l.
Deux cartes marines sur parchemin a rouleaux 46	5 l.
Un autre parchemin a escripture en croisants de lune	...
La taille douce de l'Escorial en Espagne	...

Restent à la maison et ne sont pas de cest inventaire	
Aux cheminées quy ne sont point de la maison	
Une bataille de Bellicery, M ^{re} fameux, devant grand sale 47	150 l.
Un a coupe d'or et fructs de Kick a costé 48	90 l.
Un a feston et fleurs de Lux a costé 49	90 l.
Un a personnages a la chasse, italien, dans la chambre St Rémy	90 l.
Un paysage a bestail de Sachtleven a costé	80 l.
Un paysage garny de figures de Kabel a costé 50	70 l.
Un port de mer a galeres de Belicery dans ma chambre	90 l.
Un grand vase porcelaine a fleurs de Bosschart	35 l.
Une grange et figures de Wintrach a costé 51	35 l.

Plus mon portraict de Ter burch	
Plus celuy de mon pere en petit ovale	non a vendre et autres figures en la sale basse
Plus celuy de Vroede et famille	

34. Pour Latour, le tableau représente « une Vierge gotique en un paysage » et il l'estime 20 l.
35. Latour estime cette « teste d'un vieillard » 40 l. La lecture de la première lettre du nom du peintre n'est pas sûre. L'identification n'a pas été possible.
36. Nicolaes Berchem (1620-1683).
37. Il y eut trois peintres flamands de ce nom : Ambrosius I (1570-1621), le père, Ambrosius II (1610-1645), et Abraham (1612-1643). Latour signale « un pot a fleurs » et plus loin « un pot de fleurs a tulipes », chacun estimé 3 l.
38. C'est sans doute le « vase a fleurs représentant coquillages et mouches, couvert de verre » que Latour estime 30 l., ce qui est beaucoup en comparaison des autres tableaux de fleurs.
39. Rombout Van Troyen d'Amsterdam (1605-1650).
40. Nous n'avons pas trouvé la signification du monogramme. Latour dit « en auvalle » ces tableaux que Herlaer dit « de forme octave ». Il les estime 12 l.
41. Latour estime ces « deux petits tableaux en relief de bronze doré » 18 l.
42. Latour désigne ce tableau comme « un petit octogone représentant Notre Seigneur au désert » et l'estime 10 l.
43. Latour n'estime que 3 l. cette « servante avecq une lanterne ».
44. En marge est écrit « donné ».
45. L'estimation de Latour est de 12 l., ce qui est beaucoup pour un dessin.
46. Les tableaux et autres objets mentionnés à partir de là par Herlaer n'ont pas été estimés par Leblond de Latour. Dans un petit nombre de cas, il ne nous a pas été possible de reconnaître dans l'inventaire établi par ce dernier des tableaux mentionnés dans celui de Herlaer, notamment en ce qui concerne les paysages. Signalons que Latour fait mention d'un tableau « a paysage représentant deux chevaux sortant de l'abreuvoir » et un autre « a paysage avecq des vignes ». Il serait intéressant de penser qu'il avait été peint en Bordelais, mais il est plus probable que le sujet en était italien. Qu'était le tableau « a fond d'argent » indiqué par Latour ? Une précision est apportée par Leblond de Latour sur la présentation des œuvres : « tous les susdits tableaux sont en corniche noire ». Il ajoute « la majeure partie sur du bois ». Relevons que Herlaer en signale un sur cuivre et un sur verre. Latour n'a pas estimé les quelques tableaux « sur quartes » « pour leur modique valleur ».

47. Nous n'avons pu identifier ce maître fameux. Le nom doit être mal orthographié.
48. D'après le sujet, le peintre devrait être Cornelis Kick (1653-1681) plutôt que Symon (1603-1653).
49. Il s'agit sans doute de Franz Leux, né en 1604 à Anvers, mais qui travailla pour l'Empereur et mourut à Vienne en 1668.
50. Adrian van der Kabel (1631-1705) vécut longtemps à Lyon où il mourut.
51. Nous n'avons pu identifier le peintre.

LA « FOLIE » DE BLANQUEFORT : FONGRAVEY

par Bertrand CHARNEAU

Le château de Fongravey à Blanquefort est un bel exemple de ces lieux de villégiature, ou « folies », résidences secondaires d'aujourd'hui, très en vogue au XVIII^e siècle. Au centre de la commune, située sur un point élevé, la demeure domine un vaste parc planté de chênes (fig. 1). De la maison partent des allées qui mènent en différents lieux du domaine : aux

écuries à l'entrée ouest (fig. 2 et 3) ¹, à une dépendance proche de l'habitation (ancienne maison de paysan) vers le sud (fig. 4) ². Le relevé cadastral de 1806 appelle « à Meyer » cette propriété, tandis que le cadastre de 1843 indique le nom de « Marraud ». Meyer est le nom du consul de la ville de Hambourg : Daniel Christophe Meyer qui fit construire vers 1795-



FIG. 1. — Château de Fongravey : ensemble depuis le parc. (Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

1. Les écuries ont été construites à l'extrême fin du XIX^e siècle ou au tout début du XX^e siècle par l'architecte Garros pour René de Bethmann. Figures 1 et 2 : archives privées Garros.
2. « La maison du paysan » porte la date de 1865 avec, au-dessus, les initiales C.D. gravées sur la tête du mur est en surplomb.

* Cette étude est extraite d'un mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Bordeaux III.

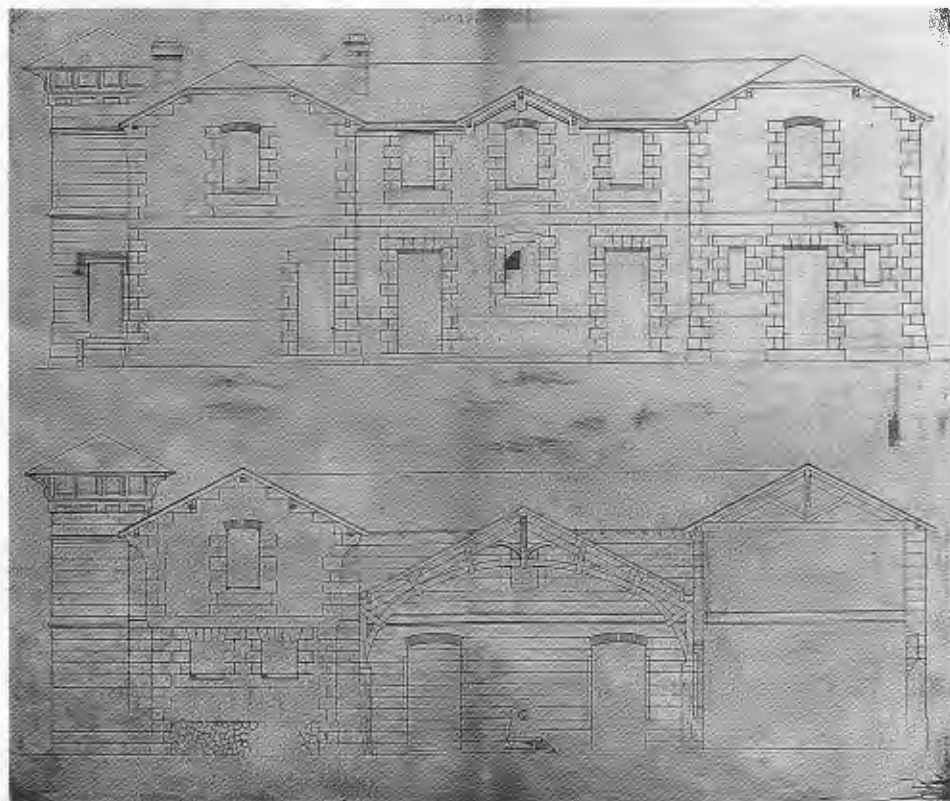


FIG. 2.
Michel Louis Garros.
Ecuries. Elévation et coupe.
Fonds Garros.
(Inventaire général,
cliché Chabot-Dubau.)

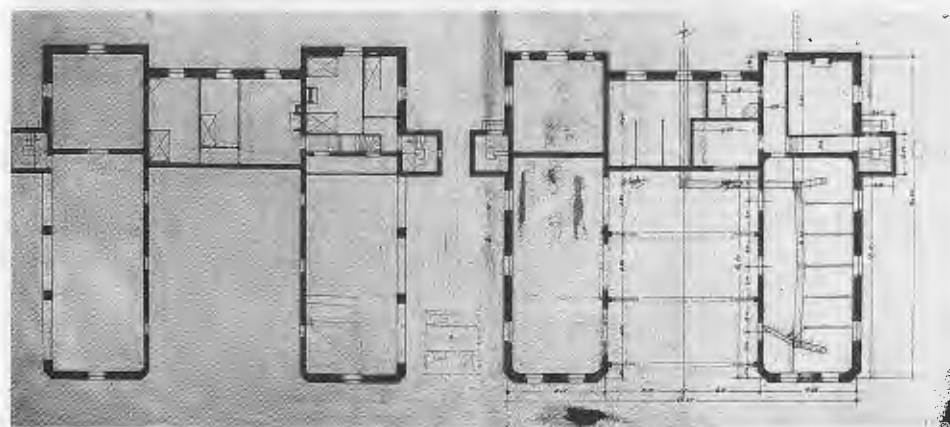


FIG. 3.
Michel Louis Garros.
Ecuries. Rez-de-chaussée.
Fonds Garros.
(Inventaire général,
cliché Chabot-Dubau.)

1796, par l'architecte Combes, un imposant hôtel avec portique sur les allées de Tourny. A la mort de Daniel Christophe Meyer, le 7 avril 1818, sa fille Anne Mathilde, épouse de Pierre Alexandre Marraud³, hérite de ses biens. Vers 1872, le domaine de Fongravey appartient à l'architecte Henri Duphot, qui est vraisemblablement l'auteur de la gravure représentant la « maison de campagne à Blanquefort », accompagnée des plans du rez-de-chaussée et du premier étage, l'ensemble étant publié par César Daly dans la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*. Commentant la gravure de la maison de campagne,

3. Xavier VÉDÈRE, *Les allées de Tourny*, Bordeaux, éd. Bière, 1929, p. 160.

FIG. 4. — Maison de paysan : façade principale et latérale droite.
(Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

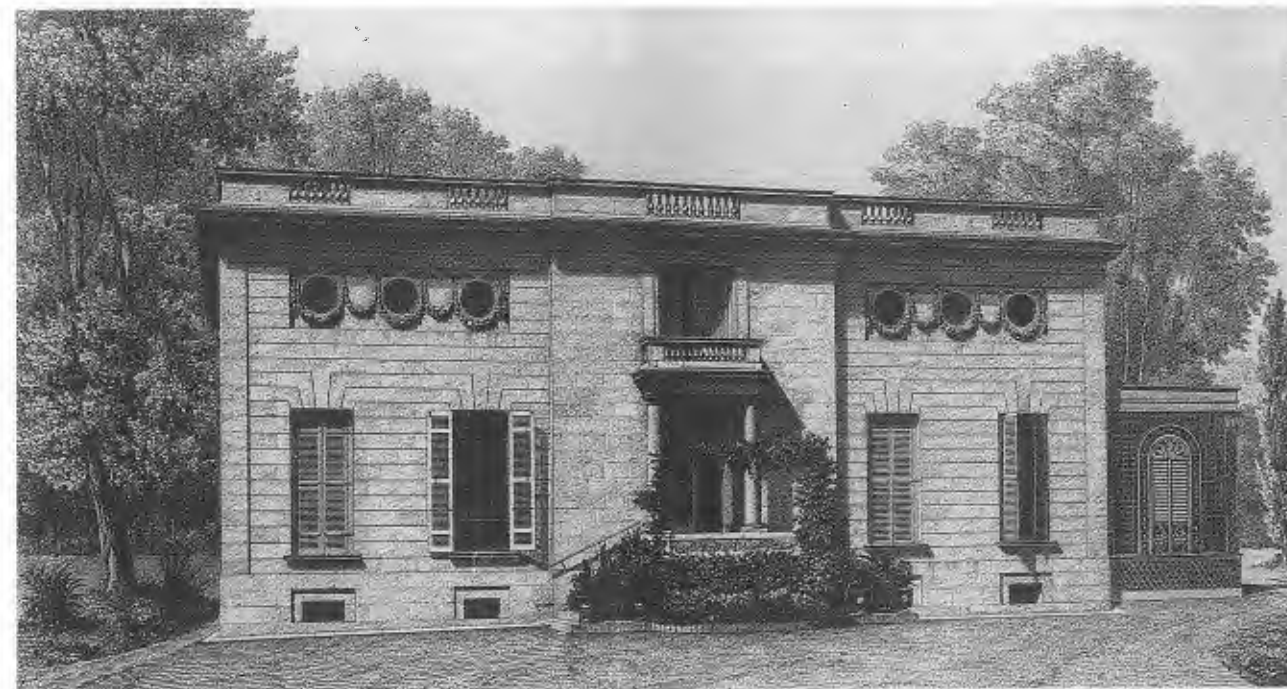


FIG. 5. — Château de Fongravey : façade principale.
Gravure, planche 13 de la *Revue générale de l'architecture*.
(Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

César Daly la présente comme : « Un type charmant de l'architecture Louis XVI, bâtie vers 1780 par un artiste dont le nom n'est pas connu, mais qui, de toute apparence, appartenait à l'école de l'architecte Louis et qui était assurément un homme de beaucoup de goût »⁴.

La gravure (fig. 5) présente certainement l'état original de la demeure : corps de bâtiment rectangulaire à deux niveaux d'élévation sur un soubassement éclairé par des soupiraux ; mur lisse pour la travée centrale en léger ressaut, parement à bossage continu pour les travées latérales. « La façade est heureusement composée » selon l'expression de César Daly. L'intérêt décoratif majeur réside dans la disposition, au deuxième niveau de l'élévation, d'oculi entourés de guirlandes de fleurs et de fruits unis par des rubans. La balustrade, au-dessus d'une forte corniche, masque le toit ; elle accentue le type italien qu'Edouard Guillon évoque dans *Les châteaux de la Gironde*, quand il mentionne brièvement cette construction⁵.

La *Revue générale de l'architecture* donne aussi les plans par niveau, montrant l'agencement des pièces (fig. 6). L'escalier, dont la cage, étroite, est ménagée dans le volume des pièces du sud-ouest, n'a d'autre

4. César DALY, *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Paris, éd. Ducher, volume XXXVII de la collection générale, p. 60 et planches 14 et 15. Nous remercions M. Marc SABOYA de nous avoir signalé ces documents ; sa thèse sur : *César Daly et la Revue générale de l'architecture* est en voie d'achèvement.

5. Edouard GUILLON, *Les châteaux de la Gironde*, Bordeaux, Coderc, Dégreteau et Poujol, 1867, p. 37.

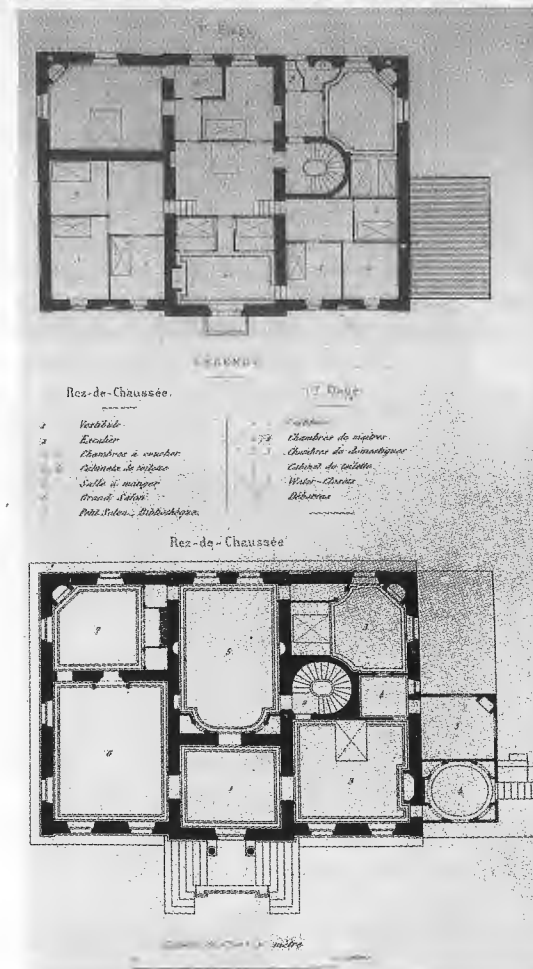


FIG. 6. — Château de Fongravey : plan du rez-de-chaussée et du premier étage.
Gravures, planche 15 de la *Revue générale de l'architecture*.
(Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

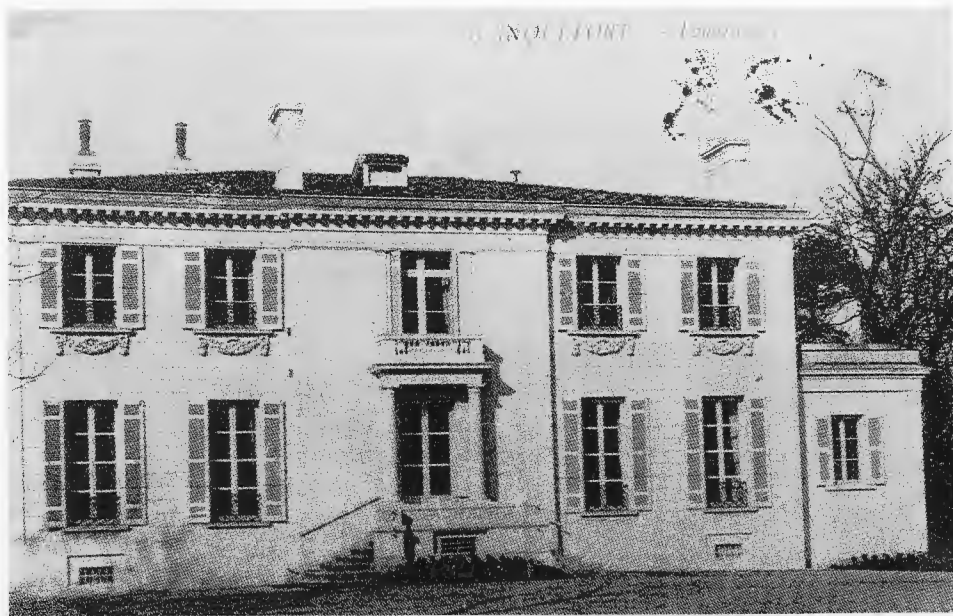


FIG. 7.
Reproduction
de carte postale ancienne.

rôle que celui lié à sa fonction utilitaire. Ce rôle sans apparat s'explique par le fait que l'étage noble, étage de réception, est au rez-de-chaussée et qu'ainsi l'escalier ne mène qu'aux chambres, cabinet de toilette et débarras du premier étage, ainsi qu'aux cuisines du sous-sol. Le vestibule distribue les différentes pièces du rez-de-chaussée; la vaste salle à manger s'ouvre dans l'axe de l'entrée principale; les salons et les chambres sont placés de part et d'autre du vestibule et de la salle à manger. L'étage est réservé aux chambres de maîtres et, par des pièces de petites dimensions, à la domesticité. L'éclairage de ces petites pièces par des oculi n'est d'ailleurs pas fortuit, la *Revue générale de l'architecture* fait remarquer que « les différences que présentent entre elles les baies du premier étage sont motivées par les dispositions mêmes de cet étage ». En effet, le salon et la chambre à coucher qui se trouvent, au rez-de-chaussée, de part et d'autre du vestibule, sont plus hautes de plafond que toutes les autres pièces de ce rez-de-chaussée; de là, résulte une moindre hauteur pour les pièces du premier étage situées au-dessus du salon et de la chambre à coucher; ces pièces, qui servent au logement des domestiques, sont celles qu'éclairent les œils-de-bœuf de la façade. Cependant, cette expression en élévation de la disposition intérieure n'est pas systématique; ainsi, parmi ces oculi du premier étage, ceux du centre sont aveugles, de même que, sur la façade postérieure, certaines baies du rez-de-chaussée.

Une carte postale ancienne (fig. 7) présente un état intermédiaire de la demeure, entre l'époque de la gravure du XIX^e siècle et 1959, date à laquelle on a remanié l'extérieur et procédé à des aménagements intérieurs. Ce document montre le remplacement, probablement après 1880, des oculi de la façade anté-

rieure par deux fenêtres de chaque côté de la travée centrale, de même largeur mais moins hautes que celles du rez-de-chaussée. Le décor ancien est rappelé ici par des guirlandes sous l'appui des fenêtres. La balustrade a disparu. Le remaniement extérieur et les aménagements intérieurs de 1959 ont été effectués pour le compte de Joseph Philippart, propriétaire, par l'architecte Conte⁶. Joseph Philippart voulait redonner à la façade son aspect d'origine, avec la balustrade et les oculi. Les guirlandes détruites dans ce but ne seront pas remplacées lorsque le projet de restituer les oculi sera abandonné. Cependant, lors de ces travaux, la façade est ravalée, les balustres du balcon remplacés et surtout la balustrade est restituée. Trente-neuf balustres ont été taillés dans de la pierre de Nersac, tandis que la main courante, d'une longueur de 21,50 m, est en pierre de Frontenac. A l'intérieur, l'architecte Conte avait reconstruit la cheminée du côté du petit salon dès octobre 1940. En 1959, il dessine et construit la salle de bain, située dans le petit corps en rajout du nord-ouest, il y fait exécuter des boiseries en pitchpin, et réaménage à la même époque les cuisines au sous-sol.

LE DÉCOR INTÉRIEUR

L'architecte César Daly, rédacteur de la *Revue générale de l'architecture*, est également l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Motifs historiques...*⁷ où Fongravey est à nouveau présent par cinq planches du volume II

6. André Conte, architecte, 142, rue de Pessac, Bordeaux.

7. César DALY, *Motifs historiques d'architecture et de sculpture d'ornement. Décorations intérieures empruntées à des édifices français, du commencement de la Renaissance à la fin de Louis XVI*, Paris, éd. Ducher, 1880, vol. II, pl. 33 à 37.



FIG. 8. — Vue en perspective du grand salon. Gravure.
(*Motifs historiques...*, planche 33.)

qui représentent le décor du salon tel qu'on peut encore le trouver en place et en excellent état⁸. Ce décor (fig. 8 à 12) est composé d'un lambris de hauteur couvrant entièrement les murs et couronné par une corniche. A la partie supérieure des murs et au-dessus des portes, des panneaux rectangulaires se juxtaposent en frise. Le salon s'ouvre largement sur les jardins par deux fenêtres percées dans le mur est et deux autres percées dans le mur sud. La cheminée occupe le centre du mur ouest; au nord, deux portes à deux battants composés de panneaux nus s'ouvrent sur le vestibule et la salle à manger. Le parquet est composé de bois clairs et de bois foncés qui alternent pour dessiner une étoile au centre de la pièce et un

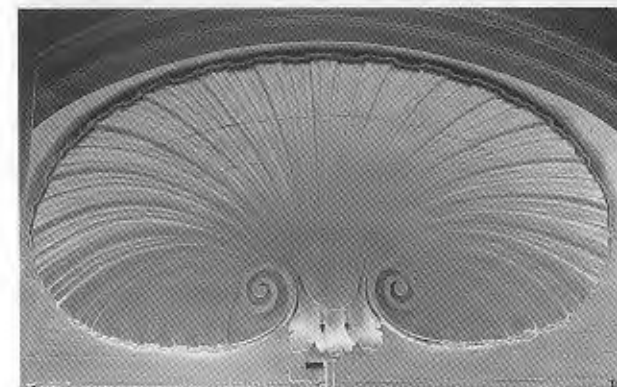


FIG. 9. — Décor du grand salon, détail.
(Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

8. Par un acte passé devant maître Gendreau, notaire à Bordeaux, le 22 décembre 1933, Alexandre de Bethmann vend la demeure de Fongravey à Joseph Philippart, mais ne sont pas compris dans la vente, et au contraire formellement exceptés : « le décor du grand salon, c'est-à-dire les boiseries, le décor des murs, la corniche, la cheminée, le parquet, la rosace; de même que la marque « Château Fongravey » et l'étampe s'y rapportant. M. de Bethmann aura un délai de trois années pour enlever les boiseries ». En fait, M. de Bethmann finira par vendre le décor à M. Philippart en 1938. Ceci est indiqué dans une lettre de M. Philippart, datée du 3 mai 1938, contenue dans un acte passé devant maître Gendreau, daté de 1934.

ensemble de chevrons, irradiant depuis ce centre. Les baies (fig. 8) s'inscrivent dans des arcs en anse de panier, soulignés par des chambranles moulurés; la partie supérieure de la baie, ainsi que l'intrados de l'arc, sont occupés par une coquille (fig. 9), motif que l'on retrouve à Bordeaux par exemple à l'annexe de



FIG. 10.
Décor du grand salon, détail.
(Inventaire général,
cliché Chabot-Dubau.)

la préfecture rue Esprit-des-Lois 9. Sur le mur nord, au-dessus des portes à deux battants, une lyre occupe le centre du panneau, avec de part et d'autre, des rinceaux se mêlant à des guirlandes de fleurs. Au-dessous, entre deux petites consoles soutenant une tablette, un panneau contient des rameaux de laurier et de lierre (fig. 10).

Le manteau et les piédroits de la cheminée sont en marbre; la frise qui court au-devant du manteau est en plomb (fig. 11). Au-dessus de cette cheminée, un miroir rectangulaire est placé dans une baie en plein cintre, dont le tympan est orné d'un décor de guirlandes et d'oiseaux. Les piédroits de la cheminée sont en forme de colonnes antiques d'inspiration corinthienne, avec des cannelures rondes à listel, garnies en leur partie inférieure de rudentures ornées. Le conduit intérieur de la cheminée est latéral, le miroir étant sans tain. A cette cheminée du grand salon correspond de l'autre côté de la cloison une cheminée d'un style très différent.

Rinceaux, rameaux de laurier, épis de blé, rameaux d'olivier, feuilles d'acanthé, vocabulaire employé par le décorateur de Fongravey (fig. 12), font également partie du répertoire utilisé par Barthélémy Cabirol pour la décoration du salon de l'hôtel de ville de Bordeaux¹⁰. Les salons bordelais d'époque Louis XVI, bien que souvent transformés ou restaurés, présentent, pour certains d'entre eux, une abondance de décor

9. Décor d'époque Louis XVI. Voir l'ouvrage de Léon DESHAIRS, *Bordeaux. Architecture et décoration au XVIII^e siècle*, Paris, Calavas, 1908.

10. Voir note 9.

dont est très éloigné le salon de Fongravey, qui est loin par exemple des panneaux richement sculptés ornant les pièces de l'annexe de la préfecture ou de l'hôtel Journu¹¹. Pas non plus de panneaux finement travaillés occupant toute la hauteur du mur, comme ceux du palais Rohan. Il n'en reste pas moins que le décor de Blanquefort doit pouvoir être daté des années 1780.

Si l'article publié dans la *Revue générale de l'architecture* affirme que l'architecte de la maison de campagne de Blanquefort « était assurément un homme de beaucoup de goût », le décorateur peut susciter un même enthousiasme; à moins qu'architecte et décorateur ne fussent la même personne.

RÉALITÉS ET HYPOTHÈSE

La demeure actuelle est le résultat d'importantes transformations qui ont modifié le style et l'idée architecturale du départ, que la gravure nous restitue. Malgré les modifications et grâce à la gravure, on peut tout à fait inscrire cette demeure dans une problématique plus vaste: stylistique — son architecture posant, il nous semble, un problème de proportions — et typologique, puis, à partir de là et de quelques données historiques, risquer une hypothèse d'attribution.

11. Voir note 9.



FIG. 11. — Cheminée du grand salon.
(Inventaire général, cliché Chabot-Dubau.)

On peut, tout d'abord, trouver dans la représentation de cette construction, et employés de façon magistrale, tous les caractères du néo-classicisme; avec en premier lieu un jeu de contrastes: contrastes plein/vide soulignés par l'étroitesse et l'allongement de baies le plus souvent sans encadrement, jeu privilégiant le plein par rapport au vide (à tel point que ces percements parcimonieux ont entraîné les modifications ultérieures); contrastes aussi dans la texture du parement: refend/lisse; contraste enfin par la forte saillie de la corniche qui est là encore un élément du vocabulaire néo-classique. Là se pose le problème du décalage entre l'échelle de l'édifice et ce jeu des contrastes qui, s'il est adapté aux grands édifices publics (voir les dessins de Combes ou de Boullée),

provoque, pour un petit programme, dans la réalité, des disproportions gênantes. Ainsi, à Fongravey, la construction dans sa réalisation révèle une entrée principale un peu trop étroite, entre des colonnes maigres qui soutiennent un balconnet dont les balustres sont minuscules. L'ouverture des oculi, jugée suffisante pour éclairer les pièces des domestiques, s'est révélée inadaptée, plus tard, pour des chambres devenues celles de commensaux.

En dehors de ces questions de style et de proportion, le soubassement à demi souterrain avec les cuisines et la lingerie, le rez-de-chaussée ayant fonction d'étage noble, l'étage réservé aux chambres, présentent une disposition que l'on retrouve dans nombre de demeures de la campagne bordelaise à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Les exemples majeurs en étant: la Louvière construite suivant les plans de François Lhote¹², et le château Margaux élevé d'après les plans de Louis Combes¹³.

La réputation prestigieuse échuë à Victor Louis pour la construction du Grand-Théâtre de Bordeaux lui valut l'attribution de nombreuses demeures dans le Bordelais; le château de Fongravey est, de ce fait, volontiers attribué aux plans de Louis. Sans être en mesure de fournir de preuves contraires, il nous semble possible de formuler une hypothèse différente: d'une part l'analyse de la demeure, surtout à partir de la gravure, le rapprochement avec d'autres constructions d'un type et d'un style comparables, qui elles sont datées, permettent de situer l'époque de l'édification du château de Fongravey à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle. D'autre part, Daniel Christophe Meyer est avec certitude le « Meyer » mentionné sur le cadastre ancien, propriétaire du domaine qu'il hypothèque en 1811¹⁴; il pourrait donc être également le commanditaire. Or, de même qu'André Acquard, qui lui aussi était propriétaire à Blanquefort, Meyer a fait appel à Louis Combes pour son hôtel bordelais. En l'absence de documents permettant une attribution sûre, l'hypothèse du projet de la demeure de Fongravey par l'architecte Louis Combes pourrait donc être envisagée.

12. Construit de 1791 à 1799. Voir la notice de Philippe MAFFRE dans *Dictionnaire des châteaux de France*, Paris, Berger-Levrault, 1981, p. 206.

13. Construit de 1810 à 1816. Voir la notice de Robert COUSTET dans *Dictionnaire des châteaux de France*, p. 223.

14. A.D. Gironde, 3E 31426. Acte passé devant maître Maillères, notaire à Bordeaux, le 1^{er} février 1811, concernant l'hypothèque des biens de D.C. Meyer, garantissant l'emprunt de 10000 F fait à son gendre Alexandre Marraud.

REDÉCOUVERTE D'UN ARTISTE BORDELAIS : MAXIME LALANNE dessinateur, graveur et peintre

par Anne GUÉRIN *

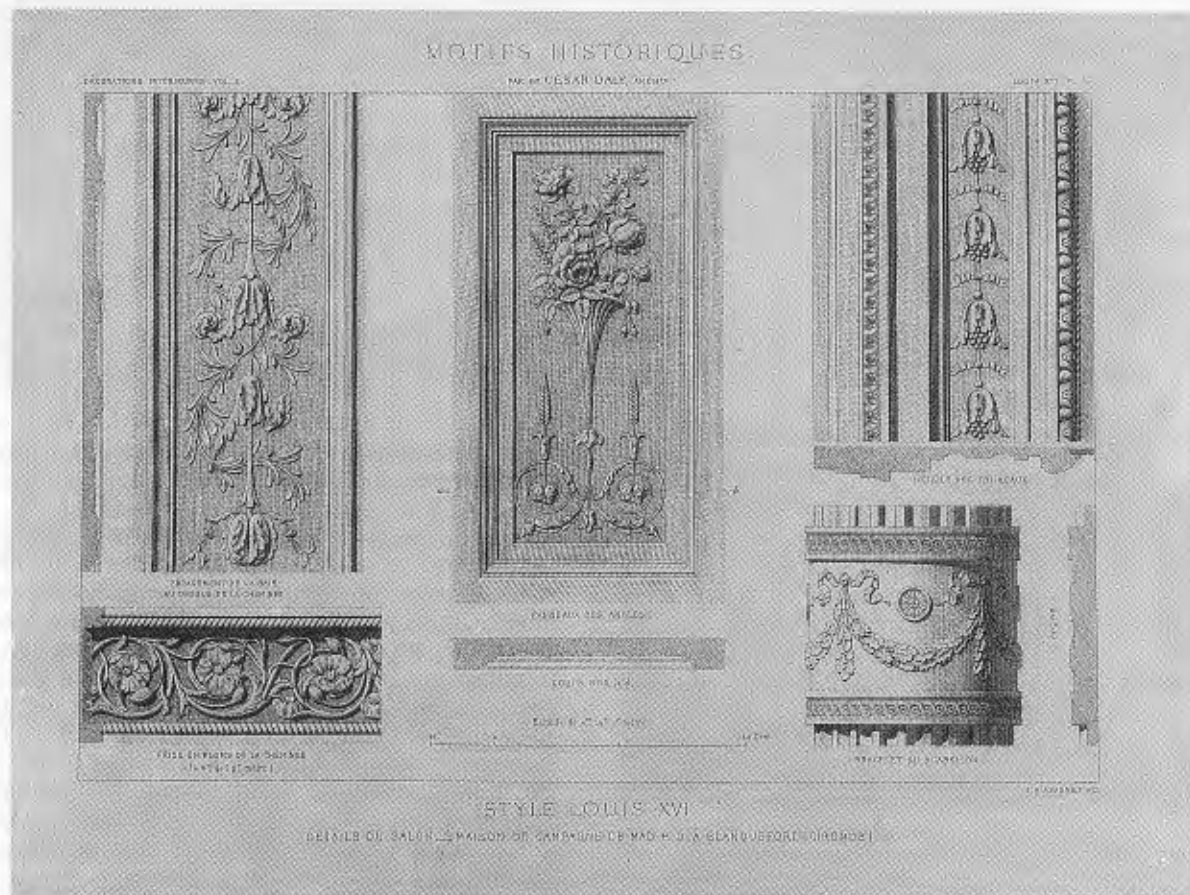


FIG. 12. — Décor du grand salon, détails. Gravure.
(*Motifs historiques...*, planche 36.)

Le 29 juillet 1886 mourait à Nogent-sur-Marne Maxime Lalanne. Artiste respecté et reconnu par ses pairs, il fut, à son époque, considéré comme un grand aquafortiste et un habile fusiniste. Sa carrière commencée à Bordeaux se poursuivit avec succès dans la capitale. Il reçut les plus grands honneurs, exposa avec succès au Salon et fit partie des sociétés importantes dont la fameuse Société des Aquafortistes, fondée en 1863 par Cadart. Ses œuvres le firent connaître à l'étranger et lui attirèrent d'élogieuses critiques. Oublié quelque peu de nos jours, Maxime Lalanne mérite d'être redécouvert et, à travers lui, son œuvre délicate et sensible.

Il naît à Bordeaux le 27 novembre 1827 ; son père, étudiant en droit, occupa en 1829 les fonctions de greffier de Justice de Paix du cinquième arrondissement. Le jeune Maxime Lalanne, après des études classiques à l'Institution Oré, rue des Carmes (rebaptisée rue Canihac), s'oriente en 1848 vers le droit. En 1850, il travaille dans une étude de notaire en tant que clerc. Il est pourtant attiré par le dessin et fréquente l'atelier d'un peintre resté obscur, Fozembas. Cette passion le pousse à participer à la huitième exposition de la société Philomatique. Il présente dans la section Beaux-Arts des œuvres à la mine de plomb et quelques pastels. Léo Drouyn le remarque et l'encourage à persévérer. Lalanne écoute ses conseils et abandonne définitivement le notariat. Il quitte Bordeaux et s'installe à Paris, où il devient l'élève de Jean Gigoux.

Très vite, il acquiert une notoriété certaine comme fusiniste. L'eau-forte achèvera de le rendre célèbre. Il aborde ce genre en 1863. Il expose au Salon trois eaux-fortes, trois vues de Paris, saisies au moment des

grands travaux qui bouleversent la capitale. C'est le signal d'un départ foudroyant et d'un succès qui ira grandissant au fil des années.

Défenseur acharné de l'eau-forte et du fusain, il ne cessera jamais de les défendre. Ses réalisations nombreuses, illustrations pour des livres, travaux pour diverses revues, ses deux ouvrages, le *Traité de la gravure à l'eau-forte* (publié en 1866 et qui comptera jusqu'à sept éditions) et *Le Fusain*, montrent le rôle important qu'il joua et l'activité incessante qu'il déploya pour faire reconnaître ces deux genres.

Maxime Lalanne est un artiste parisien. Il a fait dans la capitale l'essentiel de sa carrière, il y connut ses plus grands succès. Pourtant, Lalanne restera toujours un Bordelais de cœur et gardera des liens privilégiés avec sa ville natale où il fit ses débuts artistiques, ainsi que je l'ai déjà indiqué, en 1850. *La Tribune* du 24 août souligne le talent naissant de ce jeune artiste. « *A sa manière grasse et hardie de traiter la mine de plomb, il est facile de reconnaître un talent déjà fait, une organisation richement douée...* ». Trois années plus tard, son nom figure parmi les artistes présentant un échantillon de leurs œuvres à l'exposition de la Société des Amis des Arts de Bordeaux. Il est à nouveau présent en 1858. A partir de là, il y expose régulièrement. Entre 1850 et 1886, il participera 24 fois à cette exposition. Cette fidélité est récompensée en 1873 : Lalanne est nommé membre correspondant de la Société des Amis des Arts de Bordeaux aux côtés de Rosa Bonheur, Narcisse Diaz de la Peña et John-Lewis Brown. Il fait également partie du comité de la douzième exposition philomatique, commission composée, outre Lalanne, de son ami Marionneau, de Delpit et de Labat, et chargée d'organiser au sein de l'exposition une galerie d'art ancien.

* Cet article est extrait d'un mémoire de maîtrise soutenu à l'Université de Bordeaux III.



PLANCHE 1. — Le jardin public à Bordeaux (mine de plomb), vers 1857-1859.



PLANCHE 2. — Le jardin public à Bordeaux (mine de plomb), vers 1857-1859.



PLANCHE 3. — Le jardin public à Bordeaux (fusain), vers 1859.



PLANCHE 4. — Le port de Bordeaux (fusain), 1882.



PLANCHE 5. — Frontispice pour l'*Illustration Nouvelle* (eau-forte), 1866.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux le compta parmi ses membres. Lalanne posa une première fois sans succès sa candidature au début de l'année 1867. Non découragé par ce premier échec, il renouvela sa demande. Il envoya huit gravures à l'eau-forte à la commission et à chacun des membres de celle-ci un exemplaire de son *Traité de la gravure à l'eau-forte*. Sa candidature est alors agréée et il est nommé à l'unanimité le 6 juin 1867 membre correspondant.

Outre sa participation régulière aux expositions de la Société des Amis des Arts de Bordeaux, Lalanne organisa dans sa ville natale, en 1874, une exposition rétrospective de son œuvre. Cette exposition avait plusieurs objectifs : aider les associations charitables de la ville, se faire mieux connaître de ses compatriotes et enfin « vulgariser par l'étude des yeux le goût des arts, par la vue d'œuvres variées encourager l'émulation de la jeunesse et lui faire comprendre vivement et sans peine, à l'aide de l'étude par les yeux la notion des sciences artistiques, et enfin populariser l'idée pratique de ces expositions si fréquentes en Belgique et surtout en Angleterre, où les arts du dessin sont plus particulièrement à l'honneur que la peinture à l'huile¹ ».

Lalanne présenta 640 de ses œuvres, mines de plomb, fusains et eaux-fortes dans les locaux de la société, 25, rue Vital-Carles. Les journalistes borde-

lais encensèrent Lalanne et déplorèrent l'ignorance du public à son égard. Charles Farine remarqua que Lalanne « ... grand artiste à Paris, n'est connu dans sa ville natale que de quelques amateurs et amis chez lesquels il a disséminé ses dessins² ».

Cette exposition répara cette injustice et, à partir de 1874, ses liens avec Bordeaux se raffermirent. Lalanne, comme beaucoup d'artistes, menait de front une carrière artistique et une carrière d'enseignant. Son atelier parisien, situé au 5 du boulevard Montmartre, était fréquenté par de nombreux élèves (dont le plus illustre fut le roi du Portugal, Don Fernando) désireux de s'initier aux arts de l'eau-forte et du fusain. Ce rôle de professeur, Lalanne l'étendra à Bordeaux. Il dispensera ses cours dans les ateliers d'amis ou d'anciens élèves. Ses cours seront essentiellement basés sur la pratique ; pour mieux apprécier et comprendre sa manière de procéder, Lalanne dessinait devant eux. Il n'hésitait pas à mener ses élèves sur le terrain pour réaliser des œuvres d'après nature. Ses disciples les plus célèbres furent Isabelle Sprenger (future épouse de Sébilleau), Marguerite Jacquelin, présidente et fondatrice de la Société des Femmes artistes, Alfred de la Rocca et le dessinateur aquarelliste Pierre de Vignal.

Cependant, l'épisode le plus significatif des liens de Lalanne avec Bordeaux sont ses deux donations successives au Musée de Peinture de Bordeaux, faites en 1875 et 1882.

Dès 1869, Lalanne avait formé le projet d'offrir au Musée de sa ville natale une collection de son œuvre gravée. Le succès de son exposition le décida sans doute à le réaliser. C'est au cours d'un de ses séjours à Bordeaux qu'il écrivit de son domicile (situé rue Roland) une lettre au maire de Bordeaux. Je suis disposé, disait-il « à préparer en faveur de notre ville un portefeuille de mes gravures à l'eau-forte qu'il serait facile de compléter au fur et à mesure de mes travaux futurs... ». Ce projet enthousiasma le maire et, deux mois plus tard, le conseil municipal statua sur cette demande. Sourget, adjoint au maire, remercia Lalanne « ... pour cette offre patriotique. Ce dessinateur éminent, dont nous n'avons pas à faire ressortir le mérite si connu de tous, ne pouvait mieux choisir son moment pour gratifier sa ville natale du don important qu'il nous demande de bien vouloir accepter pour elle... ». Au début de 1875, Lalanne envoya le catalogue détaillé des œuvres gravées destinées au Musée. « ... Il n'existe que sept collections semblables à celle-ci en épreuves d'artiste. Le British Museum en a acquis une, une autre a été offerte à la Bibliothèque Nationale de Paris³. » Ce livret comptait cent numéros, les derniers étant les œuvres les plus récentes de l'artiste.

1. Maxime LALANNE, Extrait de l'introduction du catalogue de son exposition bordelaise.

2. Ch. FARINE, Extrait de *La Gironde*, 25 novembre 1874.

3. Extrait de la lettre envoyée par Maxime Lalanne au maire de Bordeaux, le 14 novembre 1874.



PLANCHE 6. — Le port de Bordeaux (eau-forte), 1869.

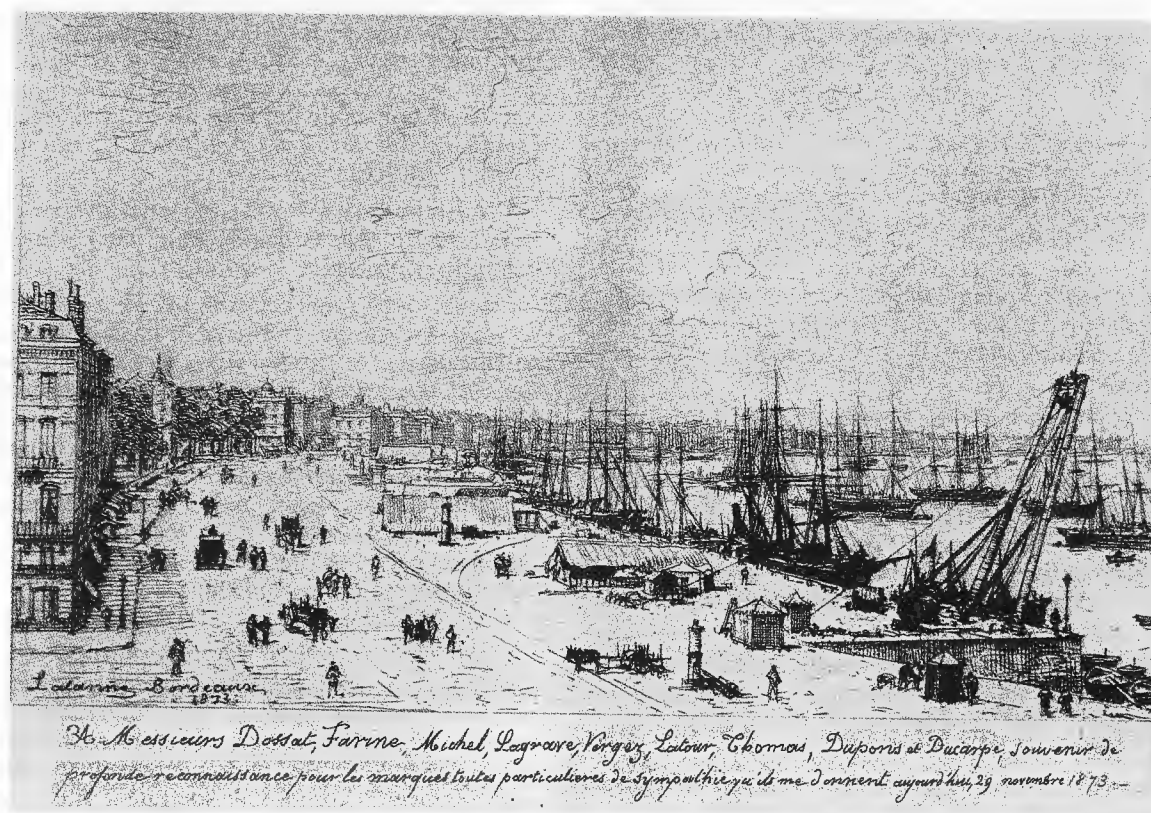


PLANCHE 7. — Bordeaux, quai Louis-XVIII (eau-forte), 1873.



PLANCHE 8. — Bordeaux, vue prise de la côte de Cenon (eau-forte), 1879.

Le 15 octobre 1875, Lalanne remit à la mairie la collection de ses eaux-fortes : « ... Ces épreuves sont tirées sur des papiers fins et rares, sur des vieux papiers que leur caractère d'épreuves d'artiste comporte ; c'est-à-dire, d'épreuves tirées avant celles dites avant la lettre et, par conséquent, donnant la fleur de la planche 4... »

Le 24 décembre 1875, ces œuvres furent remises à Oscar Gué, conservateur de la Galerie des Arts. En 1882, Lalanne complètera cette collection par une autre donation, réunissant les œuvres gravées réalisées entre 1875 et 1882 : « ... Depuis cette époque, j'ai exécuté une quarantaine de pièces que je suis heureux de déposer 5... »

Tels furent les liens de Lalanne avec Bordeaux, ville où il compta de nombreux amis : Auguin, qu'il connut en 1874, Sébilleau, Charles Marionneau.

Sa mort fut douloureusement ressentie à Bordeaux, les journaux régionaux de l'époque lui firent amplement écho. Charles Marionneau écrivit un long article dans *La Gironde littéraire et scientifique*, le 26 août 1886.

Plusieurs hommages furent rendus à cet artiste. Son nom fut donné à une rue, ses restes furent inhumés le 25 septembre 1889 dans le caveau réservé aux artistes,

4. Extrait de la lettre envoyée par Maxime Lalanne à M. Sourget le 15 décembre 1875.

5. Extrait de la lettre envoyée par Maxime Lalanne le 15 octobre 1882 au maire de Bordeaux.

peintres, dessinateurs, sculpteurs et architectes. Le dernier hommage rendu à Maxime Lalanne fut le monument construit en son honneur. Celui-ci fut réalisé par Pierre Granet (auteur également du bas-relief central de la Faculté des Lettres et des Sciences et des statues *La Peinture* et *La Sculpture*, ornant la façade ouest du Musée).

C'est le samedi 26 juin 1897 que fut inauguré, au Jardin Public de Bordeaux, le monument élevé à la mémoire de l'artiste.

De nos jours, seule la partie en pierre du monument subsiste. Le groupe sculpté en bronze a disparu. Mais nous connaissons l'ensemble grâce à des reproductions. Il se composait d'un buste en marbre blanc de Maxime Lalanne, posé sur un piédestal en marbre rouge veiné de blanc. Autour de ce piédestal, naissant presque du sol, s'enroulait un arbre de fusain, sur la branche maîtresse était assise une figure masculine symbolisant le génie de l'art, tenant d'une main un fusain et de l'autre une feuille de papier (l'arbre et le personnage étaient en bronze).

L'attachement de Maxime Lalanne à sa ville natale s'est exprimé par le nombre important de ses œuvres qui ont pour sujet des sites ou des monuments de Bordeaux ou de sa région. Les reproductions qui illustrent cet article, choisies pour donner des exemples des techniques qu'il a particulièrement pratiquées et pour montrer l'évolution de son talent, montrent avec quelle constance et quelle émotion il a su représenter des lieux qui lui étaient chers.

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU

LE NOTARIAT GIRONDIN A TRAVERS SES JETONS DE PRÉSENCE

par Gilles ROUZET *

Les jetons de notaire sont à l'honneur. Tour à tour, durant cette dernière décennie, le Congrès des Notaires de France a relancé leur distribution aux congressistes 1, l'Institut international d'Histoire du Notariat a encouragé l'édition d'un livre qui leur est consacré 2 et le Conseil supérieur du Notariat a constitué dans ses locaux un médaillier pour les abriter 3.

Instrument de compte (que l'on jette sur le comptoir à la différence du boulier), de piètre valeur (son apparence trompeuse le rend faux comme un jeton), rien ne prédestine le jeton à un si brillant succès. Sinon qu'à l'égal du méreau religieux, qui comptabilise la présence des clercs aux cérémonies, le jeton devient une unité de compte pour attirer les notaires aux réunions professionnelles. Et c'est à cette seule fin qu'il acquiert tout à la fois une valeur intrinsèque et une qualité artistique qui lui permettent de répondre à sa nouvelle vocation.

Ecrire que les notaires de la Gironde ont jalonné leur passé de jetons de présence fera sursauter l'historien et le sociologue. Le premier objectera que l'Ancien Régime ne connaissant pas le département, il est hasardeux de circonscrire cette étude à ses limites géographiques et le second ne manquera pas de relever que l'homme, notaire ou pas, marque la survénance

des événements par la frappe de médailles et non par la distribution de jetons de présence.

De sorte que tracer le portrait du notariat girondin par le biais de ses treize jetons ne relève pas de la volonté de faire œuvre savante 4 mais de celle, plus modeste, de choisir un fil conducteur qui soit le reflet de son caractère et le témoin de son histoire. Tout en bénéficiant au travers des jetons de présence d'un particularisme local que bien d'autres notaires de départements voisins lui envieraient, si l'on retient que, jusqu'à ces dernières années :

— au-dessous d'une ligne Bordeaux, Clermont-Ferrand, Grenoble, les compagnies du sud de la France, à l'exception de la région toulousaine et de la côte méditerranéenne, ne semblent pas avoir connu le jeton de présence ;

— ce département fut le seul, non seulement dans le ressort du Conseil régional des Notaires 5 mais encore dans l'ensemble de l'Aquitaine, à avoir gravé dans le métal une présence notariale.

C'est par cette piécette d'argent, ronde au XVIII^e siècle, octogonale au XIX^e siècle, que l'actuelle Compagnie des Notaires de la Gironde, héritière directe de la Communauté des Notaires de Bordeaux et des Compagnies d'arrondissements, perpétue une certaine image de son passé.

* Président de l'Association des Notaires de la Gironde.

1. Sous forme d'un jeton de bronze, mais certains Présidents gratifient de plus chaque membre de leur équipe d'un jeton d'argent, le seul auquel s'intéresse la présente étude puisque, antérieurement, les frappes sur bronze, cuivre ou étain n'étaient généralement pas distribuées.

2. *Jetons et documents numismatiques du Notariat français*, par M.E. et J. LEROUGE, 1977, complété par le n° 47 du *Gnomon* en janvier 1986.

3. Collection E. Jay, C.S.N., 31, rue du Général-Foy à Paris (8^e), comprenant 777 pièces.

4. Pour la description précise des jetons, il est renvoyé à l'ouvrage précité de M.E. et J. LEROUGE sous la référence (Le...) et à l'étude de MM. J. COUGOUL et J. DUGROS, « Les Jetons de Bordeaux du mariage de Louis XIII à nos jours », *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, 1981, tome LXXII.

5. Si l'on veut bien admettre que le jeton émis par la Dordogne en 1979 est essentiellement destiné à satisfaire les collectionneurs.

La création des jetons dans la Communauté des Notaires de Bordeaux

A la veille du XVII^e siècle, où la Communauté des Notaires de Bordeaux prend son essor grâce à l'homologation de ses règlements par la Cour du Parlement de Bordeaux en 1594, le notariat est divisé, exception faite des notaires apostoliques qui connaissent des affaires d'Eglise, en deux catégories, les notaires royaux et les notaires seigneuriaux. Ils se définissent ainsi :

— « Les notaires royaux sont ceux qui sont créés par le Roi dans les justices royales, pour recevoir les actes faits entre toutes sortes de personnes, de quelque qualité qu'elles soient, et en quelque lieu qu'elles aient leur domicile, pourvu que les actes soient passés dans le ressort de la juridiction royale où le notaire est immatriculé. »

— « Les notaires seigneuriaux sont ceux qui sont créés par les justices seigneuriales pour recevoir tous contrats, actes entre vifs et ordonnances de dernière volonté, pourvu que ce soit dans l'étendue de la juridiction dans laquelle ils sont immatriculés et entre personnes qui y soient demeurantes ⁶. »

La description que donne de ces derniers le *Dictionnaire raisonné des Domaines* ⁷ pour les différencier des notaires royaux relève d'un verdict sans appel : « Il y a plusieurs provinces où l'on ne trouve des notaires royaux que dans les villes considérables ; partout ailleurs, ce ne sont que des notaires institués par les seigneurs ; ils sont multipliés à l'infini et la plupart d'entre eux savent à peine lire et écrire ; toute leur fortune consiste dans les émoluments arbitraires qu'ils se font payer pour les actes qu'ils font ; et ces actes, faits dans la vue d'assurer la tranquillité des parties et l'exécution de leurs conventions, produisent souvent des effets contraires, soit parce qu'ils ont été mal faits, soit parce qu'ils n'ont pas été soumis aux formalités auxquelles ils étaient sujets. Ces notaires, sans fortune et sans état fixe, puisqu'ils peuvent être destitués à la volonté du Seigneur, sont communément peu scrupuleux, et l'on en a des preuves fréquentes dans la ferme des domaines ; s'ils sont poursuivis, ils s'expatrient pour se mettre à couvert des peines auxquelles ils se sont exposés ; ils détournent les minutes qui ne sont pas en règle, et les autres restent à l'abandon ; en sorte que ceux qui ont eu recours à leur ministère deviennent les victimes de l'ignorance, et de l'irrégularité de ces notaires. »

Rares sont les notaires qui accepteraient d'assumer une telle ascendance et en Gironde leurs clients seront soulagés d'apprendre que les actes de leurs ministres proviennent soit des « Conseillers du Roi, notaires à Bordeaux », soit des « Notaires royaux en Guyenne ».

A cette époque donc, où notre région garde en mémoire le passage de Montaigne à la tête de la mairie

⁶ La Science Parfaite des Notaires ou le moyen de faire un parfait notaire, par Cl. de FERRIÈRE, 1740, tome I, p. 11 et 14.

⁷ Dictionnaire Raisonné des Domaines et Droits Domaniaux, 1768, tome II, p. 345.

de Bordeaux et celui d'Henri de Navarre partant conquérir Paris, les notaires de la Ville s'organisent pour débattre en assemblées générales ordinaires des affaires courantes de la Communauté et des conditions d'accès à la profession.

Ces assemblées ont lieu à la chapelle des Cordeliers ⁸ située dans l'actuelle rue des Menuts, dont le nom rappelle qu'elle était desservie par les Frères « mineurs » franciscains ⁹ et à deux pas de la Garde-Note générale, construite au milieu du XVIII^e siècle rue Leyteire ¹⁰, pour servir de siège à cette branche de la Basoche.

Elles suivent, avec une marge de retard autorisée d'une heure, la grand-messe chantée de 8 heures, à laquelle les notaires bordelais assistent en robe ¹¹. Tenue à laquelle ils sont particulièrement attachés puisqu'ils en revendiquent le port depuis longtemps, soit qu'ils le réclament en assemblée générale, comme le 4 octobre 1620, soit qu'à la suite d'un conflit avec le Sénéchal de Guyenne, ils prouvent leur bon droit en faisant dresser par le Lieutenant civil, le 17 juillet 1688, un acte de notoriété attestant qu'à l'instar des notaires du Châtelet de Paris, ils « sont reçus et prêtent le serment en robe et bonnet, et sont en possession de porter la robe dans les assemblées publiques et particulières, et partout où bon leur semble ¹² ».

Obligatoires, ces réunions sont précédées d'une convocation écrite des syndics, distribuée individuellement, la veille de l'assemblée, par les deux benjamins de la Communauté à chacun de ses membres. Les excuses sont admises à la condition d'être formulées par lettre et d'être présentées aux syndics avant la grand-messe. Le tout sous peine de sanctions à l'encontre des récalcitrants.

Or, la pratique, à Bordeaux comme ailleurs, est toute différente et les notaires ne montrent que peu d'empressement à participer à ces réunions de travail. De la fin du XVI^e siècle au milieu du XVIII^e siècle, époque où furent frappés les premiers jetons de présence, peu de notaires assistent à la grand-messe et à l'assemblée qui la suit. Tout au plus une quinzaine d'entre eux, sur les quarante à cinquante notaires ¹³

⁸ L'Eglise Saint-Michel conserverait un autel de cette chapelle disparue, cf. *Description des œuvres d'art des Edifices publics de la Ville de Bordeaux*, par Ch. MARIONNEAU, 1861-65, p. 324. et le Musée du Vieux Bordeaux un pavage du couvent, cf. *B.M.S.A. de Bordeaux*, 1974-75, tome LXX, p. 47.

⁹ *Histoire de Bordeaux*, par Y. RENOARD, 1965, tome III, p. 149, note 98.

¹⁰ Le jeton de la Communauté sera placé sous la première pierre posée le 20 mai 1758 (A.D. Gironde, C. 3702).

¹¹ Une gravure de 1725, reproduite dans *Sous la pousière des panonceaux*, par R. HERMENT, 1955, permet d'imaginer la tenue.

¹² De FERRIÈRE, *op. cit.*, p. 32.

¹³ L'édit de Saint-Germain-en-Laye du 24 juillet 1520 fixe à quarante le nombre incommutable de notaires royaux à Bordeaux (« La Pratique notariale à Bordeaux du Moyen Age au début des temps modernes », par J. BERNARD, dans *Le Gnomon*, mai 1982, p. 40), mais la réalité est différente : la Communauté des notaires de Bordeaux atteint parfois cinquante-trois membres (A.D. Gironde, C. 3703) bien que Louis XIV en ait limité le nombre à vingt dans les capitales de province (*La Profession notarial* par J.-F. PILLEBOUT, 1984, A 1, p. 3).

qui composent la Communauté bordelaise, s'y rendent-ils mensuellement. Quand ces réunions ont lieu, car de 1660 à 1675, il ne se tient guère que les assemblées nécessaires à l'élection de ses représentants.

Bien entendu, ce désintérêt manifeste est combattu par les responsables de la profession, mais sans grand succès. En 1685, à l'initiative des syndics, il est décidé de tenir un registre des absents et le principe d'une amende sanctionnant les défaillances est retenu. Peine perdue. En 1714, une ordonnance est prise pour rappeler le caractère obligatoire des assemblées et infliger une amende de 30 livres (depuis 1700, le Roi Soleil a ramené la teneur en or-fin de la livre tournois de 0,62 g à 0,44 g, ce qui représente pour un cours actuel du lingot à 100 000 F, une amende de 1 320 F) ¹⁴ aux récalcitrants. Louis XIV meurt, la Régence suit, Louis XV accède au trône et aucune amélioration n'apparaît. L'Intendant est invité à sévir ; mais ni son autorité ni les injonctions et les amendes n'y suffisent ¹⁵.

On s'avise donc de prendre les notaires de Bordeaux par les bons sentiments, religieux d'abord, et, puisqu'il est de tradition et à peine d'amende que le benjamin des notaires offre à ses Confrères le pain bénit durant la messe, on essaie de retarder cette distribution jusqu'à la fin de la réunion qui se tient après la grand-messe. Mesure insuffisante, semble-t-il, et l'on opte, comme dans d'autres communautés de notaires, pour une distribution de bougies aux membres présents : une livre pour chacun et, à tout seigneur tout honneur, deux livres pour le doyen.

Rien n'y fait vraiment et il faut envisager une incitation strictement pécuniaire.

En 1723, la Communauté bordelaise décide que le trésorier versera entre les mains des syndics qui en assureront la redistribution 40 livres pour les réunions des assemblées générales et 15 pour celles des commissions (l'équivalent de la Chambre). Mais, là encore, le résultat recherché n'est pas atteint et il s'avère nécessaire de recourir aux jetons de présence déjà en vigueur chez les notaires du Châtelet de Paris ¹⁶.

Désabusés, les notaires bordelais constatent, dans les exposés d'une délibération du milieu du XVIII^e siècle, le désintérêt des leurs et le décrivent ainsi :

— Les membres de la profession ne sont pas exacts aux assemblées convoquées par les syndics, ou y étant fort rares, il est le plus souvent impossible de délibérer sur les propositions qui y sont faites.

— Les amendes dont l'Intendant autorise l'application ne produisent pas l'effet attendu puisque les syndics ne peuvent jamais les percevoir et que, même s'ils voulaient le faire, leurs confrères trouveraient

¹⁴ *Quid* 1985, p. 1513.

¹⁵ L'amende existe encore dans *Les Conférences Parisiennes Notariales Cosse et Leloir*. Cf. Etude R. CORPECHOT, dans *Le Gnomon*, novembre 1984, p. 36.

¹⁶ *Statuts et Règlements de la Communauté des Conseillers du Roy, Notaires Gardes-Notes de sa Majesté au Châtelet de Paris*, 1679.

toujours des excuses à présenter ou de bonnes raisons à invoquer pour en écarter le paiement.

— Cette situation est non seulement préjudiciable aux intérêts de la Compagnie mais encore détruit la discipline qui devrait y régner.

Après un aussi sombre constat, les notaires décident de créer un jeton de présence. Ils veulent, selon leur propre expression, en faire un objet honorifique pour que chaque confrère s'empresse de le recevoir mais suffisamment modique ¹⁷ pour que sa charge puisse être facilement supportée par la profession sans grever la bourse commune. Cette décision est prise dans les termes suivants ¹⁸ : « Le vingt-et-un juin mil sept cent cinquante cinq, la Compagnie des Conseillers du Roi, notaires à Bordeaux, assemblée dans la chapelle des Cordeliers, par convocation des syndics, en la manière accoutumée :

« ... dans la vue d'engager tous les Confrères à se rendre aux assemblées et d'établir par ce moyen dans la Compagnie l'ordre et la discipline qu'il doit y avoir, les syndics sont autorisés à faire battre sous les marques et attributs qu'ils jugeront à propos, le nombre de trois cents jetons d'argent du poids de vingt-quatre sols ou trente sols au plus chacun, dont le prix sera payé par le Receveur de la Compagnie et qui seront remis aux mains du syndic en second dont il demeurera chargé pour en distribuer un à chacun des Confrères qui se rendront aux assemblées générales qui seront convoquées par les syndics une heure au plus tard après celle indiquée par les billets de convocation et non plus tard (...) ».

Suivent plusieurs mois d'atermoiements, tenant essentiellement à la difficulté de financer l'opération, mais, miracle ou inconscience, la décision est prise le 12 mars 1756 non seulement de pourvoir à la frappe des jetons mais encore d'en augmenter le nombre à 450 et d'en porter le poids à 38 ou 40 sols.

*

Le principe du jeton étant acquis, il faut en rechercher l'origine. Elle paraît double :

D'une part, les notaires bordelais étaient, comme les notaires de la capitale, dotés du titre avantageux ¹⁹ de Conseillers du Roi, dont ils se paraient avec affectation au point de revendiquer, à l'instar de leurs homologues parisiens, une compétence nationale, et même d'étudier la possibilité de faire revêtir à leurs laquais la petite tenue du Roi ²⁰. Il n'est donc pas douteux qu'ils aient voulu les copier. Emettre un

¹⁷ D'une valeur intrinsèque de quelques dizaines de francs actuels, ces jetons sont convoités par les numismates et ont atteint lors d'une vente aux enchères à Bordeaux, le 8 juin 1985, les prix de 1 420 F (Louis XV) et 1 410 F (Louis XVI).

¹⁸ A.D. Gironde, C. 3702.

¹⁹ Le XVIII^e connut une lutte sans fin de la profession pour asseoir ses privilèges notamment à l'encontre des procureurs (avocats). Cf. *Mémoire en forme de réfutation de ce qui est dit de l'origine des Notaires, de leurs fonctions et de leurs prérogatives*, 1768, p. 28.

²⁰ *La Communauté des Notaires de Bordeaux*, par J. GASTON, thèse, Bordeaux, 1913, p. 116.

Troisième. Et enfin, dans la vue d'engager
tous les confrères à rendre aux assemblées
détaillées par le moyen dans la Compagnie
l'ordre & la Discipline qu'il doit y avoir,
les Juges sont autorisés à faire battre sous les
marques & attributs qu'ils jugeront à propos,
Le nombre de trois Cens Jetons d'argent depuis
vingt quatre sols ou trente sols au plus
Chacun, dont le prix sera payé par le
Trésorier de la Compagnie à qui seront remis
Quatre du Juge la seconde, dont Il demeurera
Chargé pour la distribuer un à Chacun
des confrères qui se rendront aux assemblées
Générales qui seront convoquées par les Juges
une heure au plus tard à pres celle indiquée par
les billets de Convocation & non plus tard la sorte
que ceux qui se rendront aussi- assemblée,
après l'heure qui sera celle indiquée
Demeureront privés, quand même Ils assisteront

FIG. 1. — Délibération de l'assemblée de la Communauté des Notaires de Bordeaux en 1755.

jeton de présence, comme le faisaient depuis 1676 les notaires du Châtelet, était non seulement flatteur pour un notariat de province, mais permettait aussi de parvenir avec les mêmes remèdes à guérir les mêmes maux que ceux qu'avait connus le notariat de la capitale. Bordeaux singeait Paris même si elle n'osait se l'avouer.

D'autre part, il existait une liaison étroite entre les réunions corporatives et les assemblées religieuses²¹. Particulièrement chez les notaires de Bordeaux qui, outre les messes votives, tinrent leurs assemblées tour

à tour dans le Grand Couvent de l'Observance à la fin du XVI^e siècle, la chapelle des Jacobins au début du XVII^e siècle et celle des Cordeliers jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Puisque les ecclésiastiques qui participent à un office se font attribuer un méreau leur donnant droit

21. Bien que les fonctions de notaire aient toujours été fermées aux religieux (*Théorie de l'art des notaires*, par P. MICHEL, 1578, p. 6), et que certains différends aient pu surgir entre eux, cf. *Avertissement des syndics des Notaires de Bordeaux au Catalogue des Notaires*, par FAUGAS, 1762, p. 11.



FIG. 2. — Jetons émis au XVIII^e siècle par la Communauté des Notaires de Bordeaux.

à des denrées (ou des bougies) il n'y a rien d'étonnant à ce que les notaires reçoivent, dans les mêmes occasions et aux mêmes conditions, cette monnaie de convention. De la sorte, elle perd sa spécificité, voire même son nom. Petit à petit, le terme de jeton prédomine et, au XVIII^e siècle, les notaires bordelais qualifient sans hésitation de jeton le méreau de présence dont ils venaient de se doter pour lutter contre l'absentéisme des membres de leur Compagnie.

Croire que le résultat fut immédiat relève de l'utopie et la distribution des 496 premiers jetons qui furent effectivement réceptionnés²² par le syndic en second, de l'Hôtel de la Monnaie de Paris, n'entraîna pas un regain d'intérêt sensible. C'est pourquoi deux ans après la décision de battre jeton²³, il fut décidé d'en distribuer dans toutes les réunions de la profession, voire même, suivant délibération du 21 mars 1759, d'étendre cette distribution à ceux qui participeraient aux convois funèbres de confrères décédés.

De petits ordres d'achat, tel celui de 1758 portant sur 307 jetons d'argent pour 690 livres 4 sols (pour 0,31 g la livre = 22 000 F), on en vient à de fortes commandes atteignant 1 200 jetons pour 2 548 livres 4 sols (79 000 F) qui sont renouvelées, malgré leur importance, telle celle de 1 000 jetons pour un montant de 2 491 livres 13 sols (pour 0,29 g la livre = 72 000 F) passée à la veille de la Révolution.

Il convient de dire que les distributions se font nombreuses puisqu'au cours de 1784-1785, il est distribué 685 jetons en un an et demi²⁴. La charge pour la Compagnie des Notaires devient d'autant plus lourde (la frappe de 685 jetons représente une dépense d'environ 50 000 F) que certains viennent aux séances pour recevoir leur jeton et, sitôt celui-ci empoché, se retirent sans plus se soucier de la poursuite des délibérations.

22. Délibération donnant quitus du 2 septembre 1756 (A.D. Gironde, C. 3702).

23. Sur la technique, cf. *Encyclopédie méthodique*, par Ch. PANCROUCKE, 1788, tome V.

24. Chaque année il se présentait en moyenne une bonne douzaine d'occasions de distribuer des jetons. Toutefois, le stock était partiellement renouvelé par leur échange contre de la monnaie ayant cours légal (cf. les carnets de distribution des syndics, A.D. Gironde, VIE 76).

Mais quel est donc ce jeton qui fait courir les notaires et justifie à lui seul un déplacement aux assemblées générales?

C'est une piécette ronde en argent, de 30 mm de diamètre, à la tranche cannelée, et bien entendu non poinçonnée, représentant :

- à l'avant, soit un buste cuirassé de Louis XV (Le 53) agrémenté de diverses variantes, soit une tête au bandeau du même Louis XV (Le 54), soit enfin, un buste habillé de Louis XVI (Le 55), tous de profil droit et accompagnés de l'habituelle proclamation de foi « LUDOVICUS... REX CHRISTIANISSIMUS »;
- au revers, un lion marchant, patte avant gauche et queue levées, avec en légende « LEO ANIMALIBUS NOTAE NOSTRAE HOMINIBUS LEGEM IMPONENT » (le lion impose sa loi aux animaux, nos écrits l'imposent aux hommes) et en exergue « CONSEILLERS DU ROI - NOTAIRES A BORDEAUX - 1756 ».

Ce jeton présente deux particularités :

— Un anachronisme d'abord qui surprend par l'association de la date de 1756 au règne de Louis XVI. L'explication en est simple : le coin servant à frapper le revers du jeton, sur lequel figurent le lion et la légende, plaît aux notaires bordelais. Ils le conservent donc, quitte à faire quelque infidélité à l'histoire. Il faut reconnaître à leur décharge que Duvivier l'a particulièrement bien réussi et que gravure et légende ont fière allure. Et sous Louis XVI, l'année 1756 rappellera simplement la date de naissance du jeton dans la Communauté bordelaise.

— Une énigme ensuite, car le jeton de Bordeaux porte bel et bien un lion et non le traditionnel léopard aquitain des Plantagenêt. S'agit-il d'un hommage délibéré des notaires bordelais qui saluent le Roi de France au travers du roi des animaux, comme les notaires parisiens l'avaient fait au Roi-Soleil par le truchement du gnomon (cadran solaire)? S'agit-il d'un clin d'œil aux Fables de la Fontaine comme oseront le faire, un siècle plus tard, les notaires de Trévoux, en choisissant pour emblème celui du Serpent et de la Lime? Peut-être les deux à la fois. Toujours est-il qu'à Bordeaux, le lion a été le trait dominant du jeton de notaire sous l'Ancien Régime sans que rien dans les délibérations de l'époque ne permette vraiment d'en expliquer le choix.

Je Destang Syndic en second declare avoir recu
 le savoir.
 De M. Brun ancien Syndic en second soixante onze
 Jetons suivant le recepte que Je luy en ay fourni
 Cy ————— 71 Jetons.
 Plus de M. Nauhan comme ayant été
 chargé de les faire battre a Paris, et suivant
 le recepte que Je luy en ay également fourni cy — 300 Jetons.
 Total — 371 Jetons.

Distribution que le Destang Syndic en second
 a faite suivant les arrets de M. l'Intendant
 le premier. SCAVOIR

le 16. may 1759. — 21.	le 31. mars 1760. — 20.
le 15. jui. — 23.	le 26. avril — 19.
le 5. aout. — 16.	le 14. jui. — 17.
le 10. jbr. — 16.	le 9. aout. — 21.
le 10. Decembre — 23.	le 26 aout. — 20.
le 31. Decembre — 21.	le 24. Decembre — 20.
le 12. Janvier 1760. — 19.	
le 5. fevrier — 22.	
le 3. mars — 22.	
le 6. mars — 19.	
	Cy contre — 202.
	Total — 319 Jetons

Recu — 371 Jetons
 Distribui — 319.
 Reste a — 52 Jetons

Desquels cinquante deux Jetons Jay remis a M. Duprat
 Syndic en second suivant son recepte de ce jour a Bordeaux
 le dix huit may mil sept cent soixante deux

Destang
 Bon pour avoir delivré
 Cinquante deux Jetons
 a M. Duprat

FIG. 3. — Carnet de distribution des jetons tenu par les Syndics en second au XVIII^e siècle.

Le développement des jetons dans les Compagnies d'arrondissement

Le souffle de la Révolution française²⁵ retombe très vite et disparaissent avec lui nombre d'idées généreuses. Parfois même laxistes, au point d'obliger le Conseil Général de la Gironde, dans sa session de l'An X, à se montrer plus restrictif que le législateur sur les notions de compétence géographique ou d'obligation de résidence²⁶. Durant cette période, les notaires de Bordeaux s'efforceront de rétablir une certaine égalité professionnelle en combattant la puissance des notaires parisiens²⁷ mais en oubliant peut-être un peu vite les prérogatives qu'ils revendiquaient à l'encontre des autres notaires de Guyenne en leur opposant, à tort ou à raison, leur propre compétence nationale et une compétence exclusive à Bordeaux et dans ses faubourgs.

C'est en réalité la loi du 25 ventôse An XI qui parviendra à rétablir l'équilibre. Encore s'y emploie-t-elle avec modération puisqu'aux lieux et places des Communautés de Ville, de création prétorienne, elle installe des Chambres de Discipline tout en s'en remettant à la voie réglementaire pour en assurer l'organisation. Deux textes y pourvoient, l'arrêté du 2 nivôse An XII²⁸ et l'ordonnance du 4 janvier 1843²⁹ qui, tous deux, établissent une Chambre de Discipline auprès de chaque Tribunal Civil de première instance. A charge par elle « de représenter tous les notaires de l'arrondissement collectivement, sous tous les rapports de leurs droits et intérêts communs »³⁰. Avec elles naissent les Compagnies d'arrondissement qui, pour la plupart, reprennent et développent la distribution de jetons.

Au XIX^e siècle, il existe en Gironde six tribunaux d'arrondissement, donc six Chambres de Discipline, d'inégale importance, qui se répartissent ainsi au début de la III^e République :

Arrondissements	Population	Justices de paix	Notaires	Actes
Bazas	54 898	7	18	3 973
Blaye	57 569	4	20	5 792
Bordeaux	381 966	18	68	27 243
La Réole	51 961	6	21	4 737
Lesparre	42 854	4	12	4 587
Libourne	115 901	9	29	9 626
Total	705 149	48	168	55 958

25. Commencée à Bordeaux dans l'enthousiasme des clercs de la Basoche et des étudiants en droit (*La Vie Quotidienne à Bordeaux au XVIII^e siècle*, par J. BUTEL et J.-P. POUSSOU, 1980, p. 326), elle s'y termina par la condamnation de notaires à la peine capitale (*Histoire de la Terreur à Bordeaux*, par VIVIE, 1877, tome II, p. 326), dernières victimes de la Terreur locale (« Un notaire girondin sous la Terreur », dans *Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 1916, p. 286).

26. Art. 11 du décret général sur l'Organisation du Notariat du 29 septembre 1791. Cf. *Code des Notaires Publics*, par A. GUICHARD, prairial an VII, tome I, p. 5, et A.D. Gironde, IN 260.

27. *Le Notariat et la Révolution Française*, par J.-L. MAGNAN, 1952, p. 123.

28. *Manuel du Notariat*, par A. GOUX, 1811, p. 399.

29. *Codes et Lois usuelles*, 1878, Notaire, p. 576.

30. *Le Parfait Notaire*, par J. MASSÉ, 1813, tome I, p. 9.

L'agglomération bordelaise y représente : 54 % de la population, 40 % des notaires et 48 % des actes, ce qui traduit une étonnante stabilité avec les équilibres actuels.

Si l'auteur de ces statistiques³¹ note le peu de changements intervenus dans ces chiffres depuis 1840, il convient de relever une légère diminution du nombre de notaires à la fin du XIX^e siècle³². Celui-ci passe de 168 à 161, les arrondissements de Bordeaux et de La Réole perdant deux notaires, ceux de Bazas, de Lesparre et de Libourne en comptant chacun un de moins, seul celui de Blaye restant constant.

L'importance numérique de ces six compagnies de la Gironde semble démesurée au regard de celle des notaires parisiens. Leur nombre, fixé à 113 membres en 1639, paraît immuable quelque trois siècles plus tard puisque le décret du 29 septembre 1791 reprend ce chiffre pour les « offices de notaires du ci-devant Châtelet de Paris »³³ et que l'arrêté du 21 fructidor An XI cite celui de 114 notaires publics, celui du Roule ayant été intégré aux notaires de Paris.

Cette hypertrophie du notariat girondin³⁴ résulte de la seule volonté du législateur de l'époque. Pour assurer un certain quadrillage juridique³⁵, il avait été décidé d'implanter un notaire pour 6 000 habitants dans les grandes villes, et ailleurs, deux à cinq notaires par ressort de justice de paix³⁶. Toutefois, le nombre pléthorique de notaires girondins n'a guère eu d'influence sur l'importance des tirages puisque les Libournais semblent s'être désolidarisés des cinq autres arrondissements de la Gironde, en négligeant de faire frapper des jetons de présence³⁷ et que seuls, les Bordelais ont émis et distribué un nombre significatif de jetons.

Leur histoire, sinon leur description, sera de nouveau appréhendée pour le XIX^e siècle au travers des décisions prises par les notaires de cet arrondissement.

C'est donc en ce début de XIX^e siècle, par une délibération du 9 janvier 1806, que l'assemblée générale de la toute nouvelle *Compagnie des Notaires de l'arrondissement du Tribunal de première instance de Bordeaux* décide :

— de frapper des médailles ou jetons de formes et d'emblèmes convenables, de la valeur de 4 F (1 « franc

31. *Statistiques générales du Département de la Gironde*, par E. FÉRET, 1878, p. 840.

32. *Agenda et Annuaire des Cours et Tribunaux*, 1898, p. 469.

33. *Code des Notaires Publics*, précité, tome I, p. 32.

34. Actuellement, la Compagnie des Notaires de la Gironde comprend quelque 140 notaires.

35. Nécessaire puisque sous la III^e République le quart des conscrits girondins était encore illettré (*Le Département de la Gironde*, par MALTE-BRUN, 1882, p. 81).

36. *Dictionnaire du Notariat*, 1858, tome VIII, p. 435.

37. Sans être coutumiers du fait, les Libournais se sont aussi singularisés dans l'histoire du Notariat par leur refus, durant un siècle, d'apposer des panonceaux sur leurs Etudes (cf. *Panonceaux et enseignes du Notariat*, par K. VEYSSET, 1979, p. 266).



FIG 4. — Matrices en creux ou coins aux effigies de Louis XVIII et Louis-Philippe, dues à N.P. TIOLIER.

germinal » représentant 5 g d'argent, le jeton représente un poids de 20 g) pour être distribués à chaque membre présent aux assemblées générales ;

— d'autoriser chaque notaire à échanger ces jetons, discrétionnairement, à la caisse du trésorier pour leur valeur de 4 F (soit pour un cours actuel du lingot d'argent de 2000 F, l'équivalent de 40 F).

La décision de la Compagnie prise, la Chambre la met à exécution et arrête le 21 février 1807 le modèle des médailles (jetons) de la manière suivante : « Elles seront de forme pentagone (et en réalité, selon l'usage au XIX^e siècle, octogonale et non pentagonale)³⁸, sur l'un des côtés sera l'effigie de l'Empereur, de l'autre côté sera représentée la Justice ou la Loi avec ses attributs — elle aura sur ce même côté pour légende les mots "LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS"³⁹ et pour exergue : "LES NOTAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE BORDEAUX - GIRONDE -" » (Le 56). Mais, charité bien ordonnée commençant par soi-même, elle s'empresse de demander à la Compagnie, au cours de l'assemblée générale suivante, que ces distributions bénéficient aux membres de la Chambre à raison d'un jeton pour deux réunions. « En effet, déclare le rapporteur, il importe, tout à la fois et aux notaires et au public, que les membres de

38. L'étude de MM. J. COUGOUL et J. DUGROS, précitée, ne révèle pas de particularisme local, ce qui laisse supposer une erreur de rédaction du secrétaire de la Chambre, confirmée par l'existence d'une rature et d'un renvoi dans ce passage de la délibération.

39. Forcée au XVIII^e siècle pour les Secrétaires du Roi mais adoptée à la même époque par les notaires du Châtelet de Paris, cette devise fut reprise par bon nombre de Compagnies au XIX^e siècle. Dans une première délibération du 24 mai 1806 la Chambre des Notaires de Bordeaux avait choisi la légende *PROBORUM FIDES ET BENEVOLENTIA, NOBIS PRIMA MERCES* (la confiance et le dévouement attachés à nos fonctions sont pour nous la principale récompense) pour figurer sur la carnèle d'un jeton rond, aux mêmes effigies, qu'elle ne fit jamais frapper.

la Chambre se trouvent toujours réunis en nombre suffisant pour délibérer. » Bel hommage au pouvoir attractif du jeton.

Cette assemblée générale du 27 mai 1807 décide donc d'adopter le type de jeton proposé par la Chambre. Elle prend acte de ce que Tiolier, graveur des Monnaies, demande 1000 F pour graver les coins, éprouvés sur 50 jetons, puis déposés à l'Hôtel de la Monnaie des Médailles. Cette administration, qui a le monopole de la frappe, prendrait 73 F par marc, dans lequel il entre quinze jetons au marc, Tiolier s'obligeant de son côté à renouveler, pour un prix de 200 F, les coins cassés. Le marché est conclu le 19 septembre 1807 pour une frappe de 402 jetons.

Seule petite économie annoncée : « les jetons dont le poids était déterminé lors de l'assemblée générale de l'année ne seront chacun que d'une valeur intrinsèque de 3 F ». Economie aussitôt rejetée, puisque dès le 21 novembre 1808, la Chambre, après avoir vérifié la valeur des jetons, autorisait son trésorier à les échanger chacun pour 4 F.

Il faut savoir que la dépense est importante car la Chambre de l'arrondissement de Bordeaux étant composée de neuf membres (chiffre fixé par l'article 3 de l'arrêté du 2 nivôse An XII et repris par l'article 4 de l'ordonnance du 4 janvier 1843 pour les Compagnies supérieures à cinquante notaires)⁴⁰ et tenant quinze réunions annuelles (rapport devant l'assemblée générale du 27 mai 1807), il convient de prévoir une distribution de $9 \times 15/2 = 68$ jetons. Auxquels il faut ajouter ceux distribués aux deux assemblées générales ordinaires, dont l'effectif théorique de soixante-huit membres absorbe quelques cent-trente-

40. Cf. *Commentaires de l'Ordonnance du 4 janvier 1843*, par M. FAVIER-COULOMB, 1843, p. 39.

six jetons, soit pour les uns et pour les autres, environ deux cents jetons à distribuer annuellement. Le tout, sous réserve des jetons restitués ou échangés avec le Trésorier.

Cela signifie aussi qu'un notaire qui exercerait une vingtaine d'années (quarante jetons), délai nécessaire pour pouvoir postuler à l'honorariat⁴¹, et qui aurait fait un tour de Chambre (vingt-trois jetons) pourrait, s'il est un tant soit peu assidu, espérer amasser une soixantaine de jetons. Ce qui explique le nombre important de jetons en circulation ou détenus par certaines familles de notaires sous forme de bourses ou de bijoux⁴².

*

Mais les notaires girondins font face à la dépense avec autant de constance qu'ils s'adaptent aux retournements de l'histoire. Les délibérations de la Chambre de l'arrondissement de Bordeaux en sont la preuve. La Monarchie succède-t-elle à l'Empire, qu'autorisation lui est donnée par délibération du 2 mai 1814 de frapper de nouveaux jetons « sur un modèle approprié au nouvel et heureux état des choses⁴³ ». Gravé par Tiolier pour la forte somme de 500 F de l'époque, soit environ 5500 F actuels⁴⁴, le coin à l'effigie de Louis XVIII, sous son profil gauche et drapé à l'ancienne (Le 57), servit à frapper en une douzaine d'années quelque 2200 jetons de 5 F chacun⁴⁵. Attachés à l'image de leur Roi ou au poids de leur jeton, les notaires bordelais ignorèrent superbement le passage de Charles X sur le trône et le distribuèrent durant toute la Restauration.

Suit la Monarchie de Juillet et le 19 octobre 1830, l'assemblée générale autorise la Chambre à faire frapper de nouveaux jetons à l'effigie de Louis-Philippe. Ce qu'elle fait à quatre reprises au moins puisque certains jetons, antérieurs à 1832, ne sont pas poinçonnés, alors que d'autres portent le poinçon de la lampe, de l'ancre et de la proue⁴⁶ (Le 58). Rien d'étonnant à ce qu'au seuil du Second Empire, la Chambre, par délibération du 1^{er} mai 1850, abandonne définitivement l'effigie du gouvernant pour décider « qu'un nouveau type de jetons sera confectionné, que la forme, le poids et la valeur, en seront les mêmes que ceux des jetons qui étaient précédemment en usage et que ces jetons devront présenter sur l'une des faces cette seule inscription. « NOTAIRES DE L'ARRON-

41. Mais aussi durée moyenne d'exercice des notaires (cf. *Notaires et Société*, par J.-P. POISSON, 1985, p. 88).

42. Un bracelet composé de jetons de la Compagnie des Notaires de l'arrondissement de Bordeaux a été exposé durant le 78^e Congrès des Notaires de France qui se tenait à Bordeaux en mai 1982.

43. Cette prise de position audacieuse n'est guère conforme au caractère du notaire dépeint par H. de BALZAC, dans *Les Français peints par eux-mêmes*, Curmer, 1840-42, mais s'explique par le sentiment monarchiste du Bordeaux de l'époque.

44. Le même graveur ne demandera qu'environ 1000 F actuels (80 F germinal) pour faire celui des Réolais sous Charles X.

45. M.E. et J. LEROUGE, *op. cit.*, p. 74, mais il y a lieu de penser que ces jetons étaient d'une valeur inférieure.

46. Les poinçons cités dans la présente étude relèvent des observations effectuées sur les jetons et non du texte des délibérations.

DISSEMENT DE BORDEAUX » et sur l'autre face la Justice et ses attributs avec cette exergue : « LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS » (Le 59). C'est ce jeton qui franchira, sans modification, le cap du XX^e siècle et qui portera donc successivement les trois poinçons de la main, de l'abeille et de la corne d'abondance.

Cette sagesse est sans doute payante car la fabrication des coins servant à frapper les jetons est relativement onéreuse. Les correspondances échangées avec la Chambre durant l'été 1850 sont explicites à cet égard. Après examen du travail réalisé par Tiolier en 1815 et en 1830, n'écrit-on pas « qu'il faut laisser au repos les anciens coins et en faire deux nouveaux de même mesure » l'exergue étant alors « remplacée par deux mains l'une dans l'autre, symbole de bonne foi ». Travail et fourniture coûteront ensemble 300 F, poursuit le graveur, « en y apportant l'économie la plus sévère et la mieux raisonnée », ce dont la Chambre des Notaires de l'arrondissement de Bordeaux ne manque pas de le remercier par lettre du 2 août 1850. Par bonheur, ces coins sont garantis car l'un d'eux est irrémédiablement endommagé et remplacé lors de l'exécution, en septembre 1850, des trois cents jetons commandés pour 1390,96 F. « Tels sont les caprices de l'acier trempé... », écrira joliment le graveur qui déposera, contre récépissé, le fruit de son labeur dans l'armoire des coins de jetons au Musée monétaire⁴⁷.

*

Outre la Compagnie de l'arrondissement de Bordeaux, quatre autres Compagnies de la Gironde ont émis des jetons au XIX^e siècle. Tous se caractérisent par leur forme octogonale et leurs bords lisses :

La Compagnie de Bazas, héritière quelque peu autonomiste⁴⁸ de ceux qui s'intitulaient fièrement « notaires royaux en Bazadais » sous l'Ancien Régime⁴⁹, a émis un jeton unique poinçonné de la corne d'abondance, réalisé par Dorville, mais inspiré de Ramedel, de 32 mm, dont :

— l'avvers représente les tables de la loi et la balance, fléau surmonté d'une étoile rayonnante, sur épée et main de justice croisées, dans une couronne de deux branches de laurier et de chêne attachées par un ruban, avec en légende « LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS » (Le 37) ;

— le revers mentionne « ARRONDISSEMENT DE BAZAS - GIRONDE » autour d'une couronne de

47. Archives de la Chambre des Notaires de la Gironde qui détient les coins examinés et l'échange de correspondance avec Farochon, graveur en médailles.

48. Au point qu'il fut question sous la Constituante de former un département du Bazadais (cf. *La région bazadaise*, par BALLAN et REY, 1934, 2^e partie, L 1).

49. Le Bazadais formait notamment avec le Bordelais, le Périgord, l'Agenais, le Condomois, l'Armagnac et les Landes, l'un des pays aquitains (cf. *La vie quotidienne dans l'Aquitaine du XVII^e siècle*, par Y.-M. BERCÉ, 1978, p. 8).

RÉCÉPISSÉ
DE COINS DÉPOSÉS
AU
MUSÉE MONÉTAIRE.

JE soussigné, Conservateur du Musée monétaire, reconnais avoir
reçu, à titre de dépôt, en exécution de la délibération de la

Commission en date du 7 avril 1832 n° 2.

de M. *Barochon* graveur en médailles, pour
demeurant *les notaires de l'arrondissement de Bordeaux* (1)

une paire de coins représentant d'un côté *la justice assise*
auprès d'une table sur laquelle sont posés un
encrier, un acte, et une balance. = légende =
lex est quodcumque notamus. à l'exergue (2)
une corne d'abondance

et de l'autre *dans une couronne de laurier =*
notaires de l'arrondissement de Bordeaux.
Les dits coins de jeton, de forme octogone,
filés une visière à numérer.

Cette paire de coins sera rendue à *la 2^e chambre des*
sur la remise du présent récépissé. *notaires de Bordeaux*

Paris, le 27. Septembre 1830

Le Conservateur,

Vu :

Le Commissaire général délégué,

B. Durand

FIG. 5. — Récépissé de dépôt de coins au Musée monétaire au XIX^e siècle.



FIG. 6. — Jetons émis au XIX^e siècle par les Compagnies d'arrondissement.

deux branches de chêne attachées par un ruban
comprenant en son centre « CHAMBRE DES NO-
TAIRES ».

La Compagnie de Blaye, avec le maigre effectif
d'une vingtaine de notaires, se distingue tant pour
n'avoir pas émis moins de deux jetons et de six varian-
tes, que par le choix des personnages et du texte gra-
vés sur un module de 31 mm :

— l'un, non signé mais inspiré de de Puymaurin, avec
l'abeille et la corne d'abondance pour poinçons,
dont l'avvers représente la Justice ailée marchant
vers la droite, tenant le glaive et la balance, porte
en légende « MON RÈGNE EST CELUI DES
LOIS » (Le 50) ;

— l'autre, signé de Borrel, marqué des poinçons de la
pipe et de la corne d'abondance, parfois du 2^e titre
d'argent, dont l'avvers figure une Justice assise, la
main gauche tenant la balance posée sur les tables
de la loi et la droite, la main de justice, branche de
laurier d'un côté et divers attributs économiques
de part et d'autre (Le 51).

Ces jetons ont un revers unique avec en légende « NO-
TAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE BLAYE »
autour d'une couronne de deux branches de laurier et
de chêne, attachées par un ruban, entourant la devise
« FIDUCIA JUDICES » (tu jugeras avec bonne foi).
Seuls jetons girondins avec ceux de Bordeaux à repré-
senter à une certaine époque la Justice assise, ils n'ont
cependant su trouver dans le dessin de Borrel, massif
et tassé, la grâce que Tiolier avait su lui donner.

La Compagnie de Lesparre, avec un jeton unique
de 25 mm, aux poinçons de la main, de l'abeille et de
la corne d'abondance, détient un double record, s'il
est possible d'en établir en la matière :

— celui d'avoir le plus petit jeton octogonal de tous
ceux émis par les notaires 50 ;

50. Son flan est si restreint que le graveur devra attendre la
variante pour inscrire en entier, dans la largeur du jeton, le terme
d'arrondissement, et son poids si faible que les notaires de Lesparre
ne pourront espérer l'échanger que pour 2 F alors que les autres
girondins monnaient les leurs pour 3 F voire 4 F lorsqu'ils appar-
tiennent au notariat bordelais.

— celui d'être le plus dépouillé puisque seule une face
couronne, de deux branches de laurier enruban-
nées, l'inscription « NOTAIRES DE L'ARRON-
DISSEMENT DE L'ESPARRE - GIRONDE » (Le
159), l'autre ne contenant que la devise « LEX EST
QUODCUMQUE NOTAMUS ».

La Compagnie de La Réole se singularise aussi au
niveau national pour avoir réussi à émettre deux
jetons, sans poinçon et de 30 mm chacun, durant le
seul règne éclair de Charles X :

— l'avvers d'un souverain aux traits jeunes « CHAR-
LES X, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE »
gravé par Dubois et de Puymaurin (Le 346) se mue
très vite en une même tête nue de Charles X, à
droite, aux traits plus accusés, avec en légende
« CHARLES X, ROI DE FRANCE » gravé par
Tiolier en 1827 (Le 347) ;

— le revers mentionne « NOTAIRES ROYAUX DE
L'ARRONDISSEMENT DE LA RÉOLE - GI-
RONDE » avec couronne de branches de chêne
enrubannées entourant la maxime « LEX EST
QUODCUMQUE NOTAMUS » et deux fleurs de
lys.

Toutes les Compagnies d'arrondissement de la
Gironde, hormis celle de Blaye, ont repris la for-
mule parisienne du « LEX EST QUODCUMQUE
NOTAMUS » que le rapporteur à l'assemblée de la
Compagnie de Bordeaux avait fait adopter le 27 mai
1807 en la commentant ainsi « tout ce que nous
notons, minutons, redigeons, fait la loi des parties.
Rien de plus court et de plus caractéristique du Nota-
riat. Ce mot NOTAMUS, en s'appliquant à nos actes,
a encore le mérite de rappeler notre ancienne profes-
sion de garde-notes, ou de prendre des notes ».⁵¹

51. Cette filiation est plus apparente que réelle même si l'usage
permettait à certains notaires bordelais de conserver, avec ou sans
délégation du garde-note, les pratiques de leurs prédécesseurs. Cf.
Formulaire des notaires du Bordelais à la fin du XV^e siècle, par J.
BERNARD dans Bulletin philologique et historique, 1957, p. 393.

Le mérite du notariat girondin a plus été d'avoir conservé la Justice de Tiolier que la devise « LEX EST QUODCUMQUE NOTAMUS », encore que celle-ci affirme, et ce n'est pas négligeable, le souci d'unité de la profession.

En effet, si l'usage de distribuer des jetons aux notaires présents aux assemblées générales ou aux réunions de Chambre a disparu⁵² avec l'absentéisme, il s'est commué⁵³ en une remise de médailles aux membres sortants de la Chambre à l'expiration de leur mandat triennal⁵⁴. Et l'avvers de cette médaille nominative, qui par ses dimensions et sa forme rappelle le jeton du XIX^e siècle, représente la Justice que Tiolier avait gravée en 1807.

52. Ce principe est nettement affirmé par l'article 73 du « Règlement des Notaires de la Circonscription de Bordeaux », 1933, qui stipule lapidairement : « Il ne sera plus distribué de jetons de présence. »

53. Certaines Compagnies l'ont conservé, telle celle de Paris, avec des jetons d'argent, ou celle de Versailles, avec des jetons de bronze, bien que la nécessité n'en soit plus ressentie que par les « jetonophiles ».

54. Une médaille nominative, ronde, de 41 mm, portant sur une face « NOTAIRES DE L'ARRONDISSEMENT DE BORDEAUX », sur l'autre face « CHAMBRE DE DISCIPLINE », entourés de feuilles de chêne enrubannées et d'un grénétis était déjà distribuée chaque année, depuis une délibération de l'Assemblée de la Compagnie du 1^{er} mai 1890, aux membres de la Chambre.

Cette effigie que beaucoup admirent pour son attitude gracie, négligemment assise dans un décor Directoire, entourée des symboles de la Prudence, de la Vérité et de l'Équité, est unique⁵⁵. Il est à souhaiter que la plantureuse « Marianne », républicaine trônant sur les sceaux et les panonceaux contemporains, ne puisse supplanter celle qui, depuis bientôt deux siècles, symbolise le Notariat de la Gironde. Et par voie de conséquence lui fasse perdre le particularisme qu'il avait su conserver dans le regroupement des Compagnies d'arrondissement en une Compagnie départementale⁵⁶.

55. De la trentaine de « Justice assises » frappées sur les jetons de notaires, beaucoup en sont inspirées mais aucune ne la copie.

56. Sur la restructuration du Notariat, cf. *Le Notariat français à partir de sa codification*, par A. MOREAU, 1984, p. 121 dont la nécessité était ressentie depuis longtemps, cf. *Messieurs les Notaires*, par LE GAUTRAIE, 1916, p. 47.



FIG. 7. — Modèle en relief ou poinçon à l'effigie de Louis XVIII et au différent de P.J. TIOLIER.

PLAQUES ET INSIGNES BORDELAIS DES PETITS MÉTIERS

par Jacques COUGOUL, Jean DUGROS et André BARDET

Nous n'osons pas donner le nom de « catalogue » à cette courte étude sur les insignes des petits métiers bordelais, car il est, hélas !, bien certain que nombre de ces modestes monuments sont oubliés dans des tiroirs jamais ouverts. A peu près négligés par les collectionneurs qu'attirent davantage la beauté des monnaies, des jetons ou des médailles, ces objets de vil métal, sans intérêt artistique, finissaient avec les guenilles dans les boîtes des brocanteurs de Mériadeck. Seuls les nostalgiques du passé en sauvaient quelques-uns. Notre regretté collègue René Forton était de ceux-là. Il ne dédaignait rien de ce qui pouvait aider à l'histoire de sa ville. La récente dispersion de sa collection a révélé quelques trésors. Il nous a malheureusement semblé que cette vente était organisée pour les professionnels. L'amateur ne pouvait pas se permettre d'acquérir tout un lot pour obtenir une seule pièce. Mais si le petit collectionneur, le vrai, celui qui pour quelques sous sauve parfois des témoignages irremplaçables, ne pouvait enchérir, le public curieux découvrit ou redécouvrit d'humbles témoins du passé.

Nous savions qu'il existait quelques exemplaires de ces plaques dans les collections publiques de Bordeaux. Nous avons donc essayé de faire la liste de ce qui est dispersé entre les Archives municipales, la Société d'Archéologie, le Médailleur municipal et le Musée de la Porte Cailhau, rattaché au Musée d'Aquitaine,

mais dont les collections appartiennent à la Société d'Archéologie, en souhaitant qu'un jour tous ces objets soient rassemblés en une collection unique et facilement accessible à tous les amateurs.

Nous y avons joint la description de quelques exemplaires aimablement prêtés par des particuliers. Nous avons décrit quelques exemplaires de la collection Forton dont nous n'avons pas trouvé les doubles. Cette description est probablement fautive puisque nous n'avions que le catalogue comme instrument de travail. Nous ne pouvions donc indiquer ni la nature du métal, ni, peut-être, les dimensions exactes. Notre but est donc modestement d'attirer l'attention et peut-être un jour, après de nouvelles informations, de tenter la rédaction d'un catalogue exhaustif.

Nous remercions tout particulièrement M. Avisseau, conservateur des Archives municipales, pour son intérêt à notre travail et son accueil toujours chaleureux, M. Botineau, conservateur de la Bibliothèque municipale, et son adjointe M^{me} Robert, qui nous laissent si généreusement inventorier les tiroirs du médailler, le colonel Calmon des sapeurs-pompiers et tous ceux qui ont bien voulu nous confier une ou plusieurs pièces de leur collection.

M. Pujo a fait les photographies. Il mérite plus qu'une mention, car ses conseils nous ont toujours été précieux.

ABRÉVIATIONS

- A.M = Archives municipales.
- M.M = Médailleur municipal.
- P.C = Porte Cailhau.
- S.A = Société d'Archéologie.

Les particuliers ont demandé de conserver l'anonymat.

1. AUBERGISTE (?).

Octogone ornémenté dans le style XVIII^e. Uniface. Cuivre repoussé. 60 × 65.

Dans le champ: une marmite surmontée d'une banderole: Tze LASSUSE. Exergue: 1775. En haut les trois croissants de Bordeaux dans la position renversée de cette époque. (P.C).

2. AUTOMOBILE-CLUB DU SUD-OUEST.

Plaque aux armes de Bordeaux. Sous la couronne les armes sont soutenues par deux licornes. Uniface. Cuivre repoussé. 105 × 111. (col. D).

3. BATEAUX A VAPEUR.

FACTEUR/DES/BATEAUX/A VAPEUR/GIRONDE/ & GARONNE/N° 25.

Cuivre. Uniface. Anneau. Ovale 80 × 50. Au revers, à l'encre indélébile: MARQUET d.c. 392 (P.C).

4. BATAUX A VAPEUR.

Assez semblable au précédent, plus petit. Cuivre. Ovale avec anneau. 70 × 45. Uniface.

FACTEUR/DES/BATEAUX/A VAPEUR/ Cie/GIRONDE & GARONNE/N° 629 (P.C).

5. BROCANTEURS.

Plaque en forme de bourse avec cordelière.

N° 422/G. FELIPS/EPOUSE/ALVISNA/BROCANTEUR (Forton).

N° 1193 (P.C). Bronze. Uniface. H. 70.

6. CHAMBRE DE COMMERCE.

Plaque en forme d'écusson avec anneau. Bronze. 47 × 70.

Rev.: ENTREPOT REEL/N° 44 (Col. D). N° 52 (Forton).

7. CHEMINS DE FER DU MIDI.

Boucle de ceinturon. Rectangulaire à pans coupés. 85 × 35. Cuivre repoussé.

CHEMINS DE FER DU MIDI/Armes de Bordeaux/ Locomotive de chaque côté. (A.M et P.C); (Col. B).

8. CHEMINS DE FER DU MIDI.

Ovale. 70 × 52. Cuivre. Uniface.

Légende circulaire: CHEMINS DE FER DU MIDI/ CANAL LATÉRAL A LA GARONNE. Dans le champ: SERVICE/444/DES/CORRESPONDANCES. (Forton).

9. CHIFFONNIER.

Rond. Cuivre. Uniface. Anneau. 50 mm.

CHIFFONNIER/Les trois croissants. (1 ex. M.M - 3 ex. P.C Nos 7, 75, 143).

10. CIMETIÈRE (GARDIEN DE...).

Rond avec anneau. Cuivre. Uniface. 52 mm.

CIMETIÈRE/Les trois croissants/120.

[A.M. Exemple de la vente Barré. Avril-mai 1985, N° 1587; M.M (2 ex. Nos 200 et 306); (Forton N° 106); (B. N° 393); (P.C N° 232)]

11. COLPORTEUR.

Rond. Bronze. 40 mm.

Légende circulaire: ARRÊTÉ DU 20^{bre} 1838.

Dans le champ: COLPORTEUR.

Rev.: MAIRIE DE BORDEAUX/N° 20 (Forton).

12. COMMISSIONNAIRE.

Plaque ovale avec anneau. Cuivre. Uniface. 45 × 55 et 67 × 52.

COMMISSIONNAIRE/Les trois croissants/883 (A.M).

Forton 81 - Col. D. 224 - Col. B. 971 - P.C N° 148.

13. COUVREUR

Couronne comtale surmontant un écusson avec fleurs de lys au sommet. Dans le champ: les trois croissants de Bordeaux en position XVIII^e. Trois outils de couvreur: niveau triangle, marteau et enclume.

Exergue: M. COVURER.

Pourtour découpé et ornémenté. Cuivre. Uniface.

95 × 75. (Col. Carré; P.C).

14. DÉCROTEUR.

Ovale. 45 × 50. Cuivre. Uniface. Anneau.

Les trois croissants/DÉCROTEUR/1822/N° 326 (M.M); 1063 (A.M); 452 (Forton); 387 et 1240 (P.C).

15. DÉCROTEUR.

Rectangulaire. Anneau. 60 × 45. Cuivre. Uniface. Pans coupés.

Les trois croissants/DÉCROTEUR/758 (M.M); 913 (Forton); 1029 (P.C).

16. ÉCOLES.

LYCÉE IMPÉRIAL/DE BORDEAUX. Aigle aux ailes déployées.

Boucle de ceinture. 50 × 55. Cuivre. Uniface. Pans coupés.

Au revers dans une anse de la boucle: GEDALGE/13 RUE CHARLOT (P.C).

17. ÉCOLES.

Sur une banderole: INSTITUTION/PIMORIN.

Exergue: BORDEAUX:

Dans le champ: globe, livres et divers attributs de la science entre deux branches de laurier.

Boucle de ceinture. 50 × 55. Cuivre. Uniface.

Au revers: GEDALGE/9 RUE MALHER. 9 (P.C).

18. ÉCOLES.

Sur une banderole: ÉCOLE/CHRÉTIENNE.

Exergue: BORDEAUX.

Au centre monogramme A.M entrelacés surmonté d'étoiles dans un écusson rond. Dans le champ, attributs du culte et de la science avec, en bas, un cœur flamboyant, un serpent et deux palmes de laurier.

Boucle de ceinture. 55 : 60. Cuivre. Uniface (P.C).



19. ÉCOLES.

Sur une banderole: ÉCOLE/CHRÉTIENNE. Même description que pour le numéro précédent mais à l'exergue: DES FRÈRES (au lieu de BORDEAUX). Boucle de ceinture. 55 x 60. Cuivre. Uniface (P.C).

20. ÉCOLES.

ÉTABLISSEMENTS/DE/ST/NICOLAS
Dans le champ une croix accostée d'une ancre et d'un motif floral entre deux palmes d'olivier.
Boucle de ceinture. 50 x 55. Cuivre. Uniface (P.C).

21. FACTEUR.

Ovale. Cuivre embouti. Uniface. 80 x 50.
ADMINISTRATION/DES POSTES.
Dans le champ: FACTEUR/DE/VILLE.
Sur une anse de la boucle/A M & Cie/PARIS (P.C).

22. FERRAILLEUR.

Rond. Anneau. 63 mm. Uniface. Bronze.
Légende circulaire: SYNDICAT PROFESSIONNEL DES MARCHANDS.
FERRAILLEURS: Etoile de David/2/BORDEAUX (P.C N° 89 et N° 5; Forton).

23. GARDE-CHAMPÊTRE.

GARDE/CHAMPÊTRE/DE LA VILLE/DE/BORDEAUX. Les trois croissants.
Plaque argent ovale et bombée. Bordure ornée. Anneau.
En bas: un poinçon: tête de femme à droite. 80 x 96.
Poids: 61 g. Trouvée en jardinant par M. Coudonneau au Bouscaut, commune de Martillac (appartient à M. Coudonneau).

24. GARDE PARTICULIER.

LA LOI/La Loi assise à gauche/RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
GARDE PARTICULIER DES PROPRIÉTÉS DE/
Sur cet exemplaire (Col. D) est gravé: ILE CAZEAU.
Cuivre repoussé. Uniface. 82 x 102. Angles arrondis.
Un exemplaire à la Porte Cailhau: GARDE PARTICULIER DE M. LE COMTE DE CLERMONT-TONNERRE (voir à la rubrique: DIVERS).

25. LANGUEYEUR.

Ovale. Cuivre. Anneau. 55 x 72. Gravé.
MAIRIE DE BORDEAUX/Armes de la ville/LANGUEYEUR JURE (M.M).

26. LOTERIE ROYALE.

Rond avec anneau. 55 mm. Métal?
Ecu de France couronné entre deux palmes.
Rev.: LOTERIE/ROYALE/DE/FRANCE/BORDEAUX (Forton).

27. MARCHANDS AMBULANTS.

Rond. Cuivre jaune. 45 mm.
VILLE DE BORDEAUX/Les trois croissants.
Rev.: MARCHANDS AMBULANTS/1928/N° 838/M. GARCIES (A.M).
(1 ex. P.C; 1 ex. Col. D; 1 ex. Col. B. Année 1930 N° 125).

28. MARCHAND DE CONTREMARQUE.

Ovale. Cuivre. Uniface. 100 x 61. Deux trous aux extrémités supérieures et inférieures. Deux latéraux.
Légende circulaire: MAIRIE DE BORDEAUX/MARCHAND DE CONTREMARQUE.
Dans le champ: N° 20 (Forton); N° 9 (P.C).

29. MARCHAND DES 4 SAISONS.

Plaque ronde. 57 mm. Cuivre estampé.
VILLE DE BORDEAUX/Les trois croissants.
MARCHAND DES 4 SAISONS/M... N° 1949 (Col. D), année 1938 (Col. B).

30. MARCHAND DES 4 SAISONS.

Rectangulaire. Pans coupés. 57 x 30. Cuivre jaune.
VILLE/DE/BORDEAUX/1956/MARCHAND DES 4 SAISONS.
M. MAFFRE ELOI/N° 24 (A.M).

31. MARCHAND DES QUATRE-SAISONS.

Ovale. Cuivre. Uniface. 60 x 45. Trou de fixation.
VILLE DE BORDEAUX/Les trois croissants/MARCHAND DES QUATRE-SAISONS.
M... N°... 1969 (deux exemplaires aimablement communiqués par M. Carré de Bayonne). La forme ovale n'est pas prévue par l'arrêté municipal. Voir annexes.

32. MARQUEUR.

Plaque rectangulaire de brassard à pans coupés et incurvée. Cuivre. Uniface. 100 x 80.
MAIRIE DE BORDEAUX/Les trois croissants/MARQUEUR (P.C).

33. MENDIANT.

Ovale. Cuivre. Uniface. 40 x 50.
PERMIS/DE/MENDIER/BORDEAUX/N° 50 (M.M); autre exemplaire N° 19 (M.M).
(S.A - P.C Nos 23 et 64).

34. OCTROI.

Plaque de ceinturon. Carré à pans coupés. 60 x 60. Cuivre.
OCTROI DE BORDEAUX/Armes de la ville sous la couronne (P.C et Col. D).

35. PLAÇAGE.

Ovale. Cuivre. Uniface. 70 x 55.
FERME DU PLAÇAGE/Deux fleurettes/BORDEAUX.
Dans le champ: N° 6 et les trois croissants (P.C).

36. POIDS PUBLIC.

Légèrement ovale en forme d'écusson. Anneau. 40 x 44. Uniface.
Légende circulaire: GARANTIE COMMUNALE. RÉGIE DU POIDS PUBLIC DE BORDEAUX.
Dans le champ: une balance et les trois croissants.
Exergue: DÉCRET DU 22/AVRIL 1811.
(M.M deux exemplaires en cuivre, un en plomb, un en cuivre argenté; A.M un en cuivre; P.C un en argent et deux en cuivre).

37. POIDS PUBLIC.

Ovale. Cuivre. Uniface. 60 x 85.
RÉGIE DU POIDS PUBLIC/Armes de la ville de Bordeaux.
Au revers un poinçon: trois globules. D (M.M - A.M - P.C - Forton).

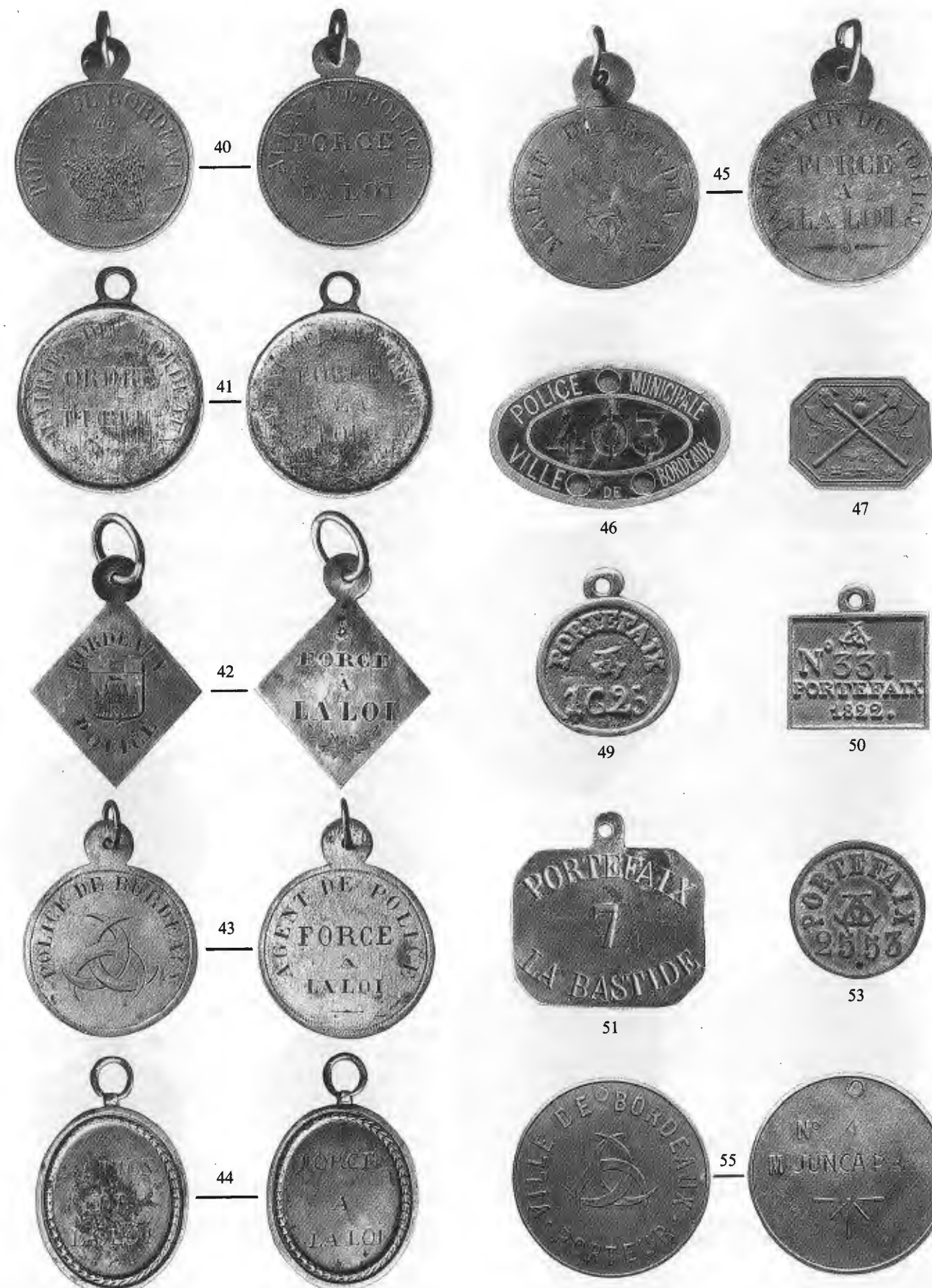




38

38. POLICE (?).
Pentagone incurvé. Cuivre. Uniface. Anneau. 40 × 45.
ORDONNANCE/DE POLICE/DU 24/FLORÉAL AN 13 (M.M - P.C).
39. POLICE (?).
Ovale. Anneau. Cuivre. Uniface. 55 × 40.
Légende circulaire: ORDONNANCE/DE POLICE
Dans le champ: N°/266/Dr... (M.M).
40. POLICE.
Rond. Anneau. Argent. 40 mm.
POLICE DE BORDEAUX/Aigle couronné sur un foudre.
Rev.: AGENT DE POLICE. FORCE/A/LA LOI (M.M).
41. POLICE.
Rond. Anneau. Cuivre argent. 40 mm.
Légende circulaire: AGENT DE L'AUTORITÉ.
Dans le champ: FORCE/A/LA LOI.
Rev.: MAIRIE DE BORDEAUX.
Dans le champ: ORDRE/PUBLIC.
Exergue: deux palmes (M.M).
42. POLICE.
Losange. Bélière. Argent. 35 × 40.
BORDEAUX/Armes de la ville/POLICE.
Rev.: FORCE/A/LA LOI/Deux palmes. Fleur à cinq pétales au-dessus de FORCE (M.M).
43. POLICE.
Rond. Argent. Bélière. 38 mm.
POLICE DE BORDEAUX/Les trois croissants.
Rev.: AGENT DE POLICE.
Dans le champ: FORCE/A/LA/LOI (M.M).
44. POLICE.
Ovale. Bélière. Cuivre. 40 × 30.
ACTION/DE/LA/LOI.
Rev.: FORCE/A/LA LOI (M.M).
45. POLICE.
Rond. Bélière. Argent. 42 mm.
Légende circulaire: MAIRIE DE BORDEAUX. Coq sur les trois croissants.
Rev.: INSPECTEUR DE POLICE.
Dans le champ: FORCE/A/LA LOI (M.M).

46. POLICE.
Ovale. Cuivre. 54 × 30.
POLICE MUNICIPALE.
403 perforé dans le champ.
Rev.: VILLE/DE/BORDEAUX (Percé entre Police et Municipale et entre Ville et de Bordeaux) (A.M).
47. POMPIERS.
Plaque de giberne rectangulaire à pans coupés. 80 × 95.
Cuivre embouti. Uniface. Crochets de fixation.
Dans le champ: deux haches entrecroisées entre deux palmes de chêne et formant quatre parties avec, en haut, une grenade enflammée, en bas, une maison en flammes et, latéralement, deux seaux (P.C).
48. POMPIERS.
Plaques de casques. Voir N° 82 et suivants.
49. PORTEFAIX.
Rond avec anneau. Cuivre. Uniface. Percé.
PORTEFAIX/DE BORDEAUX/2662/Les trois croissants (A.M - P.C Nos 23 et 2774 - Col. D 1625 - Forton).
50. PORTEFAIX.
Plaque rectangulaire avec anneau. Bronze. Uniface. 55 × 45.
N° 331/PORTEFAIX/1822. Les trois croissants (Col. D P.C N° 960).
51. PORTEFAIX.
Plaque rectangulaire avec anneau. Cuivre. Uniface. 42 × 35.
PORTEFAIX/7/LA BASTIDE (M.M).
52. PORTEFAIX.
Rond avec anneau. Uniface. Cuivre épais. 50 mm.
PORTEFAIX/Les trois croissants/79 (M.M Percé).
53. PORTEFAIX.
Rond. Cuivre. Anneau. 55 mm.
PORTEFAIX/Les trois croissants/2143 (M.M).
(Forton 2662 - A.M 2553 - Différence de caractères).
54. PORTEFAIX.
Rectangulaire. Anneau. Cuivre. Uniface. 52 × 43.
Les trois croissants. N° 33. PORTEFAIX/1822 (M.M).
55. PORTEUR.
Rond. Cuivre jaune. Percé. 45 mm.
VILLE DE BORDEAUX/PORTEUR/Les trois croissants.
Rev.: N° 4/M/JUNCA PIERRE/Motif ornamental (A.M).
Le même N° 252 M. LANGLADE MARTHE (A.M).



56. PORTEUSE.
Rond. Cuivre. Anneau. 55 mm.
PORTEUSE/Les trois croissants/248 (A.M).
Le même 306 (M.M) - 58 (Forton) - 128 (Col. B).
57. THÉÂTRES.
Plaque ovale avec anneau. Cuivre argenté. 100 × 60.
Uniface.
VILLE/DE/BORDEAUX. Dans le champ: THÉÂTRES/
CONTREMARQUES/N° 23.
Au revers, à l'encre: CAZEMAJOU (P.C).
58. TRAMWAYS.
Plaque ovale. Laiton repoussé. Uniface. 75 × 55.
Légende circulaire: TRAMWAYS ÉLECTRIQUES ET
OMNIBUS DE BORDEAUX.
Gravé au centre: F.Y (Col. D).
59. VOITURES A CHEVAL.
Plaque rectangulaire. Cuivre argenté. 170 × 60.
VILLE DE BORDEAUX
VOITURES A UN CHEVAL, FERMÉES OU DÉCOU-
VERTES.
Au centre: 1144.
A gauche: TARIF POUR LA VILLE/DE SIX HEURES
DU MATIN A MINUIT.
La course... 1.75/La 1^{re} heure... 1.75
Chacune des autres heures... 1.50
DE MINUIT A SIX HEURES DU MATIN
La course... 2.25/La 1^{re} heure... 2.25
Chacune des autres heures... 1.75.
A droite: TARIF POUR LA CAMPAGNE/DE SIX
HEURES DU MATIN A MINUIT.
La 1^{re} heure... 2.50/Les autres... 2.
DE MINUIT A SIX HEURES DU MATIN
La 1^{re} heure... 3./Les autres... 2.50
Location à la journée pour un périmètre de 20 kilo-
mètres/15 fr.
Exergue: BAGAGES.
1 ou 2 COLIS 50 C. CHAQUE COLIS EN SUS 25 C.
Uniface. Trous de fixation (P.C).
60. VIDANGES.
Rond. Bélière. 40 mm. (Métal?).
Légende circulaire: ENTREPRISE GÉNÉRALE DES
VIDANGES.
Dans le champ: SALUBRITÉ PUBLIQUE;
Rev.: ARRÊTÉS/DU MAIRE DE LA/VILLE DE
BORDEAUX/DU 7 D^{bre} 1833 ET/DU 28 MARS 1834.
Exergue: Les trois croissants (Forton).
61. VINS (Négociant en...?).
Légende circulaire: GUY VAISSIER. BORDEAUX.
Au centre: armes de Bordeaux entre deux cornes
d'abondance d'où sortent des feuilles de vigne. Des-
sous: trois croissants dans un cercle soutenus par une
guirlande.
Bronze. Rond. 78 mm. Uniface. Revers: pas de vis (D.).

DIVERS

PROFESSIONS INDÉTERMINÉES.

62. ... Losange. Uniface. Cuivre. 45 × 50.
Les trois croissants/M/307/1825 (M.M).

63. Losange avec anneau. Cuivre. Uniface. 50 × 42.
Dans le champ et de haut en bas, les trois croissants/M/
398/1825 (P.C).
64. Pentagone avec anneau. Cuivre. Uniface. 45 × 55.
N° 886/ARRÊTÉ/DU 5/SEPTEMBRE/1814 (M.M).
65. Ovale avec anneau. Cuivre. Uniface. 55 × 45.
Entre deux grenets: ORDONNANCE/trois étoiles/DE
POLICE.
Dans le champ: N/141/Dr (P.C).
66. Boucle de ceinturon aux armes de Bordeaux. Cuivre.
60 × 60.
Croissants en relief (P.C).
67. Plaque de sabre (?).
Armes de la ville. Couronne comtale surmontée d'un
bonnet phrygien. Drapeaux.
A l'exergue: deux canons, tonneau de poudre, boulets.
Argent. Très belle platine. 45 × 50 (P.C).
Plaque de sabre d'un officier canonier? Insigne? (P.C).
68. ARMÉE (?).
HONNEUR/PATRIE sur une banderole entourant le
champ.
Dans le champ: une Victoire ailée de face, le pied droit
sur un globe. Une épée dans la main droite, une palme
dans la main gauche.
Boucle de ceinture. Cuivre. Uniface. 55 × 55 (P.C).
Sur une attache de la boucle: DELACHAUSSÉE.
69. AVIATION.
1502/Un aéroplane atterrissant/S.N.C.A.S.O./BOR-
DEAUX.
Rectangulaire. Uniface. Pans coupés. Cuivre repoussé.
35 × 50 (A.M).
70. GARDE PARTICULIER.
Voir N° 24.
GARDE PARTICULIER DE MR LE COMTE DE
CLERMONT TONNERRE.
Plaque rectangulaire à pans coupés. Au centre: écusson
ovale avec deux clefs en sautoir sommées d'une couronne.
Métal blanc repoussé. 103 × 84 (P.C).
71. GARDE-CHAMPÊTRE.
Ovale. Cuivre argenté. 98 × 85. Perforé au sommet, à la
base et sur les côtés.
GARDE CHAMPÊTRE/COMMUNE DE BARON/
Aigle couronné.
Rev.: AMELING GRAVEUR/PASSAGE DU SAU-
MON (A.M).
72. GARDE-CHAMPÊTRE.
Plaque rectangulaire à pans coupés. Cuivre rouge
repoussé. 103 × 80.
GARDE CHAMPÊTRE.
Au centre: Aigle impérial couronné sur un foudre
(A.M.).
73. GARDE-CHASSE.
Ovale. Cuivre repoussé. 80 × 105. Perforé au sommet
et à la base LA/LOI entre deux palmes de chêne et
d'olivier.
Rev.: GIRONDE/GARDE CHASSE/FÉDÉRATION
DES CHASSEURS (A.M).



74. OCTROI (?).

Plaque semblable au n° 33 mais anépigraphie.
Bronze. 50 × 55 (P.C).

75. POSTES.

Ovale. Cuivre rouge repoussé.
POSTE DE ST MEAR/N.2/Aigle impérial couronné.

76. CONSEIL MUNICIPAL.

Insigne de conseiller. Cuivre-émail.
Ecusson aux armes de la Ville soutenu par deux licornes.
Couronne murale. Banderole: Devise de Bordeaux. Au
sommet: CONSEIL MUNICIPAL.
Exergue: R.F dans une couronne de chêne et de laurier.
20 × 35. (M.M).

77. CONSEIL MUNICIPAL.

Insigne très découpé. Cuivre-émail. 25 × 15.
Légende circulaire: CONSEIL MUNICIPAL. BOR-
DEAUX.
Armes de la Ville. Couronne murale. Le tout entre deux
palmes liées au sommet par les trois croissants (M.M).

78. CONSEIL MUNICIPAL.

Ecusson central aux armes de la Ville avec couronne
murale entre deux palmes de chêne et de laurier.
Légende circulaire: CONSEIL MUNICIPAL. BOR-
DEAUX.
Le tout sur un faisceau de licteur entre deux palmes.
Au sommet: R.F. Cuivre-émail. 25 × 20. (M.M).

79. CONSEIL MUNICIPAL.

Ecusson central. Légende circulaire: CONSEIL MUNI-
CIPAL. BORDEAUX.
Devise de la ville sur une banderole. Le tout sur un
faisceau de licteur entre deux palmes avec une étoile
au sommet.
Cuivre-émail. Collé sur une petite plaque de cuivre (M.M).

80. CONSEIL MUNICIPAL.

Petit insigne très découpé. Cuivre-émail.
Légende au sommet: CONSEIL MUNICIPAL.
Ecusson central au léopard d'Aquitaine. Couronne
murale (M.M).

81. CONSEIL GÉNÉRAL.

Insigne. Cuivre-émail. 15 × 30.
Ecusson au léopard d'Aquitaine. R.F sur fond rayonnant.
Légende circulaire: CONSEIL GÉNÉRAL/GIRONDE.
Au sommet: une étoile (M.M).

PLAQUES DE CASQUES

SAPEURS-POMPIERS

82. Plaque d'officier. Cuivre doré. 250 × 100.

Aigle impérial couronné surmontant les armes de la Ville
posées sur un foudre et entourées de feuilles d'olivier
(P.C).

83. Grande plaque en forme de chapeau de gendarme.

Cuivre embouti. 320 × 100. Cinq trous de fixation.
Ecu aux armes de Bordeaux. Dans ces armoiries, le dra-
peau tricolore remplace les fleurs de lys. Au-dessus:
couronne murale, guirlande de laurier soutenue par
deux rinceaux, encadrée par deux cornes d'abondance
sur fond rayonnant. Sur une banderole: SPEURS
POMPIERS DE BORDEAUX (P.C) Modèle 1870-1884.

84. Grande plaque. Même forme. Cuivre embouti. 320 × 117.

Trous de fixation.

Dans un cercle: grenade enflammée, deux haches, deux
palmes, branches de laurier, fond rayonnant.
Sur une banderole: SRS POMPIERS DE TALENCE
(P.C) Modèle 1854-1884.

85. Grande plaque de même forme. Cuivre embouti. 320 × 110.

Ecu. Grenade enflammée encadrée de feuilles de laurier.
Deux haches et deux branches de laurier encadrent l'écu
sur fond rayonnant.
Sur une banderole: SRS POMPIERS DE BRANNE.
Trous de fixation (P.C) Modèle 1870-1884.

86. Plaque en forme de triangle. Cuivre embouti. 220 × 110.

Trou de fixation.

Ecu aux armes de Bordeaux avec la couronne murale.
Dans le champ: couronne de laurier soutenue par deux
rinceaux encadrée par deux cornes d'abondance sur
fond rayonnant.
Sur la banderole: SPEURS POMPIERS DE BORDEAUX
(P.C) Modèle 1870-1884.

87. Plaque 120 × 112. Cuivre embouti. Vis de fixation.

Coq à droite, une patte posée sur un globe et tenant un
bâton dans l'autre. Il est encadré de pampres de vignes
avec raisins et épis de blé.
Exergue: DÉVOUEMENT.
Sur une banderole: SRS POMPIERS/CENON. BAS-
TIDE (P.C) Modèle Louis-Philippe.

88. Plaque 110 × 100. Cuivre. Deux pas de vis de fixation.

Aigle impérial à droite, posé sur un globe, encadré de
drapeaux sur fond rayonnant.
Sur le globe: DÉVOUEMENT.
Dessous: deux haches nouées par un ruban.
Autour: VILLE DE BORDEAUX. SAPEURS POM-
PIERS (P.C) Modèle 1870-1884.

89. Plaque de casque d'officier. Cuivre. 80 × 160.

POMPIERS DE BORDEAUX. Armes de la Ville enca-
drées de chêne et de laurier.
Au revers: un tenon de fixation (Col. D).

ANNEXES

La loi du 5 avril 1884 régit l'organisation des communes.
Plusieurs fois modifiée, elle est actuellement remplacée par
le décret du 22 mai 1957. Ces textes précisent notamment les
pouvoirs des maires en matière de police municipale.

Brocanteurs: Le commerce de la brocante est réglementé
par la loi du 15 février 1898. Préalablement à tout commerce,
le brocanteur est tenu de se faire inscrire sur un registre
ouvert à cet effet, à la préfecture de son lieu de résidence. Le
brocanteur ambulant doit porter ostensiblement et présenter
à toute réquisition la médaille qui lui a été délivrée et sur
laquelle sont inscrits ses nom, prénoms et le numéro d'ins-
cription.

Voitures de messageries: Elles sont réglementées par la
police du roulage (loi du 30 mai 1851) et les ordonnances et
règlements pris pour son application. Les voitures affectées
au transport des voyageurs doivent être munies à l'intérieur
d'une plaque portant visiblement le nombre de places et le
prix de la place et, à l'extérieur, d'une plaque indiquant le
nom du propriétaire.



74



75



82



83



76



77



84



85



78



79



86



87



80



81



88



89

Marchands des quatre-saisons: L'amabilité des services de la mairie nous a permis de consulter un arrêté municipal malheureusement non daté mais relativement récent. Nous en retenons :

ARTICLE 6: Les marchands autorisés à vendre sur la voie publique recevront de la Municipalité :

1° une médaille portant leur nom ainsi que le numéro de l'autorisation. Cette médaille, qui sera ronde pour les années paires et rectangulaire pour les années impaires¹,

devra être échangée à la mairie par les soins du titulaire, tous les ans, au mois de janvier...

ARTICLE 10: Il est expressément défendu aux marchands des quatre-saisons de prêter, céder, louer ou vendre leurs permissions ou leurs médailles...

1. Nous avons cependant trouvé et décrit une médaille ovale. Voir n° 31.

SUPPLÉMENT A :

J. COUGOUL et J. DUGROS : « Les jetons de Bordeaux du mariage de Louis XIII à nos jours », *Bulletin et Mémoire de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXXII.

ADDITIONS

Nous décrivons ici quelques jetons que nous ne connaissons pas lors de la publication de notre travail.

166. ASSURANCES MARITIMES.

COMPAGNIE ANONYME D'ASSURANCES MARITIMES/BORDEAUX.

Dans le champ: L'ALLIANCE MARITIME. Deux mains jointes. 3 mars 1854.

Rev.: Vaisseau sous voiles allant à gauche. Signé: J.B.J. CONSTANT BORDEAUX. Rond. Argent. 35 mm. Poinçon: main indicatrice (M.M).

167. FACTEUR.

Jeton octogonal. Métal blanc. LAVERGNE. FACTEUR. BORDEAUX.

Rev.: SERVICE DES EMBALLAGES VIDES/CONSIGNE.

Percé au centre / 1 Fr (Col. D).

168. LE FRESCO.

BORDEAUX. N.5. Cuivre. Rond. Uniface. 39 mm (Col. B).

169. GIRONDE ET GARONNE.

CONSEIL D'ADMINISTRATION/Armes accolées de Bordeaux et d'Agen.

Exergue: Deux dauphins aux queues entrelacées. Signé: STER. PARIS.

Rev.: Cie MARITIME/GIRONDE ET GARONNE/SOCIÉTÉ ANONYME entre deux palmes de chêne. Jeton-médaille rond. Argent. 40 mm (M.M).

170. PONT DE BORDEAUX.

En trois lignes. Etain ou plomb. 38 mm.

Rev.: C.D. 1821 (jeton des ouvriers?) (Col. B).

171. GONDOLES.

CONSEIL D'ADMINISTRATION GONDOLE A VAPEUR: Une gondole.

Rev.: COMPAGNIE/ANONYME/DES GONDOLES entre deux palmes de chêne.

Jeton rond. Argent. 32 mm. Poinçon: abeille (M.M).

172. SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE.

Ecusson aux armes de la ville de Bordeaux surmonté d'une couronne murale à quatre tours crénelées.

Rev.: SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE DE BORDEAUX: Couronne de chêne.

M..... SOCIÉTAIRE / 32 mm.

Nous n'avons pas trouvé ce jeton. Il est décrit par Evrard de Fayolle dans: *Histoire des expositions de Bordeaux de la Société Philomatique*, par Charles Bernard, Bordeaux, Gounouilhou, 1899.

173. TRAMWAYS.

Jeton en os. Rond. 32 mm.

Cie DES TRAMWAYS ET OMNIBUS DE BORDEAUX.

Mr / LE MAIRE (M.M).

CORRECTIONS

33 a - Buste plus âgé. Coll. Miller.

34 a - Octogonal. Tête jeune. Coll. Miller.

66 - Académie de Bordeaux/Manque le I de SCIENTI.

109 - CHAMBRE DE COMMERCE. NAPOLÉON EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE; les N de MUNIFICENCE ont les barres inversées.

107 - Chambre de Commerce/Consulat: CURIA ET (et non AT) COMITIA.

122 - Avers signé: TIOLLIER F.

121 a - On nous signale: Exemplaires 1^{er} titre, vieil argent; exemplaires 2^e titre, argent.

124 - Un numismate nous signale qu'il possède: 1946. Ar/1949; AE 1952. AU. Millésime 1949 gravé en creux.

133 - AGENS (sans T). Signé: CONSTANT A BORDEAUX.

138 - On nous signale des poinçons avec lampe antique et proue de navire.

153 - Un poinçon avec main indicatrice.

157 - Un poinçon avec abeille.

Société Archéologique de Bordeaux, tome LXXVI, 1985.

ACTIVITÉS ET MANIFESTATIONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX EN 1985

COURS PUBLICS D'ARCHÉOLOGIE (XXIII^e année)

30 janvier. — M^{me} Roussot-Laroque, chargée de recherche au C.N.R.S.

6 février. — M. Villes, conservateur des fouilles, ministère de la Culture.

14 février. — M. Chauchat, chargé de recherche au C.N.R.S., M. Lacombe, docteur en médecine.

20 février. — M. Vandermeersch, professeur d'anthropologie à l'Université de Bordeaux I.

27 février. — M. Le Tensorer, professeur à l'Université de Bâle.

6 mars. — M. Duday, chargé de recherche au C.N.R.S.

13 mars. — M. Ducos, maître de recherche au C.N.R.S.

20 mars. — M^{me} de Sonnevill-Borde, directeur de recherche au C.N.R.S.; M. Lorblanchet, chargé de recherche au C.N.R.S.

EXCURSIONS 1985

Mars: Visite des fouilles de Mérignac, dirigée par M. Sautreau.

Avril: M. J.-C. Lasserre fait découvrir et commente les vitraux de Sainte-Eulalie et de Saint-André.

Mai: Excursion guidée par M. J.-C. Lasserre dans le Langonnais.

Juin: Sortie dirigée par M. Coutura dans le Bourgeais, pour étudier les églises romanes.

Décembre: Visite guidée par M. Sautreau à Mérignac, pour voir la Tour de Veyrine et la Maison Carrée.

EXPOSITION 1985

Mars: Le Musée d'Aquitaine reçoit la Société pour voir l'exposition « L'art des grottes et des abris ».

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

M. Pierre-Régald-Saint-Blancard reçoit à l'Académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux le prix d'archéologie « Edmond-Bastide ».

MEMBRES DÉCÉDÉS

M^{me} Rose Bercé; M. Raoul Cousté.

COMPTES RENDUS DES ASSEMBLÉES MENSUELLES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1985

Présidence de M. Jean-Paul AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — M. le professeur GARDELLES : *Les sculptures du cloître Saint-Avit-Sénieur (Dordogne)*.

L'origine de Saint-Avit-Sénieur est donnée par cette légende : un ermite, Avitus, aurait installé un ermitage au ^{ve} siècle dans une grotte naturelle du vallon d'Auriac. La collégiale fut très importante et subit en diverses périodes des destructions fort graves (guerre de Cent Ans, guerres de religion). Des bâtiments conventuels, il ne reste plus qu'une belle salle capitulaire voûtée. Le cloître longtemps occupé par un cimetière a disparu ; mais des fouilles très fructueuses ont permis de retrouver son plan. Des sculptures importantes qui décoraient les piliers ont été découvertes. M. Gardelles en étudie l'iconographie et le style. (On trouvera la teneur de cette communication dans le *Bulletin monumental*, t. 143-1 (1985), p. 11-24, sous le titre, « La sculpture figurative du cloître de Saint-Avit-Sénieur ».)

SÉANCE STATUTAIRE DU 10 MARS 1985

Présidence de M. GARMY,
Directeur régional des Antiquités Historiques

En présence de M. DUFOURG,
représentant le Maire de Bordeaux

Après le rapport moral de Mme Lafond-Grellety, secrétaire générale de la Société, et le rapport financier de M. Régaldo-Saint-Blancard, trésorier, les médailles d'argent de la Ville de Bordeaux ont été remises au docteur Lacoste-Lagrange et à M. Pierre Régaldo-Saint-Blancard ; les médailles de bronze à Mmes Bercé, Lacoue-Labarthe et Roussot-Laroque ; les diplômes de la Société à MM. Maeght, Villes, Lacombe, Le Tensorer, Duday, Ducos, Lorblanchet.

M. Garmy fait un exposé sur les fouilles archéologiques projetées à Saint-Germain-d'Esteuil qui est un site très étendu et promet dans l'avenir un immense intérêt.

M. Dany Barraud fait ensuite le point sur l'archéologie municipale à Bordeaux, notamment rue des Frères-Bonies ; ces travaux furent effectués pour la canalisation du Peugue et mirent à jour des vestiges de thermes ainsi que des remparts de la dernière enceinte de la ville (voir p. 5).

SÉANCE DU 20 AVRIL 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — Mme BORDELAIS : *Les tours du potier* (voir p. 73).

SÉANCE DU 11 MAI 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — M. SIREIX : *Trente ans de recherches archéologiques dans l'Est de la Gironde*.

Après avoir décrit la région de Castillon qui se développe sur 640 ha, comprend 70 communes et s'étend du paléolithique inférieur à l'époque gallo-romaine, M. Sireix projette de très nombreuses diapositives qui montrent tout le matériel qui y a été découvert. La plus ancienne période, c'est-à-dire le paléolithique inférieur, l'acheuléen, est présent à Pellegrue avec bifaces et racloirs. Près de Castillon, à Belvès, s'étend un important centre de taille à ciel ouvert du paléolithique moyen. A Pessac, le paléolithique supérieur est représenté en petite quantité avec l'aurignacien, alors que à Sainte-Florence le magdalénien est abondant sous abris et en surface avec burins et racloirs. Le néolithique, âge de la pierre polie, se trouve également dans la région. Nous arrivons ainsi à l'âge du bronze avec haches, boucles et l'âge du fer apparaît avec la Tène I. La période gallo-romaine termine cette étude avec la projection de très belles poteries. (Cette communication sera publiée ultérieurement.)

Mlle S. FAVAREL : *L'occupation du sol antique des bassins de l'Escouach et de la Gamage* (voir p. 29).

SÉANCE DU 6 JUIN 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — Mlle MITTON et M. FAIVRE : *L'église de Blanquefort et sa restauration*. (Cette communication sera publiée ultérieurement.)

SÉANCE INAUGURALE DU 25 OCTOBRE 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — M. le professeur RABREAU : *Palais européens de l'empereur de Chine au XVIII^e siècle*.

M. Rabreau, grand spécialiste du XVIII^e siècle, fut appelé en Chine pour donner son avis sur la restauration des palais européens du XVIII^e siècle. L'exposé illustré de nombreuses diapositives permit de voir d'après d'anciennes gravures ce que furent ces splendides palais et ce qu'il en reste. Les jardins tracés vers 1736 étaient magnifiques et rappelaient ceux de Versailles.

SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — Mme LESCA-SEIGNE : *Le littoral atlantique dans l'antiquité ; le site de Lamothe de Biganos* (voir p. 9).

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1985

Présidence de M. AVISSEAU, président

COMMUNICATION. — M. Pierre RÉGALDO-SAINT-BLANCARD : *Un atelier de potier du Moyen Age ; les fouilles de Sableyre à Sadirac* (voir p. 57).

GROUPE JULES-DELPIT COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ANNÉE 1985

SÉANCE DU 26 JANVIER

M. ROBOREL DE CLIMENS présente des documents concernant la construction et l'histoire d'une maison de la rue Saint-François (voir p. 93).

SÉANCE DU 23 FÉVRIER

Mme BERCÉ présente une communication sur la dernière lettre du girondin Grangeneuve avant de monter sur l'échafaud. A cette occasion et grâce à des documents qui lui ont été confiés par la famille du conventionnel, elle étudie la vie et la personnalité très intéressante de ce personnage qui est le moins connu des « girondins ».

Mme MULLER montre le gilet brodé de Grangeneuve, qui est conservé au Musée d'Aquitaine.

M. CHARNEAU étudie la maison de Fongravey à Blanquefort (voir p. 121).

SÉANCE DU 23 MARS

M. AVISSEAU, président de la société, remplaçant au pied levé Mlle Guérin et M. Roudié, empêchés, présente une communication sur les récentes acquisitions des Archives municipales. (Cette communication sera publiée ultérieurement.)

SÉANCE DU 27 AVRIL

M. LIEBEL expose les recherches très poussées qu'il a faites sur un engin militaire du Moyen Age, l'espringale, sur lequel aucune étude sérieuse n'avait jusqu'à présent été faite. Il a réalisé une maquette capable de tirer des traits et fait une démonstration. Il publiera un article sur cette question dans une revue spécialisée.

M. ROUDIÉ étudie l'inventaire de la collection des tableaux de Josué de Herlaer (voir p. 117).

SÉANCE DU 18 MAI

M. MAFFRE consacre sa communication à élucider un problème de terminologie architecturale régionale : qu'est-ce qu'une chartreuse en Bordelais ? (voir p. 97).

SÉANCE DU 26 OCTOBRE

M. ROUDIÉ évoque avec émotion la mémoire de Mme Bercé qui a été emportée durant l'été par une maladie dont l'évolution a été très rapide. Il rend hommage à la richesse et au charme de sa personnalité, qui lui avaient valu l'estime et l'affection de tous les membres de notre société et en particulier de ceux qui sont assidus aux séances du Groupe Jules-Delpit. Elle y venait presque chaque mois depuis plusieurs années et souvent elle y contait, avec une verve et un humour qui nous enchantaient, de vieilles histoires qu'elle tirait la plupart du temps de ses archives familiales. Elle nous manquera beaucoup.

M. PERRIN a réuni un dossier très important sur la fondation et la construction du couvent des Carmélites de Bordeaux (voir p. 105).

SÉANCE DU 23 NOVEMBRE

M. COUDROY DE LILLE a relevé les graffiti de la tribune de l'orgue de la cathédrale Saint-André (voir p. 101).

M. ROUDIÉ raconte les démêlés assez burlesques, au début du XVII^e siècle, du peintre hispano-flamand Damitzaga, dit Sargos, avec un horloger et un aubergiste d'Agen. Il vint s'installer à Bordeaux. (Cette communication a été publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*, octobre 1985, p. 141-142.)

La séance du mois de décembre a été supprimée, car elle aurait dû se tenir la veille de Noël.

CERCLE BERTRAND-ANDRIEU PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE L'ANNÉE 1985

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- B. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines* (1907-1932).
- B.M.C. *Catalogue of Greek coins in the British Museum*, Londres (1873-1922).
- Bo. Boudeau, *Monnaies provinciales de France*.
- Bra. Bransen, *Médailleur de Napoléon le Grand*, 1904.
- Ci. Ciani, *Les monnaies royales françaises de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris, 1926.
- C.D. Dr J. Cougoul et J. Dugros, « Les jetons de Bordeaux du mariage de Louis XIII à nos jours », dans *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique de Bordeaux*, tome LXXXII (1979-1981).
- C. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, Paris (1880-1892).
- D. Delepierre, *Collection J.M.*, Cabinet des Médailles, Paris, 1983.
- D.E. Duncan Elias, *The Anglo Gallic coins (Les Monnaies Anglo-Françaises)*, 1984.
- F. Feuardent, *Jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du Consulat de Bonaparte*, Paris (1904-1915).
- K.M. Krause et Mishner, *Standard Catalogue World Coins*, 1981.
- L. Lafaurie, *Les monnaies des rois de France de Hugues Capet à Henri IV* (1951-1956).
- N. Nocq, *Les Du Vivier*, 1911.
- P. *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le professeur Pozzi* (1920).
- Syd. Sydeham, *The Roman Imperial Coinage*, Londres (1952).
- S.N.G. *Sylloge Nummorum Graecorum. The royal collection of coins and metals Danish National Museum*, Copenhagen.
- V.G. Victor Guilloteau, *Monnaies françaises. Colonies 1670-1942; Métropole 1774-1942*.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE AYANT PARTICIPÉ AUX TRAVAUX DU CERCLE

MM. Avisseau, Bardet, Benusiglio, Mme Beynis, Dr Carmouze, M. Chalmin, Dr Cougoul, M. Dugros, Dr Duhart, M. Dupuch, Mme Lafond-Grellety, MM. Maeght, Pujo, M. G. Rouzet, M. M. Rouzet.

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1985

Présidents honoraires: M. le professeur R. Etienne, M. D. Nony.

Président: Dr Cougoul.

Vice-Présidents: MM. Dugros, Pujo.

Secrétaire: M. Dupuch.

Archiviste: M. Bardet.

SÉANCE DU 20 JANVIER 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

COMMUNICATION:

M. Dugros: Communication sur les frappes de monnaies et les frappes de médailles. Exposé sur les devises inscrites sur les tranches depuis 1682, devises qui ont varié suivant les règnes et les régimes.

PRÉSENTATIONS:

M. Bardet: Charles VI, écu à la couronne, atelier de Tournai, 1388, Ci. 485, L. 378.

M. Chalmin: RÉPUBLIQUE FRANÇAISE UN CENTIME L'AN 6, par Dupré, V.G. 599.

M. Pujo: France: présentation de pièces ayant cours actuellement.

Dr Cougoul: Jeton, Maison du Roi: LUDOV. XVI. REX CHRISTIANISS., buste habillé de Louis XVI à dr., R/ TRÉSORERIE GÉNÉRALE DE LA MAISON DU ROI. Deux L entrelacés surmontés d'une couronne, argent, 28 mm, 7,47 g; manque à Feuardent; Napoléon I^{er}, jeton du couronnement, Bra. 324.

M. Pujo: Jetons bordelais du XIX^e: Courtiers de Commerce, 1833, C.D. 132; Chambre de Commerce, 1834, C.D. 115; II^e République, Chambre de Commerce, C.D. 116; Tribunal Civil de Bordeaux: Chambre des Avoués, 1839, C.D. 85.

SÉANCE DU 17 FÉVRIER 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Desseaux, de l'atelier de la Monnaie de Pessac: présentation d'un projet de médaille concernant l'emplacement des différents ateliers monétaires de Bordeaux.

M. Benusiglio: Syracuse, petit bronze: tête de nymphe de face, R/ Pégase à g., vers 345-317.

M. Dugros: demi-écu Carambole aux insignes, Ci. 1912; Colonies Françaises: Louis XV, Compagnie des Indes: Livre, 1720, V.G. 11; SOL DE NEUF DENIERS, 1722, V.G. 14; SOL DE 12 DENIERS, V.G. 23; Essai de Guichero, V.G. 109; Louis XVIII, essai de la pièce de 5 C., 1824, br., V.G. 2561; Charles X, 10 CENT., 1828, V.G. 2656; 5 CENT., 1828, V.G. 2657; Louis Philippe, 10 CENT., 1843, V.G. 2948; 5 CENT., 1839, V.G. 2905.

M. Pujo: Jetons Bordeaux: Louis XVI, Administration Municipale, arg., octogonal, C.D. 38; Assureurs Maritimes de Bordeaux, 1^{er} juillet 1849, arg., C.D. 152.

SÉANCE DU 17 MARS 1985

Présidence de M. PUJO, vice-président

PRÉSENTATIONS:

M. Pujo: Leontini, statère époque de Dion, vers - 355; statère au type corinthien émis vraisemblablement vers la même date, B.M.C. I.98.

Dr Carmouze: Normandie, Guillaume Longue Epée (927-943), denier; Aquitaine, Prince Noir, denier de la deuxième émission de Dax.

M. Dugros: Colonies Françaises, Louis XV, Indes, Pondichéry: 4 ROYALINS, arg., V.G. 29; 2 ROYALINS, arg., V.G. 30; grand fanam, br., V.G. 33; fanam, br., V.G. 35; Iles du Vent, 12 sols, arg., V.G. 15; 6 sols, arg., V.G. 17; sol au grand C couronné, V.G. 21; Louis XVI, Iles de France et de Bourbon: 3 SOUS, 1779, br., V.G. 115; Colonie de Cayenne, 2 SOUS, 1789, V.G. 117; Louis XVIII, Isle de Bourbon, 10 CENT., 1816, br., V.G. 2476; Louis Philippe, 10 CENT., 1846, br., V.G. 2987.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

COMMUNICATION:

Dr Cougoul: Exposé sur le graveur bordelais Lavau, un des maîtres de Bertrand Andrieu et présentation de deux jetons de la Société de Chirurgie de Bordeaux: F.9192-9193.

Mme Beynis: Don au Cercle Bertrand-Andrieu de monnaies contemporaines.

PRÉSENTATIONS:

M. Pujo: Principauté d'Orange, florin d'or au type de Raymond III émis sous le règne de Raymond IV, Bo. 983 (monnaies provinciales).

Dr Cougoul: La Rochelle, Académie de Musique, 1766, arg., 28 mm, jeton de Benjamin Du Vivier; il semblerait présenter une variante avec celui décrit par Feuardent 9146.

M. Avisseau: Médaille de mariage par F. Pingret. Les deux époux vêtus à l'antique devant une chasse néo-gothique; en arrière-plan un livre ouvert surmonté d'une croix. R/ Couronne de fleurs, initiales entrelacées M.R. A. DE. MONMOTON. S. ROBIN UNIS LE 14 OCTOBRE 1863. Vermeil.

De la collection des Archives Municipales: Médaille des enfants trouvés de la Ville de Bordeaux: tête de Minerve à g. R/ BORDEAUX, au centre T, en-dessous 2056, ovale de 18 x 15 mm avec bélière, arg.

SÉANCE DU 19 MAI 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Bardet: Monnaies de Constantin I^{er}, Constantin II, Constant, Constance II, Constance Galle, Julien II et Constance Chlore.

Dr Carmouze: Edouard Prince de Galles (fils de Henri II), denier au lion, D.E. 13 C; devenu à la mort de son père Edouard I^{er} (1272-1307), obole au lion (1274), D.E. 16; Edouard Prince Noir (1362-1372), hardi d'argent, Poitiers, D.E. 205.

M. Pujo: Henri VI roi de France et d'Angleterre, 1422-1453: salut d'or, deuxième émission, 6 septembre 1423, L. 447, D.E. 270 C.

Dr Cougoul: Horticulteurs, jeton octogonal, arg., F. 6329, variété ou erreur de lecture. Feuardent CULTURA. AUREA. POMA. Sur cet exemplaire CULTORI/AUREA POMA; à classer avec les corporations de Paris et de l'Île-de-France.

SÉANCE DU 23 JUIN 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Pujo: Syrie, Antiochos VIII Grypus (121-96), tétradrachme, émission d'Antioche (108-96), S.N.G. Copenhague 394.

M. Bardet: Monnaies constantiniennes, petits bronzes d'Hélène, C. 6; Fausta, C. 15; Crispus, C. 29.

M. Dugros: Essais et monnaies bimétalliques: Louis Philippe, DÉCIME, essai monétaire de 1847, centre argent, pourtour bronze, V.G. 2994; Victoria, ONE PENNY, centre argent, pourtour bronze; HALF PENNY, centre bronze, pourtour cuivre; République Italienne, 500 LIRE (valeur en braille), centre bronze aluminium, pourtour acmonital, K.M. 119; Vatican, Jean-Paul II, 1984, an VI de son pontificat: 10 LIRE, récolte de blé, italma; 20 LIRE, berger et moutons, bronzital; 50 LIRE, pigeons, acmonital; 100 LIRE, agneau pascal, acmonital; 200 LIRE, voilier, bronzital; 500 LIRE, la paix, acmonital et bronzital; 1000 LIRE, armes du pape, argent.

Dr Carmouze: Napoléon I^{er}, 5 Fr., 1813, arg., atelier de Gênes, V.G. 2310.

Dr Cougoul: Noblesse de l'Île de France, jeton de mariage aux armes accolées d'Aumont et de Durfort, F. 5890, refraque, non indiquée par Feuardent.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE 1985

Présidence de M. le Dr COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Pujo: Macédoine, première frappe sous la domination romaine, district d'Amphipolis, 158-149, tétradrachme, P. 997, D. 1069.

M. Bardet: François I^{er}, écu d'or au soleil, atelier de Lyon, 1520, L. 639, 4^e type, 3^e émission.

M. Dugros: Chine, monnaies étrangères contremarquées par des banquiers chinois; Espagne, Charles VIII, 8 réaux, 1775, atelier de Mexico; autre exemplaire de 1787, même atelier, K.M. 109; Republica Mexicana, peso, argent; Chine, province de Kiang-Nan, dollar, arg., K.M. 145 A; Japon, un yen, arg., K.M. A 25; plaque de commerçant bordelais: Guy Vaissier, armes de Bordeaux sous la couronne entre deux cornes d'abondance et feuilles de vigne, dessous trois croissants sur une guirlande, bronze moulé fin XIX^e, uniface, 78 mm.

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE 1985

Présidence de M. le D^r COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Bardet : Monnaies romaines de Marc Aurèle, sesterces, C. 84; Antonin le Pieux, sesterces, C. 1188; Lucus Verus, sesterce, C. 56; Septime Sévère, denier, C. 84; Valérien II, antoninien, C. 5; Claude II, petits bronzes, C. 174, C. 43; Carus, petit bronze, C. 15, C. 16; séries des Impériaes Grecques, tétradrachmes: Néron, atelier d'Antioche, B.M.C.G 190; Vespasien, B.M.C.G 230; Trajan, B.M.C.G 288; Trajan Dèce, B.M.C.G 578; atelier d'Alexandrie: tétradrachmes, Néron, B.M.C.G 116; Aurélien, B.M.C.G 2355.

M. Dugros : La représentation de l'aigle dans le monnayage moderne en Autriche, Russie, Prusse, Villes Allemandes, Mexique, U.S.A.

D^r Cougoul : Commissaires du Châtelet, Doyenné de Mr. Movricavlt, 1779, arg., 30 mm, F. 3264.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1985

Présidence de M. le D^r COUGOUL, président

PRÉSENTATIONS:

M. Pujo : République Romaine, deniers de Papiria, — 122, B. 6, Syd. 423; Fulvia, — 117, B. 1, Syd. 539a; Claudia, — 110, B. 1, Syd. 569; Livineia, — 42, B. 13, Syd. 111.

D^r Carmouze : Monnaies anglo-gasconnes, deniers de Henri II, Aliénor, Richard, Edouard I^{er}, Edouard II, Edouard III, Richard II, Prince Noir.

M. Bardet : Charles V, franc à pied, première émission de 1365, Ci. 461, L. 372.

M. Dugros : La représentation de l'aigle dans les monnaies: France, Napoléon III; Allemagne, République de Weimar; III^e Reich, République Fédérale; Pologne, République; Autriche, République; Italie, Victor-Emmanuel III; Montenegro; Yougoslavie, Alexandre I^{er}; Espagne, Franco; Egypte, République Arabe Unie; Syrie, République Arabe Unie; Rhodésie et Nyassaland.

M. Chalmin : Westphalie, Jérôme-Napoléon, 20 centimes, 1808, billon, V.G. 2026, atelier de Cassel; médaille commémorative des noces d'argent du magasin Printemps, 3-XI-1890 (1865-1890), Jules Jalizot fondateur.

M. Maeght : Louis XV, inauguration de la statue de Louis XV, par Du Vivier, MDCCLXIII, N. 146, br., refraque; Louis XVI et Marie-Antoinette, par Du Vivier, N. 205, br., refraque; Louis XVIII, Ville de Rouen, 1818, jeton octogonal; les vieilles maisons françaises, reproduction de divers monuments par A. LAPRADE. R/ LES VIEILLES MAISONS FRANÇAISES RECONNAISSANTES, 11 MAI 1985, br., 63 mm.

D^r Cougoul : Bourgogne, jeton, armes d'une famille indéterminée, sans date, époque XVIII^e.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

Tome LXXVI - Année 1985

Société Archéologique de Bordeaux, 1, place Bardineau, Bordeaux

TABLE DES MATIÈRES

<i>Im memoriam</i> : Rose Bercé (1907-1985)	3
Dany BARRAUD et Marie-Agnès GAIDON. — Chronique d'archéologie bordelaise 1985.	5
Annie LESCA-SEIGNE. — Le littoral gascon dans l'Antiquité: le site de Lamothe de Biganos en Gironde	9
Sylvie FAVAREL. — Occupation du sol antique des bassins de l'Escouach et de la Gamage	29
Henri CROCHET. — Vayres antique. III. La période gallo-romaine	39
Pierre RÉGALDO-SAINT-BLANCARD. — Sadirac à la fin du Moyen Age: le site potier de Sableyre	57
Sylvie FESCIA-BORDELAIS. — Les tours de potiers à Sadirac (Entre-Deux-Mers)	73
Esteban CASTANER. — L'Etablissement des vivres de la Marine de Bacalan	79

Groupe « Jules-Delpit »

Xavier ROBOREL DE CLIMENS. — L'histoire d'une maison du quartier Saint-Michel.	93
Philippe MAFFRE. — Qu'est-ce qu'une « chartreuse » ?	97
Pierre COUDROY DE LILLE. — Les graffiti de la tribune de l'orgue de la cathédrale de Bordeaux	101
Joël PERRIN. — Le couvent des Grandes Carmélites de Bordeaux	105
Paul ROUDIÉ. — La collection de tableaux de Josué de Herlaer, bourgeois de Bordeaux	117
Bertrand CHARNEAU. — La « Folie » de Blanquefort : Fongravey	121
Anne GUÉRIN. — Redécouverte d'un artiste bordelais : Maxime Lalanne, dessinateur, graveur et peintre	129

Cercle « Bertrand-Andrieu »

Gilles ROUZET. — Le notariat girondin à travers ses jetons de présence	135
Jacques COUGOUL, Jean DUGROS et André BARDET. — Plaques et insignes bordelais des petits métiers	147
<i>Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1985</i>	159
<i>Groupe « Jules-Delpit » : comptes rendus des séances de l'année 1985</i>	161
<i>Cercle « Bertrand-Andrieu » : procès-verbaux des séances de l'année 1985</i>	162

SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE BORDEAUX

M. Roudié, Président, a ouvert la séance par la lecture du procès-verbal de la dernière séance. Il a ensuite lu le rapport de M. le Dr P. Roudié sur l'activité de la Société pendant l'année 1985. Ce rapport a été adopté à l'unanimité. M. Roudié a ensuite lu le rapport de M. le Dr P. Roudié sur l'activité de la Société pendant l'année 1985. Ce rapport a été adopté à l'unanimité. M. Roudié a ensuite lu le rapport de M. le Dr P. Roudié sur l'activité de la Société pendant l'année 1985. Ce rapport a été adopté à l'unanimité.

M. Roudié a ensuite lu le rapport de M. le Dr P. Roudié sur l'activité de la Société pendant l'année 1985. Ce rapport a été adopté à l'unanimité. M. Roudié a ensuite lu le rapport de M. le Dr P. Roudié sur l'activité de la Société pendant l'année 1985. Ce rapport a été adopté à l'unanimité.

TABLER DES MATIÈRES

1	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
2	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
3	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
4	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
5	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
6	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
7	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
8	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
9	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
10	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
11	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
12	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
13	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
14	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
15	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
16	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
17	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
18	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
19	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
20	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
21	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
22	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
23	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
24	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
25	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
26	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
27	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
28	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
29	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
30	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
31	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
32	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
33	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
34	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
35	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
36	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
37	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
38	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
39	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
40	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
41	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
42	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
43	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
44	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
45	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
46	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
47	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
48	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
49	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
50	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
51	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
52	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
53	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
54	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
55	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
56	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
57	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
58	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
59	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
60	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
61	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
62	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
63	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
64	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
65	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
66	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
67	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
68	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
69	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
70	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
71	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
72	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
73	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
74	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
75	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
76	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
77	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
78	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
79	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
80	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
81	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
82	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
83	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
84	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
85	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
86	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
87	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
88	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
89	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
90	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
91	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
92	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
93	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
94	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
95	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
96	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
97	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
98	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
99	SEANCE DU 17 JANVIER 1986
100	SEANCE DU 17 JANVIER 1986

Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires de la Société Archéologique de Bordeaux ont le plaisir de vous adresser le Bulletin de la Société. Ce Bulletin est publié trimestriellement et contient des articles de fond, des comptes rendus de missions, des notices de découvertes, etc. Le Bulletin est mis en vente à la Société Archéologique de Bordeaux, 33000 Bordeaux, pour un prix de 120 F. Pour les Adhérents, 80 F.

Les commandes doivent être adressées au Secrétaire Général de la Société Archéologique de Bordeaux, 33000 Bordeaux, pour un prix de 120 F. Pour les Adhérents, 80 F.

C. C. P. 33000 BORDEAUX

Secrétaire Général
M. le Dr P. Roudié
33000 Bordeaux

1985	120 F
1984	120 F
1983	120 F
1982	120 F
1981	120 F
1980	120 F
1979	120 F
1978	120 F
1977	120 F
1976	120 F
1975	120 F
1974	120 F
1973	120 F
1972	120 F
1971	120 F
1970	120 F
1969	120 F
1968	120 F
1967	120 F
1966	120 F
1965	120 F
1964	120 F
1963	120 F
1962	120 F
1961	120 F
1960	120 F
1959	120 F
1958	120 F
1957	120 F
1956	120 F
1955	120 F
1954	120 F
1953	120 F
1952	120 F
1951	120 F
1950	120 F
1949	120 F
1948	120 F
1947	120 F
1946	120 F
1945	120 F
1944	120 F
1943	120 F
1942	120 F
1941	120 F
1940	120 F
1939	120 F
1938	120 F
1937	120 F
1936	120 F
1935	120 F
1934	120 F
1933	120 F
1932	120 F
1931	120 F
1930	120 F
1929	120 F
1928	120 F
1927	120 F
1926	120 F
1925	120 F
1924	120 F
1923	120 F
1922	120 F
1921	120 F
1920	120 F
1919	120 F
1918	120 F
1917	120 F
1916	120 F
1915	120 F
1914	120 F
1913	120 F
1912	120 F
1911	120 F
1910	120 F
1909	120 F
1908	120 F
1907	120 F
1906	120 F
1905	120 F
1904	120 F
1903	120 F
1902	120 F
1901	120 F
1900	120 F

Le directeur de la publication : Professeur P. Roudié.

Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux

Les Sociétaires reçoivent le bulletin : il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant.

Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1987 : **120 F**. Pour les étudiants : **80 F**.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau
33000 Bordeaux

Cession de bulletins isolés ou de publications de la société (sauf épuisement) :

Bulletins récents (depuis 1960)	115 F
Bulletins entre 1923 et 1960	50 F
Bulletins anciens	100 F
J.P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair non pair</i>	100 F
J.A. BRUTAILS, <i>Les veilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAÏ, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^e siècle</i>	500 F
J.A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux. — Tél. 56 44 48 18.

Présidents d'honneur :

M. le Professeur MARCADÉ, *membre de l'Institut.*

M^{lle} Henriette ESPAGNET.

M. le Professeur ROUDIÉ.

Conseil d'administration pour l'année 1986 :

Président : M. REGALDO-SAINT-BLANCARD.

Vice-présidents : M. AVISSEAU, D^r LACOSTE-LAGRANGE.

Secrétaire générale : M^{me} LAFOND-GRELLETY.

Secrétaire adjoint : M. DUPUCH.

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS.

Conseillers :

M^{mes} LACQUE-LABARTHE, MULLER, MM. AVEILLÉ, BENUSIGLIO, COUDROY DE LILLE,
GARDELLES, J.CI. LASSERRE, RÊCHE, VIVEZ.

Commissaire aux excursions :

M. SAUTREAU.

Permanence : jeudi après-midi.

Séances mensuelles : le deuxième samedi de chaque mois (17 h), au siège de la Société.

Groupe « Bertrand-Andrieu » (numismatique) :
le troisième dimanche à 10 h au siège.

Groupe « Jules-Delpit » (étude d'archives) :
le quatrième samedi à 17 h au siège.